HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE

PAR

EDMOND SCHERER

SEPTIÈME ÉDITION

TOME I

GENÈVE
GEORG & Co, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
G. FISCHBACHER
33, rue de Seine.

BALE
H. GEORG
Lyon, même maison.

1897

ŒUVRES POSTHUMES

DE

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

Il a été tiré de cet ouvrage
100 exemplaires sur papier de Hollande

et 10 exemplaires
sur papier de la manufacture impériale du Japon
à Tokio.

[redacted]

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE

PAR

EDMOND SCHERER

SEPTIÈME ÉDITION

TOME I

436553
15. 6. 45

GENÈVE
GEORG & Cᵒ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
G. FISCHBACHER
33, rue de Seine.

BALE
H. GEORG
Lyon, même maison.

1897

Genève
Imprimerie W. Kündig & Fils.

PQ
2152
A77Z52
1897

AVERTISSEMENT

Henri-Frédéric Amiel eut de bonne heure l'habitude de noter ses impressions et ses observations, de converser avec lui-même la plume à la main; c'est ce dont témoignent un certain nombre de pages éparses, écrites pendant ses années d'études et de voyages, et qui forment un premier essai de Journal intime.

Interrompu à plusieurs reprises, ce Journal *devient régulier en* 1849, *au moment où Amiel rentre à Genève après un séjour en Allemagne, et dès lors il se poursuit, semaine après semaine, puis jour après jour, jusqu'à la fin d'avril* 1881, *une semaine seulement avant la mort de l'auteur.*

Ce manuscrit, qui embrasse ainsi plus de trente années, servait à plusieurs fins. Amiel y consignait le souvenir des occupations et des incidents de la journée. Il y notait ses observations psychologiques et les impressions qu'il recevait de ses lectures. Mais son Journal *était surtout le confident de ses méditations intimes, l'asile où le penseur prenait conscience de sa vie intérieure, interrogeait sa destinée, laissait échapper le cri de ses peines, cherchait l'apaisement dans l'examen et la confession.*

En réglant ce qui concerne ses papiers, Amiel a exprimé le désir que les personnes chargées par lui du soin de ses écrits, publiassent les parties du Journal *qui leur paraîtraient offrir un intérêt de pensée ou une valeur d'expérience. C'est ce vœu qu'elles remplissent aujourd'hui en présentant ce volume au public.*

Laissant de côté ce qui est d'un caractère local ou privé, les éditeurs, dans le choix de leurs extraits, se sont attachés à reproduire la physionomie intellectuelle et morale de leur ami, à faire connaître ses hautes pensées, ses vastes aperçus sur la vie, les hommes et les choses. Ces pages, écrites au courant de la plume, quelquefois le matin, le plus souvent à la fin de la journée, sans aucune préoccupation de composition ni de publicité, présentent naturellement les répétitions, les lacunes, les négligences inhérentes à ce genre de monologue. Les pensées et les sentiments n'y ont d'autre souci que la sincérité. Le lecteur y trouvera, non pas des Mémoires, mais les confidences d'un contemplatif, d'un philosophe, pour qui les choses de l'âme étaient les souveraines réalités.

Le volume que nous publions aujourd'hui renferme les extraits empruntés aux années 1848 *à* 1866 *du* Journal. *Un second volume nous conduira jusqu'à la fin de la vie de l'écrivain. L'ordre chronologique a été suivi comme le plus naturel dans un livre dont le caractère est surtout biographique.*

Désirant donner à notre publication l'appui d'un nom autorisé, nous nous sommes adressés à un ancien ami du défunt, M. Edmond Scherer, qui a répondu à notre demande

*avec un rare dévouement. Dans l'*Étude *qui précède le* Journal, *et pour laquelle, nous n'avons pas besoin de le dire, il a conservé la plus entière liberté d'appréciation, M. Scherer a mis tout son talent et tout son cœur au service de la mémoire d'Amiel. Qu'il nous permette de lui en exprimer ici notre vive reconnaissance. Que les autres amis de notre ami qui ont bien voulu nous aider dans notre tâche pieuse par leurs conseils et leur sympathie reçoivent aussi nos remerciements, et puissent ces pages, dans un temps où les intérêts matériels obscurcissent trop souvent le ciel des réalités invisibles, ramener quelques lecteurs à la contemplation des choses* sub specie æterni.

Les Éditeurs.

Genève, octobre 1882.

P.S. *Tout en respectant scrupuleusement le caractère d'un livre devenu cher à bien des lecteurs, les éditeurs se sont crus autorisés à introduire dans cette cinquième édition quelques pages nouvelles, ainsi qu'à en supprimer un petit nombre qui leur paraissaient faire double emploi ou qui trouveront mieux leur place dans un volume spécialement consacré à Genève et à la Suisse.*

1886.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

1821-1881

Fais le testament de ta pensée et de ton cœur, c'est ce que tu peux faire de plus utile.

AMIEL, Journal, 3 mai 1849.

I

Ceci n'est point une biographie. J'ai connu Amiel trop tard et je l'ai perdu de vue trop tôt pour apporter à un récit de sa vie, soit les souvenirs de la jeunesse, soit les expériences d'un commerce intime et prolongé. Les renseignements qui ont été mis à ma disposition, quelque précieux qu'ils fussent, ne pouvaient eux-mêmes suppléer à ce qui me manquait pour écrire la vie de notre ami. Aussi est-ce

à une étude de son caractère et de sa pensée que j'entends me borner [1].

[1] Je crois devoir insister sur les limites que je me suis volontairement imposées dans le travail qui suit. Le lecteur ne devra y chercher, ni une notice sur Amiel, ni une appréciation totale de ce qu'il a fait et de ce qu'il a été. Je ne le prends guère que dans son Journal, par conséquent dans sa vie intérieure, et je cherche surtout à rendre les impressions puisées dans la lecture de ces pages intimes. Celui qui attendrait autre chose de moi, me trouverait nécessairement incomplet ou injuste. On me reprocherait, et avec raison, de n'avoir pas mis dans un portrait les nuances, les ombres peut-être, nécessaires à la parfaite ressemblance, de ne pas m'être assez étendu sur les ouvrages publiés par Amiel, d'avoir été trop sommaire et par suite trop rigoureux dans mes jugements sur son enseignement ou sur ses poésies, en particulier d'avoir paru oublier *Jour à jour,* le dernier recueil de ses vers, et où l'on en trouve beaucoup de doux et de pénétrants. Moi-même, si je n'avais, pour m'excuser à mes propres yeux, le caractère déterminé que j'entendais donner à cette étude, je ne me pardonnerais point d'avoir passé bien des choses sous silence, le côté aimant et dévoué du caractère de notre ami, le développement de sa vie morale et sa progression dans l'apaisement, avant tout le fortifiant spectacle qu'il nous a donné dans les étreintes de la maladie. Je ne sais s'il entre dans les intentions des éditeurs de publier les pages auxquelles je fais allusion ; s'ils le font, on y trouvera le journal d'une très belle mort, la fermeté philosophique enveloppée de résignation chrétienne, la science qui a fait

Je ne saurais cependant aborder ce sujet sans toucher à deux points de l'histoire d'Amiel, tant ils ont eu d'influence sur sa destinée; je veux parler des tristesses de son enfance et de ses études à l'étranger.

Il suffit de feuilleter le Journal pour reconnaître que l'auteur fut malheureux dès son enfance et qu'il expliquait ses peines par l'atmosphère morale dans laquelle il avait grandi. Ce que nous savons de ses premières années ne justifie pas complètement des impressions si douloureuses. Il fut orphelin de bonne heure, il est vrai, et privé, par conséquent, de cet amour vigilant et protecteur d'une mère qui s'attache à toute la vie comme un parfum; mais s'il fut ensuite jeté comme étudiant dans la société de camarades railleurs et égoïstes,

le tour des choses et qui, sans rien désavouer pour cela, s'arrête au pieux abandon; ni prétention à des appuis qu'on n'a pas, ni affectation de les regretter; aucun effort d'héroïsme, aucun de ces mots par lesquels on pose à son insu devant soi-même; la réserve, au contraire, signe de calme et de force. On sent que la mort a dit à ce mourant plus d'une chose qu'il garde pour lui. C'est de la meilleure, de la plus haute édification.

c'est assez la manière d'être de la jeunesse, et d'ailleurs il forma aussi sur les bancs de l'école de bonnes et durables amitiés. Quant au tempérament national, il y avait évidemment peu d'affinité entre l'esprit genevois et une nature de penseur et d'artiste telle que celle de notre ami, mais on peut être poète, philosophe, rêveur même, et vivre à Genève aussi paisiblement qu'ailleurs. De sorte qu'on est obligé, en dernière analyse, de mettre une partie des griefs d'Amiel contre Genève au compte d'Amiel lui-même. Quand il se plaint du froid de l'ironie qui l'a crispé, du contact avec le mensonge, l'orgueil et la moquerie qui l'a aigri, quand il gémit d'avoir été contracté, rejeté sur lui-même, condamné à la défiance et à la solitude, il témoigne de ses illusions sur la société. Le monde est à peu près partout le même. Il ne faut pas lui demander de ressembler à une université allemande.

Son séjour à l'étranger, tel était le souvenir brillant, radieux dans la mémoire d'Amiel, celui qu'il enrichissait de toutes les couleurs dont il dépouillait son pays natal. Affaire d'association d'idées, en grande partie du moins, comme il arrive d'or-

dinaire. C'est à Genève que les besoins naissants d'affection et de confiance de l'enfant s'étaient heurtés contre la sécheresse et l'ironie ; c'est à Heidelberg et à Berlin que le monde de la science et de la spéculation philosophique s'était ouvert aux yeux éblouis du jeune homme. Les quatre années qu'il avait passées à Berlin avaient été ce qu'il appelait sa phase intellectuelle, et, comme il était bien près d'ajouter, la plus belle période de sa vie. Il resta longtemps sous le charme. Parlant un jour de ces années à une personne de qui je le tiens, il racontait avec émotion l'impression d'auguste sérénité qui l'enveloppait quand, se levant avant le jour et allumant sa lampe de travail, il venait à son pupitre comme à un autel, lisant, méditant, voyant, devant sa pensée recueillie, passer les siècles, se dérouler l'espace, planer l'absolu.

Cette pénétration caractéristique de la pensée et de l'âme chez Amiel, cette transfiguration de la science, si l'on peut dire ainsi, en émotion religieuse, se retrouve dans une lettre écrite en juillet 1847, et qui date précisément du séjour de Berlin. « Tu connais, écrit-il à l'un de ses plus chers

amis, ces moments de résonance parfaite, d'harmonie intérieure, où la contemplation fait vibrer toutes les fibres de l'âme, où l'on se sent en communion avec sa propre essence, en paix et en effusion avec l'univers, avec Dieu. Ces heures où tout est transparent, où l'on aime toute la création, où l'on palpite dans la lumière, ne te sont pas inconnues. Nous l'avons dit souvent : vivre de la vie éternelle, c'est là le but et la félicité suprême pour le philosophe, l'artiste, le saint. Eh bien, vivons de la vie éternelle ! »

Il va de soi que le Journal intime a gardé la trace de ces extases. Peu de semaines après son retour d'Allemagne, Amiel écrit ces lignes : « Il n'est pas de joies si profondes que je ne les aie traversées. Ravissement du beau, félicité pure de la sainteté, sérénité lumineuse du génie mathématique, contemplation sympathique et passionnée de l'historien, passion recueillie de l'érudit, culte respectueux et fervent du naturaliste, ineffables tendresses d'un amour sans limite, joie de l'artiste créateur, vibration à l'unisson de toutes les cordes : n'ai-je pas eu des heures pour tous ces sentiments ? »

Voilà pour l'émancipation spirituelle, pour l'éducation de l'intelligence. Quant au talent littéraire, le gain qu'Amiel tira de son séjour à l'étranger est plus contestable. Il rapporta d'un trop long commerce avec l'esprit germanique des étrangetés de style dont il eut ensuite à se défaire, peut-être même des habitudes de pensée contre lesquelles il dut réagir. Il avouait qu'il s'était affranchi un peu tard de l'Allemagne et qu'il regrettait quelquefois d'y avoir séjourné trop longtemps.

J'ai très présente à l'esprit ma première rencontre avec Amiel. C'était en 1849, au retour de la longue absence. Il avait vingt-huit ans, arrivait d'Allemagne chargé de science, mais portant le poids de son savoir légèrement et agréablement. Sa physionomie était charmante, sa conversation animée, aucune affectation ne gâtait l'impression favorable qu'il faisait. En somme, quelque chose de tout à fait brillant. Jeune et alerte, Amiel semblait entrer en conquérant dans la vie. On eût dit que l'avenir lui ouvrait ses portes à deux battants. Que d'espérances ses amis ne fondaient-ils pas sur une si vive intelligence mûrie par de beaux voyages et de longues études!

Peu de mois après son retour dans sa ville natale, Amiel obtint, au concours, une chaire d'esthétique à l'Académie de Genève. Mais ici éclate l'ironie du sort. A en juger sur les apparences, Amiel était alors au comble de ses vœux ; il arrivait d'emblée, avant l'âge de trente ans, à la position la plus conforme à ses aptitudes ; il allait trouver l'occasion de montrer qui il était et ce qu'il pouvait. En réalité, ce succès devint pour lui une source d'amertume. La révolution radicale de 1846 avait profondément divisé la société genevoise, et avait entraîné la démission d'un certain nombre de professeurs qui appartenaient à l'opinion, j'allais dire à la civilisation vaincue. La chaire que venait d'obtenir Amiel était justement de celles que l'événement du 7 octobre avait rendues vacantes. Fort étranger de tout temps à la politique et surtout à la politique militante, resté, grâce à son absence prolongée, en dehors des luttes qui avaient déchiré Genève, il avait pu sans violer aucun devoir, ni même, je le crois, aucune convenance, accepter du nouveau gouvernement un poste où l'appelait évidemment son mérite. Il n'en est pas moins vrai

que, bon gré mal gré, il eut l'air d'avoir pris parti; il s'était classé, ou, si l'on aime mieux, déclassé, et il eut cette déconvenue de se voir traité avec froideur par la société polie de la ville en même temps qu'il se sentait absolument dépaysé dans le milieu où ces dédains semblaient le rejeter. Amiel, en effet, avait encore moins d'affinité avec la démocratie triomphante qu'avec le tour d'esprit général de ses compatriotes. Il reproche au radicalisme, dans son Journal, de lui avoir « enlevé la patrie morale. » Son isolement à Genève fut donc très grand, et particulièrement cruel pour un cœur que nous savons aujourd'hui avoir été affamé de bienveillance. On est véritablement saisi de pitié en pensant à ce que dut souffrir notre ami dans une position qui, sans qu'il y eût de sa faute, était fausse et le resta longtemps.

Passe encore si les succès académiques ou littéraires d'Amiel avaient été de nature à le consoler des mécomptes dont il s'agit. Ce fut le contraire qui arriva. Amiel échangea, en 1854, la chaire d'esthétique contre la chaire de philosophie, mais il n'a laissé de traces profondes ni dans l'un ni dans

l'autre de ces enseignements. Les qualités subtiles de sa pensée n'étaient pas faites pour être appréciées par de jeunes auditeurs. Trop menu, le fil casse. Amiel, comme professeur, avait un autre défaut. La chaire académique veut que les idées se présentent sous une forme concrète, que le maître s'attache à la matière du cours plus qu'à l'organisme de la science, à la substance plus qu'au système. Amiel, au contraire, avec le besoin d'embrasser des ensembles que nous aurons l'occasion de constater chez lui, offrait moins à ses auditeurs une doctrine qu'une table des matières, un cadre, ce que les Allemands appellent un schématisme. Le squelette se démontait et se démontrait admirablement, mais c'était un squelette : il y manquait la chair, le corps, la vie.

Il s'est glissé quelque chose de ces défauts dans les écrits d'Amiel, et c'est à cela que j'attribue le peu d'accueil qu'ils ont rencontré. On ne peut s'empêcher d'y reconnaître une disproportion entre le mérite de l'écrivain et la valeur du travail. L'ouvrier est aussi habile que savant, l'art qu'il déploie est considérable, et le résultat est trop souvent

une déception. Les causes profondes et dernières de l'infécondité d'Amiel ou, lorsqu'il produisit, de l'absence de force plastique dans ses écrits, nous sont connues aujourd'hui par la lecture du Journal : il les a mises au jour avec une rigueur d'analyse qui ne laisse rien à désirer. Quant aux causes secondaires de son insuccès, elles sont assez apparentes. Lorsqu'il a un sujet philosophique ou littéraire à traiter, au lieu d'y entrer et de s'y établir, notre ami en fait le tour, il le poursuit dans toutes ses dépendances, il le traque dans toutes ses ramifications ; il l'embrasse ainsi, mais du dehors, il lui assigne sa place dans l'ordre de nos connaissances, et croit avoir assez dit quand il a catalogué ce qu'il y aurait à en dire. C'est le contraire avec sa poésie, ce qui n'empêche pas que la cause des défectuosités ne reste la même. Ne pouvant, dans des vers, se livrer à ses goûts de plans et de systèmes, forcé d'exprimer soit une idée, soit un sentiment, et d'un autre côté, reculant par timidité devant les conceptions hautes et fortes, Amiel se réfugie alors dans un thème borné, morceau d'occasion, sentence ou quatrain ; ou bien il prend un sujet tout fait et

traduit des poèmes étrangers, et il trompe sa conscience d'artiste en s'adonnant à des raffinements de forme. Il met son effort à vaincre des difficultés de mètre et de rime, il se livre à des prodiges de patience et de virtuosité, il cisèle le métal comme un Florentin, fouille l'ivoire comme un Hindou ou un Chinois, et tout cela pour échapper aux exigences de l'art véritable, du grand art, qu'il connaît, qu'il sent, qu'il aime, mais qu'il n'ose aborder parce qu'il le voit infini et sacré.

Ainsi fait, Amiel devait avoir des déceptions et il en eut de plusieurs sortes. Lui, à qui tout semblait sourire naguère, vit bientôt les voies se fermer ou se rétrécir devant lui. Il ne faut pas croire cependant, alors même que son Journal prêterait à cette supposition, qu'il en fût aigri. Il avait une élasticité d'esprit qui résistait aux soucis et lui rendait son enjouement pour peu qu'il se trouvât en société de ses pareils. Nous avions l'habitude, deux ou trois amis et moi, de faire une course, le jeudi, à Salève, « le Salève aux flancs azurés » de Lamartine; nous y dînions et ne revenions qu'à la nuit. L'hiver ne nous arrêtait point, au contraire.

C'étaient de belles journées, de celles qui, dans l'éloignement, apparaissent dorées de tous les rayons lumineux, santé, jeunesse, amitié, les plaisirs de la campagne joints à l'échange des idées, aux caprices de la fantaisie, aux saillies de la gaieté. Hélas! ils ont presque tous disparu, les chers complices de ces débauches platoniciennes, Charles Heim le premier, Amiel ensuite, Lecoultre tout récemment. Amiel, lui, n'était pas de fondation de nos jeudis, mais quand il se joignait à nous c'était une fête. Il jetait l'imprévu à travers les graves propos. Il nous animait de son entrain. Si ses questions grammaticales, ses discussions de rimes et de synonymes nous étonnaient par moments, que de fois en revanche il nous faisait admirer la variété de ses connaissances, la précision de ses idées, les grâces de son esprit ! Toujours, d'ailleurs, aimable, bienveillant, de ces natures sur lesquelles on appuie en toute sécurité. Il ne nous laissait qu'un regret : nous ne pouvions comprendre qu'un homme aussi admirablement doué ne produisît rien ou ne produisît que des riens. Nous ne lui ménagions, du reste, à lui-même ni les reproches, ni les exhorta-

tions. J'imagine qu'au fond il nous en voulait un peu de lui tant demander ce qu'il ne savait ou ne voulait pas faire, au lieu de jouir de ce qu'il nous donnait, les *Grains de Mil* et le *Penseroso*. Notre silence, à ses récitations, trahissait de notre part un certain embarras et a dû quelquefois le froisser.

J'eus plus tard l'occasion de m'en ouvrir tout à fait avec lui. J'avais quitté Genève à la fin de 1860. Un an après, je reçus d'Amiel une lettre dans laquelle il m'entretenait de ses déconvenues, de ses découragements, et me demandait, avec une confiance dont je fus profondément touché, si je croyais qu'il fût encore temps pour lui de faire quelque chose et quels conseils j'aurais à lui donner. On peut penser que je ne laissai point échapper cette occasion de lui parler à cœur ouvert, d'autant plus qu'Amiel, avec sa droite et sincère nature, était homme à tout entendre. « Vous m'adressez une question délicate, lui disais-je, mais une question à laquelle je puis répondre tout de suite, car j'y ai souvent réfléchi. Que de fois, nos amis communs et moi, nous nous sommes demandé comment il se faisait que vous, le mieux

doué et le plus instruit de nous tous, spirituel, ingénieux, avec cela une plume excellente, vous n'eussiez rien fait de considérable. Si vous donniez quelque chose au public, s'il vous arrivait de nous dire quelques vers, nous approuvions, nous applaudissions, mais un peu du bout des lèvres, et savez-vous pourquoi ? Parce que nous avions le sentiment, que dans ces productions vous restiez toujours infiniment au-dessous de vous-même tel que nous vous connaissions. Vous étiez ainsi devenu pour nous une sorte d'énigme. A défaut d'explication satisfaisante, nous en arrivions d'ordinaire à cette conclusion qu'il était de notre devoir de vous avertir. Vous devez vous rappeler que je l'ai fait de temps en temps, vous suppliant de vous mettre à l'œuvre, d'essayer de la critique, etc. Vous m'avez chaque fois donné des réponses qui, bonnes ou mauvaises, me fermaient la bouche. Vous ne pouviez, disiez-vous, toucher à un sujet sans en rechercher tous les aboutissants, et de cette manière vous ne finissiez jamais; ou vous ne saviez à qui allait votre parole, et vous ne pouviez écrire sans avoir devant les yeux une vue nette du public auquel vous vous adressiez. »

A ces objections, force m'est de le reconnaître, ma lettre ne trouvait pas grand'chose à répondre; elles n'étaient théoriquement susceptibles d'aucune solution. C'était l'un de ces cas où ne pouvant dénouer le nœud il faut le trancher par un acte de volonté, y aller les yeux fermés, apprendre à se satisfaire à moins de frais qu'on n'aurait désiré. « Mais, ajoutais-je, je ne serais pas entièrement sincère si je ne touchais à une autre difficulté, une difficulté qui tient à votre tour d'esprit, et sur laquelle nos amis et moi nous sommes aussi toujours tombés d'accord lorsque nous parlions de vous. Dans un article sur le livre d'Adolphe Pictet, *Du beau dans la nature, l'art et la poésie,* vous parlez, si je me rappelle bien, d'une catégorie peu étudiée de l'esthétique, celle du joli. Eh bien, je crains que vous n'ayez un faible pour cette catégorie-là. Vous aimez trop la forme pour elle-même, et, dans la forme, vous aimez trop le recherché, l'ingénieux. Il me semble que le véritable artiste doit voir les choses de plus haut, comprendre d'une manière plus large les rapports de l'idée et de l'expression, qu'il doit faire tangible et se défier du subtil. »

J'abrège mon sermon. Ma lettre se terminait par des offres de service. La *Revue germanique,* qui paraissait alors sous la direction de M. Charles Dollfus, ne demanderait pas mieux que d'insérer ce qu'Amiel voudrait bien lui envoyer, philosophie ou littérature. Et, quelque temps après, dans une autre lettre, je lui proposais un article sur Uhland, comme un sujet admirablement adapté à son talent et à ses goûts.

Amiel resta trois mois sans me répondre; c'était déjà un mauvais signe. Ma lettre, m'écrivit-il enfin, lui avait « fait un plaisir mêlé de confusion, mais d'une douceur pénétrante et inexprimable. » « Pourquoi donc, continuait-il, ma réponse est-elle si tardive ? Hélas ! il est dans ma nature d'avoir toujours un peu peur de ce qui me fait plaisir, et d'ajourner ce qui me charme en faveur de ce qui m'ennuie... J'ai toujours eu honte de mes besoins les plus profonds, et puisque vous essayez de vous rendre compte de ma stérilité, cet indice peut avoir pour vous sa valeur. » Amiel s'étonnait sincèrement, naïvement de l'opinion que ses amis s'étaient formée de ses aptitudes. « Par quel mystère les

autres attendent-ils beaucoup de moi, tandis que je ne me sens au niveau d'aucune chose importante? En y réfléchissant je crois en entrevoir la cause. Je serais une nature sociable qui ne se possède dans sa valeur réelle que par la conversation et l'échange. La solitude, au contraire, me fait retomber à la fois dans la défiance et dans l'impuissance. Or, ma vie se passe à m'étouffer dans l'isolement, à m'aguerrir à la solitude, à me contraindre à ce qui m'est le plus nuisible, la taciturnité et la vétille. Ainsi mes amis verraient ce que j'aurais pu être, et je vois ce que je suis. »

Notre correspondance en resta là pour le moment. L'effort qu'avait fait Amiel en s'adressant à moi, ainsi que les conseils que je lui avais donnés, étaient restés vains, et cette nouvelle défaite de sa volonté n'avait servi qu'à la paralyser davantage. Je compris qu'il était inutile d'insister, et, pour lui, il finit par revenir à une occupation qui, semblable à certains remèdes séduisants et dangereux, avait l'avantage de le distraire de ses tristesses et l'inconvénient d'être contraire à la santé de son esprit. Il se remit à la technique de la poé-

sie, se complaisant dans les tours de force, traduisant Gœthe et Schiller vers pour vers et mot pour mot. On reconnaît à cette description *les Étrangères,* recueil étonnant de facture et qu'Amiel me fit l'honneur de me dédier. Je n'en étais guère digne, et je fus bien obligé de déduire par-devant le public les raisons de ma froideur, car il me l'avait demandé. Il m'appelait son « cher Rhadamante. » Je ne me reproche pas d'avoir été sincère ; ce que je regrette, c'est d'avoir connu trop tard, par la lecture du Journal, le mot d'un problème qui me semblait à peine sérieux et que je sens aujourd'hui avoir été tragique. J'éprouve comme un remords de n'avoir pas su, en devinant Amiel, adoucir ses souffrances par une sympathie qui aurait été formée de pitié et d'admiration.

II

Je ne me serais probablement pas senti le droit de parler des écrits d'Amiel avec la liberté que j'y

ai mise, si je n'avais eu pour moi l'aveu de ses propres découragements, et surtout si je n'avais connu la revanche que son Journal intime lui assurait contre mes critiques.

Amiel avait une habitude sans laquelle sa trace se serait probablement effacée assez vite dans les mémoires. Il confiait presque journellement au papier ses idées, ses agitations, ses plaintes. Là, comme dans un sanctuaire secret, il interrogeait sa conscience, se replaçait en face des énigmes de la vie, se retrempait dans la méditation du devoir et dans la contemplation de l'infini. Exercice dangereux en ce qu'il risque d'exaspérer les tourments d'un esprit déjà porté à se replier sur lui-même, mais exercice qui sert quelquefois aussi à rétablir l'équilibre dans une âme en la forçant de ramener les choses à leur juste mesure. Il y a de l'apaisement dans une confession faite la plume à la main; nous nous séparons de notre infortune en livrant au papier les griefs que nous avons contre le sort et contre nous-mêmes. Amiel est resté fidèle à l'habitude dont je parle jusqu'aux derniers jours de sa vie, et il nous a laissé ainsi, avec la preuve d'un don su-

périeur à tout ce que nous avions soupçonné en lui, les ressources les plus précieuses pour l'histoire de sa pensée. Ce sera l'un des faits curieux de l'histoire littéraire que la différence entre ce que l'on connaissait de notre ami et ce que l'on va savoir de lui. On l'avait cru stérile, et il est inépuisable; on lui avait reproché de perdre son temps à des jeux d'esprit, et l'on découvre chez lui une profondeur extraordinaire d'idées et de sentiments ; on souffrait, dans sa manière d'écrire, d'une sorte d'afféterie, et la forme ici devient large et parfois magnifique, mettant dans la philosophie tout ce que l'émotion personnelle peut lui communiquer d'éloquence. L'aisance et la force ont remplacé la recherche. Cet écrivain que l'on a vu tout à l'heure occupé à disséquer des mots et à peser des syllabes, rencontre maintenant au courant de la plume une langue qui se prête tour à tour à la rédaction précise des questions, à l'analyse subtile des sentiments, à la description sublime du monde des apparences et à la poésie capiteuse qui se dégage du problème de la destinée. Je ne sais à comparer au Journal d'Amiel, comme drame de la pensée,

comme méditation à la fois religieuse et inquiète sur les mystères de l'existence, que les monologues de Maurice de Guérin et d'Obermann, mais notre ami va bien plus au fond de tout, et sa souffrance a quelque chose de plus auguste que la leur, l'éblouissement de l'infini, le soupçon de l'universelle indifférence.

C'est jusqu'à Rousseau, à vrai dire, qu'il faudrait faire remonter la lignée des grands rêveurs, et l'écrivain auquel la France a dû tant d'initiatives diverses est bien certainement aussi l'aïeul de la mélancolie moderne. S'il n'a pas écrit de *journal,* Rousseau, sous d'autres formes, nous a abondamment entretenus de lui-même. Il nous a donné l'exemple, un exemple mémorable, de ces deux sentiments, le besoin de repli sur soi-même et l'amour de la solitude contemplative. Que de traits, dans les *Confessions,* dans les *Promenades* et les *Lettres à Malesherbes,* auxquels nous reconnaissons des tristesses et des plaisirs inconnus jusqu'à lui ! La joie lui donne des battements de cœur lorsqu'il a pu « doubler un certain coin » et qu'il se sent libre. Il court se réfugier dans quelque asile

caché, sur une grève où le bruit de la vague fixe ses sens et chasse de son âme toute autre agitation. Il s'abandonne, durant de longues heures, à une rêverie délicieuse, sans objet déterminé, à « une tristesse attirante et qu'il n'aurait pas voulu ne pas avoir. » Le filet d'amertume se mêle à cette douceur et sert à la relever; la jouissance c'est précisément de laisser son cœur s'élancer vers l'insaisissable, de savourer le néant de ses propres chimères, de sonder le vide intérieur. « Je ne pensais pas, s'écrie le précurseur des Obermann, des René, des Jocelyn, je ne raisonnais pas, je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace... J'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. »

Le Journal et les lettres de Maurice de Guérin procèdent de Rousseau, avec quelque chose de plus toutefois, le poids d'un monde qui a beaucoup vécu depuis lors, partant d'un monde plus désenchanté. On y rencontre, avec les aspirations, les

défaillances et les abattements ordinaires de la jeunesse, ce manque d'énergie, cette indigence intérieure, cette fatigue de vivre qui caractérisaient la génération de l'écrivain. La communion passionnée avec la nature qui tient tant de place dans la mélancolie de Maurice est également un trait de famille chez les contemporains de Chateaubriand et de Lamartine. Mais ce qui distingue l'auteur du *Centaure* c'est la langue à saveur étrange qu'il a trouvée pour rendre ses sentiments, c'est le lyrisme spécial dont il a le secret, l'intonation d'une poésie sans précédents. « Je suis admis par la nature au plus retiré de ses divines demeures, au point de départ de la vie universelle; là, je surprends la cause du mouvement et j'entends le premier chant des êtres dans toute sa fraîcheur. » Nous retrouverons, sur un mode plus spéculatif, quelque chose de cette ivresse mystique dans Amiel.

La description, chez Senancour, n'est pas d'une qualité moins rare que chez Maurice de Guérin; moins poétique peut-être, moins musicalement lyrique, mais non pas moins puissante; d'un sentiment à la fois plus ardent et plus désolé. Qui, l'ayant

vue, a jamais oublié cette vallée où « dans un jour sans nuages, l'ardeur du soleil se concentre, en fait fermenter les vapeurs invisibles, agite d'une ardeur importune ce qui respire sous le ciel aride, et fait de cette solitude trop belle un amer abandon! » Quant à la place de Senancour parmi les grands mélancoliques, c'est une place à part; ses tristesses ont une portée qui manque à celles des autres. L'intérêt d'une douleur n'est pas dans l'intensité de cette douleur, mais dans les pensées où elle prend sa source. Obermann, à première vue, est un Jean-Jacques moins l'aigrissement, un cœur simple et sensible, un homme qui aime éperdument la nature et qui se trouve dans un désaccord fondamental avec la société. Il ne trouve pas sa place dans le monde et il s'en étonne naïvement, car il n'y apportait que des intentions droites et des inclinations bienveillantes. Mais il craint les conventions, et tout est convention dans la vie sociale; il se plaint de ne pas réussir, et il s'est refusé d'avance aux conditions du succès; il est jaloux de sa liberté, amoureux de la solitude, et il n'a pas compris que la civilisation se compose tout

entière de limites mises à ses goûts de réfractaire. De là une sourde misanthropie. En tout ceci, je le répète, Obermann rappelle Rousseau et procède de lui. Cependant il est quelque chose de plus. Avec l'inquiétude, il a le désenchantement. Sans connaître la satiété, il trouve partout le vide. Il éprouve, comme René, des aspirations sans but. Il a décrit lui-même son mal : « vaste conscience d'une nature partout accablante et partout impénétrable, passion universelle, sagesse avancée, voluptueux abandon. » Obermann ne peut se résoudre à vivre en vain, il se révolte contre un ordre de choses qui lui impose la vanité, et il sort tout meurtri de cette lutte avec plus fort que lui. Obermann, c'est la vie sans objet, l'ennui sans cause, le découragement sans remède. « D'autres sont plus malheureux, dit-il, mais j'ignore s'il fut jamais un homme moins heureux. »

J'ai tenu à marquer la famille à laquelle appartient Amiel, mais Amiel, je l'ai dit, dépasse à mon avis tous ces martyrs de la pensée. Sa philosophie spéculative est bien autrement vaste, sa psychologie morbide bien autrement curieuse, sa perplexité morale bien autrement pathétique.

Amiel serait indéfinissable s'il ne s'était défini lui-même. Il l'a fait, et avec autant de finesse que d'exactitude lorsqu'il a dit, dans son Journal, que l'extrême objectivité de la pensée s'unissait en lui à l'extrême subjectivité du sentiment. Cette définition a pourtant un défaut, elle a besoin d'être traduite. Par objectivité de la pensée on doit entendre l'aptitude à considérer les choses en elles-mêmes, dans leur substance propre, dans leurs caractères constitutifs, en mêlant aux jugements que nous portons aussi peu que possible de notre sentiment personnel. Devenir objectif, selon la terminologie germanique dont se sert Amiel, c'est se transporter dans l'objet que l'on considère pour s'identifier avec lui. Par subjectivité, au contraire, nous entendrons ce qu'il y a de particulier dans la manière de sentir d'un individu. Le sentiment est nécessairement toujours subjectif, mais chez la plupart des hommes, l'individualité se façonne plus ou moins sur celle de leurs semblables, elle se met d'accord avec le milieu ambiant, tandis que l'individualité d'Amiel reste spéciale, revêche, solitaire. La subjectivité exagérée dont il se plaint, c'est une idiosyncrasie qui ne peut

s'affranchir d'elle-même, de ses préoccupations propres, de sa morbidité, — qui ne peut entrer dans l'habitude des idées et des motifs courants de l'humanité.

Après s'être défini par l'antithèse qu'on vient de voir, Amiel poursuit. « Tu occupes les deux limites de l'être, se dit-il, il ne te manque que le milieu, celui de la vie réelle que conquiert la volonté. » C'est bien cela, et notre ami est tout entier dans cette analyse : l'univers contemplé en son abstraction, c'est-à-dire en dehors de ses relations avec la vie et ses besoins, l'âme en proie à des délicatesses maladives, et la victime de cette double noblesse de l'intelligence et des sentiments se débattant en vain contre les conditions de l'action.

L'intelligence d'Amiel est d'une avidité et d'une activité merveilleuses. Possédé d'une curiosité universelle, il cherche moins à conclure qu'à connaître, moins à maîtriser et combiner qu'à embrasser. Un besoin le domine, dont l'expression revient souvent dans le Journal, « le besoin de totalité. » La limite l'inquiète. Rien, dans sa conception, n'est réel en soi, rien n'existe à part, de sorte que tout le con-

duit à tout, et qu'il débouche sans cesse sur l'encyclopédie des connaissances humaines. Aussi, et bien qu'il se plaigne amèrement de son manque de mémoire, a-t-il tout étudié et énormément retenu: son savoir est considérable.

Jusqu'ici, cependant, rien encore de vraiment particulier; nous n'avons que l'homme très instruit et le penseur très éveillé. Mais voici où commence l'étrangeté. La nature d'Amiel est plastique et prend toutes les formes qu'il veut, son esprit manque de concentration et tend à se confondre avec les choses, son être est fluide et cède aux sollicitations de l'infini.

Amiel revient souvent sur sa faculté de transmutation. « Mon âme est la capacité de toute forme, dit-il; elle n'est pas âme, elle est l'âme. Tiraillé par mille possibilités, je puis être plus facilement l'homme qu'un homme » (1854). Dès 1848, à Berlin, il écrivait : « Je puis me simplifier sans limites, oubliant mon milieu, mon époque, et me faire d'un autre âge. Je puis oublier tel ou tel sens, me faire aveugle, me faire même être inférieur à l'homme, animal, plante. » L'année suivante, en 1849, il note

un exemple de cette aptitude. C'était dans un moment de profonde méditation : « Quoique debout je n'avais plus de poids ni de corps; je me sentis globe et tournant dans l'espace comme une planète; je me sentis distinctement *en dedans* de mon organisme, affranchi de lui. » Ce sera là un cas extrême, si l'on veut, mais quant au phénomène psychique, il est chez Amiel à l'état d'habitude. C'est son don, comme il l'exprime lui-même, que de pouvoir se troquer indéfiniment contre d'autres individualités, de pouvoir revivre toutes les formes de l'être, et celles des autres planètes comme de la nôtre. « Sentir vivre en moi, s'écrie-t-il, toutes les catégories dans lesquelles s'éparpille l'humanité, c'est ma joie. »

Amiel a plusieurs noms pour désigner cette faculté de se démettre de sa personnalité en se plaçant dans d'autres conditions de conscience ou même d'inconscience. Il l'appelle tour à tour simplification, réimplication, protéisme. Il a introduit ce sujet dans les *Pensées* dont il a composé la seconde partie des *Grains de Mil,* et je me rappelle ma curiosité lorsque je lus pour la première fois par

quel procédé notre ami arrivait à « se réduire à l'état de germe, de point, d'existence latente, à s'affranchir de l'espace, du temps, du corps et de la vie, à replonger de cercle en cercle jusqu'aux ténèbres de son être primitif, à éprouver, par d'indéfinies métamorphoses, l'émotion de sa propre genèse, à se retirer enfin et se condenser en soi jusqu'à la virtualité des limbes. » Je me souviens que j'interrogeai l'auteur sur ce passage et que la netteté de ses affirmations augmenta ma surprise.

Le don d'Amiel de se transporter dans des états d'existence déterminés se rattachait à une faculté plus haute, celle de s'identifier avec l'ensemble des choses. Notre penseur aspire à confondre sa vie personnelle dans la vie générale. « Nature de Protée, c'est ainsi qu'il se dépeint, essentiellement métamorphosable, polarisable et virtuelle, qui aime la forme et n'en prend aucune définitive, esprit subtil et fugace qu'aucune base ne peut absorber ni fixer tout entier, et qui de toute combinaison temporaire ressort volatil, libre et désolément indépendant. Cette nature est l'inquiétude, la mobilité, la mutabilité même. Son instinct permanent c'est

l'aptitude perpétuelle, la disponibilité constante, la capacité indéfinie de réaction sympathique, en un mot le besoin de conscience universelle » (1854).

« Il me faut un effort pour me ressaisir, écrit-il encore, pour m'affirmer et me personnaliser. L'abîme m'attire, m'entraîne toujours. L'infini me tente, le mystère me fascine, l'unification, l'*hénose* de Plotin m'enivre comme un philtre. C'est mon opium, mon haschich. Le dégoût de ma vie individuelle et l'engloutissement de ma volonté privée dans la conscience pure de l'activité universelle, c'est mon penchant, ma faiblesse, mon instinct. »

Les expressions s'entassent sous la plume d'Amiel pour raconter l'inénarrable. « L'immense variété des choses m'étourdit parfois jusqu'à l'ivresse et au vertige et je reconnais le vieil ennemi le protéisme, l'ensorcellement par la Maïa multiforme des images, formes, êtres qui dansent la ronde du sabbat dans le chaos de ma pensée trop ouverte et trop hospitalière. Tout me tente, m'attire, me polarise, me métamorphose et m'aliène momentanément de ma personnalité, qui, volatilisée, expansive et centrifuge comme l'éther, tend toujours à se

perdre dans l'espace sans bornes, ou inversement à se condenser dans un point insignifiant de sa propre étendue » (1856).

Dépouiller sa personnalité pour se perdre dans l'infini c'est encore de l'activité, c'est encore de la personnalité, mais l'infini réclame jusqu'à ce reste de vie consciente. Sous la fascination de l'absolu l'âme devient de plus en plus passive. Le mystique s'élance avec une sorte de volupté dans l'abîme sans fond des possibilités. Du néant embryonnaire auquel il touchait tout à l'heure dans ses tentatives de « réimplication, » Amiel va descendre au néant de l'illusion universelle. Enivrement de l'âme et du style, et qui se communique au lecteur. Nous assistons ici à des prodiges de la pensée spéculative décrits dans une langue non moins prodigieuse.

« Je ne trouve aucune voix pour ce que j'éprouve... Un recueillement profond se fait en moi, j'entends battre mon cœur et passer ma vie. Il me semble que je suis devenu une statue sur les bords du fleuve du temps, que j'assiste à quelque mystère d'où je vais sortir vieux ou sans âge... Je me

sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu; je suis en suspens, je suis comme n'étant pas. Dans ces moments, il me semble que ma conscience se retire dans son éternité; elle regarde circuler au dedans d'elle ses astres et sa nature, avec ses saisons et ses myriades de choses individuelles; elle s'aperçoit, dans sa substance même, supérieure à toute forme, contenant son passé, son présent et son avenir, vide qui renferme tout, milieu invisible et fécond, virtualité d'un monde qui se dégage de sa propre existence pour se ressaisir dans son intimité pure. En ces instants sublimes l'âme est rentrée en soi, retournée à l'indétermination, elle s'est *réimpliquée* au delà de sa propre vie, elle redevient embryon divin. Tout s'efface, se dissout, se détend, reprend l'état primitif, se replonge dans la fluidité originelle, sans figure, sans angle, sans dessin arrêté. Cet état est contemplation et non stupeur; il n'est ni douloureux, ni joyeux, ni triste; il est en dehors de tout sentiment spécial comme de toute pensée finie. Il est la conscience de l'être et la conscience de l'omni-

possibilité latente au fond de cet être. C'est la sensation de l'infini spirituel » (1856).

Je saute quinze années, et je retrouve la hantise des mêmes pensées, se présentant sous les mêmes images, mais s'exprimant avec une éloquence toujours nouvelle :

« La vie individuelle est un néant qui s'ignore, et aussitôt que ce néant se connaît, la vie individuelle est abolie en principe. Sitôt l'illusion évanouie, le néant reprend son rôle éternel, la souffrance de la vie est terminée, l'erreur est disparue, le temps et la forme ont cessé d'être pour cette individualité affranchie; la bulle d'air colorée a crevé dans l'espace infini, et la misère de la pensée s'est dissoute dans l'immuable repos du Rien illimité. L'absolu, s'il était esprit, serait encore activité, et c'est l'activité, fille du désir, qui est incompatible avec l'absolu. L'absolu doit être le zéro de toute détermination, et la seule manière d'être qui lui convienne c'est le Néant. »

Le dernier mot, le dernier cri :

« Est-ce le souffle des choses éternelles qui te donne le frisson de Job? Qu'est-ce que l'homme,

cette herbe qu'un rayon fane? Qu'est-ce que notre vie dans le gouffre infini? J'éprouve une sorte de terreur sacrée, et non plus seulement pour moi, mais pour mon espèce, pour tout ce qui est mortel. Je sens, comme Bouddha, tourner la Grande Roue, la Roue de l'illusion universelle, et dans cette stupeur muette, il y a une véritable angoisse. Isis soulève le coin de son voile, et le vertige de la contemplation foudroie celui qui aperçoit le grand mystère. Je n'ose respirer, il me semble que je suis suspendu à un fil au-dessus de l'abîme insondable des destinées. Est-ce là un tête-à-tête avec l'infini, l'intuition de la grande mort? » (1870).

III

Le besoin de totalité, l'aspiration à l'infini, la soif de l'absolu, — transportez tout cela dans le domaine du sentiment personnel, dans le travail de la conscience, et vous aurez l'idéalisme. Amiel a été le martyr de l'idéal.

Seulement, ici encore, les choses prennent chez lui une teinte particulière. L'idéalité emprunte à ses habitudes d'analyse et, sans doute aussi, à la faiblesse de son tempérament physique, des complications de délicatesse et par suite de souffrance, qui font de son mal un sujet d'étude d'un douloureux intérêt.

La tyrannie de l'idéal se traduit, chez Amiel, par une timidité maladive et par des contradictions intimes.

Gardons-nous de soupçonner ici aucune affectation; le culte de l'absolu a véritablement, chez notre ami, les timidités, les respects qui caractérisent un sentiment profond. « Mentir à son idéal, selon lui, c'est le plus irréparable des viols, c'est la défloration de la conscience, c'est le déshonneur du moi, la faute irrémissible dont ne se relève jamais la dignité intérieure. »

On comprend qu'avec ces dispositions, Amiel ne se soit pas marié, et je serais même bien étonné qu'il eût jamais été complètement séduit. Mais il désirait ce qu'il fuyait; comme saint Augustin, il aurait voulu aimer, *amabat amare*. Parlant d'amour

et de mariage : « la perfection relative, dit-il, la perfection pour moi, je ne l'ai pas rencontrée, et me donner à moins m'a paru impossible » (1856). Et l'expression trouvée, définitive pour raconter son mal : « L'amour est pour moi chose tellement sacrée que je frémis d'en passer le seuil, comme on recule d'ouvrir la lettre qui peut contenir notre arrêt de mort. »

Il revient sans cesse sur ce qu'il appelle sa « pudeur. » Il ne fait pas ce qu'il désire, il ne veut pas ce qu'il veut, parce que l'idéal réalisé n'est plus l'idéal, parce que l'abaisser aux conditions du fini et de l'imparfait, ce serait une profanation. Malheur à qui soulève le voile d'Isis! Le sacrilège est sa propre punition!

La conséquence est qu'Amiel, en amour, reculait devant l'aveu, et qu'en littérature il reculait devant une œuvre. « Quelle singulière nature, s'écrie-t-il, et quel penchant bizarre! Ne pas oser jouir naïvement, simplement, sans scrupule, et se retirer de table, crainte que le repas ne finisse. » Et ailleurs : « J'ai peur d'une synthèse imparfaite, fautive, et je reste dans le provisoire par timidité

et loyauté. » « Dès qu'une chose m'attire j'en détourne la tête, ou plutôt je ne puis ni me faire à l'insuffisant ni trouver quelque chose qui satisfasse mon aspiration. Le réel me dégoûte, et je ne trouve pas l'idéal. »

L'idéalisme est la contradiction par excellence, puisque l'idéal n'est qu'une chimère s'il ne tend à la réalisation et qu'il ne peut se réaliser sans cesser d'être l'idéal. Il ne faut donc pas s'étonner de voir Amiel se plaindre des contradictions de sa nature, ni s'étonner de retrouver, au fond de ces contradictions, cette timidité dont il nous révélait tout à l'heure le secret. Il a quelque part cet aphorisme : « Chacun est d'ordinaire le contraire de ce qu'il veut être. » Il cherche à formuler la loi de cette condition des existences : « On est le contraire de ce qu'on aime. Les éléments de notre nature se tiennent d'ordinaire l'un l'autre en échec et se font contrepoids. On est généralement ce qu'on réprouve. Nous tendons au complet et à l'équilibre, de là nos contradictions, de là les lois d'alternance. Chaque tendance marquée sollicite en nous la contre-tendance. » Enfin il est lui-même le

jouet de cette antinomie. Ses confidences à cet égard sont de tous les moments. « L'action est ma croix parce que ce serait mon rêve. » « C'est par ambition infinie que je n'ai point d'ambition. » « J'ai besoin du succès pour me confier en moi et pour avoir ma force, et je dédaigne le succès. L'immensité de mon ambition m'a guéri de l'ambition. Comment s'enthousiasmer de quelque chose de chétif quand on a goûté de la vie infinie? »

Puis viennent les raffinements naturels à cette âme subtile. Amiel ne renonce pas seulement à atteindre un but qu'il a placé trop haut, il se plaît à agir à contre fin. Il ne lui suffit pas de pâtir de la contradiction intime, il faut qu'il se contrarie lui-même. Il dédaigne d'être habile et il est, de plus, comme poussé à se desservir, à fuir ce qui pourrait lui être utile. « Je m'attache obstinément à ne rien faire qui puisse me faire plaisir, me servir ou m'aider. Ma passion est de nuire à mes intérêts, de braver le bon sens, de m'entêter à mon détriment... J'ai honte de mon intérêt comme d'un mobile ignoble et servile. »

On reconnaît ici toute l'étrangeté de ce cas

d'idéalisme. Ils ne sont pas introuvables, sans doute, le sentiment trop délicat, l'âme trop sensible, et, en même temps, l'amour-propre trop susceptible, la fierté trop éveillée, la crainte de l'humiliation trop vive pour risquer une défaite; mais il y a quelque chose de plus chez Amiel. Dès qu'un bien l'attire, il le fuit de crainte de désenchantement, et, pour mieux le fuir, il se jette dans l'opposé; il brave l'objet qu'il adore et redoute; il se sacrifie de peur de se profaner. Ascétisme de l'âme trop haute, dépit de l'aspiration qui n'ose pas et se punit de ne savoir oser! Toutes les personnes qui ont connu Amiel de près sont d'accord sur l'aspect contradictoire de sa nature, sur les oppositions qu'offrait son caractère et qui en faisaient à la fois la richesse et la stérilité, l'ambiguïté et le charme. Son idéalisme même, ainsi que me le fait remarquer une personne de ses amies, n'apparaît-il pas tantôt comme une maladie et tantôt comme une noblesse? Et que d'autres contrastes et de toutes sortes! Le sens religieux et les audaces de l'intelligence, le mysticisme et la curiosité de l'esprit, le courage et la faiblesse, l'ambition et l'apathie, la timidité et la

fierté, la réserve et le besoin d'abandon, la candeur et l'ironie, la désespérance et la frivolité, le goût des grandes choses, des plus grandes, et l'enfantillage; dans toute sa manière d'être, enfin, un je ne sais quoi qui condamnait tant de réelle valeur et de noblesse à être méconnu.

IV

La constitution spirituelle d'Amiel nous donne sa vie, une lutte contre les conditions viriles de l'existence, — elle nous donne sa souffrance, la volonté qui se désole de ne pouvoir vouloir, — elle nous donne son œuvre, l'œuvre consciente et achevée qui est peu de chose, et l'œuvre inconsciente et fragmentaire, l'observation de lui-même, l'annotation psychologique quotidienne dont rien ne surpasse l'intérêt.

Tout se réunit pour rendre Amiel impropre à l'action. La passion du complet et du parfait, qui n'est que l'une des formes de la préoccupation de

l'absolu, intervient sans cesse, chez lui, entre le concept et l'exécution. Comment arriver jamais à mettre la plume au papier lorsqu'on croit devoir tout dire en un sujet et lorsqu'on veut le dire mieux que bien? Amiel est dominé, selon sa propre expression, par le sentiment métaphysique de l'infinie multitude des possibles et par le sentiment critique de l'insuffisance de chaque possibilité présente. « J'agrandis, dit-il, je complique et étends tout ce que je touche de façon à n'en être plus maître et à ne pouvoir écrire. » Et dans un sens plus général : « Le besoin de totalité me détache de tout et l'idéal irréalisable m'ôte la saveur de toute réalité. Le vide par horreur du partiel, la stérilité par ambition, c'est toujours le tout ou rien, mon vieux mal. »

Le commerce avec l'absolu a un autre danger. Tout devient relatif pour celui qui a le regard fixé sur l'infini, et « tout semble tellement relatif qu'on ne sait plus ce qui a une valeur réelle. » « Rien de particulier, écrit Amiel, ne me paraît meilleur que son contraire, et tout ce qui a un contraire me paraît borné et indifférent. »

Il faut également tenir compte de l'effet d'une réflexion trop aiguisée, d'un sens critique trop pénétrant, d'un goût devenu trop rigoureux. « Inquiet, rêveur, analyste, tel est le reproche qu'Amiel s'adresse, tu gâteras tout parce que tu vas droit au défaut. »

Ajoutons que l'intensité de la vie intérieure rend impropre au rôle d'homme. Un contemplatif tel qu'Amiel ne met guère d'intérêt à persuader les esprits ou à plier les volontés. L'État, le public, l'opinion, notre ami l'avoue, n'étaient pas des formes de sa vie, et ne disaient presque rien à son cœur. Sans compter l'aversion naturelle du penseur pour les compromissions de la propagande, et le dédain de l'aristocratie intellectuelle pour les masses. « Je ne songe jamais au public, écrit Amiel, à l'utilité, à l'exploitation, et j'éprouve une joie suffisante d'avoir participé à un mystère, d'avoir deviné une chose profonde, touché une réalité sacrée. Connaître me suffit, exprimer me semble parfois profaner, faire connaître ressemble à divulguer. C'est tout à fait l'instinct féminin, la protection du sentiment, l'ensevelissement des expériences individuelles, le

silence sur les meilleurs secrets. J'incline à l'ésotérisme, à la discrétion pythagoricienne par aversion de la jactance grossière. Par délicatesse, distinction de nature, et aussi timidité d'âme et méfiance de cœur, j'ai en dégoût la populace des intelligences. »

Le don spécial d'Amiel, nous le savons, est la transformation incessante, la transmutation universelle; il en résulte une mobilité qui devient une dernière cause d'impuissance. « Quel éternel va-et-vient que ma vie intérieure! Quelle instabilité de goût, d'élans, d'attraits et de répugnances!... Ma faculté essentielle c'est la souplesse de métamorphose, l'intelligence des diversités infinies de la vie dans les divers êtres. Répéter et reproduire en moi par l'intelligence sympathique toutes les existences individuelles m'est plus facile que de vivre de ma propre vie. »

En somme, peu de substance et d'énergie personnelles : « Ce qui me manque, c'est le caractère, le vouloir, l'individualité. » Répugnance pour l'action : « la coupe que je demande toujours de voir s'écarter de moi, c'est la nécessité de vouloir, c'est l'obligation de me décider, de me résoudre et

d'agir. » Vocation humaine et carrière sociale manquées : « Dès le commencement, écrit-il en 1858, j'ai été un rêveur, craignant d'agir, amoureux du parfait, et aussi incapable de renoncer à ses exigences que de les satisfaire, bref, un esprit étendu et un caractère faible; curieux de tout ressentir et impropre à rien exécuter. L'idéal m'a écarté de toute ambition positive. D'ailleurs, je n'ai jamais eu la vision distincte de ma vraie vocation, ni par conséquent fixité de but, consistance de nature, persistance de travail. »

On ne sent pas ainsi sans souffrir. On ne voit pas l'idéal si clairement et l'on ne s'avoue pas si nettement son impuissance à le saisir, sans être brisé de l'effort et navré de la défaite. Nous sommes ici au cœur du sujet, et la croix d'Amiel se dresse devant nous. Amiel voulait, il aurait voulu vouloir et la volonté lui faisait défaut. Il se gourmandait de ses faiblesses et, bien entendu, sans parvenir à en triompher. Il maudissait l'ensorcellement intérieur, et il y restait asservi. Sans compter qu'après chaque tentative, il retombait sur lui-même plus confus, plus las, plus meurtri. Enfin, au milieu de

ces combats, les années s'écoulaient et le moment allait venir où Amiel serait forcé de s'avouer que le cercle s'était définitivement fermé derrière lui.

Amiel est l'esclave rebelle et impuissant d'une nature. Il personnifie la lutte de deux principes qu'on dirait réunis en lui par un caprice créateur. Plus oriental, plus bouddhiste, il se serait abandonné à la vie contemplative sans rêver l'action ; mieux trempé pour la civilisation occidentale et chrétienne, il aurait secoué l'ivresse du rêve en se plongeant dans la bataille de la vie.

Mais, en revanche, quelle droiture dans la confession! Quelle rigueur dans l'enquête! Quelle cruauté pour sa propre chair! Il y enfonce le scalpel avec une fermeté qui fait frémir. Dans ses accès de misanthropie, cherchant à poursuivre en lui-même toutes les illusions, à démasquer « les hypocrisies de l'impuissance, les mensonges de la vanité, » il en vient à s'écrier : « la nature tue tout ce qui est mal né; je l'ai dit contre moi : ce qui est fort a seul le droit d'être. »

Nul ne connaît mieux qu'Amiel les conditions de l'action et pourquoi elles lui échappent. Quelquefois,

à la vérité, il est tenté de se faire une supériorité de sa faiblesse. « Pour naviguer ici-bas, se dit-il, il faut un peu plus de matière pesante, plus de cohésion égoïste entre les parties. Il te manque deux grains de brutalité virile et de satisfaction de toi-même. » Mais le plus souvent c'est la froide analyse qui parle : « Au fond, je n'ai pu me faire à la condition humaine. Si agir est un devoir, il m'eût fallu ou plus de bon sens pour me résigner à la nécessité, ou plus de volonté pour mettre mon point d'honneur à un parti pris, ou plus de passion pour être entraîné sans lumière. »

Ce n'est pas Amiel, au surplus, qui le peut ignorer ou qui reculerait devant l'amertume de cet aveu : toutes ses ambitions assouvies, il ne trouverait encore que le vide. « Je sais bien, lisons-nous dans une de ses lettres, que je tourne dans un cercle vicieux, mais, ne pouvant me faire illusion, j'essaie au moins d'oublier cette condition terrible d'existence qui consiste à agir comme si l'on ne savait pas ce que l'on sait, c'est-à-dire à jouer un jeu que l'on ne peut jamais gagner. » Et dans le Journal : « La désillusion complète serait l'immobi-

lité absolue. Celui qui a déchiffré le secret de la vie finie, qui en a lu le mot, est sorti du monde des vivants, il est mort de fait. » Ou encore, sur un ton plus ému : « Le sentiment de l'infini épouvante, trouble, pétrifie. L'abîme insondable est partout, puits béant, derrière chaque chose dont nous perçons la surface. Pour vivre, il faut voiler l'abîme, accepter de convention une surface et une forme quelconques, se tailler une maison dans l'immense univers. Pour connaître il faut savoir ignorer, savoir affirmer... Ne regardons pas trop fixement les secrets de Dieu, nous y perdrions le courage de vivre. L'audace est nécessaire. »

Le calme domine dans ces analyses de la destinée, parce que ce sont des analyses. Mais ce calme est trompeur et fait place par moment au lyrisme de la plainte. Écoutez la description d'une soirée, au retour du printemps; c'est la monodie de la désespérance. « Je chantais à demi voix quelque mélodie rêveuse, et j'entendais mon cœur qui disait aux étoiles : Combien de temps vous verrai-je encore? Qu'y a-t-il pour moi au delà de cette vie? Et pourquoi celle-ci me donne-t-elle si peu de joie?

Ton zénith est passé et tu penches déjà vers ton occident. Cœur vide, existence pauvre, force déclinante, jeunesse envolée, temps perdu, joies absentes, rêves évanouis, espérances détruites, triste réalité qu'il te faut toucher de la main et reconnaître malgré toi-même. »

V

Amiel, le plus souvent, n'accuse que lui-même de son sort. Quelquefois pourtant ses plaintes se généralisent et s'adressent non plus à sa destinée, mais à la destinée. C'est la vie même qui est mauvaise, « un calvaire qu'on ne monte qu'en se meurtrissant les genoux, une *via dolorosa.* » C'est la condition humaine qui est digne de pitié : « Cette rapide et inexorable expansion de la vie universelle qui recouvre, déborde, engloutit les êtres particuliers, qui efface notre existence et annule notre souvenir, est d'une mélancolie accablante. » Il est des pages du Journal où la note pessimiste n'est pas méconnaissable. « Certes, la nature est inique,

sans pudeur, sans probité et sans foi. Elle ne veut connaître que la faveur gratuite et l'aversion folle, et n'entend compenser une injustice que par une autre. Le bonheur de quelques-uns s'expie par le malheur d'un plus grand nombre... Inutile d'ergoter contre une force aveugle. La conscience humaine se révolte contre cette loi, et pour satisfaire son instinct de justice, elle a imaginé deux hypothèses dont elle s'est fait une religion, l'idée d'une providence individuelle et l'hypothèse d'une autre vie. C'est là une protestation contre la nature, déclarée immorale et scandalisante. »

Amiel serait-il donc pessimiste, et faut-il ajouter son nom à celui des détracteurs et des révoltés, dans cette discussion où les conceptions philosophiques trouvent aujourd'hui l'expression la plus vive de leur antagonisme? Voilà ce qu'on ne peut s'empêcher de se demander et ce qui excuse quelques lignes de digression.

Le point de départ est un fait malheureusement irréductible. La douleur et la perversité sont des réalités qu'on ne peut nier. Mais la pensée, en présence de ce fait dont nous souffrons, dont nous

mourons, peut prendre l'une de ces trois attitudes, l'optimisme, le pessimisme ou l'acceptation de l'inévitable.

L'esprit humain a compris, dès son éveil, que le mal était la question des questions. Il ne s'agit de rien de moins, en effet, que de savoir si l'univers a un pourquoi, si la nature a une cause, un sens et une fin, s'il y a un Dieu et quel Dieu. Le monde, s'il est une œuvre de l'intelligence et de l'amour, doit être sagesse et justice, raison et bonté. Il ne l'est pas, et comment cela se fait-il? voilà le problème. Il l'est malgré les apparences, voilà la solution optimiste.

Il n'est rien de plus intéressant dans l'histoire des idées que les efforts pour concilier les perfections divines et l'existence du mal. Toutes les théogonies et les philosophies sont des théodicées, c'est-à-dire des tentatives pour résoudre une contradiction manifeste. L'Orient met le principe du mal dans la matière, ou le fait dériver d'un être pervers éternel, ou s'imagine l'expliquer en multipliant les créations mythologiques, en entassant des Éons, qui, naissant les uns des autres, s'éloignent

toujours plus de la source de la lumière et de la perfection. Nos livres saints ne se lassent pas de tourner et de retourner la question. Le Psalmiste se plaît à croire que la vertu finit toujours par être récompensée et la méchanceté par être punie. L'Ecclésiaste proclame l'indifférence du Très-Haut pour l'inexprimable vanité des choses humaines. Job et saint Paul en appellent à l'insondable mystère de la volonté suprême. Les puissantes hérésies du second et du troisième siècle, le gnosticisme et le manichéisme, roulent tout entières sur la lutte du bien et du mal, sur les rapports du fini avec l'infini. Le péché originel, avec la place considérable qu'il a prise dans la théologie chrétienne, a la même signification; la chute de l'humanité dans la personne de ses ancêtres met la sainteté et la bonté de l'Être suprême à couvert, en mettant le péché et la souffrance au compte de la créature. Rien de tout à fait certain, en somme, rien de vainqueur, de définitif !

Le pessimisme a l'air de faire une moindre figure que son rival dans l'histoire, mais en réalité il a toujours été en cause et de moitié dans les débats

que je viens de rappeler. On regarde l'optimisme et le pessimisme comme des ennemis, ce sont plutôt des frères jumeaux. Ils s'accordent à reconnaître que l'univers est imparfait et l'humanité souffrante; ils constatent l'un et l'autre la faillite de l'idéal, et diffèrent seulement en ceci, que l'idée, selon l'optimiste, n'est qu'éclipsée et doit finir par triompher, tandis que le pessimiste est persuadé qu'elle n'est pas née viable et n'a jamais eu de quoi faire son chemin dans ce monde. L'optimisme est un idéalisme de parti pris, et le pessimisme un idéalisme retourné, l'envers de la foi au bien. D'où il suit que le premier a une tendance naturelle à atténuer la part du mal ici-bas, et le second à l'exagérer.

Ainsi envisagée la discussion paraît sans issue, les deux systèmes ne différant que par l'esprit qu'ils mettent dans leur critique de la Nature, ou par des hypothèses qui sont affaire de foi plus que de démonstration. C'est ce qui fait qu'on en est venu de nos jours à poser la question d'une nouvelle manière, et à se demander si la vie vaut la peine de vivre. Je doute que le débat en soit beaucoup

plus avancé. Ce que la question gagne en intérêt à se personnaliser ainsi, elle le perd en objectivité. La réponse qu'on y fera variera selon les individus. La vie en vaut-elle la peine? Mais la vie est-elle la même pour tous? Comment ramener à une même mesure le jugement de l'homme qui jouit de la plénitude de ses facultés et de ses forces, dont chaque geste lui apporte la conscience de sa liberté et le sentiment du bien-être, et le jugement du malingre, du chétif, qui, par quelque douleur, compte chacune des minutes de la journée et chacun des mouvements de sa machine? Celui-ci vit dans une aisance qui lui épargne tous les soucis, tandis que celui-là n'est pas toujours sûr de son pain et de celui de sa famille. L'un est jeune, fort, intelligent, le monde s'ouvre devant lui, il a un amour au cœur et un rayon au front, — l'autre est laid, faible, médiocre, toutes les issues lui sont fermées, tous les espoirs lui sont interdits. Et l'on se flatterait d'obtenir, de personnes si différemment situées, une sentence d'une valeur générale sur le prix de la vie!

La vérité ne serait-elle pas, non seulement que

l'optimisme et le pessimisme sortent d'un même principe, mais que nous sommes tous tour à tour optimistes ou pessimistes? Ne seraient-ce pas là des états d'âme variables, des dispositions qui changent avec les circonstances? Est-il un homme qui n'ait ses moments de découragement et de dégoût, et en est-il beaucoup qui n'aient jamais éprouvé la sensation du bien-être, ou même l'élan de la joie? La vie rit à chacun dans la santé et s'assombrit dans la souffrance; on désespère dans la mauvaise fortune, on se relève dans le succès.

Et les divers âges de la vie! Est-il rien de plus impatientant que les moralistes qui voudraient que l'adolescent envisageât les choses humaines comme il le fera dans la vieillesse, voire à l'article de la mort? Combien, s'écrient les prédicateurs, vos plaisirs vous paraîtront vains un jour! Avec quelle indifférence, avec quel étonnement vous vous rappellerez ces moments d'ivresse lorsque vous serez blanchis par le temps ou sur le point de descendre dans la tombe! A la bonne heure, mais pourquoi faut-il que l'un de ces points de vue ou

l'une de ces manières de sentir l'emporte sur l'autre? Pourquoi chaque période de la vie n'aurait-elle pas les siens? N'est-il pas trop heureux que chaque âge revête le tempérament de sa fonction et l'esprit de son rôle? Et que deviendrait la vie si la nature ne s'était chargée de nous faire oublier les futuritions qui paralyseraient l'activité, de nous fournir les distractions qui empêchent de s'appesantir sur des réalités importunes?

Au fond et à le bien prendre, l'optimisme et le pessimisme ne sont pas exempts d'une certaine impertinence. Ils ont l'un et l'autre le travers d'imposer aux choses de pures conceptions de l'esprit. Il n'y a pas de solution aux questions de ce genre, parce que, en réalité, il n'y a pas de problème, parce que le problème n'est qu'un produit de la raison subjective. Se demander si le monde et la destinée sont bons ou mauvais, c'est supposer qu'il existe en dehors d'eux-mêmes une mesure qui leur soit applicable. Exiger que l'ordre universel soit clément, c'est présumer qu'il est là pour nous. « Je sais que la nature est sourde, nous crie Leopardi, qu'elle ignore la pitié, qu'elle n'a cure du bien-être,

mais seulement de l'être[1]. » Emportement d'un enfant révolté! La Nature n'est ni sourde, ni préoccupée, ni cruelle, — elle est ce qu'elle est.

L'apaisement, — je dis apaisement et non affranchissement, — est dans l'acceptation du fait et de sa souveraineté. Le monde est ce qu'il peut, il est ce qu'il est. Pourquoi y a-t-il quelque chose? a-t-on demandé. Question absurde, puisqu'elle est insoluble, mais question qui, une fois écartée, simplifie singulièrement toutes les autres. Quoi de plus oiseux que de chercher à concevoir l'univers autrement que nous ne le percevons? Et, de même, à quoi bon poursuivre quelque chose au delà, puisqu'il enveloppe toutes les réalités?

Il n'en est pas moins vrai qu'à défaut d'une science de l'univers, il y a un art de la vie, absolument comme il y a un art du sommeil. Ceux à qui l'insomnie est familière ne l'ignorent pas; il faut pour s'endormir savoir gouverner ses pensées,

1 So che Natura è sorda,
Che miserar non sa,
Che non del Ben sollecita
Fu, ma dell' esser solo.

écarter celles qui risquent de nous agiter, tromper les inquiétudes de l'esprit par le choix des sujets sur lesquels on le fixe, suspendre les pulsations de l'activité cérébrale par un effort employé à paralyser l'effort même. Tout pareillement pour vivre. La vie exige des ménagements, j'allais dire des ruses. Il ne suffit pas d'être arrivé à l'intelligence du déterminisme universel pour arriver à la pacification de l'âme, il y faut de l'application. On n'apprend pas du premier coup à accepter, et encore moins à s'accepter soi, tel qu'on est, avec ses limites infranchissables, avec sa part fixe de talents et de succès. Nous voulons toujours sauter hors de notre ombre. Nous avons manqué l'occasion et nous nous consumons à la regretter; nous avons failli et nous ne savons pas nous pardonner; nous prenons les choses trop au sérieux ou, du moins, trop au tragique. Nous ne nous plions pas aux humbles, aux très humbles conditions des choses humaines, le seul moyen pourtant de finir par y trouver notre compte :

Meistens grad und oft auch krumm,
Und so ist's mir lieber.

L'art de vivre c'est de se faire une raison, de souscrire aux compromis, de se prêter aux fictions. Pascal, dans un chapitre fameux, celui des « Divertissements, » se fâche de ce que les hommes cherchent l'oubli d'eux-mêmes dans toutes sortes de vaines occupations, qu'ils appellent des plaisirs et qui ne servent qu'à leur faire oublier les intérêts de leur âme. Faux héroïsme de la dévotion! Vain paradoxe de l'ascétisme! Qu'ils sont tutélaires, au contraire, ces instincts qui empêchent l'homme de regarder trop fixement les problèmes insolubles! Qu'elles sont bienfaisantes ces tricheries au moyen desquelles nous évitons de rester dans un tête-à-tête permanent avec des réalités trop lourdes pour nous! La vie ne supporte pas d'être serrée de si près. C'est une croûte mince sur laquelle il faut marcher sans appuyer; donnez du talon dedans, vous ferez un trou où vous disparaîtrez. La vraie philosophie n'a jamais consisté à sonder toutes les questions, mais souvent, au contraire, à les éluder. Nous côtoyons l'abîme, gare au vertige.

Je reviens à Amiel. Amiel n'est ni optimiste, il souffre trop pour cela, — ni pessimiste, car il ne se

plaît pas en général à noircir la destinée humaine, — ni résigné, car il se révolte contre la souveraineté des choses. « Je n'accepte pas, écrit-il, la force, le fait, la réalité qui m'oppriment sans me persuader. » Surtout, il ne s'accepte pas lui-même. Amiel, il faut toujours en revenir là, est la victime d'une constitution psychologique très particulière et qui fait à la fois sa misère et sa grandeur. Ame tendre et pudique, il se débat entre l'amour qui tend à la possession et la satisfaction qui profane; artiste, entre l'idéal qui aspire à la réalisation et la réalisation qui est le viol de l'idée; penseur, entre la spéculation qui n'est à l'aise que dans l'infini et un infini qui ne lui donne que le néant; homme, entre la volonté qui voudrait vouloir et l'impuissance de la volonté à se fournir à elle-même des motifs. La lecture du Journal d'Amiel m'a plus d'une fois rappelé une expression de Fromentin dans *Dominique :* il ressemble à un homme qui, le pied posé sur la vie fragile, par miracle aurait un jour l'aventure inouïe de regarder et de voir au delà.

VI

Hâtons-nous, cependant, de le dire, on aurait une idée incomplète d'Amiel si l'on ne voyait chez lui que la profondeur philosophique ou la tristesse découragée. « Anxiété, angoisse, s'écrie-t-il un jour; du point de vue du bonheur, rien à faire sitôt qu'on n'y croit plus. Mais, grâce au ciel, je crois encore à quelque chose, c'est-à-dire au devoir. » Et, en effet, ce n'est pas le moins remarquable des contrastes de sa nature que le rôle du devoir dans cette vie qui semble, au premier aspect, absorbée par les joies solitaires de l'intelligence ou les amertumes égoïstes de l'examen de conscience. Amiel était occupé des autres, bon, dévoué, affectueux, serviable; il aimait à se rendre utile; il semblait chercher dans la fidélité aux obligations morales un refuge contre les envahissements de la mélancolie.

Ce qui surprendra peut-être encore davantage

c'est l'esprit profondément religieux dont témoigne le Journal. Notre ami goûte les lectures spirituelles, il assiste quelquefois aux prédications et avec intérêt et profit, il recherche l'édification. Amiel a conservé la piété de son enfance; il y a de la dévotion dans ses habitudes; peu s'en faut qu'on ne s'imagine avoir affaire en lui à des croyances restées naïves ou mêmes ferventes. La vérité est que nous touchons ici à un trait tout à fait caractéristique de sa constitution intellectuelle. Amiel était un esprit critique en ce sens qu'il analysait finement, voyait toutes les conséquences d'une idée ou d'un raisonnement, et ne manquait pas de hardiesse pour en aborder les conséquences. Mais s'il était pénétrant, il n'avait pas, qu'on me passe l'expression, le tempérament agonistique. Il montrait plus de réceptivité que de rigueur et de discernement. Il se transportait trop facilement dans les objets, s'identifiait trop volontiers avec les personnes et les choses pour les juger. Tout expliquer et comprendre, en un sens, c'est tout accepter, et son principal souci étant de comprendre, il ne distinguait pas, ne séparait pas, appliquait rarement

les catégories vulgaires du bon et du mauvais, du vrai et du faux. Tout est bien réellement relatif pour lui, tout a une part de droit et de raison. Amiel est arrivé à cette tolérance de l'intelligence qui est le fruit le plus mûr de la culture la plus complète. C'est ainsi que s'explique la candeur de piété qui surprend çà et là dans ses pages, la facilité aimable avec laquelle il trouve partout l'aliment de sa vie intérieure sans se laisser choquer par des manques de goût ou arrêter par des différences d'opinion. Notre ami n'est ni orthodoxe, ni hérétique, j'allais dire ni croyant, ni incrédule; il se meut dans une région où ces oppositions n'ont point de place. Nous n'en sommes pas, d'ailleurs, réduits ici aux conjectures; un passage du Journal écrit trois mois avant sa mort nous donne, avec son dernier mot sur ce sujet, des explications pleines d'intérêt sur sa pensée religieuse.

« Depuis bien des années le Dieu immanent m'a été plus actuel que le Dieu transcendant, la religion de Jacob m'a été plus étrangère que celle de Kant ou même de Spinoza. Toute la dramaturgie sémitique m'est apparue comme une œuvre d'imagi-

nation. Les documents apostoliques ont changé de valeur et de sens à mes yeux. La croyance et la vérité se sont distinguées avec une netteté croissante. La psychologie religieuse est devenue un simple phénomène et a perdu la valeur fixe et nouménale. Les apologétiques de Pascal, de Leibnitz, de Secrétan ne me semblent pas plus probantes que celles du moyen âge, car elles supposent ce qui est en question : une doctrine révélée, un christianisme défini et immuable. Il me semble que ce qui me reste de toutes mes études, c'est une nouvelle phénoménologie de l'esprit, l'intuition de l'universelle métamorphose. Toutes les convictions particulières, les principes tranchants, les formules accusées, les idées infusibles ne sont que des préjugés utiles à la pratique, mais des étroitesses d'esprit. L'absolu de détail est absurde et contradictoire. Les partis politiques, religieux, esthétiques, littéraires, sont des ankyloses de la pensée. Toute croyance spéciale est une raideur et une obtusité, mais cette consistance est nécessaire à son heure. Notre monade, en tant que pensante, s'affranchit des limites du temps, de l'espace et du

milieu historique, mais en tant qu'individuelle et pour faire quelque chose, elle s'adapte aux illusions courantes et se propose un but déterminé » (4 février 1881).

Après tant d'analyses et de distinctions, avons-nous enfin notre ami tout entier? Eh bien, non, pas encore, et nous voilà obligés de mettre le lecteur du Journal en garde contre le Journal même. C'est qu'Amiel, en descendant au fond de lui-même, en faisant, la plume à la main, le compte de sa vie, en se remettant sans cesse en face de sa destinée pour l'interroger, rouvrait forcément les sources de sa tristesse. Aussi sa chronique quotidienne renferme-t-elle peu de traces de gaieté, tandis que l'écrivain en avait, et beaucoup, dans le caractère. Mes souvenirs, je l'ai dit, me le rappellent vif, en train, un charmant compagnon. D'autres qui l'ont connu plus longtemps et mieux que moi confirment ces impressions. La mobilité de sa disposition compensait ce que sa sensibilité avait d'exagéré. Ses accès de spleen n'empêchaient pas qu'il n'eût un tour d'esprit joyeux. Peut-être même le fond de sa nature était-il plutôt l'enjouement que la mélanco-

lie. Il resta jusqu'à la fin jeune, enfant même, s'amusant à des riens, et qui l'eût entendu rire alors de son bon rire de collégien n'aurait guère reconnu l'auteur de tant de pages douloureuses.

Ainsi, et de plus en plus, dans le caractère comme dans l'intelligence, quelque chose d'insaisissable; trop mobile et trop fluide pour être complètement défini.

L'âme et la vie d'Amiel, on l'a assez vu, sont un tissu de contrastes; cependant le plus grand comme le dernier paradoxe de son existence c'est que, n'ayant pas su nous donner sa mesure dans une œuvre voulue et réfléchie, il nous laisse après sa mort, dans des feuilles sibyllines, un livre qui ne mourra point; c'est que le prix de ce livre consiste précisément dans la fidélité avec laquelle s'y retracent les souffrances d'un génie stérile.

Là, dans ces pages, Amiel va se mettre tout entier, et il arrivera qu'en s'y mettant il aura dépouillé toutes les infirmités de sa nature. Il y raconte ses douleurs, mais le secret de son mal est sublime et l'expression en est admirable. En écrivant ses Confessions Amiel ne compose pas, il ne

produit pas, il n'est par conséquent plus en lutte avec un idéal qui le fuit, il n'est plus opprimé sous le poids d'une perfection qu'il ne peut saisir. De là le caractère unique de cette œuvre qui en est une parce qu'elle n'a jamais songé à l'être. Amiel n'a fait que cela, il était condamné à ne faire que cela, et il était en même temps condamné à le faire merveilleusement. Je dis condamné, car il n'a pas écrit ce Journal avec son talent, mais avec la substance de son âme, avec les palpitations de sa vie. Son malheur et son génie sont inséparables. Notre ami était de ceux qu'a touchés de son aile l'ange des visions ineffables et des divines tristesses.

Edmond Scherer.

FRAGMENTS

DU

JOURNAL INTIME

Berlin, 16 juillet 1848. — Il n'y a qu'une chose nécessaire : posséder Dieu. — Tous les sens, toutes les forces de l'âme et de l'esprit, toutes les ressources extérieures sont autant d'échappées ouvertes sur la divinité : autant de manières de déguster et d'adorer Dieu. Il faut savoir se détacher de tout ce qu'on peut perdre, ne s'attacher absolument qu'à l'éternel et à l'absolu et savourer le reste comme un prêt, un usufruit..... Adorer, comprendre, recevoir, sentir, donner, agir : voilà ta loi, ton devoir, ton bonheur, ton ciel. Advienne que pourra, même la mort. Mets-toi d'accord avec toi-même, vis en présence de Dieu, en communion avec lui et laisse guider ton existence aux puissances générales contre lesquelles tu ne peux rien. — Si la mort te laisse du temps, tant mieux. Si elle t'emporte, tant mieux encore. Si elle te tue à demi, tant mieux toujours, elle te ferme la carrière du succès pour t'ouvrir celle de l'héroïsme, de la résignation et de la grandeur morale. Toute vie a sa grandeur et comme il t'est impossible de sortir de Dieu, le mieux est d'y élire sciemment domicile.

20 juillet 1848 (Berlin). — Juger notre époque au point de vue de l'histoire universelle, l'histoire au point de vue des périodes géologiques, la géologie au point de vue de l'astronomie, c'est un affranchissement pour la pensée. Quand la durée d'une vie d'homme ou de peuple nous apparaît aussi microscopique que celle d'un moucheron, et, inversement, la vie d'un éphémère aussi infinie que celle d'un corps céleste avec toute sa poussière de nations, nous nous sentons bien petits et bien grands, et nous pouvons dominer de toute la hauteur des sphères notre propre existence et les petits tourbillons qui agitent notre petite Europe.

*

Au fond, il n'y a qu'un objet d'étude : les formes et les métamorphoses de l'esprit. Tous les autres objets reviennent à celui-là; toutes les autres études ramènent à cette étude.

*

Genève, 20 avril 1849. — Il y a six ans[1] aujourd'hui que j'ai quitté Genève pour la dernière fois. Que de voyages, que d'impressions, d'observations, de pensées, que de formes de choses et d'hommes ont depuis lors passé devant moi et en moi! Ces sept dernières années[2] ont été les plus importantes de ma vie; elles ont été le noviciat de mon intelligence, l'initiation de mon être à l'être.

Tourbillon de neige par trois fois cet après-midi. Pauvres pêchers et pruniers fleuris! Quelle différence il y a six ans, lorsque les beaux cerisiers parés de leur robe verte du printemps, chargés de leurs bouquets de noce, souriaient à mon départ le long des campagnes vaudoises et que les lilas de la Bourgogne me jetaient au visage des bouffées de leurs parfums!.....

[1] D'avril 1843 à décembre 1848, l'auteur avait fait un voyage en France, puis un séjour de cinq ans en Allemagne.

[2] Le séjour en Allemagne avait été précédé d'une année passée en Italie (1841-1842).

3 mai 1849[1]. — Tu ne t'es jamais senti l'assurance intérieure du génie, le pressentiment de la gloire ni du bonheur. Tu ne t'es jamais vu grand, célèbre, ou seulement époux, père, citoyen influent. Cette indifférence d'avenir, cette défiance complète sont sans doute des signes. Ce que tu rêves est vague, indéfini; tu ne dois pas vivre parce que tu n'en es maintenant guère capable. — Tiens-toi en ordre; laisse les vivants vivre et résume tes idées, fais le testament de ta pensée et de ton cœur : c'est ce que tu peux faire de plus utile. Renonce à toi-même et accepte ton calice, avec son miel et son fiel, n'importe. Fais descendre Dieu en toi, embaume-toi de lui par avance, fais de ton âme un temple du Saint-Esprit; fais de bonnes œuvres, rends les autres heureux et meilleurs.

N'aie plus d'ambition personnelle et alors tu te consoleras de vivre ou de mourir, quoi qu'il advienne.

27 mai 1849. — Être méconnu même par ceux qu'on aime, c'est la coupe d'amertume et la croix de la vie; c'est là ce qui met sur les lèvres des

[1] Quand aucune indication de lieu n'est donnée, c'est que l'auteur écrit à Genève.

hommes supérieurs ce sourire douloureux et triste dont on s'étonne ; c'est la plus cruelle épreuve réservée aux hommes qui se dévouent ; c'est ce qui a dû serrer le plus souvent le cœur du Fils de l'homme, et si Dieu pouvait souffrir, c'est la blessure que nous lui ferions, et tous les jours. Lui aussi, lui surtout, est le grand méconnu, le souverainement incompris. Hélas ! hélas ! Ne pas se lasser, ne pas se refroidir, être patient, sympathique, bienveillant ; épier la fleur qui naît et le cœur qui s'ouvre ; toujours espérer, comme Dieu ; toujours aimer, c'est là le devoir.

3 juin 1849. — Temps délicieux, frais et pur. Longue promenade matinale. Surpris l'aubépine et l'églantier en fleurs. Vagues et salubres senteurs des champs. Les Voirons bordés d'une lisière de brume éblouissante, Salève vêtu de belles nuances veloutées. Travaux aux champs. Deux charmants ânes, l'un broutant avec avidité une haie d'épinevinette. Trois jeunes enfants ; j'ai eu une envie démesurée de les embrasser. Jouir du loïsir, de la paix des champs, du beau temps, de l'aisance ; avoir mes deux sœurs avec moi ; reposer mes yeux sur des prairies embaumées, et sur des vergers épanouis ; entendre chanter la vie sur les herbes et

dans les arbres ; être si doucement heureux, n'est-ce pas trop ? est-ce mérité ? Oh ! jouissons-en sans reprocher au ciel sa bienveillance ; jouissons-en avec gratitude. Les mauvais jours viennent assez tôt et assez nombreux. Je n'ai pas le pressentiment du bonheur. Profitons d'autant plus du présent. Viens, bonne Nature, souris et enchante-moi. Voile-moi quelque temps mes propres tristesses et celles des autres ; ne me laisse voir que les draperies de ton manteau de reine et cache les misères sous les magnificences.

1er octobre 1849. — Hier, dimanche, relu et extrait tout l'Évangile de saint Jean. Il m'a confirmé dans ma pensée que sur Jésus il faut n'en croire que lui et découvrir l'image vraie du fondateur derrière toutes les réfractions prismatiques à travers lesquelles il nous parvient et qui l'altèrent plus ou moins. Rayon lumineux et céleste tombé dans le milieu humain, la parole du Christ a été brisée en couleurs irrisées et déviée en mille directions. La tâche historique du christianisme est, de siècle en siècle, de subir une nouvelle métamorphose, de spiritualiser toujours plus l'intelligence du Christ et du salut.

Je suis stupéfait de l'incroyable somme de ju-

daïsme, de formalisme qui subsiste encore dix-neuf siècles après que le Rédempteur a proclamé que c'était la lettre qui tuait et que le symbolisme était mort. La nouvelle religion est si profonde qu'elle n'est pas même comprise à l'heure qu'il est et paraît blasphématoire à la plupart des chrétiens. La personne du Christ est le centre de cette révélation; révélation, rédemption, vie éternelle, divinité, humanité, propitiation, incarnation, jugement, Satan, ciel, enfer, tout cela s'est matérialisé, épaissi, et présente cette étrange ironie d'avoir un sens profond et d'être interprété charnellement. La hardiesse et la liberté chrétiennes sont à reconquérir; c'est l'Église qui est hérétique, l'Église dont la vue est trouble et le cœur timide. Bon gré, mal gré, il y a une doctrine ésotérique. Il y a une révélation relative : chacun entre en Dieu autant que Dieu entre en lui et, comme le dit Angelus, je crois, l'œil par où je vois Dieu est le même œil par où il me voit[1].

Le christianisme, s'il veut triompher du panthéisme, doit l'absorber; pour nos pusillanimes d'aujourd'hui, Jésus serait entaché d'un odieux

[1] Johann Scheffler, dit *Angelus Silesius*, 1624-1677, né et mort à Breslau, auteur de poésies religieuses mystiques, très connues en Allemagne.

panthéisme, car il a confirmé le mot biblique : *Vous êtes des dieux,* et saint Paul aussi qui nous dit que nous sommes la *race de Dieu.*

A notre siècle il faut une dogmatique nouvelle, c'est-à-dire une explication plus profonde de la nature de Christ et des éclairs qu'elle projette sur le ciel et sur l'humanité.

*

L'héroïsme est le triomphe éclatant de l'âme sur la chair, c'est-à-dire sur la crainte : crainte de la pauvreté, de la souffrance, de la calomnie, de la maladie, de l'isolement et de la mort. Il n'y a pas de piété sérieuse sans héroïsme. L'héroïsme est la concentration éblouissante et glorieuse du courage.

*

Le devoir a la vertu de nous faire sentir la réalité du monde positif, tout en nous en détachant.

*

30 décembre 1850. — Le rapport de la pensée à l'action m'a beaucoup préoccupé, à mon réveil, et cette formule bizarre, à demi nocturne, me souriait : L'action n'est que la pensée épaissie, devenue concrète, obscure, inconsciente. Il me semblait que nos moindres actions, manger, marcher, dormir, étaient la condensation d'une multitude de vérités et de pensées, et que la richesse d'idées enfouies était en raison directe de la vulgarité de l'action (comme le rêve qui est d'autant plus actif que nous dormons plus profondément). Le mystère nous assiège et c'est ce qu'on voit et fait chaque jour qui recouvre la plus grande somme de mystères. Par la spontanéité, nous reproduisons analogiquement l'œuvre de la création : inconsciente, c'est l'action simple ; consciente, c'est l'action intelligente, morale. Au fond, c'est la sentence de Hegel[1], mais jamais elle ne m'avait paru plus évidente, plus palpable. Tout ce qui est, est pensée, mais non pensée consciente et individuelle. L'intelligence

[1] Alles Wirkliche ist vernünftig und Alles Vernünftige wirklich.

humaine n'est que la conscience de l'être. C'est ce que j'ai autrefois formulé ainsi : Tout est symbole de symbole, et symbole de quoi ? de l'esprit.

..... Je viens de feuilleter les œuvres complètes de Montesquieu et ne puis rendre encore bien l'impression que me fait ce style singulier, d'une gravité coquette, d'un laisser-aller si concis, d'une force si fine, si malin dans sa froideur, si détaché en même temps que si curieux, hâché, heurté comme des notes jetées au hasard, et cependant voulu. Il me semble voir une intelligence, sérieuse et austère par nature, s'habillant d'esprit par convention. L'auteur désire piquer autant qu'instruire. Le penseur est aussi bel-esprit, le jurisconsulte tient du petit-maître et un grain des parfums de Gnide a pénétré dans le tribunal de Minos. C'est l'austérité telle que l'entendait le siècle en philosophie et en religion. Dans Montesquieu, la recherche, s'il y en a, n'est pas dans les mots, elle est dans les choses. La phrase court sans gêne et sans façon, mais la pensée s'écoute.

*

Chaque bouton ne fleurit qu'une fois et chaque

fleur n'a que sa minute de parfaite beauté; de même, dans le jardin de l'âme, chaque sentiment a comme sa minute florale, c'est-à-dire son moment unique de grâce épanouie et de rayonnante royauté. Chaque astre ne passe qu'une fois par nuit au méridien sur nos têtes et n'y brille qu'un instant; ainsi, dans le ciel de l'intelligence, il n'est, si j'ose dire, pour chaque pensée qu'un instant zénithal, où elle culmine dans tout son éclat et dans sa souveraine grandeur. Artiste, poète ou penseur, saisis tes idées et tes sentiments à ce point précis et fugitif, pour les fixer ou les éterniser, car c'est leur point suprême. Avant cet instant, tu n'as que leurs ébauches confuses ou leurs pressentiments obscurs; après lui, tu n'auras que des réminiscences affaiblies ou des repentirs impuissants; cet instant est celui de l'idéal.

*

Repousser sa croix c'est l'appesantir.

*

Rien ne ressemble à l'orgueil comme le découragement.

*

Le dépit est une colère qui a peur de se montrer, c'est une fureur impuissante et qui sent son impuissance.

*

Pour la conduite de la vie, les habitudes font plus que les maximes, parce que l'habitude est une maxime vivante devenue instinct et chair. Réformer ses maximes n'est rien, c'est changer le titre du livre. Prendre de nouvelles habitudes, c'est tout, car c'est atteindre la vie dans sa substance. La vie n'est qu'un tissu d'habitudes.

*

17 février 1851. — Je lis depuis six à sept heures, sans discontinuer, les *Pensées* de Joubert. J'ai éprouvé d'abord le plus vif attrait, le plus puissant intérêt, mais je suis déjà assez refroidi. Cette pensée hâchée, fragmentaire, par gouttes de lumière, sans haleine, me fatigue, non la tête, mais la raison. Les mérites de Joubert sont la grâce du style, la vivacité ou la finesse des aperçus, le charme des métaphores. Mais il pose beaucoup plus de problèmes qu'il n'en résout, note et constate plus qu'il n'explique. Sa philosophie est seulement littéraire et populaire, l'originalité n'est que dans le détail et les facettes. En somme c'est un penseur plutôt qu'un philosophe ; un critique remarquablement organisé, d'une sensibilité exquise de sensation, mais une intelligence sans capacité de coordination. Il manque de concentration et de continuité, c'est un philosophe et un artiste imparfaits plutôt que manqués, car il pense et écrit merveilleusement en petit ; c'est un entomologiste, un lapidaire, un joaillier, un monnayeur de sentences, d'adages, d'aperçus, d'aphorismes, de conseils, de problèmes et son recueil (extrait de ses notes de journal accu-

mulées pendant cinquante années de sa vie) est une collection de papillons, de brillants, de médailles et de pierres gravées. Le tout est pourtant plus fin que fort, plus poétique que profond, et laisse au lecteur plutôt l'impression d'une grande richesse de menues curiosités de prix, que d'une grande existence intellectuelle et d'un point de vue nouveau. La place de Joubert me semble donc au-dessous et fort loin des philosophes et des poètes véritables, mais honorable entre les moralistes et les critiques. C'est un de ces hommes très supérieurs à leurs œuvres, et qui ont, dans leur personne, ce qui manque à ces dernières, l'unité. Ce premier jugement est du reste incomplet et sévère. J'aurai à le modifier plus tard.

20 février 1851. — J'ai presque achevé ces deux volumes de *Pensées* et la plus grande partie de la *Correspondance.* Celle-ci m'a surtout charmé, elle est remarquable de grâce, de finesse, d'atticisme et de précision. Les chapitres de métaphysique, de philosophie sont les plus insignifiants. Tout ce qui est ensemble, larges vues, est peu du ressort de Joubert ; il n'a pas de philosophie de l'histoire, pas d'intuition spéculative. C'est le penseur de détail, et son domaine est la psychologie et les choses de

goût. Dans cette sphère des finesses et des délicatesses de l'imagination et des sentiments, dans le cercle des affections et des préoccupations privées, de l'éducation, des relations sociales, il abonde en sagacité ingénieuse, en remarques spirituelles, en traits exquis. C'est une abeille qui va de fleurs en fleurs, un zéphyr qui butine, lutine et se joue, une harpe éolienne, un rayon furtif qui tremblotte à travers les feuillages; cet écrivain a quelque chose d'impalpable, d'immatériel, que je n'oserais dire efféminé, mais qui n'est pas viril. Il manque d'os et de corps, il voltige, timide, clairvoyant, rêveur, loin de la réalité. C'est une âme, un souffle plutôt qu'un homme. C'est un esprit de femme dans un caractère d'enfant, aussi inspire-t-il moins d'admiration que de tendresse et de reconnaissance.

27 février 1851. — Relu le premier livre de l'*Émile :* j'ai été choqué contre toute attente, car j'ouvrais le livre avec un vif besoin de style et de beauté. J'ai éprouvé une impression de lourdeur, de dureté, d'emphase martelée et pénible, quelque chose de violent, d'emporté et de tenace, dépourvu de sérénité, de noblesse, de grandeur. J'ai trouvé, dans les qualités comme dans les défauts, une sorte d'absence de bon ton, la flamme du talent mais

sans grâce, sans distinction, sans l'accent de la bonne compagnie. J'ai compris une espèce de répugnance que peut inspirer Rousseau, la répugnance du bon goût. J'ai reconnu en quoi ce modèle était dangereux pour le style, en même temps que cette vérité sophistiquée et mélangée dangereuse pour la pensée. Ce qu'il y a de vrai et de fort dans Rousseau ne m'échappait pas et je l'admirais encore, mais ses mauvais côtés m'apparaissaient avec une évidence relativement assez neuve.

(Même jour.) — Le penseur est au philosophe ce que le dilettante est à l'artiste. Il joue avec la pensée et lui fait produire une foule de jolies choses de détail, mais il s'inquiète des vérités plus que de la vérité, et l'essentiel de la pensée, sa conséquence, son unité, lui échappe. Il manie agréablement son instrument, mais il ne le possède pas, et encore moins le crée-t-il. C'est un horticulteur et non un géologue, il ne laboure la terre que ce qu'il faut pour lui faire rendre des fleurs et des fruits, il ne la creuse pas assez pour la connaître. En un mot le penseur est un philosophe superficiel, fragmentaire, curieux ; c'est le philosophe littéraire, orateur, causeur ou écrivain ; le philosophe est le penseur scientifique. Les penseurs servent à éveil-

ler les philosophes ou à les populariser. Ils ont donc une double utilité, outre leur agrément. Ils sont les éclaireurs de l'armée des lecteurs, les docteurs de la foule, les changeurs de la pensée qu'ils monétisent en pièces courantes. Le penseur est le littérateur grave, c'est pour cela qu'il est populaire. Le philosophe est un savant spécial (par la forme de sa science, non par le fond), c'est pour cela qu'il ne peut l'être. En France, pour un philosophe (Descartes) il y a eu trente penseurs. En Allemagne, pour dix penseurs il y a vingt philosophes.

26 mars 1851. — Combien des hommes illustres que j'ai connus sont déjà fauchés par la mort : Steffens, Marheineke, Neander, Mendelssohn, Thorwaldsen, Œhlenschläger, Geijer, Tegner, Œrsted, Stuhr, Lachmann[1], et chez nous Sismondi, Töpffer, de Candolle, savants, artistes, poètes, musiciens, historiens. La vieille génération s'en va. Que don-

[1] Steffens, disciple de Schelling ; Marheineke, théologien de l'école de Hegel ; Neander, célèbre professeur d'exégèse et d'histoire de l'Église à Berlin ; Geijer, historien, et Tegner, poète, étaient tous les deux Suédois. Œrsted, le physicien, a publié un volume intitulé *L'esprit dans la nature.* Stuhr est l'auteur d'une histoire des religions.

nera la nouvelle? que donnerons-nous? Quelques grands vieillards, Schelling, Alexandre de Humboldt, Schlosser, nous renouent encore avec un passé glorieux. Qui se prépare à porter l'avenir? Un frisson nous saisit, quand les rangs s'éclaircissent, quand l'âge nous pousse, quand nous approchons du zénith et que le destin nous dit : « Montre ce qui est en toi! C'est le moment, c'est l'heure, ou retombe dans le néant! Tu as la parole! à ton tour! fournis ta mesure, dis ton mot, révèle ta nullité ou ta capacité. Sors de l'ombre. Il ne s'agit plus de promettre, il faut tenir. Le temps de l'apprentissage est terminé. Serviteur, montre-nous ce que tu as fait de ton talent. Parle à présent ou tais-toi pour jamais. » — C'est une sommation solennelle dans toute vie d'homme que cet appel de la conscience; solennelle et effrayante comme la trompette du jugement dernier qui vous crie : « Es-tu prêt? rends compte. Rends compte de tes années, de tes loisirs, de tes forces, de tes études, de ton talent et de tes œuvres! C'est ici l'heure des grands cœurs, l'heure des héros et des génies. »

6 avril 1851. — Combien ne suis-je pas vulnérable? Si j'étais père, quelle foule de chagrins ne pourrait pas me faire un enfant. Époux, j'aurais

mille façons de souffrir, parce qu'il y a mille conditions à mon bonheur. J'ai l'épiderme du cœur trop mince, l'imagination inquiète, le désespoir facile et les sensations à contre-coups prolongés. Ce qui pourrait être me gâte ce qui est, ce qui devrait être me ronge de tristesse. Aussi la réalité, le présent, l'irréparable, la nécessité me répugnent ou même m'effraient. J'ai trop d'imagination, de conscience et de pénétration, et pas assez de caractère. La vie théorique a seule assez d'élasticité, d'immensité, de réparabilité; la vie pratique me fait reculer.

Et pourtant elle m'attire, elle me fait besoin. La vie de famille surtout dans ce qu'elle a de ravissant, de profondément moral, me sollicite presque comme un devoir. Son idéal me persécute même parfois. Une compagne de ma vie, de mes travaux, de mes pensées et de mes espérances; un culte de famille, la bienfaisance au dehors, des éducations à entreprendre, les mille et une relations morales qui se déroulent autour de la première, toutes ces images m'enivrent souvent. Mais je les écarte, parce que chaque espérance est un œuf d'où peut sortir un serpent au lieu d'une colombe; parce que chaque joie manquée est un coup de couteau; parce que chaque semence confiée à la destinée contient un épi de douleurs, que l'avenir peut faire germer.

Je me défie de moi-même, du bonheur, parce que je me connais. L'idéal m'empoisonne toute possession imparfaite. Tout ce qui compromet l'avenir ou détruit ma liberté intérieure, m'assujettit aux choses, ou m'oblige à être autre que je ne voudrais et devrais être, tout ce qui attente à mon idée de l'homme complet, me blesse au cœur, me contracte, me navre, même en esprit, même d'avance. J'abhorre les regrets, les repentirs inutiles. La fatalité des conséquences qu'entraîne chacun de nos actes, cette idée capitale du drame, ce sombre élément tragique de la vie, m'arrête plus sûrement que le bras du Commandeur. Je n'agis qu'à regret et presque par force.

Dépendre est pour moi une idée insupportable ; mais dépendre de l'irréparable, de l'arbitraire, de l'imprévu, et surtout dépendre par ma faute, dépendre d'une erreur, c'est-à-dire aliéner ma liberté, mon espérance, tuer le sommeil et le bonheur, c'est l'enfer !

Tout ce qui est nécessaire, providentiel, bref inimputable, je le supporterais, je crois, avec force d'âme. Mais la responsabilité envenime mortellement le chagrin. Or un acte est essentiellement volontaire. Aussi j'agis le moins possible.

Dernier soubresaut de la volonté propre qui se cabre et se dissimule, recherche du repos, de la

satisfaction, de l'indépendance! N'y a-t-il pas quelque reste d'égoïsme dans ce désintéressement, dans cette crainte, dans cette susceptibilité oisive?

Tu voudrais accomplir le devoir, mais où est-il? quel est-il? Ici l'inclination revient et interprète l'oracle. La question dernière est celle-ci : Le devoir est-il d'obéir à sa nature, même la meilleure et la plus spirituelle, ou bien de la vaincre?

La vie est-elle essentiellement l'éducation de l'esprit et de l'intelligence ou celle de la volonté, et la volonté est-elle dans la force ou dans la résignation? Si le but de la vie est d'amener au renoncement, alors viennent maladies, entraves, souffrances de toute espèce! Si le but est de manifester l'homme complet, alors il faut ménager son intégrité. Provoquer l'épreuve, c'est tenter Dieu. Au fond le Dieu de justice me voile le Dieu d'amour. J'ai tremblement et non confiance.

Toute voix double, partagée, combattue dans la conscience, n'est pas encore la voix de Dieu. Descends encore plus profond en toi, jusqu'à ce que tu n'entendes plus qu'une voix simple, voix qui lève tout doute, qui entraîne la persuasion, la clarté, la sérénité. Heureux, dit l'apôtre, ceux qui sont d'accord avec eux-mêmes et qui ne se condamnent pas dans le parti qu'ils prennent. Cette identité inté-

rieure, cette unité de conviction est d'autant plus difficile que l'esprit discerne, décompose, prévoit davantage. La liberté a bien de la peine à revenir à la franche unité de l'instinct.

Hélas! il faut donc remonter mille fois les cimes déjà gravies, reconquérir les points de vue atteints, il faut πολεμεῖν πόλεμον. Le cœur, comme les rois, sous la forme de paix perpétuelle, ne signe donc que des trêves. La vie éternelle est donc éternellement à regagner. Hélas oui! la paix même est une lutte, ou plutôt, c'est la lutte, c'est l'activité qui est la loi. Nous ne trouvons de repos que dans l'effort, comme la flamme ne trouve d'existence que dans la combustion. O Héraclite, l'image du bonheur est donc la même que celle de la souffrance; l'inquiétude et le progrès, l'enfer et le ciel sont donc également mobiles. L'autel de Vesta et le supplice de Belzébuth brillent du même feu. Eh bien, oui, c'est la vie, la vie à double face et à double tranchant. Le feu qui éclaire est aussi le feu qui consume; l'élément des dieux peut devenir celui des maudits.

7 avril 1851. — Lu en partie le volume de Ruge[1],

[1] Arnold Ruge, né en 1803, mort à Brighton en 1880,

Die Academie (1848), où l'Humanisme des Néo-Hégéliens, en politique, en religion, en littérature est représenté par des correspondances ou des articles. Ces écrivains rappellent le parti *philosophiste* du siècle dernier, tout-puissant à dissoudre par le raisonnement et la raison, impuissant à construire, car la construction repose sur le sentiment, l'instinct et la volonté. La conscience philosophique se prend ici pour la force réalisatrice, la rédemption de l'intelligence se prend pour la rédemption du cœur, c'est-à-dire que la partie se prend pour le tout. Ils me font saisir la différence radicale de l'*intellectualisme* et du *moralisme*. Chez eux la philosophie veut supplanter la religion. Le principe de leur religion, c'est l'homme, et le sommet de l'homme, c'est la pensée. Leur religion est donc la religion de la pensée.

Ce sont là deux mondes : le christianisme apporte et prêche le salut par la conversion de la volonté; l'humanisme le salut par l'émancipation de l'esprit. L'un saisit le cœur, l'autre le cerveau. Tous deux veulent faire atteindre à l'homme son idéal, mais l'idéal diffère, sinon par son contenu,

principal rédacteur des *Hallische* puis des *Deutsche Jahrbücher* (1838-1843) où écrivaient Strauss, Bruno Bauer, Louis Feuerbach. Il fit partie du Parlement de Francfort.

au moins par la disposition de ce contenu, par la prédominance et la souveraineté donnée à telle ou telle force intérieure : pour l'un l'esprit est l'organe de l'âme; pour l'autre l'âme est un état inférieur de l'esprit; l'un veut éclairer en améliorant, l'autre améliorer en éclairant. C'est la différence de Socrate à Jésus.

La question capitale est celle du péché. La question de l'immanence, du dualisme est secondaire. La Trinité, la vie à venir, le paradis et l'enfer peuvent cesser d'être des dogmes, des réalités spirituelles, la forme et la lettre peuvent s'évanouir, la question humaine demeure : Qu'est-ce qui sauve? Comment l'homme est-il amené à être vraiment homme? La dernière racine de son être est-elle la responsabilité, oui ou non? est-ce faire ou savoir le bien, agir ou penser qui est le dernier but? — Si la science ne donne pas l'amour, elle est insuffisante. Or elle ne donne que l'*amor intellectualis* de Spinoza, lumière sans chaleur, résignation contemplative et grandiose, mais inhumaine, parce qu'elle est peu transmissible et reste un privilège et le plus rare de tous. L'amour moral place le centre de l'individu au centre de l'être, il a au moins le salut en principe, le germe de la vie éternelle. Aimer c'est virtuellement savoir; savoir n'est pas virtuellement aimer : voilà la relation de ces

deux modes de l'homme. La rédemption par la science ou par l'amour intellectuel est donc inférieure à la rédemption par la volonté ou par l'amour moral. La première peut libérer du moi, elle peut affranchir de l'égoïsme. La seconde pousse le moi hors de lui-même, le rend actif et agissant. L'une est critique, purificatrice, négative : l'autre est vivifiante, fécondante, positive. La science, si spirituelle et substantielle qu'elle soit en elle-même, est encore formelle relativement à l'amour. La force morale est le point vital.

Et cette force ne s'atteint que par la force morale. Le semblable seul agit sur le semblable. Ainsi n'améliorez pas par le raisonnement, mais par l'exemple; ne touchez que par l'émotion; n'espérez exciter l'amour que par l'amour. Soyez ce que vous voulez faire devenir autrui. Que votre être, non vos paroles, soit une prédication.

Donc, pour en revenir au sujet, la philosophie ne doit pas remplacer la religion; les révolutionnaires ne sont pas des apôtres, quoique les apôtres aient été révolutionnaires. Sauver du dehors au dedans, et par dehors j'entends aussi l'intelligence relativement à la volonté, c'est une erreur et un danger. La partie négative de l'œuvre des Humanistes est bonne, elle dépouillera le christianisme de toute une coque devenue extérieure; mais Feuerbach et

Ruge ne peuvent sauver l'humanité. Il lui faut des saints et des héros pour compléter l'œuvre des philosophes. La science est la puissance de l'homme, et l'amour sa force; l'homme ne devient homme que par l'intelligence, mais il n'est homme que par le cœur. Savoir, aimer et pouvoir, c'est là la vie complète.

16 juin 1851. — Ce soir, fait quelques allées et venues sur le Pont des Bergues par un beau ciel sans lune. J'admirais la fraîcheur des eaux, rayées par les lumières des deux quais et miroitant sous le scintillement des étoiles. A la rencontre de ces groupes variés de jeunes gens en phalange, de familles, de couples, d'enfants qui regagnaient en chantant ou causant leurs foyers domestiques, leur mansarde ou leur salon, j'éprouvais un sentiment de sympathie pour tous ces passants, j'ouvrais les yeux et les oreilles en poète et en peintre, ou tout simplement en curieux bienveillant, je me sentais content de vivre et de voir vivre.

15 août 1851. — Savoir être prêt, grande chose! faculté précieuse et qui implique du calcul, du coup d'œil et de la décision. Il faut pour cela savoir

trancher, car on ne peut tout dénouer; savoir dégager l'essentiel des minuties qui l'enveloppent, car on ne peut tout mener de front, en un mot savoir simplifier ses devoirs, ses affaires et sa vie. Savoir être prêt, c'est savoir partir.

Il est étonnant combien nous sommes d'ordinaire enchevêtrés de mille et un empêchements et devoirs qui n'en sont pas, et qui nous empelotonnent néanmoins de leurs fils d'araignée et entravent le mouvement de nos ailes. C'est le désordre qui nous rend esclaves. Le désordre d'aujourd'hui escompte la liberté de demain.

L'encombrement nuit à toute aisance, et l'encombrement naît de l'ajournement. Savoir être prêt, c'est savoir finir. Rien n'est fait que ce qui est achevé. Les choses que nous laissons traîner derrière nous se redresseront plus tard devant nous et embarrasseront notre chemin. Que chacun de nos jours règle ce qui le concerne, liquide ses affaires, respecte le jour qui le suivra, et alors nous serons toujours prêts. Savoir être prêt, c'est au fond savoir mourir.

2 septembre 1851. — Lecture de l'ouvrage de Tocqueville *(De la Démocratie en Amérique).* Mon impression est encore mélangée. Bel ouvrage, mais

j'y sens un peu trop l'imitation de Montesquieu. Puis ce style abstrait, piquant, fin, sentencieux est un peu sec, raffiné et monotone. Il a trop d'esprit et pas assez d'imagination. Il fait penser plus qu'il ne charme, et quoique grave, il paraît sautillant. Cette méthode de morcellement de la pensée, d'illumination du sujet par facettes successives a de sérieux inconvénients. On voit trop bien les détails au détriment de l'ensemble. Cette multitude d'étincelles éclairent mal. Néanmoins, l'auteur est évidemment une intelligence mûre et pénétrante, qui domine de haut son sujet et l'analyse avec sagacité dans ses mille replis.

6 septembre 1851. — L'ouvrage de Tocqueville donne à l'esprit beaucoup de calme, mais lui laisse un certain dégoût. On reconnaît la nécessité de ce qui arrive et l'inévitable repose; mais on voit que l'ère de la médiocrité en toute chose commence, et le médiocre glace tout désir. L'égalité engendre l'uniformité, et c'est en sacrifiant l'excellent, le remarquable, l'extraordinaire, que l'on se débarrasse du mauvais. Tout devient moins grossier, mais tout est plus vulgaire.

Le temps des grands hommes s'en va ; l'époque de la fourmilière, de la vie multiple arrive. Le

siècle de l'individualisme, si l'égalité abstraite triomphe, risque fort de ne plus voir de véritables individus. Par le nivellement continuel et la division du travail, la société deviendra tout et l'homme ne sera rien.

Comme le fond des vallées s'exhausse par la dénudation et l'affaissement des monts, les moyennes s'élèveront au détriment de toute grandeur. L'exception s'effacera. Un plateau de moins en moins onduleux, sans contrastes, sans oppositions, monotone, tel sera l'aspect de la société humaine. Le statisticien enregistrera un progrès croissant et le moraliste un déclin graduel; progrès des choses, déclin des âmes. L'utile prendra la place du beau, l'industrie de l'art, l'économie politique de la religion et l'arithmétique de la poésie. Le spleen deviendra la maladie de l'âge égalitaire.

Est-ce bien là le sort fatal réservé à l'ère démocratique? N'est-ce pas acheter trop cher le bien-être général que de le payer à ce prix ? La création que nous voyons d'abord tendre à dégager perpétuellement et à multiplier sans limite les différences, reviendrait-elle ensuite sur ses pas pour les faire disparaître une à une? Et l'égalité qui, à l'origine des existences, est encore l'inertie, la torpeur, la mort, deviendrait-elle à la fin la forme naturelle de la vie? Ou bien, au-dessus de l'égalité

économique et politique à laquelle aspire, en la prenant trop souvent pour le terme de ses efforts, la démocratie socialiste et non socialiste, se formera-t-il un nouveau royaume de l'esprit, une église de refuge, une république des âmes, dans laquelle, bien au delà du droit et de la sordide utilité, la beauté, le dévouement, la sainteté, l'héroïsme, l'enthousiasme, l'extraordinaire, l'infini, auront un culte et une cité? Le matérialisme utilitaire, le bien-être aride, l'idolâtrie de la chair et du moi, du temporel et de Mammon sont-ils le terme de nos efforts, toute la récompense promise aux labeurs de notre race? Je ne le crois pas. L'idéal de l'humanité est tout autrement haut. Mais l'animal réclame le premier, et il faut d'abord bannir la souffrance superflue et d'origine sociale avant de revenir aux biens spirituels.

7 septembre 1851 (Aix). — Il est dix heures du soir. Un clair de lune étrange et recueilli, par une brise fraîche et un ciel traversé de quelques nuages, rend à cette heure notre terrasse charmante. Ces rayons doux et pâles laissent tomber du zénith une paix résignée qui pénètre : c'est comme la joie calme ou le sourire pensif de l'expérience avec une certaine verdeur stoïque. Les étoiles brillent ; les

feuillages frémissent sous des reflets argentés. Pas un bruit dans la campagne; de larges ombres s'engouffrent sous les vertes allées et au tournant des escaliers. Tout est furtif, mystérieux, solennel.

Heure nocturne, heure de silence et de solitude, tu as de la grâce et de la mélancolie, tu attendris et tu consoles; tu nous parles de tout ce qui n'est plus et de tout ce qui doit mourir, mais tu nous dis: Courage! et tu nous promets le repos.

9 novembre 1851 (dimanche). — Au temple de Saint-Gervais, second discours d'Adolphe Monod, moins grandiose peut-être, mais presque plus hardi et pour moi plus édifiant que celui de dimanche dernier. Le sujet était *saint Paul* ou la vie active, comme celui du précédent *saint Jean* ou la vie intérieure du chrétien. J'ai ressenti les chaînes d'or de l'éloquence; j'étais suspendu aux lèvres de l'orateur et ravi de son audace et de sa grâce, de son élan et de son art, de sa sincérité et de son talent; j'ai reconnu que pour les puissants les difficultés sont une source d'inspiration, et ce qui ferait broncher les autres l'occasion de leurs plus hauts triomphes. Il a fait pleurer saint Paul pendant une heure et demie, il en a fait une nourrice, il a été chercher son vieux manteau, ses

prescriptions d'eau et de vin à Timothée, la toile qu'il raccommodait, son ami Tychique, bref tout ce qui pouvait faire sourire, et de là il a su tirer le pathétique le plus constant, les leçons les plus austères et les plus saisissantes. Dans les larmes de la douleur, de la charité et de la tendresse, il a fait revivre tout saint Paul, comme martyr, comme apôtre et comme homme, avec une grandeur, une onction, une chaleur de réalité, telles que je ne les avais encore jamais vues.

L'apothéose de la douleur dans notre siècle de bien-être, où pasteurs et troupeaux s'engourdissent dans les langueurs de Capoue ; l'apothéose de la charité ardente, à notre époque de froideur et d'indifférence pour les âmes ; l'apothéose du christianisme humain, naturel, devenu chair et vie, à notre époque où les uns le mettent pour ainsi dire au-dessus de l'homme et les autres au-dessous, et enfin, pour péroraison, la nécessité d'un peuple nouveau, d'une génération plus forte, pour sauver le monde en présence des tempêtes qui le menacent : « Peuple de Dieu, réveille-toi ! Sème avec larmes pour moissonner avec chants de triomphe !... » Quelle étude que celle d'une prédication pareille ; que de trésors d'habileté à admirer en même temps qu'on pleure ! Diction, composition, images, tout est instructif et précieux à recueillir. J'ai été émerveillé, remué, saisi.

18 novembre 1851. — L'énergique subjectivité qui s'affirme avec foi en soi, qui ne craint pas d'être quelque chose de particulier, de défini, sans avoir conscience ou honte de son illusion subjective, m'est étrangère. Je suis, quant à l'ordre intellectuel, essentiellement objectif, et ma spécialité distinctive c'est de pouvoir me mettre à tous les points de vue, de voir par tous les yeux, c'est-à-dire de n'être enfermé dans aucune prison individuelle. De là aptitude à la théorie et irrésolution dans la pratique; de là talent critique et difficulté de production spontanée; de là aussi, longue incertitude de convictions et d'opinions tant que mon aptitude est restée instinct; mais maintenant qu'elle est consciente et qu'elle se possède, elle peut conclure et s'affirmer à son tour, en sorte qu'après avoir donné l'inquiétude, elle apporte aussi la paix. Elle dit: Il n'y a de repos pour l'esprit que dans l'absolu, pour le sentiment que dans l'infini, pour l'âme que dans le divin. Rien de fini n'est vrai, n'est intéressant, n'est digne de me fixer. Tout ce qui est particulier est exclusif, tout ce qui est exclusif me répugne. Il n'y a de non-exclusif que le Tout; c'est dans la communion avec l'Être et par tout l'être que se trouve ma fin. Alors dans la lumière de l'absolu,

toute idée devient digne d'étude; dans l'infini, toute existence digne de respect; dans le divin, toute créature digne d'amour.

2 décembre 1851. — Fais en toi la part du mystère, ne te laboure pas toujours tout entier du soc de l'examen, mais laisse en ton cœur un petit angle en jachères pour les semences qu'apportent les vents, et réserve un petit coin d'ombrage pour les oiseaux du ciel qui passent; aie en ton âme une place pour l'hôte que tu n'attends pas, et un autel pour le dieu inconnu. Et si un oiseau chante dans ta feuillée, ne t'approche pas vite pour l'apprivoiser. Et si tu sens quelque chose de nouveau, pensée ou sentiment, s'éveiller dans le fond de ton être, n'y porte point vite la lumière ni le regard; protège par l'oubli le germe naissant, entoure-le de paix, n'abrège pas sa nuit, permets-lui de se former et de croître, et n'ébruite pas ton bonheur. Œuvre sacrée de la nature, toute conception doit être enveloppée du triple voile de la pudeur, du silence et de l'ombre.

*

La bonté est le principe du tact, et le respect pour autrui la condition première du savoir-vivre.

*

Qui se tait est oublié; qui s'abstient est pris au mot; qui n'avance plus recule; qui s'arrête est débordé, devancé, écrasé; qui cesse de grandir décline déjà; qui se désiste abdique; l'état stationnaire est le commencement de la fin, c'est le symptôme redoutable et précurseur de la mort. Vivre, c'est donc triompher sans cesse, c'est s'affirmer contre la destruction, contre la maladie, contre l'annulation et la dispersion de notre être physique et moral. Vivre, c'est donc vouloir sans relâche ou restaurer quotidiennement sa volonté.

*

Ce n'est pas l'histoire qui enseigne à la conscience l'honnêteté, c'est la conscience qui l'enseigne à l'histoire. Le fait est corrupteur, c'est nous qui le corrigeons, en persistant dans notre idéal. L'âme moralise le passé afin de n'être pas démoralisée par lui. Comme les faiseurs d'or du moyen âge, elle ne retrouve dans le creuset de l'expérience que l'or qu'elle y a versé.

*

1er février 1852 (dimanche). — Passé l'après-midi à lire les *Monologues* de Schleiermacher. Ce petit livre m'a fait une impression presque aussi extraordinaire qu'il y a douze ans, lorsque je le lus pour la première fois. Il m'a replongé dans ce monde intérieur où je reviens avec béatitude quand je m'en suis écarté. J'ai pu du reste mesurer le progrès fait depuis lors, à la transparence que toutes ces pensées avaient pour moi, à la liberté avec laquelle j'entrais dans ce point de vue et je le jugeais aussi.

C'est grand, puissant, profond, mais c'est encore orgueilleux et même égoïste, car le centre de l'univers, c'est encore le Moi, le grand *Ich* de Fichte.

L'indomptable liberté, l'apothéose de l'individu s'élargissant jusqu'à ne reconnaître rien d'étranger, ni aucune limite, se fortifiant jusqu'à recommencer la création, tel est le point de vue des *Monologues.* La vie intérieure dans son affranchissement du temps; dans son double but, réalisation de l'espèce et de l'individualité; dans sa domination fière de toutes les circonstances ennemies;

dans sa sécurité prophétique de l'avenir; dans son immortelle jeunesse : tel est leur contenu.

Par eux, nous entrons dans une vie monumentale, d'une originalité réfractaire à toute influence extérieure, étonnant exemple de l'autonomie du moi, type imposant de caractère, Zénon et Fichte combinés; mais le mobile de cette vie n'est pas encore religieux, il est plutôt moral et philosophique. J'y vois moins un modèle magnifique à imiter qu'un sujet précieux d'étude.

Cet idéal de la liberté absolue, infrangible, inviolable, se respectant par-dessus tout elle-même, dédaignant le visible et l'univers et se développant d'après ses seules lois est aussi l'idéal d'Émerson, le stoïcien de la jeune Amérique. L'homme jouit ici de lui-même et, réfugié dans l'inaccessible sanctuaire de sa conscience personnelle, il devient presque un Dieu. Il est à lui-même principe, mobile et fin de sa destinée; il est lui-même et c'est assez. Ce triomphe superbe de la vie n'est pas loin d'une sorte d'impiété, ou au moins d'un déplacement de l'adoration. En effaçant l'humilité, ce point de vue surhumain a un grave danger, il est la tentation même à laquelle succomba le premier homme, celle de devenir son propre maître en devenant semblable aux Elohim. L'héroïsme du philosophe touche donc ici à la témérité, et, par là même, les *Mono-*

logues prêtent le flanc à trois reproches : Ontologiquement, la position de l'homme dans l'univers spirituel est mal indiquée ; l'âme individuelle n'étant pas unique et ne sortant pas d'elle-même peut-elle se concevoir seule et sans Dieu ? Psychologiquement, la force de spontanéité du moi domine trop à l'exclusion de toute autre, et cependant, en fait, elle n'est pas tout dans l'homme. Moralement, le mal est à peine nommé, et le déchirement, condition de la vraie paix, n'y apparaît pas. Aussi, la paix n'y est ni une conquête de l'homme ni une grâce du ciel, c'est plutôt une bonne fortune.

2 février 1852. — Encore les *Monologues*. Je me suis assez défendu hier contre eux par la critique, je puis m'abandonner maintenant sans scrupule et sans danger à l'admiration et à la sympathie qu'ils m'inspirent. Cette vie si fièrement indépendante, cette conception souveraine de la dignité humaine, cette possession actuelle de l'univers et de l'infini, cette émancipation parfaite de tout ce qui passe, ce sentiment calme de sa force et de sa supériorité, cette énergie invincible de la volonté, cette infaillible clairvoyance en soi-même, cette autocratie de la conscience qui s'appartient, tous

ces signes décisifs d'une royale personnalité, d'une nature olympienne, profonde, complète, harmonique, pénètrent l'esprit de joie et le cœur de reconnaissance. Voilà une vie! voilà un homme! Ces perspectives ouvertes sur l'intérieur d'une grande âme font du bien. A ce contact, on se fortifie, on se restaure, on se retrempe. Le courage revient par la vue. Quand on voit ce qui a été, on ne doute plus que cela puisse être. En voyant un homme, on se dit: Oui! soyons homme!

3 mars 1852. — L'opinion a sa valeur et même sa puissance: l'avoir contre soi est pénible auprès des amis, nuisible auprès des autres hommes. Il ne faut pas flatter l'opinion, ni la courtiser, mais il convient, s'il se peut, de ne pas lui faire suivre fausse piste à votre sujet. Le premier est une bassesse, le second une imprudence. On doit avoir honte de l'un, on peut avoir regret de l'autre. — Prends garde à toi, tu es très porté à cette dernière faute, et elle t'a déjà fait beaucoup de tort. Fléchis donc ta fierté, abaisse-toi jusqu'à devenir habile. Ce monde d'égoïsmes adroits et d'ambitions actives, ce monde des hommes, où il faut mentir par le sourire, la conduite, le silence autant que par la parole, monde révoltant pour l'âme droite et fière,

ce monde, il faut savoir y vivre. On y a besoin de succès : réussis. On n'y reconnaît que la force : sois fort. L'opinion veut courber les fronts sous sa loi. Au lieu de la narguer, il vaut mieux la vaincre.

Je comprends la colère du mépris et le besoin d'écraser que donne invinciblement tout ce qui rampe, tout ce qui est tortueux, oblique, ignoble. Mais je ne puis rester longtemps sur ce sentiment, qui est de la vengeance. Ce monde, ce sont des hommes; ces hommes, ce sont des frères. N'exilons pas le souffle divin. Aimons. Il faut vaincre le mal par le bien; il faut conserver une conscience pure. A ce point de vue, on peut encore se prescrire la prudence : Sois simple comme la colombe et prudent comme le serpent, a dit Jésus. Soigne ta réputation, non par vanité, mais pour ne pas nuire à ton œuvre et par amour pour la vérité. Il y a encore de la recherche de soi-même dans ce désintéressement raffiné, qui ne se justifie pas pour se sentir supérieur à l'opinion. L'habileté, c'est de paraître ce qu'on est, l'humilité, c'est de sentir qu'on est peu de chose.....

Allons, merci, Journal, mon emportement a passé. Je viens de relire ce cahier et la matinée s'est envolée. J'ai du reste trouvé de la monotonie dans ces pages. Tant pis; ces pages ne sont pas

faites pour être lues, elles sont écrites pour me calmer et me ressouvenir. Ce sont des jalons dans mon passé, et au lieu de quelques-uns des jalons, il y a des croix funéraires, des pyramides de pierre, des tiges qui ont reverdi, des cailloux blancs, des médailles; tout cela sert à retrouver son chemin dans les champs élysées de l'âme. Le pèlerin a marqué ses étapes, il peut retrouver la trace de ses pensées, de ses larmes et de ses joies. Ceci est mon carnet de voyage; si quelques passages peuvent en être utiles à d'autres, et si j'en ai parfois communiqué, même au public, ces mille pages dans leur ensemble ne sont bonnes que pour moi, et pour ceux qui après moi pourront s'intéresser à l'itinéraire d'une âme, dans une condition obscure, loin du bruit et de la renommée. Ces feuilles seront monotones, quand ma vie l'aura été, elles se répéteront quand les sentiments se répéteront; c'est toujours de la vérité; et la vérité est leur seule muse, leur seul prétexte, leur seul devoir.

2 avril 1852. — Quelle jolie promenade! ciel pur, soleil levant, tous les tons vifs, tous les contours nets, sauf le lac doucement brumeux et infini. Un *œil* de gelée blanche poudrait les prairies,

donnant aux haies de buis vert une vivacité métallique et à tout le paysage, encore sans feuilles, une nuance de santé vigoureuse, de jeunesse et de fraîcheur. « Baigne, ô disciple, ta poitrine avide dans la rosée de l'aurore ! » nous dit Faust, et il a raison. L'air du matin souffle une nouvelle et riante énergie dans les veines et les moelles. Si chaque jour est une répétition de la vie, chaque aube signe avec l'existence comme un contrat nouveau. A l'aube, tout est frais, facile, léger, comme pour l'enfance. A l'aube, la vérité spirituelle est, comme l'atmosphère, plus transparente, et les organes, comme les jeunes feuilles, absorbent plus avidement la lumière, aspirent plus d'éther et moins d'éléments terrestres. Si la nuit et le ciel étoilé parlent de Dieu, d'éternité, d'infini à la contemplation, l'aurore est l'heure des projets, des volontés, de l'action naissante. Tandis que le silence et la « morne sérénité de la voûte azurée » inclinent l'âme à se recueillir, la sève et la gaieté de la nature se répandent dans le cœur et le poussent à vivre. — Le printemps est là. Primevères et violettes ont fêté son arrivée. Les pêchers ouvrent leurs fleurs imprudentes ; les bourgeons gonflés des poiriers, des lilas, annoncent l'épanouissement prochain ; les chèvrefeuilles sont déjà verts.

26 avril 1852. — Ce soir éprouvé du vide : avenir, solitude, devoir, toutes ces idées solennelles ou pressantes sont venues me visiter. Je me suis recueilli, cela est bien nécessaire contre la dispersion et la distraction qu'amènent les jours et les détails. Lu une partie du livre de Krause[1], *Urbild der Menschheit,* qui répondait à merveille à ma pensée et à mon besoin ; en général ce philosophe exerce sur moi une impression bienfaisante ; sa sérénité intime et religieuse gagne et envahit. Il donne la paix et le sentiment de l'infini.

Pourtant, il me manque quelque chose : le culte, la piété positive et partagée. Quand donc l'Église à laquelle j'appartiens de cœur sera-t-elle constituée ? Je ne puis, comme Scherer, me contenter d'avoir raison tout seul. Il me faut un christianisme moins solitaire. Mes besoins religieux ne sont pas satisfaits, c'est comme mes besoins sociaux et mes besoins d'affection. Quand je cesse de les oublier dans la somnolence, ils se réveillent avec une sorte d'âcreté douloureuse..... J'oscille entre la langueur

[1] Ch.-Christian-Frédéric Krause, 1781-1832, philosophe allemand, chef d'école ; il a désigné son système par le nom de *panenthéisme.*

et l'ennui, l'éparpillement dans l'infiniment petit et la nostalgie de l'inconnu et du lointain. C'est l'histoire, si souvent faite par les romanciers français, de la vie de province; seulement la province, c'est tout ce qui n'est pas la patrie de l'âme, tout lieu où le cœur se sent étranger, inassouvi, inquiet et altéré. Hélas! à le bien prendre, ce lieu, c'est la terre, cette patrie rêvée, c'est le ciel. Cette souffrance, c'est la nostalgie éternelle, la soif du bonheur.

In der Beschränkung zeigt sich erst der Meister, dit Gœthe. — Mâle résignation, c'est aussi la devise des maîtres de la vie : mâle, c'est-à-dire courageuse, active, résolue, persévérante ; — résignation, c'est-à-dire renoncement, abnégation, concentration, limitation. Énergie résignée, c'est la sagesse des fils de la terre, c'est la sérénité possible dans cette vie de lutte et de combat ; c'est la paix du martyre et la promesse du triomphe.

28 avril 1852 (Lancy[1]*).* — Langueurs printanières, vous voilà donc revenues, vous me visitez encore après une longue absence. Ce matin la poésie, le chant des oiseaux, les rayons tranquilles,

[1] Village près de Genève.

l'air des campagnes verdoyantes, tout m'est monté au cœur. Maintenant tout se tait. O silence, tu es effrayant ! effrayant comme le calme de l'Océan qui laisse plonger le regard dans ses abîmes insondables ; tu nous laisses voir en nous des profondeurs qui donnent le vertige, des besoins inextinguibles, des trésors de souffrance et de regret. Viennent les tempêtes ! elles agitent au moins la surface de ces ondes aux secrets terribles. Soufflent les passions ! en soulevant les vagues de l'âme elles en voilent les gouffres sans fond. A nous tous, enfants de la poudre, fils du temps, l'éternité inspire une involontaire angoisse, et l'infini une mystérieuse épouvante. Il nous semble entrer dans le royaume de la mort. Pauvre cœur, tu veux de la vie, tu veux de l'amour, tu veux des illusions, et tu as raison après tout, car la vie est sacrée.

Dans ces moments de tête à tête avec l'infini, quel autre aspect prend la vie ! comme tout ce qui nous occupe, préoccupe, passionne et remplit d'ordinaire devient subitement à nos yeux puéril, frivole et vain. Nous nous paraissons à nous-mêmes des marionnettes qui, jouant au sérieux une parade fantastique, prennent des hochets pour des choses de grand prix. Comme alors tout se transforme et que tout paraît autre ! Berkeley et Fichte ont alors raison, Emerson aussi ; le monde n'est

qu'une allégorie ; l'idée est plus réelle que le fait ; les contes de fée, les légendes, sont aussi vrais que l'histoire naturelle et plus encore, car ce sont des emblèmes plus transparents ; la seule substance proprement dite c'est l'âme ; qu'est tout le reste ?... ombre, prétexte, figure, symbole et rêve ; immortelle, positive, seule parfaitement réelle est la conscience ; le monde n'est qu'un feu d'artifice, une fantasmagorie sublime destinée à égayer l'âme et à la former. La conscience est un univers, son soleil est l'amour.....

Je retombe déjà dans la vie objective de la pensée, elle me délivre (est-ce le mot ?), non, elle me prive de la vie intime du sentiment ; la réflexion dissout la rêverie et brûle ses ailes délicates. Voilà pourquoi la science ne fait pas des hommes, elle en fait des entités, des abstractions ; ah ! sentons, vivons et n'analysons pas toujours. Soyons naïfs avant d'être réfléchis. Éprouvons avant d'étudier. Laissons-nous aller à la vie... N'aurai-je donc jamais le cœur d'une femme pour m'y appuyer ? un fils en qui revivre, un petit monde où je puisse laisser fleurir tout ce que je cache en moi ? Je recule et redoute, crainte de briser mon rêve ; j'ai tant mis sur cette carte que je n'ose la jouer. Rêvons encore.....

Ne te violente pas toi-même et respecte en toi les

oscillations du sentiment, c'est ta vie et ta nature : un plus sage que toi les a faites. Ne t'abandonne pas tout entier à l'instinct ni à la volonté ; l'instinct est une sirène, la volonté un despote. Ne sois ni l'esclave de tes impulsions et de tes sensations du moment, ni celui d'un plan abstrait et général. Sois ouvert à ce qu'apporte la vie, du dedans et du dehors, et fais accueil à l'imprévu ; mais donne à ta vie l'unité et ramène l'imprévu dans les lignes de ton plan. Qu'en toi la nature s'élève à l'esprit et que l'esprit redevienne nature. C'est ainsi que ton développement sera harmonieux et que la paix du ciel pourra rayonner sur ton front ; toujours à condition que ta paix soit faite et que tu aies gravi le calvaire.

(Après-midi.) — Ne retrouverai-je pas quelques-unes de ces rêveries prodigieuses, comme j'en ai eu quelquefois : un jour de mon adolescence, à l'aube, assis dans les ruines du château de Faucigny, une autre fois dans la montagne, sous le soleil de midi, au-dessus de Lavey, couché au pied d'un arbre et visité par trois papillons ; une nuit encore sur la grève sablonneuse de la mer du Nord, le dos sur la plage et le regard errant dans la voix lactée ; — de ces rêveries grandioses, immortelles, cosmogoni-

ques où l'on porte le monde dans sa poitrine, où l'on touche aux étoiles, où l'on possède l'infini ? Moments divins, heures d'extase où la pensée vole de monde en monde, pénètre la grande énigme, respire large, tranquille, profonde comme la respiration de l'Océan, sereine et sans limites comme le firmament bleu ; visites de la muse Uranie, qui trace autour du front de ceux qu'elle aime le nimbe phosphorescent de la puissance contemplative et qui verse dans leur cœur l'ivresse tranquille du génie, sinon son autorité ; instants d'intuition irrésistible où l'on se sent grand comme l'univers et calme comme un dieu ! Des sphères célestes jusqu'à la mousse ou au coquillage, la création entière nous est alors soumise, vit dans notre sein, et accomplit en nous son œuvre éternelle avec la régularité du destin et l'ardeur passionnée de l'amour. — Quelles heures ! quels souvenirs ! Les vestiges qui nous en restent suffisent à nous remplir de respect et d'enthousiasme, comme les visites du Saint-Esprit. Et retomber de ces cimes aux horizons sans bornes dans les ornières bourbeuses de la trivialité ! Quelle chute ! — Pauvre Moïse ! tu vis aussi onduler dans le lointain les coteaux ravissants de la terre promise, et tu dus étendre tes os fatigués dans une fosse creusée au désert ! — Lequel de nous n'a sa terre promise, son jour d'extase et sa fin dans l'exil ?

Que la vie réelle est donc une pâle contrefaçon de la vie entrevue, et combien ces éclairs flamboyants de notre jeunesse prophétique rendent plus terne le crépuscule de notre maussade et monotone virilité!

29 avril 1852 (Lancy). — Ce matin, l'air était calme, le ciel légèrement voilé. J'ai voulu suivre au jardin les progrès de la végétation; j'ai fait la revue des iris et des lilas, des plates-bandes et des bosquets. Charmante surprise! Au tournant d'une allée, à demi caché dans l'enfoncement d'un massif, un chorchorus à petites feuilles avait fleuri pendant la nuit. Frais et pimpant comme un bouquet de noce, l'arbuste couronné brillait devant moi dans tout l'attrait d'une éclosion commencée... Que ces corolles blanches, discrètement épanouies comme des pensées qui vous sourient au réveil, et posées sur ce jeune feuillage d'un vert si virginal, comme des abeilles en course ou comme des gouttes de rosée, avaient de printanière innocence, d'élégante et pudique beauté! — Mère des merveilles, mystérieuse et tendre Nature, pourquoi ne vivons-nous pas davantage en toi? Les poétiques flâneurs de Töpffer, ses Charles, ses Jules, amis et amants passionnés de tes grâces secrètes, ces observateurs ravis et éblouis, se présentaient à mon souvenir

comme un reproche et une leçon. Le modeste jardin d'un presbytère, l'horizon étroit d'une mansarde contiennent, pour ceux qui savent regarder et attendre, plus d'enseignements qu'une bibliothèque, même que celle de « mon oncle, » — Oui, nous sommes trop affairés, trop encombrés, trop occupés, trop actifs! Nous lisons trop! Il faut savoir jeter par-dessus bord tout son bagage de soucis, de préoccupations et de pédanterie, se refaire jeune, simple, enfant, vivre de l'heure présente, reconnaissant, naïf, heureux! Oui, il faut savoir être oisif, ce qui n'est pas de la paresse. Dans l'inaction attentive et recueillie, notre âme efface ses plis, se détend, se déroule, renaît doucement comme l'herbe foulée du chemin, et, comme la feuille meurtrie de la plante, répare ses dommages, redevient neuve, spontanée, vraie, originale. La rêverie, comme la pluie des nuits, fait reverdir les idées fatiguées et pâlies par la chaleur du jour. Douce et fertilisante, elle éveille en nous mille germes endormis. En se jouant, elle accumule les matériaux pour l'avenir et les images pour le talent. La rêverie est le dimanche de la pensée; et qui sait, de la tension laborieuse de la semaine ou du repos vivifiant du sabbat, lequel est le plus important pour l'homme et le plus fécond? La flânerie, si spirituellement vantée et chantée par Töpffer, n'est pas seulement

délicieuse; elle est utile. C'est un bain de santé qui rend la vigueur et la souplesse à tout l'être, à l'esprit comme au corps; c'est le signe et la fête de la liberté; c'est un banquet joyeux et salutaire, le banquet du papillon qui lutine et butine sur les coteaux et dans les prés. Or l'âme est aussi un papillon.

2 mai 1852 (Lancy, dimanche). — Cette matinée lu l'épître de saint Jacques, le volume exégétique de Cellérier[1] sur cette épître, et beaucoup de pensées de Pascal, après avoir toutefois passé plus d'une heure au jardin avec les enfants. Je leur ai fait examiner de près les fleurs, les arbrisseaux, les hannetons, les escargots, pour les exercer à l'observation, à l'admiration et à la bienveillance.

Quelle n'est pas l'importance des premiers dialogues dans la première enfance! Je le sentais avec une sorte de religieux effroi. L'innocence et l'enfance sont sacrées. Le semeur qui jette le grain, le père où la mère qui jette la parole féconde, accomplissent un acte de pontife et ne devraient le faire qu'avec religion, avec prière et gravité, car ils tra-

[1] Jacob-Élysée Cellérier, professeur de théologie à l'Académie de Genève, né en 1785, mort en 1862.

vaillent au règne de Dieu. Toute semaille est une chose mystérieuse, qu'elle tombe dans le sol ou dans les âmes. L'homme est un colon; toute son œuvre, à la bien prendre, est de développer la vie, de la semer partout; c'est la mission de l'humanité, et cette mission est divine. Son grand moyen est la parole. Nous oublions trop souvent que le langage est à la fois un ensemencement et une révélation. L'influence d'un mot, dit à son heure, n'est-elle pas incalculable? O la parole! chose profonde, mais nous sommes obtus, parce que nous sommes charnels. Nous voyons les pierres et les arbres du chemin, les meubles de nos maisons, tout ce qui est chose et matière; nous ne distinguons pas les phalanges des idées invisibles qui peuplent l'air et battent perpétuellement de l'aile autour de chacun de nous.

6 mai 1852. — Ce sont les femmes qui, semblables à la flore des montagnes, marquent avec la précision la plus caractéristique la gradation des zones superposées de la société. La hiérarchie de la culture se reconnaît visiblement chez elles; elle est confuse dans l'autre sexe. Chez les femmes, elle a la régularité moyenne de la nature; chez les hommes elle offre les bizarreries imprévues de la liberté. C'est

que l'homme se fait plutôt lui-même par son activité, et que la femme est plutôt faite par sa destinée; c'est que l'un modifie et façonne les circonstances avec son énergie, et que l'autre les subit et les reflète dans sa douceur; c'est que la femme est plutôt genre et l'homme individu.

Ainsi, chose curieuse, les femmes sont à la fois le sexe le plus semblable à lui-même et le plus différent; le plus semblable au point de vue moral, le plus différent au point de vue social; confrérie dans le premier cas, hiérarchie dans le second. Tous les degrés de culture, toutes les conditions se reconnaissent nettement dans leur extérieur, leurs manières et leurs goûts; mais la fraternité intérieure se retrouve dans leurs sentiments, leurs instincts et leurs désirs. Le sexe féminin représente en même temps l'égalité naturelle et l'inégalité historique. Il maintient l'unité de l'espèce et sépare les catégories de la société; il rapproche et divise, il agrège et disjoint; il fait les castes et les brise, suivant qu'il incline à simplifier dans un sens ou dans l'autre son rôle double. Au fond, la femme a essentiellement une mission conservatrice, mais elle conserve sans discerner. D'un côté elle conserve l'œuvre de Dieu, ce qu'il y a de permanent, d'élevé, de vraiment humain dans l'homme, la poésie, la religion, la vertu, la tendresse; de

l'autre, elle conserve l'œuvre des circonstances, ce qu'il y a de passager, de local, d'artificiel dans la société, c'est-à-dire les usages, les ridicules, les préjugés, les petitesses. Elle entoure de la même foi respectueuse et tenace le sérieux et le frivole, le bon et le mauvais. Que voulez-vous ? Isolez, si vous le pouvez, le feu de la fumée. C'est ici une loi providentielle, bonne par conséquent. — La femme conserve, elle est la tradition, comme l'homme est le progrès. Or, s'il n'y a pas de famille et pas d'humanité sans les deux sexes, sans ces deux forces il n'y a pas d'Histoire.

14 mai 1852 (Lancy). — Hier, je faisais la philosophie de la joie, de la jeunesse, du printemps qui sourit et des roses qui enivrent ; je prêchais la force, et j'oubliais qu'affligé et éprouvé comme les deux amis avec lesquels je me promenais, j'aurais raisonné et parlé comme eux.

Nos systèmes, comme on l'a dit, sont l'expression de notre caractère ou la théorie de notre situation. C'est-à-dire que nous aimons à croire acquis ce qui est donné, que nous prenons notre nature pour notre ouvrage et notre lot pour notre conquête : illusion née de la vanité et aussi du besoin de liberté. Nous répugnons à être le produit des cir-

constances ou l'épanouissement d'un germe intérieur ; et cependant nous avons tout reçu, et la part vraiment à nous est bien petite, car c'est surtout la négation, la résistance, les fautes et les torts qui forment cette part. Nous recevons tout, la vie et le bonheur, mais la manière dont nous les recevons, voilà ce qui nous reste. Recevons avec confiance, sans rougeur, sans anxiété ; acceptons de Dieu aussi notre nature, ayons pour elle charité, fermeté, intérêt ; n'acceptons pas le mal et la maladie en nous, mais acceptons-nous malgré la maladie et le mal. Et ne craignons pas la joie pure ; Dieu est bon et ce qu'il fait est bien fait ; résignons-nous à tout, même au bonheur ; demandons l'esprit de sacrifice, le détachement, le renoncement et surtout l'esprit de joie et de reconnaissance, le véritable et religieux optimisme qui voit en Dieu un père et ne demande pas grâce pour ses bienfaits. Il faut oser être heureux et oser le dire en se reconnaissant dépositaire, non auteur de son bonheur.

. . . . . .

Ce soir vu le premier ver luisant de la saison, dans le gazon au bord du petit chemin tournant qui descend de Lancy vers la ville. Il rampait furtivement sous l'herbe, comme une pensée timide ou un talent naissant.

12 août 1852 (Lancy). — Chaque sphère de l'être tend à une sphère plus élevée et en a déjà des révélations et des pressentiments. L'idéal, sous toutes ses formes, est l'anticipation, la vision prophétique de cette existence supérieure à la sienne, à laquelle chaque être aspire toujours. Cette existence supérieure en dignité est plus intérieure par sa nature, c'est-à-dire plus spirituelle. Comme les volcans nous apportent les secrets de l'intérieur du globe, l'enthousiasme, l'extase sont des explosions passagères de ce monde intérieur de l'âme, et la vie humaine n'est que la préparation et l'avènement à cette vie spirituelle. Les degrés de l'initiation sont innombrables. Ainsi, veille, disciple de la vie, chrysalide d'un ange; travaille à ton éclosion future, car l'Odyssée divine n'est qu'une série de métamorphoses de plus en plus éthérées, où chaque forme, résultat des précédentes, est la condition de celles qui la suivent. La vie divine est une série de morts successives où l'esprit rejette ses imperfections et ses symboles et cède à l'attraction croissante du centre de gravitation ineffable, du soleil de l'intelligence et de l'amour. Les esprits créés, en accomplissant leurs destinées, tendent, pour ainsi dire, à former des constellations et des voies

lactées dans l'empyrée de la divinité; en devenant des dieux, ils entourent d'une cour étincelante le trône du souverain. Leur grandeur, voilà leur hommage. Leur divinité d'investiture est la gloire la plus éclatante de Dieu. Dieu est le Père des esprits et la vassalité de l'amour est la constitution du royaume éternel.

27 septembre 1852 (Lancy). — A cette heure j'accomplis ma trente et unième année.....

Le plus beau poème c'est la vie, la vie qui se lit tout en se composant, où la verve et la conscience s'allient et s'entr'aident, la vie qui se sait microcosme et qui joue devant Dieu la répétition en miniature du poème universel et divin. Oui, sois homme, c'est-à-dire sois nature, sois esprit, sois image de Dieu, sois ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus élevé dans toutes les sphères de l'être, sois une idée et une volonté infinie, une reproduction du grand tout. Et sois tout en n'étant rien, en t'effaçant, en laissant entrer Dieu en toi comme l'air dans un espace vide, en réduisant ton moi égoïste à n'être que le contenant de l'essence divine. Sois humble, recueilli, silencieux, pour entendre au fond de toi-même la voix subtile et profonde; sois spirituel et pur pour entrer en commu-

nion avec l'esprit pur. Retire-toi souvent dans le sanctuaire de ton intime conscience, rentre dans ta *ponctualité* d'atome pour t'affranchir de l'espace, du temps, de la matière, des tentations, de la dispersion, pour échapper à tes organes, à ta propre vie, c'est-à-dire meurs souvent, et interroge-toi en face de cette mort, comme préparation à la dernière mort. Celui qui peut sans frémir envisager cécité, surdité, paralysie, maladie, trahison, misère, celui qui peut, sans trembler, comparaître en face de la justice souveraine, celui-là seul peut se dire préparé à la mort partielle ou totale. Combien j'en suis loin, et que mon cœur est loin de ce stoïcisme! Mais au moins se détacher de tout ce qui peut nous être enlevé, tout accepter comme un prêt et un don, et ne tenir qu'à l'impérissable, voilà ce qu'il faut essayer. Croire en un Dieu bon, paternel, éducateur, qui mesure le vent à la brebis tondue, qui ne punit que par nécessité et ne prive qu'à regret : cette pensée ou plutôt cette conviction donne du courage et de la sécurité. Oh! que nous avons besoin d'amour, de tendresse, d'affection, de bonté, et que nous sommes vulnérables, nous, fils de Dieu, nous, immortels et souverains! Forts comme le monde ou faibles comme le vermisseau, suivant que nous représentons Dieu ou que nous ne représentons que nous-mêmes, que nous nous appuyons sur l'Être ou que nous sommes seuls.

Le point de vue religieux, d'une religion active et morale, spirituelle et profonde, donne seul à la vie toute sa dignité et toute son énergie. Il rend invulnérable et invincible. On ne peut vaincre la terre qu'au nom du ciel. Tous les biens sont donnés par-dessus à celui qui ne veut que la sagesse. C'est quand on est désintéressé qu'on est le plus fort, et le monde est aux pieds de celui qu'il ne peut séduire. Pourquoi ? parce que l'esprit est maître de la matière et que le monde appartient à Dieu. « Prenez courage, a dit une voix céleste, j'ai vaincu le monde »....

Seigneur, prête ta force aux faibles de bonne volonté !

31 octobre 1852 (Lancy). — Promenade d'une demi-heure au jardin par une fine pluie. Paysage d'automne. Ciel tendu de gris et plissé de diverses nuances, brouillards traînant sur les montagnes de l'horizon ; nature mélancolique. Les feuilles tombaient de tout côté comme les dernières illusions de la jeunesse sous les larmes de chagrins incurables. Nichée d'oiseaux babillards s'effarouchant dans les bosquets et s'ébattant sous les branchages comme des écoliers entassés et cachés dans quelque pavillon. Le sol jonché de feuilles brunes, jaunes et

rougeâtres ; les arbres à demi dépouillés, les uns plus, les autres moins, fripés de roux, de citron, d'amarante ; les massifs et les buissons rougissants ; quelques fleurs encore : roses, capucines, dahlias, égouttant leurs pétales ; les champs nus, les haies appauvries ; le sapin, seul vigoureux, vert, stoïque, éternelle jeunesse bravant le déclin ; — tous ces innombrables et merveilleux symboles que les formes, les couleurs, les végétaux, les êtres vivants, la terre et le ciel fournissent à toute heure à l'œil qui sait les voir, m'apparaissaient charmants et saisissants. Je tenais la baguette poétique et n'avais qu'à toucher un phénomène pour qu'il me racontât sa signification morale. Un paysage quelconque est un état de l'âme, et qui lit dans tous deux est émerveillé de retrouver la similitude dans chaque détail. La vraie poésie est plus vraie que la science, parce qu'elle est synthétique et saisit dès l'abord ce que la combinaison de toutes les sciences pourra tout au plus atteindre une fois comme résultat. L'âme de la nature est devinée par le poète, le savant ne sert qu'à accumuler les matériaux pour sa démonstration.

6 novembre 1852. — Je suis susceptible de toutes les passions, car je les ai toutes en moi ; domp-

teur de bêtes féroces, je les tiens en cage et en laisse, mais je les entends quelquefois gronder. J'ai étouffé plus d'un amour naissant. Pourquoi? parce qu'avec cette sûreté prophétique de l'intuition morale, je le sentais peu viable et moins durable que moi. Je l'ai étouffé au profit futur de l'affection définitive. Les amours des sens, de l'imagination, de la sensibilité, je les ai pénétrés et rejetés, je voulais l'amour central et profond. J'y crois encore. Je ne veux pas de ces passions de paille qui éblouissent, consument ou dessèchent; j'appelle, j'attends et j'espère le grand, le saint, le grave et sérieux amour qui vit par toutes les fibres et par toutes les puissances de l'âme. Et si je dois rester seul j'aime mieux emporter mon espérance et mon rêve que de mésallier mon âme.

8 novembre 1852. — La responsabilité est mon cauchemar invisible. Souffrir par sa faute est un tourment de damné, car le ridicule y envenime la douleur et le pire des ridicules, celui d'avoir honte de soi à ses propres yeux. Je n'ai de force et d'énergie que contre les maux venus du dehors, mais un mal irréparable fait par moi, une résiliation pour la vie, de mon repos, de ma liberté, cette seule pensée rend déjà fou. — J'expie mon privilège.

Mon privilège c'est d'assister au drame de ma vie, d'avoir conscience de la tragi-comédie de ma propre destinée, et plus que cela d'avoir le secret du tragi-comique lui-même, c'est-à-dire de ne pouvoir prendre mes illusions au sérieux, de me voir pour ainsi dire de la salle sur la scène, d'outre-tombe dans l'existence, et de devoir feindre un intérêt particulier pour mon rôle individuel, tandis que je vis dans la confidence du poète qui se joue de tous ces agents si importants, et qui sait tout ce qu'ils ne savent pas. C'est une position bizarre, et qui devient cruelle quand la douleur m'oblige à rentrer dans mon petit rôle, auquel elle me lie authentiquement, et m'avertit que je m'émancipe trop en me croyant, après mes causeries avec le poète, dispensé de reprendre mon modeste emploi de valet dans la pièce. — Shakespeare a dû éprouver souvent ce sentiment, et Hamlet, je crois, doit l'exprimer quelque part. C'est une *Doppelgängerei* tout allemande, et qui explique le dégoût de la vie réelle et la répugnance pour la vie publique si communs aux penseurs de la Germanie. Il y a comme une dégradation, une déchéance gnostique à replier ses ailes et à rentrer dans sa coque grossière de simple particulier. Sans la douleur, qui est la ficelle de ce hardi cerf-volant, l'homme s'élèverait trop vite et trop haut, et les individus d'élite seraient perdus

pour l'espèce, comme des ballons qui, sans la gravitation, ne reviendraient plus de l'empyrée.

Comment donc retrouver le courage de l'action? En laissant revenir un peu l'inconscience, la spontanéité, l'instinct, qui rattache à la terre et qui dicte le bien relatif et l'utile;

En croyant plus pratiquement à la Providence qui pardonne et permet de réparer;

En acceptant plus naïvement et plus simplement la condition humaine, redoutant moins la peine, calculant moins, espérant plus; c'est-à-dire diminuant, avec la clairvoyance, la responsabilité, et avec la responsabilité la timidité;

En acquérant plus d'expérience par les pertes et les leçons.

10 novembre 1852. — Combien n'avons-nous pas à apprendre des Grecs, ces immortels aïeux! Et comme ils ont mieux résolu leur problème que nous! Leur homme n'était pas le nôtre, mais comme ils ont mieux révéré, cultivé, ennobli l'homme qu'ils connaissaient. A mille égards encore, nous sommes auprès d'eux des barbares, comme me le disait, en soupirant, Béranger en 1843. Barbares en éducation, en éloquence, en vie publique, en poésie, en fait d'art, etc. Il nous faut des millions d'hommes

pour en produire quelques-uns d'élite ; un millier suffisait en Grèce. Si la mesure d'une civilisation est le nombre d'hommes accomplis qu'elle produit, nous sommes encore loin de ce peuple modèle. Les esclaves ne sont plus au-dessous de nous, mais ils sont parmi nous. La barbarie n'est plus aux frontières, elle vit avec nous porte à porte. Nous portons en nous de beaucoup plus grandes choses, mais nous sommes bien plus petits. C'est un résultat bizarre : la civilisation objective a créé de grands hommes en ne les cherchant pas ; la civilisation subjective en crée de mesquins et incomplets tout au contraire de son vœu et de sa mission. Les choses deviennent majestueuses, mais l'homme diminue. Pourquoi donc ?

Nous avons trop de sang barbare dans les veines et nous manquons de mesure, d'harmonie et de grâce. Le christianisme, en brisant l'homme en extérieur et intérieur, le monde en terre et ciel, en enfer et paradis, a décomposé l'unité humaine, il est vrai pour la reconstruire plus profonde et plus vraie ; mais la chrétienté n'a pas encore digéré ce levain puissant. Elle n'a pas encore conquis la vraie humanité; elle vit encore sous l'antinomie du péché et de la grâce, d'ici-bas et de là-haut. Elle n'a pas pénétré dans tout le cœur de Jésus ; elle est encore dans le *narthex* de la pénitence ; elle

n'est pas réconciliée, et même les Églises portent encore la livrée de la domesticité et n'ont pas la joie des filles de Dieu, baptisées de Saint-Esprit.

Division du travail excessive. Mauvaise et sotte éducation, qui ne développe pas tout l'homme. Le problème de la misère. Nous avons aboli l'esclavage, mais sans avoir résolu la question du travail. En droit, il n'y a plus d'esclaves, en fait il y en a. Et tant que la majorité des hommes n'est pas libre, on ne peut concevoir l'homme libre, on ne peut même bien le réaliser. Voilà suffisamment de causes.

12 novembre 1852. — L'été de la Saint-Martin continue, et les journées commencent toutes par le brouillard. Couru un petit quart d'heure autour du jardin pour gagner souplesse et chaleur. Admiré les derniers boutons de rose, les gauffrures élégantes des feuilles de fraisier brodées de givre et surtout les ravissantes tentures d'Arachné, suspendues dans les branches vertes des sapins, petits salons de bal pour les fées, tapissés de poudre de perles, que mille résilles de cordages tout tremblants de rosée retenaient par en haut comme les colliers d'un lustre et par en bas comme les ancres d'un vaisseau. Ces petits édifices aériens avaient toute la légèreté fantastique des Elfes et la fraîcheur va-

poreuse de l'aurore. Ils m'ont fait revoir la poésie septentrionale, j'ai senti comme un souffle de la Suède, de l'Islande et de la Calédonie. Frithiof et l'Edda, Ossian et les Hébrides, tout ce monde de la froidure et du brouillard, des génies et des rêveries, où la chaleur ne vient pas du soleil, mais du cœur, où l'homme est plus en relief que la nature; ce monde chaste, vigoureux, où la volonté joue plus de rôle que la sensation, la pensée plus que l'instinct; bref, la poésie romantique, germanique, et du Nord s'éveilla de proche en proche dans mes souvenirs et ma sympathie. Poésie fortifiante, d'effet moral tonique. Singulier charme de l'imagination : une brindille de sapin et quelques fils d'araignée peuvent faire revivre pour elle des pays, des époques et des nations.

(Même jour.) — Quelques morceaux de la *Chrestomathie française,* et la remarquable lettre de Vinet, en tête du volume, m'ont fait passer une ou deux heures charmantes. Comme penseur, comme chrétien et comme homme, Vinet restera un modèle et un type; sa philosophie, sa théologie, son esthétique, bref son œuvre, est ou sera dépassée sur tous les points. Vinet est une grande âme et un beau talent, mais pas assez bien servi par les cir-

constances ; une personnalité digne de toute vénération, un grand homme de bien et un écrivain d'élite, mais pas encore un grand homme ni un grand écrivain. Profondeur et pureté, voilà ce qu'il possède à un degré éminent, mais non proprement la grandeur. Il est, pour cela, un peu trop subtil et analytique, trop ingénieux et raffiné, il a trop de pensée de détail et pas assez de veine, d'éloquence, d'imagination, de chaleur et d'ampleur. Essentiellement et constamment méditatif, il ne lui reste plus assez de puissance pour le dehors. La casuistique de conscience et la casuistique grammaticale, l'éternelle suspicion du moi, le perpétuel examen moral, expliquent son talent et ses limites. Vinet manque de flamme, de masse, d'entraînement et par conséquent de popularité. L'individualisme, qui est son titre de gloire, est aussi la cause de sa faiblesse. On retrouve toujours chez lui le solitaire et l'ascète. Sa pensée est en chapelle, elle s'éprouve continuellement et ne s'épargne pas la discipline. De là cet air de discrétion, de scrupule, d'anxiété, qui la caractérise même dans son audace. Énergie morale, mais délicatesse inquiétante ; finesse d'organisation, mais petite santé, pour ainsi dire : voilà une des impressions qu'elle fait éprouver. Force toujours reployée sur elle-même, contre elle-même, voilà le reproche, dirai-je ? ou l'éloge à lui

adresser. Plus d'élan dans l'allure, plus de muscles, en quelque sorte, autour des nerfs, plus de cercles de vie intellectuelle et historique autour de son cercle individuel ; voilà ce que notre Vinet, celui peut-être des écrivains qui fait le plus penser, laisse néanmoins encore à désirer. Moins de réflexivité, plus de plasticité et d'objectivité, voilà ce qui, du style de Vinet si riche de substance, si nerveux, si plein d'idées et de tours, ferait un grand style. Vinet, pour me résumer, c'est l'homme et l'écrivain conscience. Heureuses la littérature et la société, qui compteraient à la fois deux ou trois individus pareils, sinon égaux !

26 décembre 1852 (dimanche). — Si je rejette beaucoup de loques de notre théologie et de notre église c'est pour arriver mieux au Christ lui-même. Ma philosophie me le permet. Elle ne pose pas le dilemme de religion ou philosophie, mais celui de religion subie ou éprouvée, non comprise ou comprise. Pour moi la philosophie est une manière de saisir les choses, un mode de perception de la réalité. Elle ne crée pas la nature, l'homme, Dieu, mais elle les trouve et cherche à les comprendre. La philosophie c'est la conscience se comprenant elle-même avec tout ce qu'elle contient ; or la con-

science peut contenir une vie nouvelle, le fait de la régénération et du salut, l'expérience chrétienne. L'intelligence de la conscience chrétienne est une partie intégrante de la philosophie, comme la conscience chrétienne est une forme capitale de la conscience religieuse, et la conscience religieuse une forme essentielle de la conscience.

*

Une erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle contient plus de vérité.

*

Revois deux fois pour voir juste, ne vois qu'une pour voir beau.

*

Chacun ne comprend que ce qu'il retrouve en soi.

*

Le bon sens est la mesure du possible : il se compose d'expérience et de prévision; c'est le calcul appliqué à la vie.

*

La richesse de chaque esprit est proportionnelle au nombre et à la précision de ses catégories et de ses points de vue.

*

La pudeur est toujours l'indice et la sauvegarde d'un mystère, elle s'explique par son contraire : la profanation. Le principe de la pudeur est le sentiment inconscient d'un secret de la nature ou de l'âme, trop intimement individuel pour être donné et livré. Il s'échange. Livrer le plus profond et le plus mystérieux de son être et de sa personnalité à un moindre prix que la réciprocité absolue, c'est la profanation.

*

6 janvier 1853. — L'empire de soi dans la tendresse, telle est la condition de l'autorité sur l'enfance. Que l'enfant ne découvre en nous aucune passion, aucune faiblesse dont il puisse user, qu'il se sente incapable de nous tromper ou de nous troubler et il nous sentira supérieur à lui par nature, et notre douceur aura pour lui une valeur toute particulière, car elle lui inspirera du respect. L'enfant qui peut nous communiquer colère, impatience, agitation se sent plus fort que nous, et l'enfant ne respecte que la force. La mère doit se considérer comme le soleil de son enfant, astre immuable et toujours rayonnant, où la petite créature mobile, prompte aux larmes et aux éclats de rire, légère, inconstante, passionnée, orageuse, vient se recharger de chaleur, d'électricité et de lumière, se calmer, se fortifier. La mère représente le bien, la providence, la loi, c'est-à-dire la Divinité sous sa forme accessible à l'enfance. Qu'elle soit passionnée et elle enseigne un Dieu capricieux, despotique, ou même plusieurs dieux en discorde. La religion de l'enfant dépend de la manière d'être, et non de la manière de parler de sa mère et de son père. L'idéal intérieur et inconscient qui guide

leur vie est précisément ce qui atteint l'enfant; leurs paroles, leurs remontrances, leurs punitions, leurs éclats même ne sont pour lui qu'une comédie et qu'un tonnerre; leur culte, voilà ce qu'il pressent et ressent par instinct.

L'enfant voit ce que nous sommes à travers ce que nous voulons être; de là sa réputation de physionomiste. Il étend son pouvoir le plus loin qu'il peut avec chacun de nous; c'est un fin diplomate. Il subit sans le savoir l'influence de chacun et la reflète en la transformant d'après sa nature propre; c'est un miroir grossissant. Voilà pourquoi le premier principe de l'éducation, c'est : Élève-toi toi-même; et la première règle à suivre pour s'emparer de la volonté d'un enfant, c'est : Deviens maître de la tienne.

5 février 1853 (sept heures du matin). — Je suis toujours émerveillé de la différence entre nos dispositions intérieures du soir et celles du matin. Les passions, qui donnent le ton le soir, laissent le matin l'empire à la partie contemplative de l'âme. Tout l'être irrité et tendu par l'excitation nerveuse de la journée arrive le soir au point culminant de sa vitalité humaine; l'être apaisé par le calme du sommeil est au matin plus près du ciel. Il faut avoir pesé

une résolution aux deux balances, examiné une idée aux deux lumières pour diminuer la chance d'erreur, en prenant la moyenne de nos oscillations diurnes. Notre vie intérieure décrit des courbes régulières analogues aux courbes barométriques, indépendamment des bouleversements accidentels que les orages divers des sentiments et des passions peuvent soulever en nous. Chaque âme a son climat, elle est un climat; elle a, pour ainsi dire, sa météorologie dans la météorologie générale de l'âme; aussi la psychologie ne peut-elle pas être achevée avant la physiologie de notre planète, science à laquelle nous donnons aujourd'hui le nom insuffisant de physique du globe.....

J'ai reconnu ce matin que ce qui nous paraît impossible n'est souvent qu'une impossibilité toute subjective. Notre âme, sous l'action des passions, produit par un mirage étrange des obstacles gigantesques, des montagnes ou des abîmes qui nous arrêtent tout court; soufflez sur la passion et cette fantasmagorie s'évanouira. Cette puissance de mirage et de fascination, qui va jusqu'à l'hallucination, est un phénomène moral digne d'une attentive étude. Ainsi nous produisons nous-mêmes notre monde spirituel, nos monstres, nos chimères et nos anges, nous objectivons ce qui fermente en nous. Tout est merveille pour le poète, tout est divin pour

le saint, tout est grand pour le héros, tout est mesquin, chétif, laid, mauvais pour l'âme basse et sordide. Le méchant crée autour de lui un pandémonium, l'artiste un olympe, l'élu un paradis que chacun d'eux voit seul. Nous sommes tous visionnaires et ce que nous voyons c'est notre âme dans les choses. Nous nous récompensons et nous punissons nous-mêmes sans le savoir. Aussi tout paraît changer quand nous changeons.

L'âme est essentiellement active, et l'activité dont nous avons conscience n'est qu'une partie de notre activité, et l'activité volontaire n'est qu'une partie de notre activité consciente.

Ceci est la base d'une psychologie et d'une morale. L'homme reproduisant le monde, s'enveloppant d'une nature qui est l'objectivation de sa nature spirituelle, se récompensant et se punissant; les choses étant la nature divine; la nature de l'esprit parfait ne se comprenant que dans la mesure de notre perfection; l'intuition récompense de la pureté intérieure; la science au bout de la bonté; bref, une phénoménologie nouvelle, plus complète et plus morale, où l'âme totale devient esprit : c'est peut-être là mon sujet pour mon cours d'été. Tout le domaine de l'éducation intérieure, de la vie mystérieuse, du rapport de la nature à l'esprit, de Dieu et de tous les êtres à l'homme, la répétition

en miniature de la cosmogonie, théogonie, mythologie et histoire universelle; l'évolution de l'esprit; en un mot le problème des problèmes dans lequel j'ai plongé souvent, mais dont les choses finies, le détail, les minuties m'ont mille fois détourné : voilà ce que contient cette question. Je reviens au bord du grand abîme avec le clair sentiment que c'est là le problème de la science, que le sonder est un devoir, que Dieu ne se cache que dans sa lumière et son amour, qu'il nous appelle à devenir esprits, à nous posséder et à le posséder dans la mesure de nos forces, que c'est notre incrédulité, notre lâcheté spirituelle, qui est notre infirmité et notre faiblesse.

Dante, plongeant le regard dans les trois mondes avec leurs divers cieux, entrevoyait sous la forme d'image ce que je voudrais saisir sous sa forme plus pure. Mais il était poète et je ne serai que philosophe. Le poète se fait comprendre des générations humaines et des foules; le philosophe ne s'adresse qu'à quelques rares esprits.....

Le jour est venu, avec lui arrive la dispersion dans l'action, je me sens désaimanté, la clairvoyance pure fait place au regard, et la profondeur éthérée du ciel de la contemplation s'évanouit devant l'éclat des choses finies. Est-ce un mal? non, mais cela prouve que les heures les plus pro-

pres à la phénoménologie sont celles qui précèdent l'aube.

10 février 1853. — J'ai fait cet après-midi une excursion à Salève avec mes meilleurs amis, Charles Heim, Edmond Scherer, Élie Lecoultre, Ernest Naville. La conversation a été des plus nourries et nous a empêchés de regarder la boue profonde qui gâtait notre chemin. C'est surtout Scherer, Naville et moi qui l'avons alimentée. La liberté en Dieu; l'essence du christianisme; les publications nouvelles en philosophie, tels ont été les trois sujets de conversation. Les principaux résultats pour moi ont été un excellent exercice de dialectique et d'argumentation avec de solides champions. Si je n'ai rien appris, j'ai vu se confirmer beaucoup de mes idées et je pénètre toujours mieux dans les esprits de mes amis. Je suis beaucoup plus près de Scherer que de Naville, mais je me sépare aussi du premier.

Un fait extrêmement frappant, qui équivaut au changement d'épées dans Hamlet, c'est que les esprits abstraits (qui vont des idées aux faits) se battent toujours en faveur de la réalité concrète, tandis que les esprits concrets (qui vont des faits à l'idée) combattent ordinairement pour les notions

abstraites. Chacun met sa prétention où il n'a pas sa force. Chacun vise instinctivement à ce qui lui manque. C'est une protestation inconsciente contre l'incomplet de chaque nature. Chacun tend vers ce qu'il a le moins, et le lieu d'arrivée est précisément autre que le lieu de départ. La terre promise, c'est celle où l'on n'est pas. La nature la plus intellectuelle a pour théorie l'éthicisme ; la nature la plus morale a une morale intellectualiste. J'ai pu l'observer dans cette discussion de trois à quatre heures. Rien ne nous est plus caché que notre illusion de tous les jours, et notre plus grande illusion, c'est de croire que nous soyons ce que nous croyons être.

Les intelligences mathématiques et les intelligences historiques (les deux classes d'intelligences) ne peuvent jamais s'entendre. Quand elles réussissent à le faire sur les mots, elles diffèrent sur les choses que désignent les mots. Au fond de chaque discussion de détail entre elles, revient le problème de l'origine des idées. Si elles n'y songent pas, confusion; si elles y songent, séparation. Elles ne s'accordent que sur le but, la vérité; mais jamais sur le chemin, sur la méthode et le critère.

Heim était l'impartialité de la conscience, Naville la moralité de la conscience, Lecoultre la religion de la conscience, Scherer l'intelligence de la con-

science, et moi la conscience de la conscience. Un terrain commun, mais des individualités diverses. *Discrimen ingeniorum.*

Ce qui m'a charmé le plus dans cette longue discussion, c'est le sentiment de la liberté. Remuer les plus grandes choses sans en être fatigué, être plus grand que le monde, jouer avec sa force, c'est le bien-être de l'intelligence et la fête olympique de la pensée. *Habere, non haberi.* — Un bonheur égal, c'est le sentiment de la confiance réciproque, de l'estime et de l'amitié dans la lutte; comme les athlètes, on s'embrasse avant et après le combat, et le combat n'est que le déploiement des forces d'hommes libres et égaux.

20 mars 1853. — Veillé seul. Rendu deux ou trois fois visite à la chambre des enfants. — Jeunes mères, je vous comprenais. Le sommeil est le mystère de la vie; il y a un charme profond dans cette obscurité que traverse la lueur tranquille de la veilleuse et dans ce silence que mesure la respiration rythmée de jeunes êtres endormis. On devine qu'on assiste à une opération merveilleuse de la nature, et je ne me sentais point profane. Je regardais et j'écoutais sans bruit, recueilli, discret et attendri, cette poésie du berceau, bénédiction

ancienne et toujours nouvelle de la famille, cette image de la création endormie sous l'aile de Dieu; et de notre conscience replongeant dans l'ombre pour se reposer de la pensée; et du tombeau, cette couche divine où l'âme à son tour vient se reposer de la vie.

Dormir, c'est tamiser ses émotions, déposer son limon, calmer son âme, guérir sa fièvre, rentrer dans le sein de la maternelle nature et s'y refaire bon et fort. Le sommeil est une sorte d'innocence et de purification. Béni soit celui qui l'a donné aux pauvres fils des hommes, comme le compagnon fidèle et sûr de la vie, le réparateur et le consolateur quotidien.

27 avril 1853. — Ce soir j'ai lu le traité de Nicole, si admiré par madame de Sévigné : *Des moyens de conserver la paix avec les hommes.* Cette sagesse douce, insinuante, sagace, perçante et humble, qui déroule si bien les arrière-pensées et les secrets du cœur et soumet tout à la règle sacrée de l'amour de Dieu et des hommes, fait singulièrement de bien. Tout y est égal, uni, bien lié, bien pensé, mais sans éclat, sans brillant, sans parure mondaine de style. Le moraliste s'efface et ne s'adresse en nous qu'à la conscience. C'est un confesseur, un ami et un conseiller.

11 mai 1853. — Psychologie, poésie, philosophie de l'histoire, morale, j'ai franchi rapidement aujourd'hui, sur les ailes de l'hippogriffe invisible, toutes ces sphères de la pensée. Mais l'impression générale a été tumulte et angoisse, tentation et inquiétude.

J'aime à me plonger dans l'océan de la vie, mais ce n'est pas sans perdre quelquefois le sentiment de l'axe et du nord, sans me perdre moi-même et sentir vaciller la conscience de ma propre nature et de ma vocation. Le tourbillon du Juif errant m'enlève et me fait parcourir tous les empires des hommes, en m'arrachant à mon petit enclos familier. Dans mon abandon volontaire à la généralité, à l'universalité, à l'infini, mon moi particulier, comme une goutte d'eau dans une fournaise, s'évapore; il ne se condense de nouveau qu'au retour du froid, qu'après l'enthousiasme éteint et le sentiment de la réalité revenu. Expansion et condensation, abandon et reprise de soi, conquête du monde et approfondissement de la conscience : tel est le jeu de la vie intérieure, la marche de l'esprit microcosmique, le mariage de l'âme individuelle avec l'âme universelle, du fini avec l'infini, d'où naît le progrès intellectuel de l'homme. D'autres fiançailles unissent l'âme à Dieu, la conscience religieuse avec le divin :

celles-là sont l'histoire de la volonté. Et ce qui précède la volonté, c'est le sentiment, précédé lui-même par l'instinct. L'homme n'est que ce qu'il devient, profonde vérité, mais il ne devient que ce qu'il est, vérite encore plus profonde. Qu'es-tu? Question redoutable! problème de la prédestination, de la naissance, de la liberté : l'abîme. Et pourtant il y faut plonger et j'y ai plongé. Le prélude de Bach entendu ce soir m'y avait prédisposé : il peint l'âme tourmentée, appelant, puis saisissant Dieu et s'emparant de la paix et de l'infini avec une ferveur et une étreinte toutes puissantes.

14 mai 1853. — Troisième concert de quatuors : il a été court : des variations pour piano et violon de Beethoven et deux quatuors, pas davantage. Les quatuors étaient parfaitement limpides et faciles à ramener à l'unité. L'un de Mozart, l'autre de Beethoven. — J'ai pu comparer les deux maîtres, leur individualité m'était lumineuse : Mozart, la grâce, la liberté, la forme sûre, déliée, nette, la beauté exquise et aristocratique, la sérénité d'âme, la santé et le talent au niveau du génie; Beethoven, plus pathétique, plus passionné, plus déchiré, plus touffu, plus profond, moins parfait, plus esclave de son génie, plus emporté par sa fantaisie ou sa pas-

sion, plus émouvant et plus sublime que Mozart. Mozart vous restaure comme les dialogues de Platon, il vous respecte, vous révèle votre force, vous donne la liberté et l'équilibre. Beethoven vous saisit, il est plus tragique et oratoire, tandis que Mozart est plus désintéressé et poétique. Mozart est plus grec et Beethoven plus chrétien. L'un est serein et l'autre sérieux. Le premier est plus fort que la destinée, parce qu'il prend la vie moins profondément; le second est moins fort, parce qu'il s'est mesuré à de plus grandes douleurs. Son talent n'est pas toujours égal à son génie et le pathétique est son trait dominant, comme la perfection celui de Mozart. Chez Mozart tout est en équilibre et l'art triomphe; chez Beethoven le sentiment l'emporte et l'émotion vient troubler l'art en l'approfondissant.

26 juillet 1853. — Pourquoi fais-je mieux et plus aisément les vers courts que les grands vers, les choses difficiles que les faciles? Toujours par une même cause. Je n'ose me mouvoir sans entraves, me montrer sans voiles, agir pour mon compte et sérieusement, croire en moi et m'affirmer, tandis qu'un badinage, en détournant l'attention de moi sur la chose, du sentiment sur le savoir-faire, me met à l'aise. En somme la faute en est à ma timidité. — Il y a aussi une autre cause : je crains

d'être grand, je ne crains pas d'être ingénieux; peu sûr de mon talent et de mon instrument, j'aime à me rassurer en me laissant aller à la virtuosité; aussi tous mes essais littéraires publiés ne sont guère que des études, des exercices, des jeux, pour m'éprouver moi-même. Je fais des gammes, je fais le tour de mon instrument, je me fais la main et m'assure de la possibilité d'exécuter, mais l'œuvre ne vient pas. Mon effort expire, satisfait du pouvoir, sans arriver jusqu'au vouloir. Je prépare toujours et je n'effectue jamais. Conclusion, je pèche par la curiosité. — Timidité et curiosité, voilà deux obstacles qui me barrent la carrière littéraire. N'oublions pas enfin l'ajournement : je réserve toujours l'important, le grand, le grave, et je veux liquider, en attendant, la bagatelle, le joli, le mignon. Sûr de mon attrait pour les choses vastes et profondes, je m'attarde dans leur contraire, pour ne pas lui faire tort. Sérieux au fond, j'ai l'apparence frivole. Amant de la pensée, j'ai l'air de courtiser surtout l'expression ; pour moi, je garde le fond, pour les autres je réserve la forme. Ainsi ma timidité fait que je ne traite pas le public au sérieux et que je ne me montre à lui que par le côté amusant, énigmatique et capricieux ; ma curiosité fait que tout me tente, le coquillage comme la montagne, et que je ne puis finir mes études ; l'ajournement fait que j'en suis

toujours aux préliminaires, aux antécédents et que je ne puis commencer à produire.

Mais si c'est là le fait, le fait pourrait être différent. Je me devine, mais je ne m'approuve pas.

1er août 1853. — J'achève l'ouvrage de Pelletan *(Profession de foi du XIXme siècle).* C'est un beau livre. Il n'y manque qu'une chose : la notion du mal. C'est la théorie de Condorcet reprise en sous-œuvre : la perfectibilité indéfinie, l'homme essentiellement bon ; la vie, notion physiologique, mise au sommet de la vertu, du devoir, de la sainteté ; bref une conception peu éthique de l'histoire, la liberté identifiée à la nature, l'homme naturel pris pour tout l'homme. Aspirations généreuses et poétiques, mais dangereuses, car elles concluent à la confiance entière aux instincts ; et ingénues, car elles rêvent l'homme et gazent la réalité présente et passée. Ce livre est la théodicée du progrès fatal, irrésistible, et l'hymne enthousiaste du triomphe de l'humanité. Il est sérieux, mais moralement superficiel ; lyrique, mais chinférique ; il confond le progrès de la race avec le progrès de l'individu, le progrès de la civilisation avec l'amélioration intérieure. Pourquoi ? parce que son criterium est quantitatif, c'est-à-dire purement extérieur (la richesse de la

vie) et non qualitatif (la bonté de la vie). Toujours la tendance à prendre l'apparence pour la chose, la forme pour la substance, la loi pour l'essence; toujours cette absence de personnalité morale, cette obtusité de conscience qui n'a pas reconnu le péché dans la volonté, qui met le mal hors de l'homme, moralise par le dehors et métamorphose toute l'histoire. C'est la superficialité philosophique de la France, qu'elle doit à sa fatale notion de la religion, due elle-même à sa vie façonnée par le catholicisme et la monarchie absolue.

La pensée catholique ne peut concevoir la personnalité maîtresse et consciente d'elle-même. Son audace et sa faiblesse viennent d'une même cause: la non-responsabilité, le vasselage de la conscience qui ne connaît que l'esclavage ou l'anarchie, qui proclame la loi, mais ne lui obéit pas, parce qu'elle est hors d'elle-même, non en soi. Autre illusion (celle de Quinet, de Michelet), sortir du catholicisme sans entrer dans une religion positive; lutter contre le catholicisme avec la philosophie, et une philosophie au fond toute catholique, car elle est de réaction anticatholique. L'esprit et la conscience façonnés par le catholicisme sont impuissants à s'élever à une autre forme de religion. Du catholicisme comme de l'épicuréisme on ne revient pas.

6 octobre 1853. — Les autres ne m'influencent ni par leurs volontés sur moi, car j'y résiste, ni par leurs facultés car je m'en affranchis et les domine en les comprenant, mais bien par leur nature et leurs instincts, justement parce que l'instinct ne s'impose pas à moi et parce qu'il me manque. Toute la partie des autres qui est déjà en moi n'agit que peu sur ma nature, mais c'est ce qui en eux m'est étranger qui m'envahit immédiatement.

La perception subtile, la réflexion tenace, la faculté de combinaison, de classification, de distinction et d'analyse, un grand besoin de construction et de totalité, le talent d'expression paresseux et exigeant, l'imagination exercée seulement au profit de la pensée, le caractère timide, défiant, despotique, l'âme tendre jusqu'au mysticisme : c'est là mon inventaire. Nature d'écrivain plus sérieux qu'amusant, plus critique qu'inventif, plus philosophe que poète, surtout moraliste, psychologue et juge littéraire, signalant à la fois ce qui est et ce qui doit être, la réalité et l'idéal, dans les choses de l'homme. Pourquoi ne pas m'accepter tel que je suis, m'affirmer dans ma nature, me faire reconnaître dans ma force et mes dons particuliers, au

lieu de toujours mesurer mon infériorité présente avec chacun, en me consolant par l'acquisition d'une aptitude et l'intuition d'un nouveau mode d'être?

11 octobre 1853 (Turin). — Voici écoulée ma troisième journée à Turin. J'ai pénétré plus avant dans le génie particulier de cette ville et de ce peuple; je l'ai senti vivre et se dégager peu à peu en intuition plus distincte. C'est ce qui me préoccupe surtout: Saisir l'âme des choses, et l'âme nationale; vivre de la vie objective, m'ouvrir une nouvelle patrie morale, m'affranchir de cette inconnue, m'enrichir de cette autre forme d'existence, la sentir par le dedans, m'unir à elle et la reproduire sympathiquement, c'est le but et la récompense de mon effort...

J'ai senti ce qui me distingue de la majorité des voyageurs qui tous ont un but particulier et se contentent d'une ou de plusieurs choses, tandis que je veux tout ou rien et que je tends perpétuellement à l'intégrale totale, soit de tous les buts réunis, soit de tous les éléments de la réalité; en d'autres termes je désire la somme de tous les désirs et je veux connaître la somme des diverses connaissances. Toujours le complet, l'absolu, le *teres atque rotundum,* la sphérité, la non-résignation.

27 octobre 1853. — Merci, mon Dieu, de l'heure que je viens de passer en ta présence. J'ai reconnu ta volonté, j'ai mesuré mes fautes, compté mes misères, senti ta bonté envers moi. J'ai savouré mon néant. Tu m'as donné ta paix. Dans l'amertume est la douceur, dans l'affliction la joie, dans le brisement la force, dans le Dieu qui punit le Dieu qui aime. Perdre sa vie pour la gagner, l'offrir pour la recevoir, ne rien posséder pour tout conquérir, renoncer à son moi pour que Dieu se donne à nous, quel problème impossible et quelle sublime réalité ! Sans la souffrance on ne connaît pas réellement le bonheur et le racheté est plus heureux que l'élu.

(Même jour.) — L'apothéose de la douleur, la transfiguration du mal par le bien : c'est la merveille divine par excellence. Ramener par l'amour la créature libre à Dieu et le monde mauvais au bien : c'est la consommation de l'œuvre créatrice, c'est la volonté éternelle de la miséricorde infinie. Chaque âme qui se convertit est le symbole de l'histoire du monde. Être heureux, posséder la vie éternelle, être en Dieu, être sauvé, tout cela est identique : c'est la solution du problème, le but de l'existence. Et la félicité est croissante comme la

misère peut l'être. L'éternelle croissance dans l'immuable paix, l'approfondissement toujours plus profond, la possession toujours plus intense, plus spirituelle de la joie céleste, voilà le bonheur. Le bonheur n'a point de bornes, parce que Dieu n'a ni fond ni rives, et que le bonheur c'est la conquête de Dieu par l'amour.

Le centre de la vie n'est ni dans la pensée, ni dans le sentiment, ni dans la volonté, ni même dans la conscience en tant qu'elle pense, sent ou veut ; car une vérité morale peut avoir été pénétrée et possédée de toutes ces manières et nous échapper encore. Plus profondément que la conscience, il y a l'être, notre substance même, notre nature. Il n'y a que les vérités entrées dans cette dernière région, devenues nous-mêmes, devenues spontanées et involontaires, instinctives et inconscientes, qui soient réellement notre vie, c'est-à-dire plus que notre propriété. Tant que nous distinguons un espace quelconque entre la vérité et nous, nous sommes en dehors d'elle. La pensée, le sentiment, le désir, la conscience de la vie ne sont pas encore tout à fait la vie. Or nous ne pouvons trouver notre paix et notre repos que dans la vie et dans la vie éternelle. Et la vie éternelle, c'est la vie divine, c'est Dieu. Être divin, voilà donc le but de la vie : à ce moment seulement, la vérité ne peut plus être

perdue pour nous, parce qu'elle n'est plus hors de nous, ni même en nous, mais que nous la sommes et qu'elle est nous; nous sommes alors une vérité, une volonté, une œuvre de Dieu. La liberté est maintenant nature, la créature est une avec son Créateur, une par l'amour; elle est ce qu'elle devait être. Son éducation est accomplie et sa félicité définitive commence. Le soleil du temps se couche, la lumière de la béatitude éternelle paraît.

Nos cœurs charnels peuvent appeler cela du mysticisme, mais c'est le mysticisme de Jésus : « Je suis un avec mon Père, vous serez un avec moi, nous serons un avec vous. »

*

Il y a deux degrés d'orgueil : l'un où l'on s'approuve soi-même ; l'autre où l'on ne peut s'accepter. Celui-ci est probablement le plus raffiné.

*

16 mars 1854 (de Vevey à Genève). — Que m'a dit ce lac d'une tristesse sereine, uni, mat et tranquille, où les montagnes et les nuages reflétaient leur monotonie et leur froide pâleur? que la vie désenchantée pouvait être traversée par le devoir, avec un souvenir du ciel. J'ai eu l'intuition nette et profonde de la fuite de toutes choses, de la fatalité de toute vie, de la mélancolie qui est au-dessous de la surface de toute existence, mais aussi du fond qui est au-dessous de cette onde mobile.

17 décembre 1854. — Quand nous ne faisons rien de particulier, c'est alors que nous vivons par tout l'être, et nous ne cessons de nous accroître que pour nous posséder et nous mûrir. La volonté est suspendue, mais la nature et le temps agissent toujours; et parce que notre vie n'est plus notre œuvre, l'œuvre n'en continue pas moins. Avec nous, sans nous ou malgré nous, notre existence parcourt ses phases, notre Psyché invisible tisse la soie de sa chrysalide, notre destin s'accomplit et toutes les heures de notre vie travaillent à cette éclosion,

que nous appelons la mort. Cette activité est donc fatale; le sommeil et l'oisiveté ne l'interrompent pas, mais elle peut devenir libre et morale, une joie au lieu d'une terreur.

*

Rien ne caractérise mieux un homme que la manière dont il se conduit avec les sots.

*

Nous avons bien de la peine à n'être pas de l'avis de notre amour-propre et à ne pas trouver du goût à qui nous trouve du mérite.

*

Soyons vrais, là est le secret de l'éloquence et de la vertu, là est l'autorité morale, c'est la plus haute maxime de l'art et de la vie.

*

28 mars 1855. — Pas un brin d'herbe qui n'ait une histoire à raconter, pas un cœur qui n'ait son roman, pas une vie qui ne cache un secret, son aiguillon ou son épine. Partout chagrin, espoir, comédie, tragédie; et sous la pétrification de l'âge même, comme dans les formes tourmentées de certains fossiles, on peut retrouver les agitations et les tortures de la jeunesse. Cette pensée est la baguette magique des poètes et des prédicateurs; elle fait tomber les écailles des yeux de la chair et fait voir clair dans la vie humaine; elle ouvre à l'oreille un monde de mélodies inconnues et fait comprendre les mille langages de la nature. L'amour affligé rend polyglotte, le chagrin rend devin et sorcier.

16 avril 1855. — Éprouvé ce matin la prodigieuse influence du climat sur l'état de l'âme. J'ai été italien et espagnol. Par cette atmosphère limpide et bleue et ce soleil du midi, les murs mêmes vous sourient. Tous les marronniers étaient en fête; avec leurs bourgeons lustrés, brillant comme

de petites flammes aux extrémités recourbées des rameaux, ils représentaient dans le bal de l'éternelle nature les candélabres du printemps. Comme la fraîcheur humide des touffes d'herbes, l'ombre transparente des cours, la vigueur des tours rousses de Saint-Pierre, les bornes blanches des routes, comme tout était jeune, gracieux, bienveillant. Je me sentais enfant, la sève de la vie remontait dans mes veines comme dans les plantes. Oh! qu'un peu de bonheur naïf est une douce chose! — Et maintenant, une musique de cuivre arrêtée dans la rue me fait bondir le cœur comme à dix-huit ans. Merci, mon Dieu; il y a eu tant de semaines et de mois, où je me suis cru un vieillard. Venez poésie, nature, jeunesse, amour, repétrissez ma vie de vos mains de fée, recommencez en moi vos rondes immortelles, chantez vos mélodies de sirène, faites-moi boire à la coupe de l'immortalité, ramenez-moi dans l'olympe de l'âme. Ou plutôt, point de paganisme! Dieu de la joie et de la douleur, fais de moi ce que tu voudras; la tristesse est bonne et l'allégresse est bonne aussi. Tu me fais passer par l'allégresse. Je l'accepte de toi et je t'en rends grâce.

17 avril 1855. — Le temps se maintient incroya-

blement pur, éclatant et chaud. La journée est remplie de chants d'oiseaux et la nuit d'étoiles. La nature s'est faite bénigne et sa bonté se revêt de splendeur.

Je viens de contempler, pendant près de deux heures, ce magnifique spectacle, et je me suis senti dans le temple de l'infini, en présence des mondes, dans l'immense nature, hôte de Dieu. Combien tous ces astres errants dans le pâle éther m'attiraient loin de la terre, et quelle inexprimable paix, quelle rosée de vie éternelle ils laissent tomber sur l'âme en extase. Je sentais flotter la terre comme un esquif dans cet océan bleu. Il est bon de se nourrir de cette volupté profonde et tranquille, elle épure et grandit tout l'homme. Je me suis laissé faire avec gratitude et docilité.

21 avril 1855. — Beaucoup lu : ethnographie, anatomie comparée, système cosmique. J'ai parcouru l'univers, du plus profond de l'empyrée jusqu'aux mouvements péristaltiques des atomes dans la cellule élémentaire; je me suis dilaté dans l'infini, affranchi en esprit du temps et de l'espace, en ramenant la création sans bornes au point sans dimension et en voyant la multitude des soleils, voies lactées, étoiles et nébuleuses, dans le point.

Et de tous les côtés, mystères, merveilles, prodiges s'étendaient sans limites, sans nombre et sans fond. J'ai senti vivre en moi cette insondable pensée, j'ai touché, éprouvé, savouré, embrassé mon néant et mon immensité, j'ai baisé le bord des vêtements de Dieu et je lui ai rendu grâce d'être esprit et d'être vie. Ces moments sont les entrevues divines où l'on prend conscience de son immortalité, où l'on reconnaît que l'éternité n'est pas de trop pour étudier les pensées de l'Éternel et ses œuvres, et où l'on adore dans la stupeur de l'extase et l'humilité ardente de l'amour.

23 mai 1855. — Toute passion nuisible attire, comme le gouffre, par le vertige. La faiblesse de volonté amène la faiblesse de tête, et l'abîme, malgré son horreur, fascine alors comme un asile. Effroyable danger! Cet abîme est en nous, ce gouffre ouvert comme la vaste gueule du serpent infernal qui veut nous dévorer, c'est le fond de notre être; notre liberté nage sur ce vide qui aspire toujours à l'engloutir. Notre seul talisman, c'est la force morale rassemblée sur son centre, la conscience, petite flamme inextinguible dont la lumière s'appelle devoir et dont la chaleur se nomme

amour. Cette petite flamme doit être l'étoile de notre vie, elle seule peut guider notre arche tremblante à travers le tumulte des grandes eaux, nous faire échapper aux tentations de la mer, aux monstres et aux tempêtes vomis par la nuit et le déluge. La foi en Dieu, en un Dieu saint, miséricordieux, paternel, est le rayon divin qui allume cette flamme.

Comme je sens la terrible et profonde poésie des terreurs primitives d'où sont sorties les théogonies, comme l'histoire des forces déchaînées du chaos sauvage et du monde naissant devient bien ma vie et ma substance, comme tout s'éclaire et devient symbole de la grande pensée immuable, de la pensée de Dieu sur l'univers! Comme l'unité de toute chose m'est présente, sensible, intérieure! Il me semble percevoir le motif sublime que, dans les sphères infinies de l'existence, sous tous les modes de l'espace et du temps, toutes les formes créées reproduisent et chantent au sein de l'éternelle harmonie. Des limbes infernaux je me sens remonter vers les régions de la lumière; mon vol à travers le chaos vient aboutir au paradis. Le ciel, l'enfer, le monde sont en nous. L'homme est le grand abîme.

27 juillet 1855. — ..... C'est ainsi que s'en va la vie, ballottée comme un canot par les vagues,

de droite à gauche, de haut en bas, mouillée par l'onde amère, puis salie d'écume, puis jetée au rivage, puis reprise par le caprice des flots. C'est du moins la vie du cœur et des passions, celle que réprouvent Spinoza et les Stoïciens, le contraire de cette vie sereine et contemplative, toujours égale comme la lumière des étoiles, où l'homme vit en paix et voit tout sous le regard de l'éternité; le contraire aussi de la vie de conscience, où Dieu seul parle et où toute volonté propre abdique devant sa volonté manifeste.

Je vais de l'une à l'autre de ces trois existences qui me sont également connues; mais cette mobilité même me fait perdre les avantages de chacune d'elles. Le cœur chez moi se ronge de scrupules, l'âme ne peut supprimer les besoins du cœur, et la conscience se trouble et ne sait plus bien distinguer dans le chaos des inclinations contradictoires la voix du devoir ni la volonté suprême. Le manque de foi simple, l'indécision par défiance de moi, remettent presque toujours tout en question dans ce qui ne concerne que ma vie personnelle. J'ai peur de la vie subjective et recule devant toute surprise, demande ou promesse qui me réalise; j'ai la terreur de l'action et ne me sens à l'aise que dans la vie impersonnelle, désintéressée, objective de la pensée. Pourquoi cela? par timidité.

D'où vient cette timidité? du développement excessif de la réflexion, qui a réduit presque à rien la spontanéité, l'élan, l'instinct et par là même l'audace et la confiance. Quand il faut agir, je ne vois partout que causes d'erreur et de repentir, menaces cachées et chagrins masqués. L'ironie a de bonne heure atteint mon enfance, et, pour n'être pas vaincue par la destinée, ma nature s'est, je crois, armée d'une circonspection de force à n'être surprise par aucune câlinerie. Cette force fait ma faiblesse. J'ai horreur d'être dupe, surtout dupe de moi-même et je me prive de tout pour ne pas me tromper ni être trompé; donc l'humiliation est le chagrin que je redoute encore le plus, et par conséquent l'orgueil serait le plus profond de mes vices. Ceci est logique, mais ce n'est pas vrai; il me semble que c'est la défiance, l'incurable doute de l'avenir, le sentiment de la justice mais non de la bonté de Dieu, bref l'incrédulité qui est mon malheur et mon péché. Toute action est un otage remis à la destinée vengeresse : voilà la croyance instinctive qui glace; toute action est un gage confié à la paternelle Providence : voilà la croyance qui calme.

La douleur me paraît une punition et non une miséricorde, c'est pourquoi j'en ai secrètement horreur. Et comme je me sens vulnérable sur tous les points, partout accessible à la douleur, je reste im-

mobile, semblable à l'enfant craintif qui, laissé dans le laboratoire de son père, n'ose toucher à rien, crainte des ressorts, explosions et catastrophes qui peuvent sortir et jaillir de tous les coins au moindre mouvement de son inexpérience. J'ai confiance en Dieu, directement, et dans la nature, mais je me méfie de tous les agents libres et mauvais; je sens ou pressens le mal, moral et physique, au bout de chaque erreur, faute ou péché et j'ai honte de la douleur.

Au fond ne serait-ce pas l'amour-propre infini, le purisme de la perfection, l'inacceptation de la condition humaine, la protestation tacite contre l'ordre du monde, qui ferait le centre de mon immobilité? C'est le tout ou rien, l'ambition titanique et oisive par dégoût, la nostalgie de l'idéal, la dignité offensée et l'orgueil blessé qui se refusent à ce qui leur paraît au-dessous d'eux; c'est l'ironie qui ne prend ni soi ni la réalité au sérieux, par la comparaison avec l'infini entrevu et rêvé; c'est la restriction mentale qui se prête aux circonstances par complaisance, mais ne les reconnaît point en son cœur, parce qu'elle n'y voit pas l'ordre divin, la nécessité; c'est peut-être le désintéressement par indifférence qui ne murmure point contre ce qui est, mais qui ne peut se déclarer satisfait; c'est la faiblesse qui ne sait pas conquérir et qui ne veut

pas être conquise; c'est l'isolement de l'âme déçue qui abdique jusqu'à l'espérance.

*

Du point de vue du bonheur, la question de la vie est insoluble, car ce sont nos plus hautes aspirations qui nous empêchent d'être heureux. Du point de vue du devoir, même difficulté, car le devoir accompli donne la paix, non le bonheur. C'est l'amour divin, le saint amour, la possession de Dieu par la foi qui résout la difficulté; car si le sacrifice est devenu lui-même une joie, joie permanente, croissante et indéfectible, alors l'âme a un aliment suffisant et indéfini.

*

Le bonheur, c'est d'être consolé; le courage, c'est d'être résigné.

*

21 janvier 1856. — La journée de la veille est pour moi aussi éloignée que l'année dernière, le passé n'a pour ma mémoire qu'un plan, comme pour mon œil le ciel étoilé. Je ne retrouve pas mieux une de mes journées dans mon souvenir qu'un verre d'eau versé dans un lac; ce n'est pas chose perdue, mais chose fondue; l'individuel est rentré dans la masse; les divisions du temps sont des catégories qui ne peuvent mouler ma vie, pas plus que les compartiments tracés par une baguette dans l'onde n'y laissent d'empreinte durable. Je suis fluide, il faut m'y résigner.

7 mai 1856. — Continué, pendant toute la journée, l'Histoire de la poésie par Rosenkranz[1]. Tous les grands noms de l'Espagne, du Portugal et de la France jusqu'à Louis XV y ont passé. Cette revue rapide est bonne à faire; le point de vue renouvelle le sujet et change les idées reçues, ce

[1] *Geschichte der Poesie,* par Rosenkranz, disciple et biographe de Hegel.

qui est toujours agréable et libérateur. Pour ma tendance naturelle, cette manière philosophique et génétique d'embrasser et d'exposer l'histoire littéraire a un vif attrait. Mais c'est l'antipode du procédé français, qui ne prend guère que les cimes du sujet, les enchaîne par une triangulation et des profils théoriques, et donne ensuite ces lignes pour le relief du pays. La formation réelle de l'opinion générale, du goût public, d'un genre établi, ne peut se découvrir par cette méthode abstraite, qui supprime la croissance au profit du fruit dernier, la plénitude au profit de la ligne, la préparation au profit du résultat, la foule au profit du type choisi. Cette méthode est caractéristique, elle se lie par des fils invisibles au respect de l'usage et de la mode, à l'instinct catholique et dualiste qui accepte deux vérités, deux mondes contradictoires et trouve tout simple la magie, l'incompréhensible, l'arbitraire dans Dieu, le roi, le langage. C'est la philosophie du hasard, devenue habitude, instinct, croyance et nature. C'est la religion du caprice.

Par un de ces éternels contrastes qui ramènent l'équilibre, les peuples romans qui ont la pratique de la vie historique n'en ont pas la philosophie, et les Allemands qui ne savent pas pratiquer la vie en font la théorie. Par instinct, chaque être cherche à se compléter et c'est la même loi secrète qui fait que

le peuple le plus vivant a la théorie la plus mathématique. Le fond et la forme se font aussi contraste et les intelligences mathématiques sont attirées souvent par les faits de la vie, comme les esprits vivants vers l'étude des lois abstraites. Ainsi, chose bizarre, c'est ce que nous croyons être que nous ne sommes pas; ce que nous voudrions être qui nous convient parfois le moins; c'est notre théorie qui nous condamne et notre pratique qui dément notre théorie. Et cette contradiction est un avantage puisqu'elle est l'origine d'un conflit, d'un mouvement, et une condition du progrès. Toute vie est une lutte intérieure, toute lutte suppose deux forces contraires; rien de réel n'est simple, et ce qui pense être simple est ce qui en est le plus éloigné. — Conséquence : tout état est un moment dans une série, tout être est une transaction entre des contraires; la dialectique concrète, voilà la clef qui ouvre l'intelligence des êtres dans la série des êtres, des états dans la série des moments; la dynamique, voilà l'explication de l'équilibre. Toute situation est un équilibre de forces; toute vie est une lutte de forces contraires renfermées dans les limites d'un certain équilibre.

Ces deux principes que j'ai mille fois reconnus, je ne les ai jamais assez appliqués.

1er juillet 1856. — La nationalité perce toujours dans l'homme et surtout dans la femme, et les femmes de la Russie, comme les lacs et les fleuves de leur pays, paraissent sujettes à des rigidités subites et même prolongées. Dans leur mobilité, ondoyante et caressante comme les flots, il y a toujours la menace du glaçon inattendu. Les hautes latitudes, la vie difficile, l'inflexibilité autocratique, le ciel morne et sévère, le climat inexorable, toutes ces rudes fatalités ont marqué leur empreinte sur la race moscovite. Une certaine opiniâtreté sombre, une sorte de férocité primitive, un arrière-fond d'âpreté sauvage, qui, sous l'empire de certaines circonstances, pourrait devenir implacable et même impitoyable; une force, une volonté, une résolution froidement indomptables et qui feraient sauter le monde plutôt que de céder; l'instinct indestructible de la horde barbare dans la nation à demi civilisée, sont reconnaissables pour l'œil attentif, jusque dans les bizarreries inoffensives et les caprices d'une jeune femme de cette race puissante. Même dans le badinage se trahit encore le génie fixe et farouche qui incendie ses propres villes et maintient debout les bataillons de soldats morts.

Quels maîtres redoutables que les Russes, si

jamais ils épaississaient la nuit de leur domination sur les pays du midi! Le despotisme polaire, une tyrannie telle que le monde n'en a pas encore connu, muette comme les ténèbres, tranchante comme la glace, insensible comme le bronze, avec des dehors aimables et l'éclat froid de la neige, l'esclavage sans compensation ni adoucissement : voilà ce qu'ils nous apporteraient. Mais vraisemblablement, ils perdront graduellement les vertus et les défauts de leur demi-barbarie.

Les siècles mûriront ces fils du septentrion et ils entreront dans le concert des peuples autrement que comme une menace ou une dissonance. S'ils peuvent convertir leur dureté en fermeté, leur ruse en grâce, leur moscovitisme en humanité, ils cesseront d'inspirer l'aversion ou la crainte et se feront aimer.

3 juillet 1856. — L'Allemand a l'admiration mais non le génie de la forme; il est l'inverse de l'Hellène, il a la critique, l'aspiration et le désir, non la puissance sereine de la beauté. Le Midi, plus artiste, plus satisfait de lui-même, plus capable d'exécution se repose paresseusement dans le sentiment de son équilibre. D'un côté est l'idée, de l'autre le talent. L'empire de l'Allemagne est au-

dessus des nuages, celui des Méridionaux est sur cette terre. La race germanique médite et sent; les Méridionaux sentent et expriment; les Anglo-Saxons veulent et font. Savoir, sentir, agir, c'est le trio de l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre. La France formule, parle, décide et rit. Pensée, talent, volonté, parole, ou autrement science, art, action, prosélytisme, telle est la répartition des rôles du quatuor.

21 juillet 1856. — Mit Sack und Pack me voici de retour dans mon logis de ville. J'ai pris congé de nos amis et de mes joies champêtres, de la verdure, des fleurs et du bien-être. — Pourquoi donc m'en suis-je allé? La raison que je me suis donnée, c'est le souci pour mon pauvre oncle malade. Mais au fond, n'y en a-t-il pas d'autres? Je crois bien que oui. Il y a la crainte d'être indiscret en accumulant trop d'obligations envers les deux ou trois familles amies qui m'entourent de prévenances et auxquelles je ne puis rien rendre. Il y a mes livres qui me rappellent. Il y a le désir de me tenir parole. Mais tout cela ne serait rien, je crois, sans un autre instinct, l'instinct du Juif errant, qui m'arrache la coupe où j'ai trempé mes lèvres, qui m'interdit la jouissance prolongée et me crie:

Marche! marche! ne t'endors pas, ne t'attache pas, ne t'arrête pas! Ce sentiment inquiet n'est pas le besoin de changement, c'est plutôt la peur de ce que j'aime, la défiance de ce qui me charme, le malaise du bonheur. Quelle singulière nature et quel penchant bizarre! ne pas oser jouir naïvement, simplement, sans scrupule, et se retirer de table crainte que le repas ne finisse. Contradiction et mystère! ne pas user, crainte d'abuser; se croire obligé de partir, non parce qu'on est rassasié, mais parce qu'on a séjourné. Je suis bien toujours le même, l'être errant sans nécessité, l'exilé volontaire, l'homme sans repos, l'éternel voyageur, qui, chassé par une voix intérieure, ne construit, n'achète et ne laboure nulle part, mais passe, regarde, campe et s'en va. — La cause de cette agitation n'est-ce pas aussi un certain vide? la poursuite incessante de quelque chose qui me manque? l'aspiration vers une paix plus vraie et une satisfaction plus entière? Voisins, amis, parents, je les aime tous, et ces affections ne me laissent, quand elles agissent, nul sentiment de lacune. Mais pourtant elles ne remplissent pas mon cœur: c'est pourquoi elles ne le fixent pas. J'attends toujours la femme et l'œuvre capables de s'emparer de mon âme et de devenir mon but.

Promenant par tout séjour
Le deuil que tu cèles,
Psyché-papillon, un jour
Puisses-tu trouver l'amour
Et perdre tes ailes !

Je n'ai pas donné mon cœur, de là mon inquiétude d'esprit. Je ne veux pas le laisser prendre à ce qui ne peut le remplir, de là mon instinct de détachement impitoyable de tout ce qui m'enchante sans me lier définitivement. Ma mobilité, en apparence inconstante, n'est donc au fond qu'une recherche, une espérance, un désir et un souci : c'est la maladie de l'idéal.

..... La question est donc toujours entre l'idéal et le bon sens, l'un ne rabattant rien de ses exigences, l'autre s'accommodant du convenable et du réel. Mais le mariage par bon sens, au rabais, n'est-il pas une profanation ? D'autre part, un idéal qui empêche la vie de se compléter, qui détruit en germe la famille n'est-il pas vicieux ? n'entre-t-il pas dans le mien beaucoup d'orgueil, la non-acceptation de ma destinée ?.....

(Midi.) — Rêvé, la tête dans les mains — à quoi ? au bonheur ; j'ai fait comme un sommeil sur le sein paternel de Dieu. Que sa volonté soit faite !

3 août 1856. — Délicieuse après-midi de dimanche, passée à Pressy. Retour tardif sous un grand ciel magnifiquement constellé, avec un foyer d'éclairs muets derrière le Jura. Enivré de poésie et accablé de sensations, je reviens au petit pas, bénissant le Dieu de vie et plongé dans la béatitude de l'infini. Il ne me manquait qu'une chose, une âme avec qui partager, car l'émotion et l'enthousiasme me débordaient comme une coupe trop pleine. La voie lactée, les grands peupliers noirs, le clapotis des vagues, les étoiles filantes, les chants lointains, la ville illuminée, tout me parlait dans la langue idéale, je me sentais presque poète. Les rides de la science s'effaçaient au souffle magique de l'admiration, une élasticité d'esprit confiante, libre et vivante revenait dans mon être, je me retrouvais jeune, capable d'abandon et d'amour. Toute mon aridité avait disparu ; la rosée céleste avait fécondé le bâton noueux et mort, il commençait à reverdir et à refleurir. Sans la beauté, mon Dieu, que nous serions misérables ! Avec elle, tout renaît en nous ; les sens, l'imagination, le cœur, la raison, la volonté se rapprochent comme les ossements à la parole du prophète et s'unissent dans une seule et même énergie. Qu'est-ce que le bon-

heur, sinon cette plénitude d'existence, cet intime accord avec la vie universelle et divine? J'ai été heureux toute une demi-journée et je me suis recueilli dans cette joie, m'en pénétrant jusqu'aux profondeurs de la conscience.

22 octobre 1856. — La vie est l'apprentissage du renoncement progressif, de la réduction continuelle de nos prétentions, de nos espérances, de nos forces, de notre liberté. Le cercle se rétrécit de plus en plus; on voulait tout apprendre, tout voir, tout atteindre, tout conquérir, et dans toutes les directions on arrive à sa limite : *Non plus ultra.* Fortune, gloire, amour, puissance, santé, bonheur, longue vie, tous les biens qu'ont possédés d'autres hommes, semblent d'abord promis et accessibles, et puis il faut souffler sur ce rêve, diminuer successivement son personnage, se faire petit, humble, se sentir borné, faible, dépendant, ignorant, chétif, pauvre, dépouillé et s'en remettre à Dieu de tout, car on n'avait droit à rien, et l'on est mauvais. C'est dans ce néant qu'on retrouve quelque vie, parce que l'étincelle divine est là tout au fond. On se résigne, et dans l'amour croyant, on reconquiert la vraie grandeur.

27 octobre 1856. — Pour les choses capitales de la vie nous sommes toujours seuls, et notre véritable histoire n'est à peu près jamais déchiffrée par les autres. La meilleure partie de ce drame est un monologue ou plutôt un débat intime entre Dieu, notre conscience et nous. Larmes, chagrins, abattements, déceptions, froissements, mauvaises et bonnes pensées, décisions, incertitudes, délibérations, tout cela est notre secret; presque tout en est incommunicable, intransmissible, même quand nous en voulons parler, même quand nous l'écrivons. Le plus précieux de nous-mêmes ne se montre jamais, ne trouve pas une issue, même dans l'intimité, n'arrive certainement qu'en partie à notre conscience, n'entre guère en action que dans la prière et n'est peut-être recueilli que de Dieu, car notre passé nous devient perpétuellement étranger. Notre monade peut être influencée par les autres, mais elle ne leur en demeure pas moins impénétrable dans son centre, et nous-mêmes restons après tout à l'extérieur de notre propre mystère. Le milieu de notre conscience est inconscient, comme le noyau du soleil est obscur. Tout ce que nous sommes, voulons, faisons, savons, est plus ou moins superficiel, et les ténèbres de la substance

insondable demeurent au-dessous des rayons et des éclairs de notre périphérie.

J'ai donc bien fait, dans ma théorie de l'homme intérieur, de mettre au fond du Moi, même après le dégagement successif des sept sphères qu'il contient, un fond ténébreux, l'abîme de l'irrévélé, du virtuel, le gage d'un avenir infini, le moi obscur, la subjectivité pure incapable de s'objectiver en esprit, conscience, raison, âme, cœur, imagination ou vie des sens, et qui fait de toutes ces formes d'elle-même des attributs et des moments.

Mais l'obscur n'est que pour cesser d'être, c'est l'occasion de toute victoire, de tout progrès. Qu'il s'appelle fatalité, mort, nuit ou matière, il est le piédestal de la vie, de la lumière, de la liberté, de l'esprit, car il est la résistance, c'est-à-dire le point d'appui de l'activité, l'occasion de son déploiement et de son triomphe.

17 décembre 1856. — Ce soir deuxième séance de quatuors. Elle m'a beaucoup plus remué que la première ; les œuvres choisies étaient plus hautes et plus fortes. C'étaient le quatuor en *ré mineur* de Mozart et le quatuor en *ut majeur* de Beethoven, séparés par un concerto de Spohr. Ce dernier brillant et vif dans son ensemble a de la fougue

dans l'allegro, de la sensibilité dans l'adagio et de l'élégance dans le finale, mais il ne révèle qu'un beau talent dans une âme moyenne. Les deux autres mettent en contact avec le génie et révèlent deux grandes âmes. Mozart c'est la liberté intérieure, Beethoven c'est l'enthousiasme puissant. Aussi l'un nous affranchit, l'autre nous ravit à nous-mêmes. Je ne crois pas avoir ressenti plus distinctement qu'aujourd'hui et avec plus d'intensité la différence de ces deux maîtres. Leurs deux existences morales s'ouvraient transparentes devant mon regard et il me semblait lire en elles jusqu'au fond.

L'œuvre de Mozart, toute pénétrée d'esprit et de pensée, exprime un problème résolu, l'équilibre trouvé entre l'aspiration et la force, la souveraineté de la grâce maîtresse d'elle-même, l'harmonie merveilleuse et l'unité parfaite.

Le quatuor raconte une journée d'une de ces âmes attiques qui anticipent sur la sérénité de l'élysée. La première scène est une conversation aimable, comme celle de Socrate au bord de l'Ilissus, son caractère est l'urbanité exquise au fin sourire et à la parole enjouée. La seconde scène est d'un pathétique saisissant. Un nuage a glissé sur l'azur de ce ciel grec. Un orage, comme la vie en amène inévitablement, même entre les grands cœurs qui s'estiment et qui s'aiment, est venu troubler cette har-

monie. Quelle est sa cause? un malentendu, une négligence? on l'ignore, mais il éclate. L'andante est une scène de reproche et de plainte, mais telle qu'elle peut être entre des immortels. Que d'élévation dans la plainte, quelle émotion contenue et quelle noblesse douce dans le reproche! La voix tremble et devient plus grave, mais reste affectueuse avec dignité. Le nuage a passé, le soleil est revenu, l'explication a eu lieu, la concorde est rétablie. La troisième scène peint l'allégresse du raccommodement qui sûr de lui-même à cette heure, et comme pour se mettre malignement à l'épreuve, se laisse aller jusqu'à la raillerie légère et au badinage amical. Le finale ramène la gaieté tempérée, la sérénité heureuse, la liberté suprême, fleur de la vie intérieure, thème fondamental de l'œuvre.

L'œuvre de Beethoven c'est l'ironie tragique qui fait danser le tourbillon de la vie sur le gouffre toujours menaçant de l'infini. Ici plus trace d'unité, de satisfaction, de sérénité. Nous assistons au duel éternel entre les deux grandes forces, celle du gouffre qui absorbe toute chose finie et de la vie qui se défend, s'affirme, se dilate et s'enivre. Les premières mesures rompent les sceaux et ouvrent les cavernes du grand abîme. La lutte commence. Elle est longue. La vie naît, s'ébat et folâtre, insoucieuse comme le papillon qui voltige au-dessus

d'un précipice. Puis elle agrandit ses conquêtes et chante ses succès. Elle fonde un règne, elle construit une nature. Mais du gouffre béant le typhon se relève, les titans ébranlent les portes du nouveau royaume. Une bataille gigantesque s'engage. On entend les efforts tumultueux de la puissance chaotique. La vie l'emporte enfin mais la victoire n'est pas définitive et dans son enivrement il y a un certain fond de terreur et d'étourdissement. L'âme de Beethoven était tourmentée. La passion et l'effroi de l'infini paraissent la ballotter du ciel à l'enfer de là son immensité.

Lequel est le plus grand, Mozart ou Beethoven? Question oiseuse! L'un est plus accompli, l'autre plus colossal. Le premier c'est la paix de l'art parfait, l'immédiate beauté; le second c'est le sublime, la terreur et la pitié, la beauté par retour. L'un donne ce que l'autre fait désirer. Mozart a la pureté classique de la lumière et de l'océan bleu, Beethoven la grandeur romantique des tempêtes de l'air et des mers, et tandis que l'âme de Mozart semble habiter les cimes éthérées d'un Olympe, celle de Beethoven gravit en frissonnant les flancs orageux d'un Sinaï. Bénissons l'un et l'autre. Chacun montre un moment de la vie idéale. Chacun nous fait du bien. Aimons-les tous les deux.

*

Combien de fois ne sommes-nous pas hypocrites en restant semblables à nous-mêmes au dehors et pour les autres, quand nous avons la conscience d'être devenus différents pour nous-mêmes et au dedans! Ce n'est pas de l'hypocrisie au sens propre, car nous n'empruntons pas un autre personnage que le nôtre, mais c'est pourtant une sorte de mensonge. Ce mensonge humilie. Cette humiliation est un châtiment que le masque inflige au visage et que notre passé fait subir à notre présent. Et cette humiliation est bonne : car elle produit la honte; et la honte engendre le repentir. Ainsi du mal sort le bien dans une âme droite, et la chute amène le relèvement.

*

Le devoir est d'être utile, non comme on le désire, mais comme on le peut.

*

L'intérêt personnel n'est que la prolongation en nous de l'animalité; l'humanité ne commence dans l'homme qu'avec le désintéressement.

*

Qui veut voir parfaitement clair avant de se

déterminer ne se détermine jamais. Qui n'accepte pas le regret n'accepte pas la vie.

*

Juger, c'est voir le vrai, c'est se préoccuper du juste et par conséquent être impartial; mieux que cela, être désintéressé; mieux que cela, être impersonnel.

*

Faire aisément ce qui est difficile aux autres, voilà le talent; faire ce qui est impossible au talent, voilà le génie.

*

C'est en enseignant qu'on s'instruit, en racontant qu'on observe, en affirmant qu'on examine, en montrant qu'on regarde, en écrivant qu'on pense, en pompant qu'on fait venir l'eau dans son puits.

*

28 mai 1857 (Vandœuvres[1]*).* — Nous descendons à Genève pour entendre le *Tannhäuser* de Richard Wagner, exécuté au théâtre par la troupe allemande actuellement en passage. — Wagner est un puissant esprit qui a le sentiment de la haute poésie. Son œuvre est même plus poétique que musicale. La suppression de l'élément lyrique et par conséquent de la mélodie est chez lui un parti pris systématique. Plus de duos ni de trios; le monologue et le grand air disparaissent également. Il ne reste plus que la déclamation, le récitatif et les chœurs. Pour éviter le conventionnel dans le chant, Wagner retombe dans une autre convention, celle de ne pas chanter. Il subordonne la voix à la parole articulée, et de crainte que la Muse ne prenne le vol, il lui coupe les ailes. Aussi ses œuvres sont-elles plutôt des drames symphoniques que des opéras. La voix est ramenée au rang d'instrument, mise de niveau avec les violons, les timbales et les hautbois et traitée instrumentalement. L'homme est déchu de sa position supérieure et le centre de gravité de

[1] Village près de Genève.

l'œuvre passe dans le bâton du chef d'orchestre. C'est la musique *dépersonnalisée*, la musique néo-hégélienne, la musique-foule, au lieu de la musique-individu. En ce cas, elle est bien la musique de l'avenir, la musique de la démocratie socialiste remplaçant l'art aristocratique, héroïque ou subjectif.

L'ouverture m'a encore moins plu qu'à la première audition ; elle correspond à la nature avant l'homme; tout y est énorme, sauvage, élémentaire, comme les murmures des forêts et les rugissements des populations animales. C'est formidable et obscur, parce que l'homme, c'est-à-dire l'esprit, la clef de l'énigme, la personnalité, le contemplateur y manque.

L'idée de la pièce est grande, c'est la lutte de la volupté et de l'amour pur, en un mot de la chair et de l'esprit, de la bête et de l'ange dans l'homme. La musique est continuellement expressive, les chœurs fort beaux, l'orchestration savante, mais l'ensemble est fatigant et excessif, trop plein, trop laborieux; il y manque après tout de la gaieté, de l'aisance, du naturel et de la vivacité, c'est-à-dire les ailes et le sourire. Poétiquement on se sent saisi, mais la jouissance musicale est hésitante, souvent douteuse, et l'on ne se rappelle rien que l'impression.....

La musique de Wagner représente l'abdication

du moi et l'émancipation de toutes les forces vaincues. C'est une rechute dans le spinozisme, le triomphe de la fatalité. Cette musique a sa racine et son point d'appui dans deux tendances de l'époque, le matérialisme et le socialisme, toutes deux méconnaissant la vraie valeur de la personnalité humaine et l'effaçant dans la totalité de la nature ou de la société.

17 juin 1857 (Vandœuvres). — Je viens de suivre Maine de Biran, de sa vingt-huitième à sa quarante-huitième année, par le moyen de son Journal intime, et une foule de pensées m'ont assailli. Dégageons celles qui me concernent. Dans cet éternel observateur de soi-même, je me retrouve avec tous mes défauts : indécision, découragement, besoin de sympathie, inachèvement; avec mon habitude de me voir passer, sentir et vivre; avec mon incapacité croissante pour l'action pratique; avec mon aptitude psychologique. Mais je découvre aussi des différences qui me raniment et me consolent. Cette nature n'est qu'un des hommes qui sont en moi; c'est un de mes départements, ce n'est pas tout mon territoire, tout mon royaume intérieur. Intellectuellement, je suis plus objectif et plus constructif; mon horizon est plus vaste; j'ai beaucoup plus

vu d'hommes, de choses, de pays, de peuples et de livres; j'ai une plus grande masse d'expériences. En un mot, je me sens plus de culture, de richesse, d'étendue et de liberté, malgré mes lacunes, mes limites et mes faiblesses.

Pourquoi Maine de Biran fait-il de la volonté le tout de l'homme? parce qu'il avait trop peu de volonté. L'homme estime surtout ce qui lui manque et grandit tout ce qu'il désire. Un autre, incapable de pensée et de recueillement, aurait fait de la conscience de soi la chose suprême. Il n'y a que la totalité qui ait une valeur objective; dès qu'on isole du tout une partie, dès qu'on choisit, le choix est involontairement et instinctivement dicté par des inclinations subjectives qui obéissent à l'une des deux lois opposées, l'attraction des semblables, ou l'affinité des contraires.

(5 heures.) — La matinée a passé comme un rêve. J'ai poussé la lecture du Journal de Maine de Biran jusqu'à la fin de 1817. Après dîner, vécu avec les oiseaux, en plein air, errant dans les allées ombragées qui passent sous Pressy. Le soleil était brillant et l'air limpide. L'orchestre du milieu du jour était au grand complet; sur le fond bourdonnant de mille insectes invisibles se dessinaient pour l'oreille les caprices et les improvisations du

rossignol sur les frênes, des fauvettes et des pinsons dans leurs nids. Les églantines se balançaient aux haies, les senteurs de l'acacia parfumaient encore les sentiers; les duvets légers de la baie du peuplier flottaient dans l'air comme la neige tiède des beaux jours. Je me sentais joyeux comme un papillon.

18 juin 1857. — Je viens de passer trois heures au verger, à l'ombre de la charmille, mêlant à la lecture le spectacle d'une belle matinée et faisant un tour après chaque chapitre. Le ciel a repris maintenant son voile blanchâtre et je remonte avec Biran dont je viens d'achever les *Pensées,* et *Corinne* que j'ai suivie avec Oswald dans ses excursions à travers les monuments de la ville éternelle.

Rien n'est mélancolique et lassant comme ce Journal de Maine de Biran. Cette invariable monotonie de la réflexion qui se recommence sans fin énerve et décourage. Voilà donc la vie d'un homme distingué, vue dans sa dernière intimité! C'est une longue redite, avec un insensible déplacement de centre dans la manière de se voir soi-même. Il faut trente ans à ce penseur pour se mouvoir de la quiétude épicurienne au quiétisme fénélonien, et encore spéculativement, car la vie pratique reste la même,

et toute sa découverte anthropologique consiste à reprendre la théorie des trois vies (inférieure, humaine et supérieure) qui est dans Pascal et dans Aristote. Et voilà ce qu'on appelle un philosophe en France ! A côté des grands philosophes, que cette vie intellectuelle paraît chétive ! C'est le voyage d'une fourmi qui s'accomplit dans les limites d'un champ, d'une taupe qui use ses jours dans la construction d'une taupinière. Que l'hirondelle qui traverse tout l'Ancien Monde et dont la sphère de vie embrasse l'Afrique et l'Europe, trouverait étouffant le cercle où se confinent la taupe et la fourmi ! J'éprouve une sorte d'asphyxie avec le volume de Biran, et aussi, comme toujours, la paralysie par assimilation et la fascination par sympathie. J'ai compassion et j'ai peur de ma pitié, car je sens combien je suis près des mêmes maux et des mêmes fautes.....

L'Étude d'Ernest Naville est pleine d'intérêt, d'un style noble et digne, d'un ton grave et soutenu, mais elle respire presque autant de tristesse qu'elle annonce de maturité. Ce qui m'y déplaît un peu, c'est l'exagération du mérite de Biran. Du reste la petite impatience critique que me donne ce volume sera dissipée demain. Maine de Biran est un anneau important de la tradition française; c'est à lui que se rattachent nos Suisses, Naville père et

fils, Secrétan. C'est de lui que sort la bonne psychologie contemporaine, car Stapfer, Royer-Collard, Cousin, l'ont nommé leur maître, et Ampère, son cadet de neuf ans, a été son ami.

26 juillet 1857 (Vandœuvres). — A dix heures du soir, sous le ciel étoilé, une troupe de campagnards, embossés près des fenêtres du salon, hurlaient des chansonnettes désagréables. Pourquoi ce croassement goguenard de notes volontairement fausses et de paroles dérisoires égaie-t-il ces gens? Pourquoi cette ostentation effrontée du laid, pourquoi cette grimace grinçante de l'antipoésie est-elle leur manière de se dilater et de s'épanouir dans la grande nuit solitaire et tranquille?

Pourquoi? Par un secret et triste instinct. Par le besoin de se sentir dans sa spécialité d'individu, de s'affirmer, de se posséder exclusivement, égoïstement, idolâtriquement, en opposant son moi à tout le reste, en le mettant rudement en contraste avec la nature qui nous enveloppe, avec la poésie qui nous ravit à nous-mêmes, avec l'harmonie qui nous unit aux autres, avec l'adoration qui nous emporte vers Dieu. Non! non! non! moi seul et c'est assez: moi par la négation, par la laideur, par la contorsion et l'ironie; moi dans mon caprice, dans mon

indépendance et dans ma souveraineté irresponsable; moi affranchi par le rire, libre comme un démon, exultant de spontanéité, moi maître de moi, moi pour moi, monade invincible, être suffisant à soi, vivant enfin une fois par soi-même et pour soi-même. Voilà ce qui est au fond de cette joie; un écho de Satan, la tentation de se faire centre, d'être comme un Élohim, la grande révolte. — Mais c'est aussi la vision rapide du côté absolu de l'âme personnelle, l'exaltation grossière du sujet constatant par l'abus le droit de la subjectivité, c'est la caricature de notre plus précieux privilège, c'est la parodie de notre apothéose et l'encanaillement de notre suprême grandeur. Beuglez donc, ivrognes! votre ignoble concert, dans sa repoussante vulgarité, révèle encore sans le savoir la majesté de la vie et la souveraine puissance de l'âme.

15 septembre 1857. — J'achève la *Correspondance* et le *Journal* de Sismondi. — Sismondi, c'est essentiellement l'honnête homme, consciencieux, probe et respectable, l'ami du bien public et le serviteur dévoué d'une grande cause, celle de l'amélioration du sort de la majorité des hommes. Le caractère et le cœur dominent dans son individualité, et c'est la cordialité qui est le trait saillant de sa nature.

Sismondi est un bel exemple. Avec des facultés moyennes, peu d'imagination, peu de goût, peu de talent, sans finesse, sans grande élévation, ni étendue ni profondeur d'esprit, il a pourtant fourni une carrière presque illustre et laissé une soixantaine de volumes avec un beau nom. — Comment cela? Son amour des hommes d'une part et son énergie au travail d'autre part sont les deux facteurs de sa gloire. En économie politique, dans l'histoire littéraire ou politique, dans l'action personnelle, Sismondi n'est ni le génie, ni le talent, mais la solidité, la loyauté, le bon sens, l'intégrité. Le sens poétique, artistique et philosophique lui manque un peu; mais il intéresse et attache par son sens moral. C'est l'auteur sincère, le cœur excellent, le bon citoyen, l'ami chaud, le brave et digne homme dans toute l'étendue du terme, sans éclat ni brillant, mais inspirant la sécurité par son mérite, ses principes et ses vertus. De plus il est le meilleur type du bon libéralisme genevois, républicain et non démocrate, protestant et non calviniste, humain et non socialiste, progressif sans turbulence, conservateur sans égoïsme ni hypocrisie, patriote sans étroitesse, le théoricien d'expérience et d'observation, le praticien généralisateur, le philanthrope laborieux pour lequel le passé et le présent n'étaient qu'un champ d'études et de leçons utiles, l'homme

positif et raisonnable aspirant à la bonne moyenne pour tout le monde et à la formation de la science sociale capable de l'assurer à chacun.

24 septembre 1857. — En réfléchissant hier à *Atala* et à *René,* Chateaubriand m'est devenu clair. Grand artiste et non pas grand homme, immense talent, mais plus immense orgueil, dévoré d'ambition, mais n'ayant trouvé à aimer et à admirer dans le monde que sa personne, infatigable au travail, capable de tout, sauf de dévouement réel, d'abnégation et de foi. Jaloux de tout succès, il a toujours été de l'opposition, pour renier tout service reçu ou toute gloire autre que la sienne. Légitimiste sous l'Empire, parlementaire sous la légitimité, républicain sous la monarchie constitutionnelle, défendant le christianisme quand la France était philosophe, se dégoûtant de la religion dès qu'elle redevint une force sérieuse, le secret de ces contradictions sans terme, c'est le besoin d'être seul comme le soleil, la soif dévorante de l'apothéose, l'incurable et insatiable vanité qui joint à la férocité de la tyrannie le suprême dégoût de tout partage. Imagination magnifique, mais mauvais caractère, puissance incontestable, mais égoïsme antipathique, cœur sec, ne pouvant souffrir autour de soi que des adorateurs

et des esclaves. Ame tourmentée et triste vie, à tout prendre, sous son auréole de gloire et sa couronne de lauriers.

Essentiellement jaloux et colérique, Chateaubriand dès le début est inspiré par le défi, par le besoin de contredire, d'écraser et de vaincre, et ce mobile restera toujours le sien. Rousseau me paraît son point de départ, l'homme auquel il demandera, par contraste et résistance, toutes ses répliques et ses incursions. Rousseau est révolutionnaire ; Chateaubriand écrira son *Essai sur les révolutions.* Rousseau est républicain et protestant ; Chateaubriand se fera royaliste et catholique. Rousseau est bourgeois ; Chateaubriand ne glorifiera que la noblesse, l'honneur, la chevalerie, les preux. Rousseau a conquis aux lettres françaises, la nature, surtout celle des montagnes, des lacs de la Savoie et de la Suisse, il a plaidé pour elle contre la civilisation ; Chateaubriand s'emparera d'une nature nouvelle et colossale, de l'Océan, de l'Amérique : mais il fera parler à ses sauvages la langue de Louis XIV, il courbera Atala devant un missionnaire catholique et sanctifiera par la messe les passions nées au bord du Mississipi. Rousseau a fait l'apologie de la rêverie ; Chateaubriand en fera le monument, pour le briser dans *René.* Rousseau prêche éloquemment le déisme dans le *Vicaire*

savoyard; Chateaubriand entourera de toutes les guirlandes de sa poésie le symbole romain dans le *Génie du Christianisme.* Rousseau réclame le droit naturel, plaide pour l'avenir des peuples; Chateaubriand ne chantera que les magnificences du passé, les cendres de l'histoire et les nobles ruines des empires. Toujours le rôle, l'habileté, le parti pris, le besoin de renommée, le thème d'imagination, la foi de commande; rarement la sincérité, la loyauté, la candeur. Toujours l'indifférence réelle simulant la passion pour la vérité; toujours l'impérieuse recherche de la gloire au lieu du dévouement au bien; toujours l'artiste ambitieux; jamais le citoyen, le croyant, l'homme. Chateaubriand a *posé* toute sa vie pour le colosse ennuyé, souriant de pitié devant un monde nain et affectant de ne rien vouloir de lui par dédain, tout en pouvant tout lui prendre par génie. Il est le type d'une race funeste et le père d'une lignée désagréable. — Mais j'en reviens aux deux épisodes.

René me paraît très supérieur à *Atala.* Les deux nouvelles sont d'un talent de premier ordre, mais *Atala* est d'un genre de beauté plus transitoire. La donnée de rendre en style de Versailles les amours d'un Natchez et d'une Séminole, et dans le ton catholique les mœurs des adorateurs des Manitous, était une donnée trop violente. Mais l'œuvre est un

tour de force de style, et ce n'est que par les artifices du classicisme accompli dans la forme, que le fond romantique des sentiments et des couleurs pouvait être importé dans la fade littérature de l'Empire. *Atala* est déjà suranné, théâtral, passé, dans toutes les parties non descriptives ou non européennes, c'est-à-dire pour toute la sauvagerie sentimentale.

René est infiniment plus durable. Sa donnée qui est la maladie de toute une génération (le dégoût de la vie par rêverie oisive et les ravages de l'ambition vague et démesurée) est une donnée vraie. Le style est admirable et à peu près parfait. Sans le savoir et le vouloir, Chateaubriand a été sincère, car René c'est lui-même. Ce petit récit est de tout point un chef-d'œuvre; il n'est pas, comme *Atala,* gâté artistiquement par l'intention accessoire et la tendance préoccupante. Au lieu de s'enthousiasmer pour *René,* d'autres générations le montreront du doigt: au lieu d'un héros, on y verra un cas pathologique; mais l'œuvre, comme le sphinx, subsistera en elle-même. Une œuvre d'art supporte toutes les interprétations, parce qu'elle leur suffit et leur survit, riche et complexe comme une idée qu'elle est. Un portrait prouve tout ce que l'on veut. Jusque dans la forme du style caractérisée par la généralité dédaigneuse

du récit, par la brièveté des sentences, la série des images et des tableaux tracés avec une pureté classique et une vigueur exemplaire, cet épisode a quelque chose de monumental. Taillé à l'antique dans un sujet de ce siècle, *René* est le camée immortel de Chateaubriand.

*

Nous ne sommes jamais plus mécontents des autres que lorsque nous sommes mécontents de nous. La conscience d'un tort nous rend impatients et notre cœur rusé querelle au dehors pour s'étourdir au dedans.

*

La faculté de métamorphose intellectuelle est la première faculté du critique. Sans elle, il n'est pas apte à comprendre les autres esprits et doit par conséquent se taire, s'il est loyal. Le critique consciencieux a d'abord à se critiquer lui-même : ce qu'on ne comprend pas, on n'a pas le droit de le juger.

*

14 juin 1858. — La tristesse soucieuse augmente. Comme le bétail dans l'étable en flammes je m'attache à ce qui me consume, à la vie solitaire qui me fait tant de mal. Je me laisse dévorer par la souffrance intérieure.....

Hier pourtant, j'ai lutté contre cette fatale tendance, je suis monté à la campagne et les caresses des enfants ont rétabli un peu l'équilibre dans mon âme. Après le dîner sous la feuillée, tous trois ont chanté plusieurs chansonnettes et hymnes d'école. C'était charmant à entendre. La fée du printemps avait versé sur la campagne les fleurs à pleine corbeille. C'était une petite apparition du paradis. Il est vrai que le serpent rôdait aussi par là. On a volé hier à côté de la maison; le deuil avait visité un autre enclos voisin. La mort et le mal rampent autour de chaque Éden et quelquefois dans son enceinte. De là la beauté tragique, la poésie douloureuse de la destinée humaine. Des fleurs, des ombrages, une vue admirable, un soleil couchant, joie, grâce, émotion, abondance et sérénité, tendresse et chansons : voilà la beauté; puis les dangers du présent et les trahisons de l'avenir :

voilà l'élément pathétique. La figure de ce monde passe. Sans la possession de l'éternité, sans la vue religieuse de la vie, ces journées fugitives ne sont qu'un sujet d'effroi. Le bonheur doit être une prière et le malheur aussi. La foi à l'ordre moral, à la paternité protectrice de la Divinité m'apparut dans sa douceur sérieuse.

Pense, aime, agis et souffre en Dieu :
C'est la grande science.

19 juillet 1858. — Aujourd'hui j'ai été remué jusqu'au fond par la nostalgie du bonheur et par les appels du souvenir. Mon ancien moi, mes rêves d'Allemagne, les élans du cœur, les aspirations de l'âme se sont réveillés avec une force inattendue... La crainte d'avoir manqué ma destinée, étouffé ma vraie nature, de m'être enseveli vivant a passé aussi comme un frisson. La soif de l'inconnu, la passion de la vie, l'emportement vers les voûtes bleues de l'infini et vers les mondes étranges de l'ineffable, l'ivresse douloureuse de l'idéal m'ont entraîné dans un tourbillon intérieur que je ne puis rendre. Est-ce un avertissement? est-ce une punition? est-ce une tentation? protestation secrète? rébellion véhémente du cœur inassouvi? agonie du

bonheur? affres de l'espérance qui ne se résigne pas à mourir?

Et qu'est-ce qui a soulevé cette tempête? une simple lecture: le premier numéro de la *Revue germanique.* Les articles de Dollfus, Renan, Littré, Montégut, Taillandier, en me ramenant dans quelques vieux sujets favoris, m'ont fait oublier dix années perdues et rappelé ma vie universitaire. J'ai été tenté de jeter là ma défroque genevoise, et de partir, bâton en main, pour un pays quelconque, dépouillé mais vivant, jeune, enthousiaste, plein d'ardeur et de foi.....

Rêvé seul après dix heures du soir, à la fenêtre, tandis que les étoiles se rallumaient entre les nuages et que les lumières des voisins s'éteignaient une à une dans les maisons d'alentour. Rêvé à quoi? au mot de cette tragi-comédie que nous jouons tous. Hélas! hélas! j'étais aussi mélancolique que l'Ecclésiaste. Cent ans me paraissaient un songe, une vie un souffle et toute chose un néant. Que de tourments d'esprit, et tout cela pour mourir dans quelques minutes. A quoi s'intéresser et à quoi bon?

Le temps n'est rien pour l'âme, enfant, ta vie est pleine,
Et ce jour vaut cent ans s'il te fait trouver Dieu.

..... Me faire un but, espérer, lutter, me paraît

toujours plus impossible et prodigieux. A vingt ans j'étais la curiosité, l'élasticité, l'ubiquité spirituelles; à trente-sept, je n'ai plus une volonté, un désir ni un talent; le feu d'artifice de ma jeunesse n'est plus qu'une pincée de cendres.

*

Le devoir que tu devines te lie dès l'instant où tu l'as déviné.

*

Le génie latent n'est qu'une présomption Tout ce qui peut être, doit devenir, et ce qui ne devient pas n'était rien.

*

14 juillet 1859. — Je viens de relire le *Faust.* Hélas! toutes les années, je suis ressaisi par cette vie inquiète et par ce personnage sombre. C'est le type d'angoisse vers lequel je gravite, et je rencontre toujours plus, dans ce poème, de mots qui me frappent droit au cœur. Type immortel, malfaisant et maudit! Spectre de ma conscience, fantôme de mon tourment, image des combats incessants de l'âme qui n'a pas trouvé son aliment, sa paix, sa foi, n'es-tu pas l'exemple d'une vie qui se dévore elle-même, parce qu'elle n'a pas rencontré son Dieu, et qui, dans sa course errante à travers les mondes, emporte en soi comme une comète l'incendie inextinguible du désir et le supplice de l'incurable désabusement? Moi aussi, je suis réduit au néant, et je frissonne au bord des grands abîmes vides de mon être intérieur, étreint par la nostalgie de l'inconnu, altéré par la soif de l'infini, abattu devant l'ineffable. Moi aussi, j'éprouve parfois ces rages sourdes de vie, ces emportements désespérés vers le bonheur, mais bien plus souvent l'affaissement complet et la taciturne désespérance. Et d'où vient tout cela? du doute de la pensée, de soi-

même, des hommes et de la vie, du doute qui énerve le vouloir et qui ôte le pouvoir, qui fait oublier Dieu, qui fait négliger la prière, le devoir, du doute inquiet et corrosif qui rend l'existence impossible et ricane devant tout espoir.

17 juillet 1859. — Toujours et partout le salut est une torture, la délivrance est une mort, l'apaisement est dans l'immolation ; il faut, pour recevoir sa grâce, baiser le crucifix de fer rouge; la vie est une série d'angoisses, un calvaire qu'on ne monte qu'en se meurtrissant les genoux. On se distrait, on se disperse, on s'abêtit pour être dispensé de l'épreuve, on détourne les yeux de la *via dolorosa.* Et il faut toujours y revenir. Il faut reconnaître que chacun de nous porte en soi son bourreau, son démon, son enfer, dans son péché, et que son péché c'est son idole, et que cette idole qui séduit les volontés de son cœur est sa malédiction.

Mourir au péché! ce prodigieux mot du christianisme, demeure bien la plus haute solution théorique de la vie intérieure. C'est là seulement qu'est la paix de la conscience, et sans cette paix, il n'y a point de paix..... Je viens de lire sept chapitres de l'Évangile. Cette lecture est un calmant. Faire son devoir par amour et obéissance, faire du bien, telles

sont les idées qui surnagent. Vivre en Dieu et faire ses œuvres, voilà la religion, le salut, la vie éternelle, voilà l'effet et la marque du saint amour et du saint esprit. C'est le nouvel homme, annoncé par Jésus, et la nouvelle vie où l'on entre par la seconde naissance. Renaître, c'est renoncer à l'ancien moi, à l'homme naturel, au péché et s'approprier un autre principe de vie, c'est exister pour Dieu avec un autre moi, une autre volonté, un autre amour.

9 août 1859. — La nature est oublieuse, le monde l'est presque plus encore; pour peu donc que l'individu s'y prête lui-même, l'oubli l'enveloppe bientôt comme un linceul. Cette rapide et inexorable expansion de la vie universelle qui recouvre, déborde, engloutit les êtres particuliers, qui efface notre existence et annule notre souvenir, est d'une mélancolie accablante. Naître, s'agiter, disparaître, c'est là tout le drame éphémère de la vie humaine. Sauf dans quelques cœurs, et pas même toujours dans un seul, notre mémoire passe comme une vague sur l'eau, comme une brise dans l'air. Si rien n'est immortel en nous, que cette vie est peu de chose! Comme un rêve qui tremble et s'évapore aux naissantes lueurs de l'aube, tout mon

passé, tout mon présent se dissolvent en moi et se détachent de ma conscience quand elle se replie sur elle-même. Je me sens à cette heure, vide, dépouillé comme un convalescent qui ne se rappelle plus rien. Mes voyages, mes lectures, mes études, mes projets, mes espérances se sont évanouis de ma pensée. C'est un état singulier. Toutes mes facultés s'en vont comme un manteau qu'on pose, comme la coque d'une larve; je me sens muer, ou plutôt rentrer dans une forme plus élémentaire; j'assiste à mon dévêtement. J'oublie encore plus que je ne suis oublié. J'entre doucement dans le cercueil, de mon vivant. J'éprouve comme la paix indéfinissable de l'anéantissement et la quiétude vague du Nirvâna; je sens devant moi et en moi passer le fleuve rapide du temps, glisser les ombres impalpables de la vie, et je le sens avec la tranquillité cataleptique.

Je comprends la volupté bouddhique des Soufis, le kief des Turcs, l'extase des Orientaux. Et pourtant, je sens aussi que cette volupté est léthifère, qu'elle est, comme l'usage de l'opium et du haschich, un suicide lent; qu'elle est inférieure d'ailleurs à la joie de l'énergie, à la douceur de l'amour, à la beauté de l'enthousiasme, à la saveur sacrée du devoir accompli.

28 novembre 1859. — Ce soir, entendu la première conférence d'Ernest Naville sur la *Vie éternelle*[1]. C'était admirable de sûreté, de loyauté, de clarté et de noblesse. Il a prouvé que la question de l'autre vie devait être posée, malgré tout. Beauté de caractère, puissance de parole, sérieux de la pensée, voilà ce qui éclate dans cette improvisation qui est aussi serrée qu'une lecture et qui ne se détache presque pas des citations de Bossuet et de Jouffroy dont elle est entremêlée. La grande salle du Casino était comble jusque dans l'escalier et l'on ne voyait pas mal de têtes blanches.

13 décembre 1859. — Cinquième leçon sur la *Vie éternelle* (La preuve de l'Évangile par le surnaturel). Même talent, grande éloquence; mais l'orateur ne comprend pas que le surnaturel doit se prouver historiquement, ou sinon, qu'il doit renoncer à sortir du domaine de la foi et à entrer dans celui de l'histoire et de la science. Il cite Strauss, Renan, Scherer, mais il n'en prend que la lettre, non l'esprit. Toujours le dualisme cartésien, le manque de sens génétique, historique, spéculatif et critique.

[1] *La Vie éternelle,* sept discours prononcés à Genève et à Lausanne, en 1859 et 1860 et publiés en 1861.

L'idée de l'évolution vivante n'a pas encore pénétré dans la conscience de l'orateur. Avec la meilleure intention d'être objectif, il demeure, malgré lui, subjectif et oratoire. C'est l'inconvénient de polémiser au lieu de chercher. La moralité chez Naville l'emporte sur le discernement et l'empêche de voir ce qu'il ne veut pas voir; dans sa métaphysique la volonté prime l'intelligence et dans sa personne le caractère est supérieur à l'esprit : tout cela est logique. La conséquence est qu'il peut retenir ce qui s'ébranle, mais non faire des conquêtes, qu'il est conservateur de vérités ou de croyances, mais dépourvu d'initiative et de rajeunissement. Il moralise, mais ne suggère pas. Popularisateur, vulgarisateur, apologète, orateur du plus grand mérite, au fond c'est un scolastique : il argumente exactement comme au XIIme siècle et défend le protestantisme comme on a défendu le catholicisme. La meilleure manière de montrer l'insuffisance de ce point de vue est de faire ressortir par l'histoire combien il est suranné. Cette chimère de la vérité simple et absolue est tout à fait catholique, antihistorique. L'esprit de Naville est mathématique et son objet est la morale; mathématiser la morale, voilà son affaire. Dès qu'il s'agit de ce qui se développe, se métamorphose, s'organise, dès qu'on aborde le monde mobile de la vie

et surtout de la vie spirituelle, il n'est plus dans la question. Le langage est pour lui un système de signes fixes; un homme, un peuple, un livre sont des figures géométriques arrêtées dont il s'agit de découvrir les propriétés. — Encore une application de la loi des contradictions intimes, car Naville aime la vie par le cœur, s'il ne la comprend pas théoriquement.

*

Tout besoin s'apaise et tout vice grandit par la satisfaction.

*

L'obstination, c'est la volonté s'affirmant sans pouvoir se justifier, c'est la persistance sans motif plausible, c'est la ténacité de l'amour-propre substituée à la ténacité de la raison ou de la conscience.

*

Ce n'est pas ce qu'il a, ni même ce qu'il fait qui exprime directement la valeur d'un homme, c'est ce qu'il est.

*

27 janvier 1860. — Oh! l'ordre! l'ordre matériel, l'ordre intellectuel, l'ordre moral! quel soulagement, quelle force, et quelle économie! Savoir où l'on va et ce que l'on veut : c'est de l'ordre. Tenir parole, arriver à temps: encore de l'ordre. Avoir tout sous la main, faire manœuvrer toute son armée, travailler avec toutes ses ressources : toujours de l'ordre. Discipliner ses habitudes, ses efforts, ses volontés, organiser sa vie, distribuer son temps, mesurer ses devoirs, faire valoir ses droits, mettre à profit ses capitaux et ses ressources, ses talents et ses chances : encore et toujours de l'ordre. L'ordre, c'est la lumière, la paix, la liberté intérieure, la disponibilité de soi-même, c'est la puissance. Concevoir l'ordre, rentrer dans l'ordre, réaliser l'ordre en soi, autour de soi, au moyen de soi, c'est la beauté esthétique et morale, c'est le bien-être, c'est ce qu'il faut.

17 avril 1860. — Les oiseaux de nuit se sont envolés; je suis mieux. J'ai pu faire sur la Treille ma promenade ordinaire. Tous les bourgeons étaient

ouverts et les jeunes pousses verdoyaient sur toutes les branches. L'effet que produisent sur un malade le gazouillement des eaux claires, l'allégresse des oiseaux, la fraîcheur naissante des plantes, les jeux bruyants de l'enfance, est singulier; ou plutôt, il m'était singulier de regarder avec les yeux de l'infirme et du mourant et d'entrer dans cette forme d'existence. Ce regard est bien mélancolique. On se sent à l'interdit de la nature, en dehors de sa communion, car elle est la force, la joie, la santé éternelles. « Place aux vivants! nous crie-t-elle. Ne venez pas obscurcir mon azur de vos misères! Chacun son tour; retirez-vous! » — Pour se faire courage il faut se dire . Non, la souffrance et le déclin sont bons à laisser voir au monde, ils donnent de la saveur à la joie des insouciants et un avertissement à ceux qui songent. La vie nous a été prêtée et nous devons à nos compagnons de route le spectacle de l'emploi que nous en faisons jusqu'à la fin. Il nous faut montrer à nos frères comment on doit vivre et comment on doit mourir. Ces premières sommations ont d'ailleurs une valeur divine. Elles nous font entrevoir les coulisses de la vie, ses réalités redoutables et sa clôture obligée. Elles nous apprennent la sympathie. Elles nous conseillent de racheter le temps, pendant qu'il fait encore jour. Elles nous enseignent la gratitude pour les

biens qui nous restent et l'humilité pour les dons qui sont en nous. Ces maux sont donc un bien, ils sont un appel d'en haut, un coup de fouet paternel.

Que la santé est une chose fragile et quelle mince enveloppe défend notre vie contre l'engloutissement du dehors ou la désorganisation du dedans! Un souffle! et la nacelle se fissure ou sombre; un rien! et tout est compromis; un nuage! et tout est ténèbres. La vie est bien la fleur de l'herbe qu'un matin fane et qu'un coup d'aile fauche; c'est bien la lampe de veuve qu'un filet d'air éteint. Pour sentir vivement la poésie des roses d'un matin, il faut sortir des griffes de ce vautour qu'on appelle maladie. Le fond et le rehaut de tout, c'est le cimetière. La seule certitude, en ce monde d'agitations vaines et d'inquiétudes infinies, c'est la mort, et ce qui est l'avant-goût et la petite monnaie de la mort, la douleur.

Tant qu'on détourne les yeux de cette implacable réalité, le tragique de la vie se dissimule; sitôt qu'on la regarde en face, les vraies proportions de toute chose se retrouvent et la solennité rentre dans l'existence. On s'aperçoit clairement qu'on avait joué, boudé, regimbé, oublié et qu'on avait eu tort.

Il faut mourir et rendre compte de sa vie, voilà dans toute sa simplicité le grand enseignement de

la maladie. Fais au plus tôt ce que tu as à faire; rentre dans l'ordre, songe à ton devoir, prépare-toi au départ : voilà ce que crient la conscience et la raison.

3 mai 1860. — Edgar Quinet a touché à tout, il n'a visé qu'aux plus grandes choses, il est riche d'idées, splendide d'images, sérieux, enthousiaste, courageux, noble écrivain. Pourquoi n'a-t-il pas plus de réputation? Parce qu'il est trop pur; parce qu'il est trop uniformément pythonisant, fantastique, inspiré, ce qui ennuie en France; parce qu'il est trop candide, théorique, spéculatif, confiant dans la parole, dans les idées, se livrant trop, dépourvu de malice, d'ironie, de ruse, de finesse, ce qui fait rire les habiles. C'est un idéaliste faisant orgie de couleur, un platonicien brandissant le thyrse des Ménades. Au fond c'est un esprit dépaysé. Il a beau railler l'Allemagne et maudire Albion, il n'en devient pas plus français pour cela. C'est une pensée septentrionale associée à une imagination du midi, mais le mariage n'a pas réussi. Quinet a la maladie de l'exaltation chronique, du sublime invétéré; les abstractions pour lui se personnifient en êtres colossaux qui agissent ou parlent d'une façon démesurée; il est ivre d'infini;

mais on sent très bien que ses créations ne sont que des monologues; il ne peut sortir du lyrisme subjectif. Idées, passions, colères, espérances, plaintes, c'est toujours lui qu'on retrouve partout. On n'a jamais la joie de sortir de son cercle magique, de voir la vérité vraie, d'entrer en rapport avec les phénomènes et les êtres dont il parle, avec la réalité des choses. Cet emprisonnement de l'auteur dans sa personnalité ressemble à de l'infatuation. Mais c'est au contraire parce que le cœur est généreux que l'esprit est *égotiste;* c'est parce que Quinet se croit bien français qu'il l'est si peu. Cette compensation ironique du destin m'est chose très familière; je l'observe sans cesse. L'homme n'est que contradiction, et moins il le sait, plus il est dupe. — Pouvant peu voir les choses telles qu'elles sont, Quinet n'a pas l'esprit très juste, ni proportionné. Il rappelle Victor Hugo, avec beaucoup moins de puissance artistique mais plus de sens historique. Sa faculté maîtresse c'est l'imagination symbolique. Il m'apparaît comme un Gœrres[1] franc-comtois, comme une sorte de prophète surnuméraire, dont sa nation ne sait que faire, vu qu'elle n'aime ni les énigmes, ni l'extase, ni le langage boursouflé, et que l'ivresse du trépied l'ennuie.

[1] Joseph Gœrres (1776-1848), philosophe allemand mystique, disciple de Schelling.

La supériorité réelle de Quinet me paraît être dans ses travaux historiques (*Marnix, l'Italie, les Roumains*), et spécialement dans ses études sur les nationalités. Il est fait pour comprendre ces âmes plus vastes et plus sublimes que les âmes individuelles.

(Plus tard.) — Traduit en vers la page de Gœthe, tirée du *Faust,* qui contient la profession de foi panthéiste. Elle ne va pas trop mal ce me semble. Mais quelle différence entre les deux langues quant à la netteté; c'est l'estompe et le burin, l'une peignant l'effort, l'autre notant le résultat de l'acte; l'une faisant sentir le rêve, le vague, le vide, l'informe, l'autre déterminant, fixant, dessinant même l'indéfini; l'une représentant la cause, la force, les limbes d'où sortent les choses, l'autre les choses elles-mêmes. L'allemand a la profondeur obscure de l'infini, le français la clarté joyeuse du fini.

5 mai 1860. — Vieillir est plus difficile que mourir, par la raison que renoncer une fois et en bloc à un bien coûte moins que d'en renouveler le sacrifice tous les jours et en détail. Supporter son déclin, accepter son amoindrissement est une vertu

plus amère et plus rare que de braver le trépas. Il y a une auréole dans la mort tragique et prématurée; il n'y a qu'une longue tristesse dans la caducité croissante. Mais regardons-y mieux : la vieillesse résignée et religieuse paraît alors plus émouvante que l'ardeur héroïque des jeunes années. La maturation de l'âme vaut mieux que l'éclat des facultés et que l'abondance des forces, et l'éternel en nous doit profiter de tous les ravages que fait le temps. Cette pensée console.

22 mai 1860. — Il y a en moi une raideur secrète à laisser paraître mon émotion vraie, à dire ce qui peut plaire, à m'abandonner au moment présent, sotte retenue que j'ai toujours observée avec chagrin. Mon cœur n'ose jamais parler sérieusement, par honte de l'adulation et par crainte de ne pas trouver la nuance convenable. Je badine toujours avec le moment qui passe, et j'ai l'émotion rétrospective. Il répugne à ma nature réfractaire de reconnaître la solennité de l'heure où je suis; un instinct ironique, qui provient de ma timidité, me fait toujours glisser légèrement sur ce que je tiens, sous prétexte d'autre chose et d'un autre moment. La peur de l'entraînement et la défiance de moi-même me poursuivent jusque dans l'attendrisse-

ment, et par une sorte de fierté invincible je ne puis me résoudre à dire à un instant quelconque: Demeure! décide de moi! sois un instant suprême! sors du fond monotone de l'éternité et marque un point unique de ma vie!

27 mai 1860 (dimanche). — Entendu ce matin un discours sur le Saint-Esprit, beau, mais insuffisant. Pourquoi ne suis-je pas édifié? faute d'onction. Et pourquoi pas d'onction? parce que le christianisme, à ce point de vue rationaliste, est celui de la dignité, non celui de l'humilité : la pénitence, la lutte impuissante, l'austérité y manquent; la Loi s'efface, la sainteté et le mysticisme s'évaporent; l'accent spécifiquement chrétien fait défaut. Mon impression est toujours la même. N'affadissez point la foi, en la dissolvant en pure psychologie morale. J'éprouve un sentiment d'inconvenance et un vrai malaise à voir la philosophie en chaire. « On a ôté mon Sauveur et je ne sais où on l'a mis, » ont le droit de dire les simples, et je le répète avec eux. Ainsi les uns me choquent par leur dogmatisme sacerdotal, les autres par leur laïcisme rationaliste. Il me semble que la bonne prédication devrait unir, comme celle de Schleiermacher, la parfaite humilité morale à l'énergique indépendance de la pensée, le senti-

ment profond du péché au respect de la critique et à la passion du vrai.

*

L'être libre qui s'abandonne lui-même se cède du même coup à Satan ; dans le monde moral il n'y a point de sol sans maître, et les terres vagues appartiennent au Malin.

*

La poésie enfantine consiste à simuler l'avenir en le devançant, comme la poésie de l'âge mûr consiste parfois à revenir en arrière jusqu'à l'âge d'or. La poésie est toujours le lointain. Entrer dans la poésie d'un âge pour la diriger, c'est toujours l'art du gouvernement moral.

*

17 mars 1861. — Cet après-midi, une langueur homicide m'a ressaisi : dégoût et lassitude de la vie, tristesse mortelle. J'ai été errer au cimetière ; j'espérais m'y recueillir, m'y réconcilier avec le devoir. Chimère ! Le champ du repos lui-même était devenu inhospitalier. Des ouvriers grattaient et enlevaient les gazons ; les arbres étaient secs, le vent froid, le ciel gris ; une aridité prosaïque et profane déshonorait l'asile des morts. J'ai été frappé de cette grande lacune de notre sentiment : le respect des trépassés, la poésie des tombeaux, la piété du souvenir. Nos temples sont trop fermés et nos cimetières trop ouverts. Le résultat est le même. L'âme agitée, tourmentée qui voudrait, hors de la maison et des misères quotidiennes, trouver un lieu où prier en paix, où répandre devant Dieu ses angoisses, où se recueillir en présence des choses éternelles, ne sait chez nous où aller. Notre Église ignore ces souffrances du cœur, elle ne les devine pas, elle a peu de prévenance compatissante, peu d'égards discrets pour les peines délicates, nulle intuition des mystères de la tendresse, aucune suavité religieuse. Sous prétexte de spiritualité,

nous froissons des aspirations légitimes. Nous avons perdu le sens mystique, et qu'est-ce qu'une religion sans mysticité? une rose sans parfum.

Nous disons toujours : repentance, sanctification! mais adoration et consolation sont aussi deux éléments religieux essentiels et peut-être devrions-nous leur faire plus de place.

28 avril 1861. — De même que le rêve métamorphose, selon sa nature, les incidents du sommeil, l'âme convertit en phénomènes psychiques les impressions mal définies de l'organisme. Une mauvaise attitude devient cauchemar; un air chargé d'orage devient tourment moral. Non par un effet mécanique et par une causalité directe, mais l'imagination et la conscience engendrent selon leur propre nature des effets analogues, elles traduisent dans leur langue et moulent dans leur forme ce qui leur arrive du dehors. C'est ainsi que le rêve peut servir à la médecine et à la divination. C'est ainsi que la météorologie fait sortir de l'âme les maux qu'elle recélait confusément dans son intérieur. — La vie n'est que sollicitée du dehors et ne produit jamais qu'elle-même; l'originalité consiste à produire rapidement et nettement la réaction contre l'influence du dehors et à lui donner

notre formule individuelle. Penser, c'est se recueillir dans son impression, la dégager en soi et la projeter dans un jugement personnel. C'est là aussi se délivrer, s'affranchir, se conquérir. Tout ce qui vient du dehors est une question à laquelle nous devons réponse, une pression à laquelle nous devons contre-pression, tant que nous sommes vivants et que nous voulons demeurer libres. Le développement de notre nature inconsciente suit les lois astronomiques de Ptolémée. Tout est changement, cycle, épicycle et métamorphose.

Chacun possède donc en soi les analogies et les rudiments de tout, de tous les êtres et de toutes les formes de la vie. Qui sait surprendre les petits commencements, les germes et les symptômes, peut retrouver en soi le mécanisme universel et deviner par intuition les séries qu'il n'achèvera pas lui-même: ainsi les existences végétales, animales, les passions et les crises humaines, les maladies de l'âme et celles du corps. L'esprit subtil et puissant peut traverser toutes les virtualités et de chaque point faire sortir en éclair le monde qu'il renferme. C'est là prendre conscience et possession de la vie générale, c'est entrer dans le sanctuaire divin de la contemplation.

4 septembre 1861. — J'aime un peu toutes les femmes, comme si toutes me tenaient en gage une parcelle de mon idéal ou mon idéal lui-même. Je les enveloppe de ma sympathie comme l'asile, le sanctuaire, le refuge des douleurs, des joies et des affections, comme la provision céleste de mansuétude et de bonté sur la terre, et quand j'obéis tout à fait à ma nature, elles se sentent si bien aimées, protégées et comprises qu'elles me rendent ma bienveillance.

... Je ne me sens pas d'égoïsme sur ce point; je ne retiens rien pour moi. Mettre de la joie dans les âmes, c'est au fond mon plus cher plaisir. Mon inclination est pour l'harmonie des sentiments avec tout ce qui m'entoure et m'approche. Réjouir et déplier, comprendre et consoler, il me semble que c'est tout ce que je demande à la vie...

Ma nature est d'être prévenant, compatissant, sympathique, de m'abandonner à la vie collective, de chercher à rendre heureux bêtes et gens, d'être secourable pour toutes les vies, aimant pour tous les cœurs.

12 septembre 1861. — La grande contradiction de mon être, c'est une pensée qui veut s'oublier

dans les choses et un cœur qui veut vivre dans les gens. L'unité du contraste est dans le besoin de s'abandonner, de ne plus vouloir et de ne plus exister pour soi-même, de *s'impersonnaliser,* de se volatiliser dans l'amour et la contemplation. Ce qui me manque c'est le caractère, le vouloir, l'individualité. Mais comme toujours, l'apparence est juste le contraire de la réalité, et ma vie ostensible le rebours de mon aspiration fondamentale. Moi dont tout l'être, pensée et cœur, a soif de s'absorber dans la réalité, dans le prochain, dans la nature et en Dieu, moi que la solitude dévore et détruit, je m'enferme dans la solitude et j'ai l'air de ne me plaire qu'avec moi-même, de me suffire à moi-même. La fierté et la pudeur de l'âme, la timidité du cœur m'ont fait violenter tous mes instincts, intervertir absolument ma vie. Je ne m'étonne pas d'être impénétrable ; en fait j'ai toujours évité ce qui m'attirait et tourné le dos au point où j'aurais secrètement voulu aller.

> Deux instincts sont en moi : vertige et déraison;
> J'ai l'effroi du bonheur et la soif du poison.

C'est la Némésis qui ne veut pas souffrir la vie, c'est l'instinct de la mort qui travaille continuellement à détruire ce qui veut être, ce qui prend forme, ce qui existe, c'est la rage de destruction

l'attrait pour le suicide qui s'identifie à l'instinct de conservation. — Cette antipathie pour ce qui ferait du bien, pour le remède et l'aliment sauveur, n'est-elle pas une variante de l'antipathie pour la lumière morale, pour la vérité régénératrice ? Le péché ne crée-t-il pas aussi une soif de la mort, une ardeur croissante pour ce qui fait du mal ? — Le découragement a été mon péché. Le découragement est une incrédulité. La faiblesse croissante en a été la suite et le principe de mort a grandi en même temps que l'influence du Prince des ténèbres. Ma volonté en abdiquant a cédé le sceptre aux instincts, et, la corruption de l'excellent donnant ce qu'il y a de pire, l'amour de l'idéal et le désintéressement tendre sont devenus le dégoût de l'espérance et l'appétit de l'anéantissement. Ma croix c'est l'action.

11 octobre 1861 (Heidelberg). — Après onze jours de voyage, me voici sous le toit de mes amis, dans la maison hospitalière assise au bord du Neckar, et dont le jardin monte sur le flanc du Heiligenberg... Grand soleil; ma chambre est inondée de lumière et de chaleur. Assis en face du Geisberg, j'écris au murmure du Neckar, qui roule ses ondes vertes, pailletées d'argent, droit au bas

du balcon qui tourne autour de l'étage où je suis logé. Une grande barque, venant de Heilbronn, passe silencieusement sous mes yeux, tandis que les roues d'une charrette que je n'aperçois pas se font entendre sur la route qui longe la rivière. Des voix lointaines d'enfants, de coqs, de moineaux qui jouent, la cloche de l'église du Saint-Esprit qui sonne l'heure, suffisent à mesurer, sans la troubler, la tranquillité générale de cette nature. On sent glisser doucement les heures, et le temps semble planer dans son vol plutôt que battre des ailes. Je ne sais quelle paix monte au cœur. Impression de grâce matinale et de fraîche poésie qui ressemble à l'adolescence et qui donne l'intuition du bonheur germanique... Deux barques pontées portant drapeau rouge, chacune avec une suite de bateaux plats remplis de charbon, remontent le courant et manœuvrent pour traverser l'arche du grand pont de pierre. Je me mets à la fenêtre et je vois toute une perspective de bateaux qui voguent dans les deux sens; le Neckar est animé comme un Corso, et déjà sur la pente de la montagne boisée que raient les fumées ondoyantes de la ville, le château étend son ombre comme une vaste draperie et dessine la silhouette de ses tours et de ses pignons. Plus haut, en face, la Molkenkur se profile en sombre. Plus haut encore se détachent sur l'orient

éblouissant les formes vaporeuses des deux tours du Kaiserstuhl et du Trutz-Heinrich..... Mais laissons le paysage. Mon hôte, le Dr Georges Weber, m'apprend que son manuel d'histoire est traduit en polonais, hollandais, espagnol, italien et français, et que sa grande *Histoire universelle* a déjà trois volumes publiés. Quelle capacité de travail vraiment étonnante, quelle ténacité prodigieuse, quelle solidité! *O deutscher Fleiss!*

25 novembre 1861. — Comprendre un drame, c'est la même opération mentale que comprendre une existence, une biographie, un homme : c'est faire rentrer l'oiseau dans l'œuf, la plante dans la graine et reconstituer toute la genèse de l'être en question. L'art n'est que la mise en relief de la pensée obscurcie de la nature; c'est la simplification des lignes et le dégagement des groupes invisibles. Le feu de l'inspiration fait ressortir les dessins tracés à l'encre sympathique. Le mystérieux devient évident, le confus devient clair, le compliqué devient simple, le fortuit devient nécessaire. Bref l'art révèle la nature en traduisant ses intentions et formulant ses volontés. Tout idéal est le mot d'une longue énigme. Le grand artiste est un simplificateur.

*

Chaque homme est un dompteur de bêtes féroces, et ces bêtes féroces ce sont ses passions. Leur arracher leurs crocs et leurs griffes, les museler, les apprivoiser, en faire des animaux domestiques, des serviteurs, écumants peut-être mais soumis, c'est là l'éducation personnelle.

*

L'inachevé n'est rien.

*

La vraie humilité n'est-ce pas d'accepter son infirmité comme une épreuve et sa malignité comme une croix, de faire le sacrifice de ses prétentions et de ses ambitions, même celles de conscience ? La vraie humilité c'est le contentement.

*

3 février 1862. — La critique de soi-même est le corrosif de toute spontanéité oratoire ou littéraire. Le besoin de connaître retourné sur le moi est puni, comme la curiosité de Psyché, par la fuite de la chose aimée. La force doit rester mystérieuse à elle-même ; dès qu'elle pénètre dans son propre mystère elle s'évanouit. La poule aux œufs d'or devient inféconde dès qu'elle veut savoir pourquoi ses œufs sont d'or. La conscience de la conscience est le terme de l'analyse, disais-je, mais l'analyse poussée jusqu'au bout se dévore elle-même comme le serpent égyptien. Il faut lui donner une matière extérieure à moudre et à dissoudre, si l'on veut empêcher sa destruction par son action sur elle-même. Nous sommes et devons être obscurs pour nous-mêmes, disait Gœthe, tournés vers le dehors et travaillant sur le monde qui nous entoure. Le rayonnement extérieur fait la santé ; l'*intériorisation* trop continue nous ramène au néant. Mieux vaut dilater sa vie, l'étendre en cercles grandissants, que de la diminuer et de la restreindre obstinément par la contraction solitaire. La chaleur tend à faire d'un point un globe, le froid à réduire

un globe à la dimension d'un atome. Par l'analyse je me suis annulé.

23 avril 1862 (Mornex sur Salève). — Éveillé par le ramage des oiseaux à quatre heures trois quarts, je vois au ciel, en ouvrant mes volets, le croissant orangé de la lune qui regardait ma fenêtre tandis que l'orient blanchissait à peine. Une heure plus tard promenade délicieuse. Anémones encore fermées, pommiers en fleurs :

Ces beaux pommiers, couverts de leurs fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Vue ravissante. Sentiment de fraîcheur et de joie. Nature en fête. J'ai déjeuné, lu le journal et me voici. Nos dames de la pension sont encore sous l'horizon. Que je les plains de perdre ainsi deux ou trois belles heures !

(Onze heures.) — Préludes, gammes, études de piano sous mes pieds. Voix d'enfants au jardin. J'achève l'apologie de la *Logique* de Hegel par Rosenkranz et je viens de parcourir quelques articles de Revues..... La borne de l'esprit français, c'est l'insuffisance de son alphabet spirituel qui ne lui permet pas de traduire l'âme grecque, ger-

manique, espagnole, sans en dénaturer l'accent. L'hospitalité des mœurs de la France ne se complète pas par l'hospitalité réelle de la pensée. — C'est l'inverse de ma nature. Je suis individuel en face des hommes, objectif en présence des choses. Je me sens différent des foules et semblable à la nature dans son ensemble. Je m'affirme dans mon unité sympathique avec la vie que j'aime à comprendre et dans ma négation de la banalité tyrannique. Les cohues imitatrices m'inspirent autant de répulsion secrète que la moindre existence spontanée et vraie (la plante, l'animal, l'enfant) m'inspire d'attrait. Je me sens en communauté d'esprit avec les Gœthe, les Hegel, les Schleiermacher, les Leibnitz, bien opposés pourtant entre eux, tandis que les philosophes français, rhéteurs ou géomètres, malgré leurs hautes qualités, me laissent froid, parce qu'ils ne portent pas en eux la somme de la vie universelle, qu'ils ne dominent pas la réalité complète, qu'ils m'emprisonnent ou me mettent en défiance. — Ce qui manque aux Français, c'est l'intuition de l'unité vivante, c'est la perception du sacré, l'initiation aux mystères de l'être ; ce qui leur appartient, c'est la construction des sciences spéciales, l'art d'écrire un livre, le style, la politesse, la grâce, les modèles littéraires, l'urbanité exquise, l'esprit d'ordre, l'art didactique, la discipline, l'élégance, la

vérité de détail, la mise en scène, le besoin et le talent du prosélytisme, la vigueur des conclusions pratiques. Mais pour voyager dans l'*Inferno* ou le *Paradiso,* il faut d'autres guides; eux restent sur la terre, dans la région du fini, du changeant, de l'historique et du divers. La catégorie du mécanisme et la métaphysique du dualisme sont les deux sommets de leur pensée. Pour en sortir, ils se font violence.

24 avril 1862. — Midi; paix profonde, silence des montagnes en dépit d'une maison pleine et d'un village proche. On n'entend que le bruit de la mouche qui bourdonne. Ce calme est saisissant. Le milieu du jour ressemble au milieu de la nuit. La vie paraît suspendue alors qu'elle est le plus intense. Ces moments sont ceux où l'on entend l'infini, où l'on perçoit l'ineffable. — Victor Hugo, dans ses *Contemplations,* vient de me faire parcourir des mondes, puis ses contradictions me font songer au chrétien convaincu avec lequel je causais hier dans la maison voisine..... Le même soleil inonde et le livre et la nature, le poète douteur, le prédicateur croyant et le rêveur mobile, qui au milieu de toutes ces existences se laisse bercer à tous les souffles et jouit, étendu dans la nacelle de son ballon, de flot-

ter à la dérive dans tous les mouillages de l'éther et de sentir passer en lui tous les accords et dissonances de l'âme, du sentiment et de la pensée. Paresse et contemplation! sommeil du vouloir, vacances de l'énergie, indolence de l'être, comme je vous connais! Aimer, rêver, sentir, apprendre, comprendre, je puis tout, pourvu qu'on me dispense de vouloir. C'est ma pente, mon instinct, mon défaut, mon péché. J'ai une sorte d'horreur primitive pour l'ambition, pour la lutte, pour la haine, pour tout ce qui disperse l'âme en la faisant dépendre des choses et des buts extérieurs. La joie de reprendre conscience de moi-même, d'entendre bruire le temps et couler le torrent de la vie universelle suffit parfois pour me faire oublier tout désir, pour éteindre en moi le besoin de production et la force d'exécution. L'épicuréisme intellectuel menace continuellement de m'envahir. Je ne puis le combattre que par l'idée du devoir. Le poète l'a dit :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent; ce sont
Ceux dont un destin ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour [1].

[1] Victor Hugo, *Les Châtiments.*

(Cinq heures.) — Après midi causé sur la terrasse avec notre société; un peu de cordialité familière s'introduit dans nos relations à tous. Relu avec attendrissement quelques chants de *Jocelyn*. Que c'est admirable!

Il se fit de la vie une plus mâle idée :
Sa douleur d'un seul trait ne l'avait pas vidée;
Mais, adorant de Dieu le sévère dessein,
Il sut la porter pleine et pure dans son sein,
Et, ne se hâtant pas de la répandre toute,
Sa résignation l'épancha goutte à goutte,
Selon la circonstance et le besoin d'autrui,
Pour tout vivifier sur terre autour de lui[1].

C'est la vraie poésie, que celle qui vous élève ainsi vers le ciel et vous pénètre de l'émotion divine; que celle qui chante l'amour et la mort, l'espérance et le sacrifice, et qui fait sentir l'infini. *Jocelyn* me donne toujours des tressaillements de tendresse, qu'il me serait odieux de voir profaner par l'ironie. Cette tragédie du cœur n'a d'analogue en français, pour la pureté, que *Paul et Virginie,* et je ne sais pas si je ne préfère point *Jocelyn*. Pour être juste, il faudrait les relire en même temps...

(Six heures.) — Encore un jour qui baisse. Sauf

[1] Épilogue de *Jocelyn*.

le Mont-Blanc, toutes les montagnes sont déjà décolorées. Le frais du soir succède aux ardeurs de l'après-midi. Le sentiment de l'implacable fuite des choses, de l'emportement irrésistible des jours me saisit de nouveau et m'oppresse.

Nature au front serein, comme vous oubliez !

En vain nous crions avec le poète : O temps, suspends ton vol !... Et quelles journées voudrions-nous retenir des deux mains ? Non pas seulement les journées de bonheur, mais les journées perdues. Les unes laissent au moins un souvenir, les autres laissent un regret, presque un remords...

(Onze heures.) — Coup de vent. Quelques nuages au firmament. Le rossignol se tait. En revanche la rivière et le grillon chantent encore.

18 mai 1862. — Rentré depuis une heure, je viens de chanter tous les airs du monde dans ma chambre solitaire. D'où me vient cette gaieté ? D'une après-midi salubre, en société débonnaire, et d'un ensemble d'impressions douces. J'aimais tout autour de moi et ma sympathie me revenait en affection. J'ai tout mis en train chez nos amis, les parents, les enfants, les hôtes ; j'ai ri, joué, folâtré ; je suis ren-

tré dans la simplicité enfantine, dans la joie naïve et élémentaire qui fait tant de bien. Je sentais l'influence irrésistible et conquérante de la bonté. Elle multiplie la vie, comme la rosée multiplie les fleurs.....

Je me sens encore des trésors de candeur, de dévouement, pour l'époque où la vie à deux et la paternité viendraient à les réclamer. Je n'ai aucune ambition mondaine; la vie de famille et la vie de l'intelligence sont les seules qui me sourient. Aimer et penser sont mes seuls besoins exigeants et indestructibles. Avec l'esprit subtil, retors, complexe et caméléon, j'ai le cœur enfant; je n'aime que la perfection ou le badinage, les deux extrêmes opposés. Les vrais artistes, les vrais philosophes, les vrais religieux ne s'arrangent guère qu'avec la simplicité des tout petits enfants ou la sublimité des chefs-d'œuvre, c'est-à-dire avec la nature pure ou le pur idéal. Dans ma pauvreté je sens de même. Tout l'entre-deux me fait sourire. Il faut bien s'en accommoder, mais mon goût est ailleurs. Demi-science, demi-talent, demi-délicatesse, demi-élégance, demi-mérite, voilà le monde, et qu'en faire de ce monde sinon une école de patience et de douceur? Mais pour la bonté, je n'ai plus ni critique, ni résistance, ni réserve; je lui pardonne tout parce qu'elle passe avant tout. J'ai faim et soif de

simple bonté, parce que la moquerie, le soupçon, la malveillance, la jalousie, l'amertume, les jugements téméraires, la malice corrosive usurpent aujourd'hui une place grandissante et font dans la société la guerre de tous contre presque tous, et dans la vie privée l'aridité du désert.

9 août 1862. — La vie qui veut s'affirmer en nous tend à se restaurer sans nous; elle répare elle-même ses brèches, elle raccommode ses toiles d'araignée après leur déchirure, elle rétablit les conditions de notre bien-être; elle retisse le bandeau sur nos yeux, ramène l'espérance dans nos cœurs, réinfuse la santé dans nos organes, redore la chimère dans nos imaginations. Sans cela l'expérience nous aurait éraillés, usés, blasés, flétris sans remède, longtemps avant l'heure, et l'adolescent serait plus vieux qu'un centenaire. Notre partie la plus sage serait donc celle qui s'ignore : ce qui est le plus raisonnable dans l'homme c'est ce qui ne raisonne pas; l'instinct, la nature, l'activité divine et impersonnelle nous guérissent de nos folies personnelles; le *genius* invisible de notre vie ne se lasse pas de fournir l'étoffe aux prodigalités de notre moi. La base essentielle, maternelle de notre vie consciente, c'est notre vie inconsciente que nous

n'apercevons pas plus que l'hémisphère extérieur de la lune n'aperçoit la terre, tout en lui étant invinciblement et éternellement lié. C'est notre ἀντίχθων, pour parler avec Pythagore.

7 novembre 1862. — Combien l'éternel sourire de la critique indifférente, combien cette moquerie sans entrailles qui corrode, persifle et démolit tout, qui se désintéresse de tout devoir personnel, de toute affection vulnérable et qui ne tient qu'à comprendre sans agir, combien cette contemplation ironique est malfaisante, contagieuse et malsaine! Le criticisme devenu habitude, tic et système, c'est l'abolition de l'énergie morale, de la foi et de toute force. Un de mes penchants m'y conduit; mais je recule devant les résultats quand j'en rencontre des types bien plus nets que moi-même. Et au moins, je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais essayé de ruiner la force morale chez les autres. Mon respect de la vie me l'a interdit, et ma défiance de moi-même m'en a même ôté la tentation.

Ce genre d'esprit est bien dangereux chez nous, car il caresse tous les mauvais instincts, l'indiscipline, l'irrévérence, l'individualisme égoïste, et il aboutit à l'atomisme social. Les négatifs ne sont

inoffensifs que dans de grands organismes politiques qui vont sans eux et malgré eux. En se multipliant parmi nous, ils feront crouler toutes nos petites patries, car les petits États ne vivent que de foi et de volonté. Malheur si la négation domine, car la vie est une affirmation ; et une société, une patrie, une nation est un tout vivant qui peut mourir. Point de peuple possible sans préjugés, car l'esprit public, la tradition, sont autant de réseaux de croyances acquises, admises, continuées, sans démonstration évidente, sans discussion. Pour agir il faut croire ; pour croire, il faut se décider, trancher, affirmer, et, au fond, préjuger les questions. Est impropre à la vie pratique, celui qui ne veut agir qu'en pleine certitude scientifique. Or, nous sommes faits pour agir, car nous ne pouvons décliner le devoir ; il ne faut donc pas condamner le préjugé tant qu'on n'a que du doute à mettre à sa place, et il ne faut pas rire de ceux qu'on serait incapable de consoler. Voilà mon point de vue.

*

Ne méprise pas ta situation ; c'est là qu'il faut agir, souffrir et vaincre. De tous les points de la terre on est aussi près du ciel et de l'infini.

*

En dehors de l'élément commun à tous les hommes, il y a un élément qui les sépare. Cet élément peut être la religion, la patrie, la langue, l'éducation. Mais tout ceci étant supposé commun, il reste encore quelque chose qui sert de démarcation, c'est l'idéal. Avoir ou n'avoir pas d'idéal, avoir tel idéal ou tel autre, voilà ce qui creuse des abîmes entre les hommes, même entre ceux qui vivent dans le même cercle, sous le même toit, ou dans la même chambre. Il faut aimer du même amour, penser de la même pensée pour échapper à la solitude.

*

Le respect mutuel implique la discrétion et la réserve dans la tendresse même, le soin de sauvegarder la plus grande part possible de liberté chez ceux dont on partage la vie. Il faut se défier de son instinct d'intervention, car le désir de faire prévaloir sa volonté s'y déguise parfois sous l'aspect de la sollicitude.

*

8 janvier 1863. — Ce soir, j'ai relu *le Cid* et *Rodogune.* Mon impression est encore mixte et confuse. Il y a beaucoup de désenchantement dans mon admiration et de réserve dans mon entraînement. Ce qui me déplaît dans ce théâtre, c'est l'abstraction toute mécanique des caractères, et le ton de matamore et de virago des interlocuteurs. Je pensais vaguement à des marionnettes gigantesques, pérorant par truchement avec l'emphase espagnole. C'est puissant, mais on a devant soi des idoles héroïques plutôt que des êtres humains. Le je ne sais quoi d'artificiel, de pompeux, de tendu, de guindé, qui est la misère de la tragédie classique, y apparaît décidément, crie et grince comme les poulies et les cordes de ces colosses majestueux. Je préfère beaucoup Racine et Shakespeare, l'un pour la sensation esthétique, l'autre pour la sensation psychologique. Le théâtre méridional ne peut se dégager des masques. Or je m'arrange des masques comiques; mais pour les héros sérieux, le type abstrait, le masque est impatientant. On rit avec les personnages de carton ou de fer-blanc; je ne sais pleurer qu'avec les vivants ou ce qui leur res-

semble. L'abstraction tourne aisément à la caricature; elle engendre l'ombre chinoise, le pantin et le fantoche. C'est la psychologie du premier degré, comme les images coloriées d'Allemagne sont de la peinture élémentaire. Et avec cela, un raffinement parfois sophistique ou alambiqué : les sauvages ne sont nullement simples. Le beau côté, c'est la vigueur mâle, la franchise intrépide des idées, des mots et des sentiments. Pourquoi faut-il que pas mal de grandeur factice se mêle à la grandeur vraie, dans ce théâtre de 1640 d'où devait sortir tout le développement théâtral de la France monarchique? Le génie est là, mais une civilisation conventionnelle l'enveloppe, et on a beau faire on ne porte pas la perruque impunément.

13 janvier 1863. — Lu *Polyeucte* et la *Mort de Pompée.* Malgré qu'on en ait, le grandiose de Corneille vous réconcilie avec son emphatique roideur et sa trop ingénieuse rhétorique. Mais c'est ce genre dramatique qui est faux et le goût français, qui est oratoire et théâtral, apparaît dès les premiers chefs-d'œuvre de sa période classique. Ses héros sont des rôles plutôt que des hommes : ils posent pour la magnanimité, la vertu, la gloire, bien plus qu'ils ne les réalisent; ils sont toujours en scène, regar-

dés par les autres ou par eux-mêmes. Chez eux, la gloire, c'est-à-dire la vie solennelle et l'opinion du public, remplace le naturel, devient le naturel. Ils ne parlent que *ore rotundo,* en cothurne et parfois en échasses. Et quels avocats consommés! Le drame français c'est un tournoi oratoire, un plaidoyer continuel, dans une journée où quelqu'un va mourir et où tous les personnages se dépêchent de profiter de la parole avant que l'heure fatale du silence ne sonne. Ailleurs la parole sert à faire comprendre l'action; dans la tragédie française l'action n'est qu'un motif honnête à parler, c'est le procédé destiné à extraire les plus beaux discours des gens engagés dans cette action, et qui l'aperçoivent à ses divers moments ou sous ses diverses faces. L'amour et la nature, le devoir et le penchant, et une dizaine d'autres antithèses morales sont les membres que fait gesticuler le fil du dramaturge et qui dessinent toutes les attitudes tragiques. Ce qui est vraiment curieux et amusant, c'est que le peuple le plus vif, le plus gai et le plus spirituel ait toujours entendu le genre noble de la façon la plus gourmée et la plus pompeuse. Mais c'était inévitable.

8 avril 1863. — Refeuilleté les trois mille cinq

cents pages des *Misérables* et cherché l'unité de cette vaste composition.

Les *Misérables* ont pour idée fondamentale ceci. La société engendre de tristes et affreuses misères (la prostitution, le vagabondage, la classe des gens sans aveu, les scélérats, les voleurs, les galériens, la guerre, les clubs révolutionnaires et les barricades). Elle doit se le dire et ne pas traiter comme de simples monstres tous ceux que frappe la loi. Humaniser la loi et l'opinion, relever les tombés comme les vaincus, créer une rédemption sociale, voilà la tâche. Et comment? diminuer les rébellions et les vices par la lumière, et convertir les coupables par le pardon, voilà le moyen. — Au fond, n'est-ce pas christianiser la société, en étendant la charité du pécheur jusqu'au condamné, en appliquant à cette vie déjà ce que l'Église applique plus volontiers à l'autre. Ramener à l'ordre et au bien par l'amour infatigable, au lieu d'écraser par la vindicte inflexible et par la justice farouche : telle est la tendance du livre. Elle est noble et grande. Mais elle est un peu optimiste et rappelle Rousseau. Il semble que l'individu soit toujours innocent et la société toujours responsable. En somme, l'idéal c'est (pour le XXme siècle) une sorte d'âge d'or démocratique, de république universelle, où la guerre, la peine de mort et le paupérisme auront disparu;

c'est la religion et la cité du progrès; en un mot c'est l'utopie du XVIIIme siècle reprise en grand. Beaucoup de générosité, mais pas mal de chimère. Et la chimère consiste dans une notion trop extérieure du mal. L'auteur ignore ou feint d'oublier l'instinct de perversité, l'amour du mal pour le mal, que contient le cœur humain. La grande et salutaire idée de l'ouvrage, c'est que l'honnêteté légale est une sanguinaire hypocrisie quand elle croit pouvoir séparer la société en élus et en réprouvés, et confond le relatif avec l'absolu. Le passage capital, c'est Javert déraillé qui renverse tout le système moral du rigide Javert, cet espion prêtre, ce policier rectiligne. Ce chapitre fait transparaître et transluire la charité sociale au travers de la stricte et inique justice. La suppression de l'enfer social, c'est-à-dire des flétrissures irréparables, des mépris sans terme et sans remède : cette idée est vraiment religieuse.

Et quant à l'érudition, au talent, au relief de l'exécution, l'ouvrage est étourdissant, stupéfiant presque. Son défaut est l'immensité des digressions et dissertations épisodiques, l'outrance dans toutes les combinaisons et dans toutes les thèses, je ne sais quoi de tendu, de spasmodique et de violent dans le style, qui est bien différent de l'éloquence naturelle et de la vérité vraie. L'effet est le malheur de

Victor Hugo, parce qu'il est le centre de son esthétique ; de là exagération, emphase, tic théâtral, tension de volonté. Puissant artiste, mais qui ne peut faire oublier l'artiste; modèle dangereux, car le maître lui-même rase déjà tous les écueils du grotesque, et va du sublime au repoussant, plutôt qu'il ne peut donner l'impression harmonieuse du beau. Aussi déteste-t-il Racine.

Quelle puissance philologique et littéraire que celle de Victor Hugo! Il possède toutes les langues contenues dans notre idiome, langues du palais, de la bourse, de la marine et de la guerre, de la philosophie et du bagne, langues des métiers et de l'archéologie, du bouquiniste et du puisatier. Tous les bric-à-brac de l'histoire et des mœurs, toutes les curiosités du sol et du sous-sol lui sont connus et familiers. Il semble avoir retourné son Paris et le savoir corps et âme comme on connaît sa poche. Mémoire prodigieuse, imagination fulgurante. C'est un visionnaire maître de ses rêves, qui manie à volonté les hallucinations de l'opium et du haschich sans en être dupe, qui a fait de la folie un de ses animaux domestiques, et chevauche de sang-froid le cauchemar, Pégase, l'Hippogriffe et la Chimère. Ce phénomène psychologique est du plus vif intérêt. — Victor Hugo dessine à l'acide sulfurique, il éclaire à la lumière électrique; il assourdit, aveugle

et entourbillonne son lecteur plutôt qu'il ne le charme ou le persuade. La force, à ce degré, est une fascination; sans captiver elle emprisonne; sans enchanter elle ensorcelle. Son idéal, c'est l'extraordinaire, le gigantesque, le renversant, l'incommensurable; ses mots caractéristiques, c'est *immense, colossal, énorme, géant, monstrueux.* Il trouve moyen d'outrer même l'enfantin et le naïf; la seule chose qui lui paraisse inaccessible, c'est le naturel. Bref, sa passion c'est la grandeur; son tort c'est l'excès; son cachet c'est le titanique, avec la dissonance bizarre de la puérilité dans la magnificence; sa partie faible c'est la mesure, le goût, le sentiment du ridicule, et l'esprit dans le fin sens du mot. — Victor Hugo est un Espagnol francisé; ou plutôt il a tous les extrêmes du sud et du nord, du Scandinave et de l'Africain; ce qu'il est le moins, c'est gaulois. Et par un caprice de la destinée, il est un des génies littéraires de la France du XIXme siècle! Ses ressources sont inépuisables et l'âge ne semble rien pouvoir sur lui. Quel bagage infini de mots, d'idées, de formes ne traîne-t-il pas avec lui; et quelle montagne d'œuvres il laisse derrière lui pour marquer son passage! Ses éruptions tiennent du volcan, et ce fabuleux travailleur continue à soulever, à disloquer, à broyer, à construire un monde de sa création, un monde hindou plutôt qu'hellénique.

Il m'émerveille; pourtant, je préfère les génies qui donnent le sentiment du vrai et qui augmentent la liberté intérieure. Chez Hugo on sent le cyclope et l'effort; je préfère encore l'arc sonore d'Apollon et le sourcil tranquille de Jupiter Olympien. Son type c'est le Satyre de la *Légende des siècles,* qui étouffe l'Olympe, entre la laideur du faune et la sublimité foudroyante du grand Pan.

7 août 1863. — Promenade après souper; ciel étincelant d'étoiles; voie lactée magnifique. Hélas! j'ai néanmoins le cœur pesant.....

Au fond de tout, je retrouve toujours l'incurable défiance de moi-même et de la vie, qui s'est convertie en indulgence pour le prochain, mais en abstention absolue pour mon compte. Tout ou rien! Ceci serait mon naturel, mon fond primitif, mon vieil homme. Et pourtant, pourvu qu'on m'aime un peu, qu'on pénètre un peu dans mon sentiment intime, je me sens heureux et ne demande presque rien d'autre. Les caresses d'un enfant, la causerie d'un ami suffisent à me dilater joyeusement. Ainsi j'aspire à l'infini et peu me contente déjà; tout m'inquiète et la moindre chose me calme. Je me suis surpris souvent à désirer mourir, et pourtant mon ambition de bonheur ne

dépasse guère celle de l'oiseau : des ailes! du soleil! un nid! Je m'obstine dans la solitude, par goût semble-t-il; non, c'est par dégoût, par honte d'avoir besoin d'autrui, par honte de l'avouer et par peur de river mon esclavage en le reconnaissant.

2 septembre 1863. — Comment nommer l'insaisissable sensation qui m'a persécuté ce matin dans le crépuscule du réveil? C'était une réminiscence, charmante, mais vague, sans nom, sans contour, comme une figure de femme entrevue par un malade dans l'obscurité de sa chambre et dans l'incertitude du délire. J'avais le sentiment distinct que c'était une figure sympathique rencontrée quelque part et qui m'avait ému un jour, puis retombée avec le temps dans les catacombes de l'oubli. Mais tout le reste était confus, le lieu, l'occasion, la personne même, car je ne voyais pas son visage ni son expression. Le tout était comme un voile voltigeant sous lequel serait cachée l'énigme du bonheur. Et j'étais assez éveillé pour être sûr que ce n'était point un rêve.

Voilà donc la dernière trace des choses qui s'engloutissent en nous, des souvenirs qui meurent : un feu follet impalpable éclairant une impression

indécise, dont on ne sait si c'est une douleur ou un plaisir ; une lueur sur un sépulcre. Que c'est bizarre ! Je pourrais presque appeler cela les revenants de l'âme, les ressentiments du bonheur, les mânes de nos émotions mortes. Si par supposition (et le Talmud l'affirme peut-être), chaque élan d'amour engendre involontairement un génie invisible qui aspire à l'existence complète, si ces lueurs qui ne sont pas devenues des êtres errent dans les limbes de notre âme, comment s'étonner de ces apparitions étranges qui viennent visiter notre chevet ? Le fait est que je n'ai pu forcer le fantôme à me dire son nom, ni cette réminiscence à reprendre de la netteté.

Sous quel mélancolique aspect peut se présenter la vie quand on suit le courant de ces pensées rêveuses ! C'est comme un vaste naufrage nocturne où cinquante voix aimantes appellent au secours, mais où l'implacable vague montante éteint successivement tous les cris, sans qu'on ait pu serrer une main ni donner le baiser d'adieu dans ces ténèbres de mort. De ce point de vue, la destinée paraît âpre, sauvage, cruelle, et le tragique de la vie se dresse comme un roc au milieu des eaux plates de la trivialité quotidienne. Impossible de n'être pas sérieux devant l'indéfinissable inquiétude que produit en nous ce spectacle. La surface des choses est

riante ou banale, mais la profondeur est austère et formidable. Dès qu'on touche aux choses éternelles, aux destinées de l'âme, à la vérité, au devoir, aux secrets de la vie et de la mort, on devient grave en dépit qu'on en ait.

L'amour sublime, unique, invincible, mène tout droit au bord du grand abîme, car il parle immédiatement d'infini et d'éternité. Il est éminemment religieux. Il peut même devenir religion. Quand tout autour de l'homme chancelle, vacille, tremble et s'obscurcit dans les lointaines obscurités de l'inconnu, quand le monde n'est plus que fiction ou féerie et l'univers que chimère, quand tout l'édifice des idées s'évanouit en fumée et que toutes les réalités se convertissent en doute, quel point fixe peut encore rester à l'homme ? C'est le cœur fidèle d'une femme. C'est là qu'on peut appuyer sa tête, pour reprendre du courage à la vie, de la foi en la Providence, et, s'il le faut, pour mourir en paix avec la bénédiction sur les lèvres. Qui sait si l'amour et sa béatitude, cette évidente manifestation d'une harmonie universelle des choses, n'est pas la meilleure démonstration d'un Dieu souverainement intelligent et paternel, comme elle est le plus court chemin pour aller à lui ? L'amour est une foi, et une foi appelle l'autre. Cette foi est une félicité, une lumière et une force. On n'entre

que par là dans la chaîne des vivants, des réveillés, des heureux, des rachetés, des vrais hommes qui savent ce que vaut l'existence et qui travaillent à la gloire de Dieu et de la vérité. Jusque-là on ne fait que babiller, bredouiller, perdre ses jours, ses facultés et ses dons, sans but, sans joie réelle, comme un être infirme, invalide, inutile et qui ne compte pas.

C'est peut-être par l'amour que je reviendrai à la foi, à la religion, à l'énergie, à la concentration. Il me semble du moins que, si je trouvais ma pareille et ma compagne unique, tout le reste me viendrait par surcroît, comme pour confondre mon incrédulité et pour faire rougir ma désespérance. Crois donc à la paternelle Providence et ose aimer !

25 novembre 1863. — La prière est l'arme essentielle des religions. Celui qui ne peut plus prier parce qu'il doute s'il y a un être à qui monte la prière et d'où retombent les bénédictions, celui-là est cruellement solitaire et prodigieusement appauvri. Pour toi, que crois-tu là-dessus ? A ce moment cela serait difficile à dire. Toutes tes croyances positives sont à l'étude, prêtes à toute métamorphose. La vérité avant tout, même quand elle nous dérange et nous bouleverse ! Mais ce que je crois,

c'est que la plus haute idée que nous pourrons nous faire du principe des choses sera la plus vraie, et que la plus vraie vérité sera celle qui rendra l'homme le plus harmonieusement bon, le plus sage, le plus grand et le plus heureux.

Mon credo est à la refonte. Je crois cependant encore en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Je crois à la sainteté, à la vérité, à la beauté; je crois à la rédemption de l'âme par la foi au pardon. Je crois à l'amour, au dévouement, à l'honneur. Je crois au devoir et à la conscience morale. Je crois même à la prière. Je crois aux intuitions fondamentales du genre humain, et aux grandes affirmations des inspirés de tous les temps. Je crois que notre nature supérieure est notre vraie nature.

Peut-il sortir de là une théologie et une théodicée? probablement, mais à cette heure même je ne la vois pas distinctement. Il y a si longtemps que je n'ai point regardé du côté de *ma* métaphysique, et que je vis dans la pensée d'autrui. J'en suis même à me demander si la cristallisation de mes dogmes est nécessaire. Oui, pour prêcher et agir; moins pour étudier, contempler et s'instruire.

4 décembre 1863. — Tout le secret pour rester jeune en dépit des années et même des cheveux

blancs, c'est de protéger en soi l'enthousiasme par la poésie, la contemplation et la charité, c'est-à-dire plus brièvement par le maintien de l'harmonie dans l'âme. Quand chaque chose est à sa place en nous, nous pouvons rester en équilibre avec l'œuvre de Dieu. L'enthousiasme grave pour l'éternelle beauté et pour l'ordre éternel, la raison émue et la bonté sereine, tel est peut-être le fond de la sagesse.

La sagesse! quel thème inépuisable! Une sorte d'auréole paisible entoure et illumine cette pensée qui résume tous les trésors de l'expérience morale, et qui est le fruit le plus mûr d'une vie bien employée. La sagesse ne vieillit pas, car elle est l'expression de l'ordre même, c'est-à-dire de l'éternel. Le sage seul tire de la vie et de chaque âge toute leur saveur, parce qu'il en sent la beauté, la dignité et le prix. Les fleurs de la jeunesse se fanent; mais l'été, l'automne et même l'hiver de l'existence humaine ont leur majestueuse grandeur que le sage reconnaît et glorifie. Voir toutes choses en Dieu, faire de sa propre vie la traversée de l'idéal, vivre avec gratitude, recueillement, douceur et courage: c'est le magnifique point de vue de Marc-Aurèle. Y ajouter l'humilité qui s'agenouille et la charité qui se dévoue, c'est la sagesse des enfants de Dieu, c'est la joie immor-

telle des vrais chrétiens. — Mais quel mauvais christianisme que celui qui médit de la sagesse et qui s'en passe! Dans ce cas j'aime mieux la sagesse, qui est une justice rendue à Dieu, même dans cette vie. Le signe d'une fausse conception religieuse, c'est de faire ajourner la vie et de faire distinguer le saint homme de l'homme vertueux. Cette erreur est bien un peu celle de tout le moyen âge et peut-être celle du catholicisme dans son essence. Mais le christianisme vrai doit être purgé de cette erreur funeste. La vie éternelle n'est point la vie future, c'est la vie dans l'ordre, la vie en Dieu, et le temps doit apprendre à se voir comme un mouvement de l'éternité, comme une ondulation de l'océan de l'être. Vivre, en maintenant sa conscience *sub specie æterni,* c'est être sage; vivre, en personnifiant l'éternel, c'est être religieux.

*

Qu'est-ce que la distinction? la conscience calme d'une supériorité de nature ou de culture, la conséquence du respect de soi-même. La distinction est l'aristocratie des dehors et des manières; c'est autre chose encore que le mérite, ou la supériorité, ou la grandeur. C'est une notion esthétique.

*

L'égalitarisme, après avoir retranché les inégalités conventionnelles, les privilèges arbitraires, les injustices historiques, s'insurge à son tour contre les inégalités de mérite, de capacité, de vertu ; de principe juste, il devient principe injuste. L'inégalité est aussi vraie et aussi juste que l'égalité, il ne s'agit que de s'entendre. Mais c'est précisément ce qu'on ne veut pas. Les passions ont horreur de la lumière, et l'égalitarisme est une haine qui veut se faire passer pour un amour.

*

Si nationalité, c'est consentement, État, c'est contrainte.

*

Liberté, égalité, mauvais principes ! Le vrai principe humain c'est la justice. Et la justice envers le faible, c'est la protection ou la bonté.

*

2 avril 1864. — Giboulées et caprices d'avril, ondées de soleil suivies de rayons de pluie, accès de pleurs et de rires du ciel quinteux, coups de vent, bourrasques. Le temps ressemble à une petite fille mutine qui change d'aspect et de volonté vingt fois dans la même heure. C'est un bienfait pour les plantes, c'est l'afflux de la vie dans les veines du printemps. Le cirque des montagnes de notre vallée est tendu de blanc jusqu'au pied, mais deux heures de soleil fondraient cette neige légère. Nouveau caprice, simple décoration prête à se rouler au sifflet du machiniste.

Comme on sent bien l'infixable mobilité de toute chose! Apparaître et s'évanouir, c'est là toute la comédie de l'univers, c'est la biographie de tous les individus, quelle que soit la durée du cycle d'existences qu'ils décrivent. Toute vie est l'ombre d'une fumée, un geste dans le vide, un hiéroglyphe tracé un moment sur le sable et qu'un souffle efface le moment d'ensuite, la bulle d'air qui vient s'ouvrir et crépiter à la surface du grand fleuve de l'être, une apparence, une vanité, un néant. Mais ce néant est pourtant le symbole de l'être univer-

sel, et cette bulle éphémère est le raccourci de l'histoire du monde.

L'homme qui a aidé imperceptiblement à l'œuvre du monde a vécu ; l'homme qui en a pris quelque peu conscience a vécu aussi. L'homme simple sert par son action et comme rouage ; le penseur sert par sa pensée et comme lumière ; le méditatif qui relève et console et soutient ses compagnons de route, mortels et fugitifs comme lui, fait mieux encore : il réunit les deux autres utilités. L'action, la pensée, la parole, ce sont trois modes égaux de la vie humaine. L'artisan, le savant, l'orateur, sont tous les trois ouvriers de Dieu. Faire, trouver, enseigner : les trois choses sont du travail, les trois sont bonnes, les trois sont nécessaires. Feux follets, nous pouvons néanmoins laisser une trace ; météores, nous pouvons prolonger notre inanité périssable dans le souvenir des hommes ou du moins dans la contexture des événements ultérieurs. Tout disparaît, mais rien ne se perd, et la civilisation ou cité de l'homme n'est que l'immense pyramide spirituelle construite avec les œuvres de tout ce qui a vécu sous la forme d'être moral, comme nos montagnes calcaires sont formées par des débris de myriades de milliards d'êtres anonymes qui ont vécu sous la forme d'animaux microscopiques.

5 avril 1864. — Lu pour la deuxième fois le *Prince Vitale,* avec admiration et presque éblouissement. Quelle richesse d'idées, de faits, de couleurs, quelle érudition, que de malice, d'esprit, de science et de talent, et quel irréprochable fini dans le style! quelle limpidité dans la profondeur! Sauf l'abandon et la cordialité, l'auteur réunit tous les genres de mérite, de culture et d'habileté. On ne saurait être plus pénétrant, plus nuancé et plus libre d'esprit que ce fascinateur ironique et caméléonien. Victor Cherbuliez comme le sphinx peut jouer de toutes les lyres et se joue de tout, avec une sérénité *gœthesque.* Il semble que la passion, la douleur et l'erreur n'aient pas de prise sur cette âme impassible. La clef de cette pensée c'est la Phénoménologie de l'esprit de Hegel, retravaillée par la Grèce et la France. Sa foi, s'il en a une, c'est celle de Strauss: l'Humanisme. Mais il est parfaitement maître de lui et de sa parole et se gardera bien de jamais rien prêcher prématurément.

Qu'y a-t-il tout au fond de cette source profonde? En tout cas, il y a l'esprit le plus déniaisé et le plus dépréoccupé qui se puisse voir. On dirait qu'il sait tout ce qu'il veut, sans avoir la peine de l'apprendre. C'est un Méphistophélès calme, d'une politesse accomplie, d'une grâce souriante et d'une

exquise urbanité. Et Méphisto est un galant joaillier; et ce joaillier est un subtil musicien; et ce beau diseur, fin comme l'ambre, se moque de nous. Sa malice consiste à tout deviner sans se laisser deviner lui-même, et à faire pressentir qu'il tient dans sa main le secret universel, mais qu'il n'ouvrira cette main qu'à son heure, et s'il lui plaît. Victor Cherbuliez ressemble un peu à Proudhon et jongle avec les antinomies pour ébouriffer le bourgeois. Ainsi il s'amuse à persifler Luther et la Réforme en faveur de la Renaissance. Les angoisses de la conscience ne semblent pas son fait. Son tribunal suprême, c'est la raison. Il est bien hégélien et intellectualiste par son fond. Mais c'est une magnifique organisation. Seulement, il doit être antipathique aux hommes de devoir qui font du renoncement, du sacrifice et de l'humilité, la mesure de la valeur individuelle.

18 septembre 1864. — Le respect et la justice se tiennent de près. Qui ne respecte rien se met lui-même au-dessus de tout comme le roi absolu au-dessus des lois. Tous les petits égalitaires sont donc une fourmilière de petits tyrans. Et la démocratie ainsi entendue n'est que la curée des égoïsmes vaniteux, qui n'ont plus d'autre mesure que

l'arithmétique et parfois que la poudre à canon. Disons mieux. Chaque régime a sa menace intérieure et son danger propre. La démocratie, à tout prendre, est l'héritière légitime de la monarchie et de l'aristocratie. Mais sa maladie latente, son vice congénial, c'est le délaissement du devoir, son remplacement par l'envie, l'orgueil et l'indépendance, en un mot c'est la disparition de l'obéissance amenée par une fausse notion de l'égalité.

Si la démocratie n'est que le rabaissement systématique des supériorités légitimes et acquises, la décapitation jalouse des mérites véritables, elle s'identifie avec la démagogie. Mais rien ne dure que ce qui est juste, et la démocratie, devenue injuste, périra nécessairement.

Protection de tous les êtres faibles, maintien de tous les droits, honneur à tous les mérites, emploi de toutes les capacités, ces maximes de l'État juste respectent à la fois l'égalité de droit et l'inégalité de fait parce que c'est l'activité individuelle, l'énergie spontanée et libre, l'homme réel qu'elles considèrent et non une formule abstraite.

Les principes abstraits donnent le résultat inverse de celui auquel ils aspirent. Ainsi la fraternité aboutit à la Terreur, et l'égalité à l'irrévérence. — Améliorez l'homme, rendez-le plus juste, plus moral, plus humble, plus pur, c'est la seule

réforme qui n'ait aucun inconvénient corrélatif. Les institutions ne valent que ce que vaut l'homme qui les applique.

19 septembre 1864. — Vécu deux heures avec une belle âme, celle d'Eugénie de Guérin, la pieuse héroïne de l'amour fraternel. Que de pensées, de sentiments et de douleurs dans ce *Journal* de six années! Comme il fait rêver, réfléchir et vivre! Il me produit une impression nostalgique, à peu près comme certaines mélodies oubliées dont l'accent remue le cœur on ne sait pourquoi. J'ai revu comme des sentiers lointains, des échappées de jeunesse, entendu des voix confuses, des échos de mon passé. Pureté, mélancolie, piété, mille ressouvenirs d'une ancienne existence, des formes insaisissables et fantastiques comme les ombres fugitives d'un songe au réveil ont commencé leur ronde devant le lecteur étonné.

20 septembre 1864. — Relu de droite et de gauche le volume d'Eugénie de Guérin avec un attrait grandissant. Tout est cœur, verve, élan dans ces pages intimes, frappantes de sincérité et brillantes de secrète poésie. Ame grande et forte, esprit net,

distinction, élévation, vivacité d'un talent qui s'ignore, vie cachée et profonde, rien ne manque à cette Sévigné des champs qui doit se retenir des deux mains pour ne pas écrire en vers, tant le don de rendre était inné en elle.

16 octobre 1864. — Je viens de relire une partie du journal d'Eugénie de Guérin. Il m'a un peu moins charmé que la première fois. L'âme me paraît aussi belle, mais l'existence d'Eugénie est par trop vide et le cercle d'idées qui l'occupe est par trop restreint.

Il est merveilleux et touchant de voir combien peu d'espace suffit à une pensée pour déployer ses ailes, mais ce tournoiement dans une cellule finit néanmoins par lasser les esprits qui ont l'habitude d'embrasser plus d'objets dans le champ de leur vision. Au lieu d'un jardin, le monde; au lieu d'un bréviaire, tous les livres; au lieu de trois ou quatre têtes, tout un peuple et toute l'histoire, — voilà ce que notre nature virile et philosophique réclame. Nous voulons plus d'air, plus d'espace, plus d'horizon, plus de connaissances positives, et nous finissons par étouffer dans cette petite cage où se meut Eugénie, quoique la brise du ciel y souffle et que le rayon des étoiles y arrive.

27 octobre 1864 (Promenade de la Treille). — Aspect du paysage ce matin : lucidité parfaite; on eût distingué une guérite sur le Vouache[1]. Ce clair soleil rasant avait mis le feu à tout l'écrin des couleurs automnales : l'ambre, le safran, l'or, le soufre, l'ocre, l'orange, le roux, le cuivré, l'aigue-marine, l'amarante, resplendissaient sur les derniers feuillages encore pendus aux rameaux ou déjà tombés au pied des arbres. C'était délicieux. Le pas martial de nos deux bataillons se rendant à la plaine des exercices, le scintillement des fusils, le chant des clairons, la netteté mordante des façades encore humides, la transparente fraîcheur de toutes les ombres, respiraient une gaieté salubre et intellectuelle.

Il y a deux formes de l'automne : le type vaporeux et rêveur, le type coloré et vif; presque la différence des deux sexes. Le mot d'automne n'est-il pas des deux genres? Ou bien chaque saison serait-elle bissexuelle à sa façon ? Chacune aurait-elle sa gamme mineure et sa gamme majeure, ses deux côtés de lumière et d'ombre, de douceur et de force? C'est possible. Tout ce qui est complet est double : chaque visage a deux profils, chaque médaille deux

[1] Colline qui ferme l'horizon de Genève au sud-ouest.

faces. L'automne vermeil, c'est l'activité vigoureuse; l'automne cendrée, c'est le sentiment méditatif; l'un s'épanche au dehors, l'autre rentre en soi-même. Hier on pensait aux morts; aujourd'hui on fera vendange.

16 novembre 1864. — Appris la mort de***. La volonté et l'intelligence ont duré jusqu'à l'épanchement dans les méninges qui a tout suspendu.

Une bulle d'air dans le sang, une goutte d'eau dans le cerveau, et l'homme se détraque, sa machine s'écroule, sa pensée s'évanouit, le monde disparaît comme un rêve au matin. A quel fil d'araignée est suspendue notre existence individuelle! Fragilité, apparence, néant. N'était notre distraction et notre puissance d'oubli, toute la féerie qui nous entraîne et nous entoure ne nous paraîtrait qu'un spectre solaire dans les ténèbres, une vision vaine, une hallucination fugitive. Apparu, disparu, — c'est toute l'histoire d'un homme, comme celle d'un monde et celle d'un infusoire.

Le temps est l'illusion suprême. Il n'est que le prisme intérieur par lequel nous décomposons l'être et la vie, le mode sous lequel nous apercevons successivement ce qui est simultané dans l'idée. L'œil ne voit pas une sphère tout à la fois,

quoique la sphère existe tout à la fois; il faut ou bien que la sphère tourne devant l'œil qui la regarde ou que l'œil fasse le tour de la sphère contemplée. Dans le premier cas, c'est le monde se déroulant ou semblant se dérouler dans le temps, dans le second cas, c'est notre pensée qui analyse et recompose successivement. Pour l'intelligence suprême, il n'y a point de temps; ce qui sera est. Le temps et l'espace sont l'émiettement de l'infini à l'usage des êtres finis. Dieu les permet pour n'être pas seul. C'est le mode sous lequel les créatures sont possibles et concevables. Ajoutons que c'est aussi cette échelle de Jacob, aux échelons innombrables, par lesquels la création remonte au créateur, participe à l'être, goûte à la vie, entrevoit l'absolu, et peut adorer le mystère insondable de l'infinie divinité. C'est là l'autre côté de la question. Notre vie n'est rien, il est vrai, mais notre vie est divine. Un souffle de la nature nous anéantit, mais nous dépassons la nature en pénétrant, au delà de sa fantasmagorie prodigieuse, jusqu'à l'immuable et l'éternel. Échapper par l'extase intérieure au tourbillon du temps, s'apercevoir *sub specie æterni,* c'est le mot d'ordre de toutes les grandes religions des races supérieures; et cette possibilité psychologique est le fondement de toutes les grandes espérances. L'âme peut être immortelle

parce qu'elle est apte à s'élever jusqu'à ce qui ne naît point et ne meurt point, jusqu'à ce qui existe substantiellement, nécessairement, invariablement, c'est-à-dire jusqu'à Dieu.

*

Les germes de tout sont dans chaque cœur, et les plus grands criminels comme les plus grands héros ne sont que des manières d'être de nous-mêmes. Seulement le mal se fait tout seul et le bien demande du courage.

*

Au fond de toute chose est la tristesse, comme au bout de tous les fleuves est l'Océan. — En pourrait-il être autrement dans un monde où rien ne dure, où tout ce que nous avons aimé, aimons ou aimerons doit mourir? La mort, voilà donc le secret de la vie? Le deuil enveloppe, de près ou de loin, l'âme qui se recueille, comme la nuit enveloppe l'univers.

*

Sans passion l'homme n'est qu'une force latente, qu'une possibilité, comme un caillou qui attend le choc du fer pour rendre des étincelles.

*

On devient dévot par mille raisons diverses, par imitation et par excentricité, par respect humain et par bravade, par honte du passé et par terreur de l'avenir, par faiblesse et par orgueil, par plaisir et par punition, pour pouvoir juger et pour n'être pas jugé, en un mot on devient dévot par mille causes; on n'est vraiment religieux que par religion.

*

Savoir suggérer, c'est la grande finesse pédagogique. Pour cela, il faut deviner ce qui intéresse, et lire dans l'âme enfantine comme dans un cahier de musique. Alors rien qu'en changeant de clef, on maintient l'attrait et l'on change la chanson.

*

17 janvier 1865. — Il est doux de sentir noblement, c'est-à-dire d'habiter au-dessus des marécages de la vulgarité. L'américanisme manufacturier, la démagogie césarienne conduisent également à la multiplication des foules dominées par l'appétit, applaudissant au charlatanisme, vouées au culte de Mammon et du plaisir et n'adorant que la force. Mesquin échantillon de l'homme que cette majorité croissante! Restons fidèles aux autels de l'idéal. — Il serait possible que les spiritualistes devinssent les stoïciens d'une nouvelle ère de domination des Césars. Le naturalisme matérialiste a le vent dans la voile, et un universel abaissement moral se prépare. N'importe, pourvu que le sel ne perde pas sa saveur, et que les amis de la vie supérieure conservent le feu de Vesta. Le bois lui-même peut étouffer la flamme, mais si la flamme persiste le bûcher n'en sera que plus splendide à son tour. Le prodigieux déluge démocratique ne fera pas le mal que l'invasion des Barbares n'a pu faire, il ne noiera pas immédiatement les résultats de la haute culture, mais il faut se résigner à ce qu'il commence par tout enlaidir et par tout vulgariser.

Il est clair que la délicatesse esthétique, l'élégance, la distinction, la noblesse; il est évident que l'atticisme, l'urbanité, le suavé et l'exquis, le fin et le nuancé, tout ce qui fait le charme d'une littérature choisie et d'une culture aristocratique s'évanouit à la fois avec la société qui lui correspond. — Si, comme le dit, je crois, Pascal[1], à mesure qu'on est plus développé on trouve plus de différences entre les hommes, on ne peut dire que l'instinct démocratique développe beaucoup l'esprit, puisqu'il fait croire à l'égalité des mérites en vertu de la similitude des prétentions.

20 mars 1865. — Appris de nouveaux cas d'indiscipline. Notre jeunesse devient de plus en plus indocile et semble prendre pour devise : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Le bambin veut avoir les privilèges du jeune homme et le jeune homme entend conserver ceux du gamin. Au fond, ceci est la conséquence régulière de notre système de démocratie égalitaire. Dès que la différence de qualité est officiellement égale à zéro en politique, il est

[1] Pascal dit : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. »

clair que l'autorité de l'âge, de la science et de la fonction disparaît.

Le seul contrepoids de l'égalitarisme, c'est la discipline militaire. Aux galons, à la salle de police, au cachot ou au passer par les armes, il n'y a pas de réplique. Mais n'est-il pas curieux que le régime du droit individuel aboutisse simplement au respect de la force ? Jacobinisme amène césarisme, le régime de la langue conduit au régime du sabre. Démocratie et liberté sont deux. La république suppose des mœurs ; point de mœurs sans l'habitude du respect ; point de respect sans humilité. Or la prétention que tout homme a les qualités du citoyen, par le seul fait qu'il est né il y a vingt et un ans, équivaut à dire que le travail, le mérite, la vertu, le caractère, l'expérience ne sont rien ; et dire que chacun devient l'égal de tous les autres machinalement et végétativement, c'est détruire l'humilité. Cette prétention anéantit jusqu'au respect de l'âge : car, l'électeur de vingt et un ans valant celui de cinquante, l'individu de dix-neuf ans n'a aucune raison sérieuse de se croire en rien l'inférieur de son aîné d'une ou deux années. C'est ainsi que la fiction de l'ordre politique finit par aller à fin contraire de son but. Le but est d'augmenter la somme de la liberté, et le résultat est de la diminuer pour tous.

L'État moderne est calqué sur la philosophie de l'atomisme. L'âme nationale, l'esprit public, la tradition, les mœurs disparaissent comme des entités creuses ; il ne reste plus que les forces moléculaires et l'action des masses pour créer le mouvement. La théorie identifie alors la liberté avec le caprice. La raison collective et la tradition séculaire ne sont plus que des bulles de savon que le moindre grimaud dissipe d'une chiquenaude.

Est-ce que je m'insurge contre la démocratie ? Nullement. Fiction pour fiction, c'est la moins mauvaise. Mais il est bon qu'on ne confonde point ses promesses avec des réalités. La fiction est celle-ci : le gouvernement démocratique postule que la presque totalité des électeurs soient éclairés, libres, honnêtes et patriotes. Or cela est une chimère. La majorité se compose nécessairement des plus ignorants, des plus pauvres et des moins capables; donc l'État est à la merci du hasard et des passions, et il finit toujours par succomber une fois ou l'autre aux conditions téméraires qui sont faites à son existence. Celui qui se condamnerait à vivre debout sur la corde tendue doit inévitablement tomber ; il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire ce résultat.

3 avril 1865. — Quel médecin vaut pour la puissance une étincelle de bonheur et un seul rayon d'espoir ? Le grand ressort de la vie est dans le cœur. La joie est l'air vital de notre âme. La tristesse est un asthme compliqué d'atonie. Notre dépendance des circonstances ambiantes va croissant avec notre affaiblissement, et notre rayonnement fait au contraire notre liberté. La santé est la première des libertés, et le bonheur donne la force qui est la base de la santé. Rendre heureux quelqu'un, c'est donc rigoureusement augmenter son être, doubler l'intensité de sa vie, le révéler à lui-même, le grandir et parfois le transfigurer. Le bonheur efface la laideur et même fait la beauté de la beauté. Il faut, pour en douter, n'avoir jamais vu s'éveiller dans un regard limpide la lueur des premières tendresses. L'aurore même est inférieure à cette merveille.

Pour la philosophie matérialiste le beau n'est qu'une rencontre fortuite, par conséquent rare; pour la philosophie spiritualiste le beau est la règle, la loi, l'universel, à quoi revient toute forme sitôt que l'accident se retire.

Pourquoi sommes-nous laids ? parce que nous ne sommes pas dans l'état angélique, parce que nous sommes mauvais, moroses, malheureux.

L'héroïsme, l'extase, la prière, l'amour, l'enthousiasme tracent l'auréole autour d'un front, parce qu'ils dégagent l'âme qui rend transparente son enveloppe et rayonne ensuite autour d'elle. La beauté est donc un phénomène de spiritualisation de la matière; elle est un *emparadisement* momentané de l'objet ou de l'être privilégié, et comme une faveur tombée du ciel sur la terre pour rappeler le monde idéal. L'étudier c'est donc platoniser presque inévitablement. Comme un puissant courant électrique peut rendre les métaux lumineux et révèle leur essence par la couleur de leur flamme, de même la vie intense et la joie suprême embellissent jusqu'à l'éblouissement un simple mortel. Ainsi l'homme n'est jamais plus vraiment homme que dans l'état divin.

L'idéal est plus vrai que le réel en somme; car l'idéal est le moment éternel des choses périssables : il est leur type, leur chiffre, leur raison d'être, leur formule dans le livre du Créateur, par conséquent leur expression la plus juste en même temps que la plus sommaire.

11 avril 1865. — Mesuré, essayé le plaid gris de perle par lequel on désirait remplacer mon châle montagnard. Le vieux serviteur, qui m'a accompa-

gné depuis dix ans dans toutes mes excursions et qui me rappelle tant de souvenirs poétiques et charmants, me plaît mieux que son brillant successeur, bien que celui-ci me soit offert par une main amie. Mais rien peut-il tenir lieu du passé? et les témoins de notre vie, quoique inanimés, n'ont-ils pas un langage pour nous? Glion, Villars, Albisbrunnen, le Righi, le Chamossaire et tant d'autres endroits ont laissé quelque chose d'eux-mêmes dans les mailles de ce tissu qui fait partie de ma biographie intime.

Le plaid est d'ailleurs le seul vêtement chevaleresque du voyageur actuel, le seul qui puisse être utile à d'autres qu'à lui, et rendre aux dames les services les plus variés. Que de fois le mien leur a servi de coussin, de manteau, d'abri sur les humides gazons de l'alpage, ou sur les sièges de roc dur, ou contre la fraîcheur de l'ombre des sapins, lors des haltes, des marches, des lectures ou des causeries de la vie de montagne! Que d'aimables sourires il m'a valus! Jusqu'à ses accrocs, tout m'en est cher, car ses blessures sont des anecdotes, ses cicatrices sont des chevrons.

C'est un noisetier sous Jaman, c'est une courroie à la Frohnalp, c'est une ronce à Charnex qui ont fait les meurtrissures; ce sont chaque fois des aiguilles de fée qui ont réparé ces mêmes avaries.

Mon vieux manteau, que je vous remercie,
Car c'est à vous que je dois ces plaisirs !

Et n'a-t-il pas été pour moi un ami dans la souffrance, un compagnon de la bonne et de la mauvaise fortune ? Il me fait penser à cette tunique du centaure que l'on n'arrachait pas sans enlever la chair et le sang de son maître. Je n'en ferai pas volontiers le sacrifice, par piété envers ma jeunesse évanouie et par gratitude envers la destinée. Cette loque a pour chaîne des impressions alpestres et pour trame des affections. Elle chante aussi à sa manière :

Pauvre bouquet, fleurs aujourd'hui fanées !

Et cette chanson mélancolique est de celles qui remuent le cœur, tandis que les oreilles profanes ne la comprennent ni ne l'entendent.

Quel coup de stylet que ce mot-là : Tu as été ! quand le sens nous en devient absolument clair. On se sent dès lors enfoncer graduellement dans sa fosse. Ce parfait défini sonne le glas de nos illusions sur nous-mêmes. Ce qui est passé est passé. Les cheveux gris ne redeviendront plus des boucles noires ; les forces, les facultés, les attraits de la jeunesse sont partis avec les beaux jours :

Plus d'amour, partant plus de joie.

Qu'il est dur de vieillir, quand on a manqué la vie, qu'on n'a ni la couronne virile ni la couronne paternelle. Qu'il est triste de sentir son intelligence baisser avant d'avoir fait son œuvre, et le corps décliner avant de s'être vu renaître dans ceux qui doivent nous fermer les yeux et honorer notre nom. Comme la tragique solennité de l'existence nous frappe quand nous entendons un matin à notre réveil ce mot lugubre : Trop tard! Le sablier est tourné, le terme est échu ! Tu n'as pas moissonné, tant pis! Tu as rêvé, dormi, oublié, tant pis ! Chacun se récompense ou se punit lui-même. A qui et de qui te plaindrais-tu ? — Hélas!

21 avril 1865 (Mornex). — Matinée enivrante de beauté, fraîche comme un cœur de seize ans et couronnée de fleurs comme une fiancée. La poésie de la jeunesse, de l'innocence et de l'amour m'a inondé l'âme. Jusqu'à ces vapeurs légères qui erraient dans le fond des plaines, image de la pudeur qui voile les attraits et enveloppe de mystère les plus douces pensées de la vierge, tout caressait mes yeux et parlait à mon imagination. Journée nuptiale et religieuse. Aussi les matines qui sonnaient à quelque village éloigné s'harmonisaient merveilleusement avec l'hymne de la nature.

Priez, disaient-elles, adorez, aimez le Dieu paternel et bienfaisant! C'était l'accent de Haydn, l'allégresse enfantine, la gratitude naïve, la joie rayonnante et paradisiaque où n'apparaissent pas encore le mal et la douleur ; le ravissement ingénu et sacré d'Ève au premier jour de son réveil dans le monde naissant. Que l'émotion et l'admiration sont une bonne chose! C'est le pain des anges, l'aliment éternel des chérubins et des séraphins.

Je n'ai pas encore senti l'air aussi pur, aussi vivifiant, aussi éthéré, depuis cinq jours bientôt que je suis ici. C'est déjà une béatitude que de respirer. On comprend les délices de l'existence d'oiseau, l'émancipation de la pesanteur, la vie lumineuse et empyréenne qui flotte dans l'espace bleu et joint d'un coup d'aile tous les horizons. Il faut avoir beaucoup d'air au-dessous de soi pour connaître cet affranchissement intérieur et cette légèreté de l'être. Chaque élément a sa poésie, mais la poésie de l'air, c'est la liberté. — Voyons, rêveur, à l'ouvrage!

25 juin 1865. — On peut deviner le pourquoi d'une larme et le trouver trop délicat à rendre. Une larme peut être le résumé poétique de tant d'impressions simultanées, la quintessence com-

binée de tant de pensées contraires! C'est comme une goutte de ces élixirs précieux de l'Orient qui contiennent l'esprit de vingt plantes confondu en un seul arome. Parfois même, c'est le trop plein de l'âme qui déborde de la coupe de la rêverie. — Ce qu'on ne peut, ce qu'on ne sait, ce qu'on ne veut pas dire; ce qu'on refuse de s'avouer à soi-même; les désirs confus, les peines secrètes, les chagrins étouffés, les résistances sourdes, les regrets ineffables, les émotions combattues, les troubles cachés, les craintes superstitieuses, les souffrances vagues, les pressentiments inquiets, les chimères contrariées, les meurtrissures faites à notre idéal, les langueurs inapaisées, les espérances vaines, la multitude des petits maux indiscernables qui s'accumulent lentement dans un recoin du cœur, comme l'eau qui perle sans bruit à la voûte d'une caverne obscure : toutes ces agitations mystérieuses de la vie intérieure aboutissent à un attendrissement, et l'attendrissement se concentre en une larme, diamant liquide sur le bord des paupières.

Les larmes expriment du reste aussi bien la joie que la tristesse. Elles sont le symbole de l'impuissance de l'âme à contenir son émotion et à rester maîtresse d'elle-même. La parole est une analyse; quand nous sommes bouleversés par la sensation ou par le sentiment, l'analyse cesse, et avec elle la

parole et la liberté. Notre unique ressource, après le silence et la stupeur, c'est le langage d'action, la mimique. L'oppression de la pensée nous ramène au degré antérieur à l'humanité, au geste, au cri, au sanglot, et enfin à la défaillance, à l'évanouissement. C'est-à-dire qu'incapables de supporter l'excès de nos sensations comme hommes, nous retombons successivement à l'étage de l'être animé, puis de l'être végétal. Dante s'évanouit à tout instant dans son voyage infernal. Et rien ne peint mieux la violence de ses émotions et l'ardeur de sa pitié.

..... Et la joie intense? Elle se recueille aussi et se tait. Parler c'est disperser. Le discours isole et localise la vie en un point, il l'éparpille à la circonférence de l'être, il analyse, il ne traite que d'une chose à la fois; il décentralise ainsi l'émotion et la réfrigère par cela même. Le cœur préfère rester concentré sur son sentiment qu'il réchauffe et protège; son bonheur est méditatif, silencieux; il s'écoute palpiter, il se déguste religieusement lui-même.

8 août 1865 (Gryon sur Bex). — Splendide clair de lune sans un nuage. La nuit est grave et majestueuse. Le troupeau des colosses dort sous la

garde des étoiles. Dans les vastes ombres de la vallée scintillent quelques toits épars, tandis que l'orgue du torrent enfle sa note éternelle au fond de cette cathédrale de montagnes dont le firmament fait la voûte...

Dernier coup d'œil sur cette nuit bleue et le paysage immense. Jupiter est près de se coucher sur les contreforts de la Dent du Midi ; du dôme étoilé neigent les flocons invisibles des songes qui invitent au sommeil chaste. Rien dans cette nature de voluptueux et d'énervant, tout est fort, sévère et pur. — Bonne nuit à tous les êtres, aux infortunés et aux heureux. Repos et rajeunissement, renouvellement et espérance ; un jour est mort, vive le lendemain ! Minuit sonne. Encore un pas fait vers le tombeau.

13 août 1865. — Je viens de relire la lettre de J.-J. Rousseau à l'archevêque de Beaumont, avec un peu moins d'admiration qu'il y a dix ou douze ans, je ne sais. Cette précision chevillée qui ne se fatigue jamais, fatigue à la longue. Ce style intense donne l'impression d'un livre de mathématiques. On sent le besoin de se détendre avec quelque chose d'aisé, de naturel et de gai. La langue de Rousseau est un prodigieux travail, qui donne goût à quelque récréation.

Mais que d'écrivains et que d'ouvrages dérivent de notre Rousseau! Je retrouvais chemin faisant les points d'attache de Chateaubriand, Lamennais, Proudhon. Celui-ci, par exemple, a calqué le plan de son grand ouvrage *De la Justice dans l'Église et dans la Révolution* sur la lettre de Rousseau à Beaumont; ses trois volumes sont un chapelet de lettres à un archevêque, et l'éloquence, l'audace, l'érudition se fondent dans une sorte de persiflage fondamental.

(Plus tard.) — Que d'hommes dans un homme, que de styles dans un grand écrivain! Rousseau, par exemple, a créé bien des genres. L'imagination le transforme et il suffit aux rôles les plus variés, même à celui de logicien pur. Mais comme l'imagination est son axe intellectuel, sa faculté maîtresse, il y a dans chacun de ses ouvrages une demi-sincérité et une demi-gageure. On sent que son talent a fait avec lui-même le pari de Carnéade, celui de ne perdre aucune cause, fût-elle mauvaise, dès que le point d'honneur est engagé. C'est du reste la tentation de tout talent : Subordonner les choses à soi-même et non soi-même aux choses; vaincre pour vaincre; l'amour-propre se substituant à la conscience.

Le talent ne demande pas mieux que de triom-

pher pour une belle cause ; mais il est volontiers *condottiere* et se contente fort bien de porter la victoire là où il porte son drapeau. Je ne sais même si un succès, quand la cause est faible et mauvaise, n'est pas infiniment plus flatteur pour le talent, qui ne partage alors son succès avec personne.

Le paradoxe est la friandise des gens d'esprit et la joie des gens de talent. Il est si agréable d'avoir raison contre tout le monde et d'abasourdir le bon sens banal et la platitude vulgaire ! L'amour de la vérité et le talent ne coïncident donc pas ; leur pente est autre et leur route souvent aussi. Pour obliger le talent à servir quand son instinct est de commander, il faut un sens moral très vigilant et un caractère vigoureux. Les Grecs, artistes de la parole, étaient artificieux dès les temps d'Ulysse, sophistes à l'époque de Périclès, rhéteurs, courtisans et rusés jusqu'à la fin du Bas-Empire. Leur talent a fait leur vice.

Faire comme Rousseau sa trouée par la polémique, c'est se condamner à l'exagération et à la guerre perpétuelles. On expie sa célébrité par une double amertume, celle de n'être jamais entièrement vrai et de ne pouvoir reprendre la libre disposition de soi-même. Quereller le monde est attrayant, mais dangereux.

(Plus tard.) — J.-J. Rousseau est un ancêtre en tout : il a créé le voyage à pied avant Töpffer, la rêverie avant René, la botanique littéraire avant George Sand, le culte de la nature avant Bernardin de Saint-Pierre, la théorie démocratique avant la révolution de 1789, la discussion politique et la discussion théologique avant Mirabeau et Renan, la pédagogie avant Pestalozzi, la peinture des Alpes avant de Saussure; il a mis la musique à la mode et éveillé le goût des confessions au public; il a fait un nouveau style français, le style serré, châtié, dense, passionné. En somme, on peut dire que rien de Rousseau ne s'est perdu et que personne n'a influé plus que lui sur la Révolution française, puisqu'il en fut le demi-dieu entre Necker et Bonaparte, et personne plus que lui sur le XIXme siècle, puisque Byron, Chateaubriand, Mme de Staël, George Sand dérivent de lui.

Et pourtant avec ces talents extraordinaires il a été extrêmement malheureux. Pourquoi ? Parce qu'il s'est toujours laissé aller à son imagination et à ses sensations, qu'il n'a pas eu de jugement dans ses décisions et de tenue dans sa conduite. Du reste, les regrets seraient peu judicieux, car un Rousseau calme, sage, raisonnable, rangé, n'aurait pas fait cette grande carrière. Il s'est achoppé à

son temps : de là son éloquence et ses malheurs. Sa confiance naïve a fini par l'hypocondrie farouche et misanthropique.

Quelle différence avec Gœthe ou avec Voltaire, qui ont entendu tout autrement la sagesse pratique et qui ont gouverné tout différemment leurs talents littéraires. Ceux-ci sont les habiles, Rousseau est un chimérique. Les premiers connaissent les hommes, l'autre se les est toujours faits plus noirs ou plus blancs qu'ils ne sont ; et, les ayant pris à rebours, il a fini par la folie. Dans le talent de Rousseau il y a toujours quelque chose de malsain, de mal sûr, d'orageux, de sophistique, qui ôte la sécurité au lecteur. Et la cause en est sans doute que dans l'écrivain on sent que la passion suscite l'imagination et domine la raison.

*

Nos systèmes ne sont peut-être que l'inconsciente apologie de nos torts, que le gigantesque échafaudage destiné à masquer notre péché favori.

*

7 janvier 1866. — Notre vie n'est qu'une bulle de savon suspendue à un roseau : elle naît, s'étend, se revêt des plus belles couleurs du prisme, elle échappe même par instants à la loi de la pesanteur; mais bientôt le point noir s'y montre, et le globe d'or et d'émeraude s'évanouit dans l'espace et se résout en une simple gouttelette d'un liquide impur. Tous les poètes ont fait cette comparaison; elle est frappante de vérité. Apparaître, luire, disparaître; naître, souffrir, mourir ; n'est-ce pas toujours le résumé de la vie pour l'éphémère, pour une nation, pour un corps céleste ?

Le temps n'est que la mesure de la difficulté d'une conception ; la pensée pure n'a presque plus besoin de temps, parce qu'elle aperçoit les deux bouts d'une idée presque à la fois. La nature n'achève que laborieusement la pensée d'une planète, mais l'intelligence suprême la résume en un point. Le temps est donc la dispersion successive de l'être, comme la parole est l'analyse successive d'une intuition ou d'une volonté. En soi il est relatif et négatif, et s'évanouit dans l'être absolu. Dieu est en dehors du temps, parce qu'il pense à la fois

toute pensée; la nature est dans le temps, parce qu'elle n'est que la parole, le déroulement discursif de chaque pensée contenue dans la pensée infinie. Mais la nature s'épuise à cette tâche impossible, car l'analyse de l'infini est une contradiction. Avec la durée sans limites, l'espace sans bornes et le nombre sans terme, la nature fait du moins ce qu'elle peut pour traduire la richesse de la formule créatrice. Aux abîmes qu'elle ouvre pour contenir la pensée sans y réussir, on peut mesurer la grandeur de l'esprit divin. Dès que celui-ci sort de lui-même et veut s'expliquer, la harangue entasse les univers sur les univers pendant des milliards de siècles et ne peut arriver à bien exprimer son sujet, de sorte que le discours doit continuer sans fin.

L'Orient préfère l'immobilité comme forme de l'infini, l'Occident préfère le mouvement. C'est que celui-ci a la passion du détail et la vanité de la valeur individuelle. Comme un enfant à qui l'on donnerait cent mille francs, il croit multiplier sa fortune en la comptant par pièces de vingt sous ou de cinq centimes. Sa passion du progrès tient en grande partie à une infatuation, qui consiste à oublier le but et à s'absorber dans la gloriole des petits pas faits les uns devant les autres; au besoin même, cet enfant confond changement avec amélioration, recommencement avec perfectionnement.

Au fond, l'homme moderne a un immense besoin de s'étourdir, il a une secrète horreur pour tout ce qui le diminue ; c'est pourquoi l'éternel, l'infini, la perfection lui sont un épouvantail. Il veut s'approuver, s'admirer, se féliciter, et par conséquent il détourne ses yeux de tous les abîmes qui lui rappelleraient son néant. C'est là ce qui fait la petitesse réelle de tant de nos puissants esprits, le manque de dignité personnelle de nos étourneaux civilisés comparés avec l'Arabe du désert, la frivolité croissante de nos multitudes toujours plus instruites, il est vrai, mais toujours plus superficielles dans leur notion du bonheur.

C'est aussi le service que nous rend le christianisme, cet élément oriental de notre culture. Il fait contrepoids à nos tendances vers le fini, vers le passager, vers le changeant, en rassemblant l'esprit par la contemplation des choses éternelles ; en platonisant un peu nos affections, constamment détournées du monde idéal ; en nous ramenant de la dispersion à la concentration, de la mondanité au recueillement ; en remettant du calme, de la gravité, de la noblesse dans nos âmes enfiévrées de mille mesquins désirs. De même que le sommeil est le bain de rajeunissement pour notre vie d'action, ainsi la religion est le bain rafraîchissant de notre être immortel. Le sacré a une vertu purifiante.

L'émotion religieuse entoure le front d'une auréole et fait connaître au cœur un épanouissement de joie ineffable.

Je crois donc que les adversaires de la religion en elle-même se trompent sur les besoins de l'homme occidental, et que le monde moderne perdrait son équilibre dès qu'il appartiendrait purement à la doctrine mal mûrie du progrès. Nous avons toujours besoin d'infini, d'éternel, d'absolu, et puisque la science se contente du relatif, elle laisse un vide qu'il est bon de remplir par la contemplation, par le culte et l'adoration. « La religion est l'aromate, disait Bacon, qui doit empêcher la vie de se corrompre, » et cela est spécialement vrai aujourd'hui de la religion dans le sens platonicien et oriental. Le recueillement profond est en effet la condition de la belle activité.

21 janvier 1866. — Ce soir, après souper, je ne savais où promener ma solitude; j'avais soif de conversation, d'échange, de société. L'idée m'est venue de monter chez nos amis***. On était à souper. Puis on est passé au salon; la mère et la fille se sont mises au piano et ont chanté un duo de Boïeldieu. Les touches d'ivoire de ce vieux piano à queue, où la mère jouait déjà avant son mariage,

et qui pendant vingt-cinq années a suivi et traduit en musique les destinées de la famille, ces touches clappaient et fauchaient un peu ; mais la poésie du passé chantait dans ce fidèle serviteur, confident des peines, compagnon des veillées, écho de toute une vie de devoir, d'affection, de piété, de vertu. J'étais plus ému que je ne puis dire. Il me semblait lire un roman de Dickens. C'était un attendrissement pur, sans égoïsme et sans mélancolie.

Vingt-cinq ans ! Cela me semble un rêve pour ce qui me concerne, et je n'en crois pas mes yeux à ce témoignage des lustres écoulés. Quelle chose étrange que d'avoir vécu et de se sentir si loin d'un temps qui vous est si présent ! On ne sait si l'on veille ou si l'on dort. Le temps n'est que l'espace entre nos souvenirs. Dès que nous cessons d'apercevoir cet espace, le temps a disparu. Toute la vie d'un vieillard peut lui paraître longue d'une heure, de moins encore. Or, dès que le temps se réduit pour nous à un point, nous sommes entrés en éternité. La vie n'est que le rêve d'une ombre. Je l'ai senti de nouveau ce soir avec intensité.

29 janvier 1866. — Neuf heures du matin. Le rideau grisâtre du brouillard s'est de nouveau étendu sur la ville ; il fait terne est triste. Les clo-

ches sonnent au loin pour je ne sais quelle fête. Du reste calme et silence ; sauf le pétillement de mon feu, aucun bruit ne trouble ma solitude dans ce logis modeste, asile de mes rêveries et de mon travail, où l'homme mûr continue sans verve sa vie d'étudiant et le professeur sédentaire ses habitudes de voyageur.

Qu'est-ce qui fait le charme de cette existence en apparence si dénudée et si vide? La liberté. Que m'importe l'absence de confort et tout ce qui manque à mon logis? Ces choses sont pour moi indifférentes. Je trouve sous cette toiture lumière, tranquillité, abri. Je suis à proximité d'une sœur et de ses enfants que j'aime. Ma vie matérielle est assurée. C'est assez pour un célibataire.... Ne suis-je pas d'ailleurs un être d'habitude, plus attaché aux ennuis connus qu'amoureux des douceurs inconnues? — Je suis donc libre sans être mal. — Donc je suis bien ici et je serais un ingrat de me plaindre. — Aussi ne le fais-je pas. C'est plutôt mon cœur qui soupire et qui voudrait plus et mieux. Mais le cœur est un glouton insatiable, on le sait; et d'ailleurs qui ne soupire pas? C'est notre destinée ici-bas. Seulement les uns se tourmentent pour se satisfaire sans y réussir; les autres anticipent sur le résultat et se résignent en faisant l'économie d'efforts stériles et infructueux. Puisqu'on ne peut

être heureux, pourquoi se donner tant de peine? Il faut se borner au strict nécessaire, vivre de régime et d'abstinence, se contenter de peu et ne mettre de prix qu'à la paix de la conscience, au sentiment du devoir accompli.

Il est vrai que ce n'est pas là une mince ambition et qu'on retombe dans une autre impossibilité. Non, le plus simple est de se soumettre purement et simplement à Dieu. Tout le reste, comme le dit l'Ecclésiaste, n'est que vanité et que rongement d'esprit.

Voici bien longtemps que je sais cela, que je sens ainsi, et que ce renoncement religieux m'est doux et familier. Ce sont les agitations extérieures, les exemples du monde et l'entraînement inévitable par le courant des choses qui font oublier la sagesse acquise et les principes adoptés. C'est pourquoi il est si fatigant de vivre. Cet éternel recommencement est fastidieux jusqu'au dégoût. Il serait si bon de s'endormir quand on a cueilli le fruit de l'expérience, quand on ne résiste plus à la volonté suprême, quand on s'est détaché de son moi, qu'on est en paix avec tous les hommes! Tandis qu'il faut recommencer le circuit des tentations, des disputes, des ennuis, des oublis, retomber dans la prose, dans le terre-à-terre, dans la vulgarité. Que c'est triste et que c'est humiliant! Aussi les poètes retirent

plus vite leurs héros de la lutte et ne les traînent pas, après la victoire, dans l'ornière des jours ingrats. Ceux qu'aiment les dieux meurent jeunes, disait la sentence antique.

Oui, mais cette faveur flatte notre instinct secret; c'est là notre désir et non la volonté de Dieu. Nous devons être abaissés, exercés, harcelés, tentés jusqu'à la fin. C'est notre patience qui est la pierre de touche de notre vertu. Supporter la vie même sans illusions et sans espérance, accepter ce train de guerre perpétuel même en n'aimant que la paix, ne pas sortir du monde même quand il nous répugne comme une mauvaise compagnie et comme l'arène des vilaines passions, rester fidèle à son culte sans rompre avec les sectateurs des faux dieux, ne pas s'évader de l'hôpital humain, patienter comme Job sur son fumier, c'est le devoir. Quand la vie cesse d'être une promesse, elle ne cesse pas d'être une tâche; et même son vrai nom est épreuve.

2 avril 1866 (Mornex). — La neige redevient fondante et le brouillard humide revêt toute la contrée. L'horizon se touche à la main, et les trois lieues qui se voyaient hier se sont converties en un épais rideau grisâtre.

Cette captivité me transporte aux Shetland, au Spitzberg, en Norwège, dans les pays ossianiques du brouillard, où l'homme, refoulé sur lui-même, sent davantage battre son cœur et méditer sa pensée, pourvu que le froid ne le congèle pas. Le brouillard a certainement sa poésie, sa grâce intime, son charme rêveur. Il fait pour le jour ce que la lampe fait pour la nuit; il pousse l'esprit au recueillement, il replie l'âme sur elle-même. Le soleil nous répand dans la nature, nous disperse et nous dissipe; la brume nous rassemble et nous concentre, elle est donc cordiale, domestique, attendrissante. La poésie du soleil tient de l'épopée; celle du brouillard tient de l'hymne élégiaque ou du chant religieux. Le panthéisme est fils de la lumière; le brouillard engendre la foi aux protecteurs prochains. Quand le monde universel se ferme, la maison devient le petit univers. Dans l'éternelle vapeur on s'aime mieux, car la seule réalité alors c'est la famille, et dans la famille le cœur. Or les plus grandes pensées viennent du cœur, dit le moraliste.

6 avril 1866. — Le roman de miss Mulock, *John Halifax, gentleman,* est un livre plus hardi qu'il ne semble, car il reprend à la manière anglaise le problème social de l'égalité. Et la solution est

que chacun peut devenir gentleman quoique né dans le ruisseau. A sa façon, ce récit proteste contre les supériorités conventionnelles et montre que la vraie noblesse est dans le caractère, dans le mérite personnel, dans la distinction morale, dans l'élévation des sentiments et du langage, dans la dignité de la vie et le respect de soi-même. Ceci est mieux que du jacobinisme et l'inverse de l'égalitarisme brutal. Au lieu de rabaisser tout le monde, c'est le droit à monter que proclame l'auteur. On naît riche, noble, mais on ne naît pas gentleman. Ce mot-là est le schibboleth de l'Angleterre. Il la divise en deux moitiés, la société civilisée en deux castes. Entre gentlemen, courtoisie, égalité, convenance; au-dessous, mépris, dédain, froideur, indifférence. C'est toujours la séparation antique entre les *ingenui* et les autres, entre les ἐλεύθεροι et les βάναυσοι. C'est la continuation féodale de la gentilhommerie et de la roture.

Qu'est-ce donc qu'un gentleman? Le gentleman, c'est l'homme libre, l'homme plus fort que les choses et sentant que la personnalité prime tous les attributs accessoires de fortune, de rang, de pouvoir, et fait l'essentiel, la valeur intrinsèque et réelle de l'individu. Dis-moi ce que tu es et je te dirai ce que tu vaux. « Dieu et mon droit, » voilà toute sa devise. Cet idéal-là lutte

heureusement contre le grossier idéal, également anglais, du capital, dont la formule est : combien cet homme vaut-il? Dans le pays où la pauvreté est un crime il est bon qu'on puisse dire qu'un nabab n'est pas de soi-même un gentleman. L'idéal mercantile et l'idéal chevaleresque se contre-balancent, et si l'un fait la laideur de la société anglaise et son côté brutal, l'autre lui sert de compensation.

Le gentleman est l'homme maître de lui-même, qui se respecte et se fait respecter. Son essence est la souveraineté intérieure. C'est un caractère qui se possède, une force qui se gouverne, une liberté qui s'affirme et se règle sur le type de la dignité. Cet idéal est donc très voisin du type romain de la *dignitas cum auctoritate.* Il est plus moral qu'intellectuel. Il convient à l'Angleterre qui est surtout une volonté. Mais du respect de soi-même dérivent mille choses, comme le soin de sa personne, de son langage, de ses manières, la vigilance sur son corps et sur son âme, la domination de ses instincts et de ses passions, le besoin de se suffire à soi-même, la fierté qui ne veut aucune faveur, le soin de ne s'exposer à aucune humiliation, à aucune mortification, en ne se mettant sous la dépendance d'aucun caprice humain, la préservation constante de son honneur et de son amour-propre. Cette souveraineté, n'étant facile

qu'à l'homme bien né, bien élevé et riche, a d'abord été identifiée avec la naissance, le rang et surtout la propriété. L'idée du gentleman dérive donc de la féodalité; c'est l'adoucissement de la seigneurie.

Pour ne pas subir de reproche, le gentleman se maintiendra irréprochable; pour être traité avec considération, il sera attentif à conserver les distances, à nuancer les égards, à observer toutes les gradations de la politesse conventionnelle, suivant le rang, l'âge, la situation des personnes. Et par là même, il sera imperturbablement circonspect en présence d'un inconnu, dont il ne sait pas le nom et la valeur, et auquel il serait exposé à témoigner trop ou trop peu de courtoisie. Il l'ignore et l'évite. Sa politesse est, non pas humaine et générale, mais tout individuelle et appropriée aux personnes. C'est pourquoi chaque Anglais en contient deux : celui qui est tourné vers le monde, et l'autre. Le premier, l'homme extérieur, est une citadelle, un mur anguleux et froid; l'autre, l'homme intérieur, est un être sensible, affectueux, cordial, aimant. Ce type s'est formé dans un climat moral plein de glaçons, où, en face du monde ennemi, le foyer seul est hospitalier.

L'analyse du type national de l'homme accompli peut donc nous faire découvrir la nature et l'his-

toire d'une nation, comme le fruit nous révèle l'arbre.

14 avril 1866. — Panique, débâcle, sauve qui peut de la Bourse à Paris. A notre époque d'individualisme et du « chacun pour soi, Dieu pour tous, » les trépidations des fonds publics représentent les palpitations du cœur. Cette solidarité des intérêts contre-balance l'atomisme des affections. C'est la sympathie obligatoire rappelant un peu le patriotisme de l'impôt forcé. On se sent engagé, compromis dans toutes les affaires du monde, et il faut bien s'intéresser malgré soi à la terrible machine dont les rouages peuvent à chaque instant nous broyer. Le crédit enfante une société inquiète, que sa base tremblante, de construction artificielle, menace perpétuellement dans sa sécurité. Elle oublie parfois qu'elle danse sur un volcan. Mais le moindre bruit de guerre le lui rappelle sans pitié. La ruine est facile pour les châteaux de cartes. — Ce souci est insupportable pour les humbles petits rentiers, qui en renonçant à poursuivre la richesse, voudraient au moins pouvoir vaquer en paix à leurs modestes travaux. Mais non; le monde est là, et, en vrai tyran brutal, il nous crie : Paix, paix, il n'y a point de paix, je veux que vous souffriez et sautiez avec

moi! Accepter l'humanité comme la nature, et se résigner devant l'arbitraire individuel comme devant le destin, n'est pas chose facile. On admet la domination de Dieu, mais on exècre le despote. Nul n'aime à partager le naufrage d'un navire où il a été embarqué par violence, et qui a navigué contre son vœu et son opinion. Et pourtant c'est continuellement le cas dans la vie. Nous payons tous pour la faute de quelques-uns.

La solidarité humaine est un fait plus évident et plus certain que la responsabilité personnelle et même que la liberté individuelle. Notre dépendance l'emporte sur notre indépendance, car nous ne sommes indépendants que dans notre désir, tandis que nous dépendons de notre santé, de la nature, de la société, bref de tout en nous et hors de nous. Le cercle de notre liberté n'est qu'un point. Ce point est celui où nous protestons contre toutes ces puissances oppressives et fatales, où nous disons : Écrasez-moi, vous n'obtiendrez pas mon consentement! Nous pouvons, par la volonté, nous mettre en travers de la nécessité et lui refuser l'hommage et l'obéissance. C'est là notre liberté morale. Mais sauf cela nous appartenons corps et biens au monde, nous sommes ses jouets, comme la poussière l'est du vent, comme la feuille morte l'est des flots.

Les théories de la nullité de l'individu, les con-

ceptions panthéistiques et matérialistes, enfoncent maintenant une porte ouverte, elles abattent un homme abattu. Dès qu'on cesse de glorifier ce point imperceptible de la conscience et d'en célébrer la valeur, l'individu redevient naturellement un atome de la masse humaine, laquelle n'est qu'un atome de la masse planétaire, qui n'est rien dans le ciel; l'individu n'est donc qu'un néant à la troisième puissance, avec la capacité de mesurer ce néant! La pensée aboutit à la résignation. Le doute de soi conduit à la passivité et la passivité à la servitude.

Pour sortir de là, il faut la soumission volontaire, la dépendance religieusement consentie, c'est-à-dire la revendication de nous-mêmes comme êtres libres, ne nous inclinant que devant le devoir. Le devoir devient principe d'action, source d'énergie, certitude de notre indépendance partielle du monde, condition de notre dignité, signe de notre noblesse. Le monde ne peut ni me faire vouloir, ni me faire vouloir mon devoir; ici, je suis mon maître et mon seul maître, je traite avec lui de souverain à souverain. Il tient mon corps dans ses griffes, mais mon âme lui échappe et le brave. Ma pensée et mon amour, ma foi et mon espérance sont hors de ses prises. Mon être véritable, l'essence de ma personne, mon moi demeurent inviolés et inaccessibles à ses outrages. En ceci, nous sommes plus

grands que l'univers, qui a la masse et non la volonté; nous redevenons indépendants, même devant la masse humaine qui, elle aussi, ne peut anéantir que notre bonheur, comme la première masse ne peut anéantir que notre corps. — La soumission n'est donc pas de l'abattement; au contraire elle est une force.

28 avril 1866. — Lu le procès-verbal des *Conférences pastorales* du 15 et du 16 avril à Paris. La question du surnaturel a brisé l'Église protestante de France en deux. Les libéraux insistent sur le droit individuel; les orthodoxes sur la notion d'Église. Il est vrai qu'une Église est une affirmation, et qu'elle subsiste par un élément positif, une croyance définie; l'élément critique tout pur la dissout. — Le protestantisme est une combinaison de deux facteurs : l'autorité des Écritures et le libre examen; dès qu'un des facteurs est menacé ou disparaît, le protestantisme disparaît; une nouvelle forme du christianisme lui succède, et par exemple, l'Église des Frères du Saint-Esprit, ou celle du Théisme chrétien. Pour moi, je ne vois à ce résultat nul inconvénient; mais je crois les amis de l'Église protestante logiques dans leur refus d'abandonner le Symbole des apôtres, et les indi-

vidualistes illogiques en croyant conserver le protestantisme sans l'autorité.

La question de méthode sépare les deux camps. Je me sépare de tous deux par le fond. A mon sens, le christianisme est avant tout religieux, et la religion n'est point une méthode; elle est une vie, une vie supérieure et surnaturelle, mystique par sa racine et pratique par ses fruits, une communion avec Dieu, un enthousiasme profond et calme, un amour qui rayonne, une force qui agit, une félicité qui s'épanche; bref la religion est un état de l'âme. Ces querelles de méthode ont leur valeur, mais cette valeur est secondaire; elles ne consoleront pas un cœur et n'édifieront pas une conscience. C'est pourquoi je ne me sens pas intéressé et pris par ces luttes ecclésiastiques. Que les uns ou les autres aient la majorité et la victoire, l'essentiel n'y fait aucun profit, car la dogmatique, la critique, l'Église, ne sont pas la religion, et c'est la religion, le sentiment divin de la vie qui importe. — « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront accordées par-dessus. » Le plus chrétien c'est le plus saint, ce criterium est toujours le moins trompeur : « A ceci vous reconnaîtrez mes disciples s'ils ont de l'amour les uns pour les autres. »

Tant vaut l'individu, tant vaut sa religion.

L'instinct populaire et la raison philosophique coïncident sur ce criterium. Soyez pieux et bon, héroïque et patient, fidèle et dévoué, humble et charitable : le catéchisme où vous aurez appris cela est absous. Par la religion on vit en Dieu, et par toutes ces querelles, on ne vit qu'avec les hommes et avec les fracs noirs. Il n'y a donc pas équivalence.

La perfection pour but, un exemple pour soutien, le divin prouvé par sa seule excellence : tout le christianisme n'est-il pas là en résumé? Dieu tout en tous, n'est-il pas sa consommation?

20 septembre 1866. — Mes amis, les vieux de la vieille, sont, je le crains, mécontents de moi. Ils trouvent que je ne fais rien, que je trompe leur attente et leurs espérances..... Moi aussi, je suis mécontent..... Ce qui intérieurement me rendrait fier, me paraît inaccessible, impossible, et je me rabats sur les niaiseries, les badinages et les distractions. J'ai toujours aussi peu d'espérance, d'énergie, de foi, et de détermination. Seulement j'oscille entre la mélancolie désolée et le quiétisme débonnaire. Et pourtant je lis, je parle, j'enseigne, j'écris. N'importe, c'est en somnambule. Le penchant bouddhique émousse la faculté de libre disposition de soi-même, dissout la puissance d'ac-

tion; la défiance de soi tue le désir, et c'est toujours au scepticisme intérieur que je reviens. Je n'aime que le sérieux et je ne puis prendre au sérieux mes circonstances ni moi-même; je dénigre et raille ma personne, mes aptitudes et mes aspirations. Je me prends perpétuellement en pitié au nom de ce qui est beau et admirable. En un mot, je porte en moi un détracteur perpétuel de moi-même; c'est ce qui m'ôte tout élan. — Passé la soirée avec Charles Heim, qui, dans sa sincérité, ne m'a jamais fait un compliment littéraire. Comme je l'aime et l'estime, il est pardonné. Je n'y mets pas d'amour-propre et pourtant il me serait doux d'être considéré par un ami incorruptible. Il est chagrinant de se sentir silencieusement désapprouvé..... Je veux essayer de le satisfaire et de penser à un livre qui puisse lui faire plaisir, à lui et à Scherer.

6 octobre 1866. — Recueilli dans l'escalier un tout petit chat jaunâtre, fort laid et lamentable. Maintenant roulé en rond sur une chaise à mes côtés, il paraît entièrement heureux et ne demande plus rien. Loin d'être sauvage, il n'a pas consenti à s'amuser hors de ma présence et m'a suivi de pièce en pièce tandis que j'allais et venais. Je n'ai quoi que ce soit de mangeable à la maison, mais ce

que j'ai, je le lui donne, savoir, un regard et des caresses, et cela lui suffit, au moins pour l'heure. Petits animaux, petits enfants, jeunes vies, cela est tout un quant au besoin de protection et de douceur. — On me disait que les êtres faibles se sentent si bien près de moi. Cela tient sans doute à une influence particulière, sorte de force bienfaisante qui émane de moi, quand je suis à l'état sympathique. J'ai la perception directe de cette force, mais je n'en ai nullement l'orgueil, je ne me l'approprie point, je sais que c'est un don. Pour peu, les oiseaux nicheraient dans ma barbe comme dans la toque des saints de cathédrale.

Au fond, c'est là l'état naturel et le rapport vrai de l'homme avec les créatures inférieures. Si l'homme était conforme à son type, il serait de bon cœur adoré par les animaux, dont il n'est que le tyran capricieux et sanguinaire. La légende de saint François d'Assise n'est pas tellement légendaire qu'on le pense, et il n'est pas bien sûr que les animaux féroces aient attaqué l'homme les premiers. Mais n'exagérons rien et laissons de côté les bêtes de proie, les carnassiers et les rapaces. Combien d'autres espèces par milliers et dizaines de milliers qui ne demandent que la paix et avec qui nous ne voulons que la guerre brutale. C'est notre race qui de beaucoup est la plus destructive, la plus

malfaisante, la plus redoutable des espèces de la planète; elle a même inventé à son usage le droit du plus fort, un droit divin qui lui met la conscience en repos avec les vaincus et les écrasés; elle a mis hors du droit tout ce qui a vie, sauf elle-même. Révoltant et manifeste abus, insigne et indigne atteinte à la justice, acte de mauvaise foi et d'hypocrisie que renouvellent en petit tous les usurpateurs heureux! On fait toujours Dieu complice, afin de légaliser par là ses propres iniquités. Les *Te Deum* sont le baptême de tous les carnages réussis, et les clergés ont eu des bénédictions pour tous les scandales victorieux. Cela s'applique de peuple à peuple et d'homme à homme, parce que cela a commencé de l'homme à l'animal.

Il y a là une expiation, non remarquée, mais très juste. Tout crime se paie, et l'esclavage recommence parmi l'humanité les souffrances imposées brutalement par l'homme aux autres êtres vivants. La théorie porte ses fruits. — Le droit de l'homme sur la bête me semble cesser avec le besoin de défense et de subsistance. Ainsi le meurtre et la torture non nécessaires sont des lâchetés et même des crimes. Un service d'utilité imposé à l'animal impose à l'homme une redevance de protection et de bonté. En un mot, l'animal a des droits sur l'homme et l'homme a des devoirs envers

l'animal. Le bouddhisme exagère sans doute cette vérité, mais les Occidentaux la méconnaissent. Et un jour viendra où la vertu d'humanité sera plus exigeante qu'aujourd'hui *Homo homini lupus,* a dit Hobbes. Une fois l'homme sera humain pour le loup, *homo lupo homo.*

13 décembre 1866. — Le scepticisme pur et simple comme sauvegarde de l'indépendance intellectuelle, tel est le point de vue de la majorité de nos jeunes hommes de talent. Le déniaisement absolu paraît la gloire de l'homme. Mon impression est toutefois que ce déniaisement excessif des individus fait l'affaire de la tyrannie. En entendant, ce soir, la conversation de quelques-uns de nos esprits cultivés, je songeais à la Renaissance, aux Ptolémées, au règne de Louis XV, où l'anarchie joyeuse de l'esprit avait pour corrélatif le despotisme du pouvoir, et inversement à l'Angleterre, à la Hollande, aux États-Unis, où la liberté politique s'achète par des partis pris et des préjugés nécessaires.

Pour que la société ne croule pas il faut un principe de cohésion, par conséquent une croyance commune, des principes admis et indiscutés, une série d'axiomes pratiques et d'institutions que ne bouleverse pas chaque caprice de l'opinion du

jour. En mettant tout en question, on compromet tout. Le doute est le complice de la tyrannie. « Si un peuple ne veut pas croire, il faut qu'il serve, » disait Tocqueville. Toute liberté implique une dépendance et a ses conditions. C'est ce qu'oublient les esprits frondeurs et négatifs. Ils croient souffler sur la religion; ils ne savent pas qu'on ne détruit pas la religion et que la question est seulement de savoir laquelle on aura. Voltaire fait la force de Loyola et réciproquement. Entre eux point de paix, et pour la société entrée dans ce dilemme pas davantage. La solution est dans une religion libre, de libre choix et de libre adhésion.

..... Relu un cahier de ce journal : j'ai été un peu honteux de tant de plaintes et de langueurs. Ces pages ne rendent qu'imparfaitement mon être, et bien des choses sont en moi que je ne retrouve pas en elles. A quoi cela tient-il ? D'abord à ce que la tristesse prend plus volontiers la plume que l'allégresse, puis aux circonstances ambiantes; quand rien ne me met à l'épreuve, je retombe dans la mélancolie : aussi l'homme pratique, l'homme gai et l'homme littéraire n'apparaissent-

ils pas dans ces pages. Il manque à ce portrait la vue d'ensemble, la proportion, le centre ; c'est regardé de trop près.

La vraie raison qui fait qu'on se connaît mal c'est la difficulté de s'envisager à la bonne distance, de se placer au point de vue convenable, où les détails concourent à l'expression générale, loin de la masquer. Il faut se regarder socialement et historiquement pour avoir une idée exacte de sa valeur relative, et regarder sa vie entière ou du moins toute une période de sa vie pour savoir ce qu'on est et ce qu'on n'est pas. La fourmi qui passe et repasse sur un visage, « la mouche perchée sur le front d'une belle » les touchent bien, mais ne les voient pas, car elles ne les enveloppent pas à la fois d'un coup d'œil.

Est-il étonnant que les malentendus jouent un si grand rôle dans le monde, quand on voit l'extrême difficulté de faire un portrait fidèle d'une personne qu'on étudie depuis plus de vingt ans ? Du reste, cet effort n'est pas tout à fait perdu ; sa récompense c'est d'aiguiser le discernement extérieur. Si j'ai la perception quelque peu fine des esprits, sans doute je la dois à cette analyse continuellement déjouée de moi-même. Au fait, je me suis toujours pris comme matière à étude, et ce qui m'a le plus intéressé en moi, c'est l'agrément

d'avoir sous la main un homme, une personne, dont je pouvais, sans importunité et sans indiscrétion, suivre toutes les métamorphoses, les secrètes pensées, les battements de cœur, les tentations, comme échantillon authentique de la nature humaine. C'est impersonnellement, philosophiquement, que mon attention s'est attachée à ma personne. On se sert de ce qu'on a, et il faut bien faire flèche de son bois.

Pour avoir le portrait juste, il faut convertir la succession en simultanéité, quitter la pluralité pour l'unité, remonter des phénomènes changeants à l'essence. Or il y a dix hommes en moi, suivant les temps, les lieux, l'entourage et l'occasion; je m'échappe dans ma diversité mobile. Aussi, montrer quoi que ce soit de mon passé, de mon journal ou de moi-même, ne sert de rien à qui n'a pas l'intuition poétique et ne me recompose pas dans ma totalité avec et malgré les éléments que je lui confie.

Je me sens caméléon, caléidoscope, protée, muable et polarisable de toutes les façons, fluide, virtuel, par conséquent latent, même dans mes manifestations, absent, même dans ma représentation. J'assiste, pour ainsi dire, au tourbillon moléculaire qu'on appelle la vie individuelle; j'ai perception et conscience de cette métamorphose

constante, de cette mue irrésistible de l'existence qui se fait en moi ; je sens fuir, se renouveler, se modifier toutes les parcelles de mon être, toutes les gouttes de mon fleuve, tous les rayonnements de ma force unique.

Cette phénoménologie de moi-même est comme la lanterne magique de ma destinée, et en même temps comme une fenêtre ouverte sur le mystère du monde. Je suis, ou plutôt, ma sensibilité de conscience est concentrée sur cette ligne idéale, sorte de seuil invisible où l'on sent le passage impétueux du temps, qui bouillonne en débouchant dans l'océan immuable de l'éternité. Après m'être distrait, étourdi, noyé dans les bagatelles multiples et diverses, dans les caprices des existences fugitives, sans réussir à m'enivrer ni à m'aveugler, je retrouve l'abîme insondable, le gouffre morne et silencieux où résident les Mères[1], où dort ce qui ne vit ni ne meurt, ce

[1] *Les Mères, die Mütter,* allusion à une conception étrange, énigmatique, mais d'un grand effet, dans le *Faust* de Gœthe (deuxième partie, premier acte, scène cinquième). Les *Mères* sont les prototypes, les formes abstraites, les idées génératrices des choses. *Sie sehn dich nicht, denn Schemen sehn sie nur.* Gœthe avait emprunté le terme à un passage de Plutarque, mais en y rattachant moitié les idées de Platon et moitié les créations de la Fable.

qui n'a ni mouvement, ni changement, ni étendue, ni forme, et ce qui dure quand tout le reste passe.

Dans l'éternel azur de l'insondable espace
S'enveloppe de paix notre globe agité :
Homme, enveloppe ainsi tes jours, rêve qui passe,
Du calme firmament de ton éternité.

(H.-F. Amiel, *Penseroso*).

FIN DU TOME PREMIER

ŒUVRES POSTHUMES

DE

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

Il a été tiré de cet ouvrage
100 exemplaires sur papier de Hollande

et 10 exemplaires
sur papier de la manufacture impériale du Japon
à Tokio.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE

PAR

EDMOND SCHERER

SEPTIÈME EDITION

TOME II

GENÈVE
GEORG & Co, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
G. FISCHBACHER
33, rue de Seine.

BALE
H. GEORG
Lyon, même maison.

1897

Genève
Imprimerie W. Kündig & Fils.

11 janvier 1867 (Genève).

> Eheu fugaces, Postume, Postume,
> Labuntur anni.....

J'entends distinctement tomber les gouttes de ma vie dans le gouffre dévorant de l'éternité. Je sens fuir mes jours au-devant de la mort. Tout ce qui me reste de semaines, de mois ou d'années à boire la lumière du soleil ne me paraît guère qu'une nuit, une nuit d'été qui ne compte pas, car elle va finir.

La mort! le silence! l'abîme! — Effrayants mystères pour l'être qui aspire à l'immortalité, au bonheur, à la perfection! Où serai-je demain, dans peu de temps, quand je ne respirerai plus? où seront ceux que j'aime? où allons-nous? que sommes-nous? Les éternels problèmes se dressent toujours devant nous, dans leur implacable solennité. Mystères de toutes parts! La foi pour toute étoile dans ces ténèbres de l'incertitude.....

N'importe! pourvu que le monde soit l'œuvre

du Bien et que la conscience du devoir ne nous ait pas trompés. — Donner du bonheur et faire du bien, voilà notre loi, notre ancre de salut, notre phare, notre raison d'être. Toutes les religions peuvent s'écrouler; tant que celle-là subsiste, nous avons encore un idéal et il vaut la peine de vivre.

La religion de l'amour, du désintéressement, du dévouement dignifiera l'homme tant que ses autels ne seront pas désertés, et nul ne peut les détruire pour toi tant que tu te sens capable d'aimer.

15 avril 1867 (sept heures du matin). — Bourrasque pluvieuse cette nuit. Caprices d'avril! Il fait gris et morne à la fenêtre et les toits sont lustrés d'eau. Le printemps fait son œuvre, oui, et l'âge implacable nous pousse vers notre fosse.

Enfin, chacun son tour!

> Allez, allez, ô jeunes filles,
> Cueillir des bleuets dans les blés!

Mélancolie. Langueur. Lassitude! Le goût du grand sommeil m'envahit, combattu pourtant par le besoin d'un sacrifice soutenu, héroïque. Ne sont-ce pas les deux manières d'échapper à soi-même? Dormir ou se donner pour mourir à son moi : c'est le vœu du cœur. — Pauvre cœur!

17 avril 1867. — .... Réveille-toi, toi qui dors et relève-toi d'entre les morts!

Ce qu'il te faut continuellement rafraîchir et renouveler c'est ta provision de courage. Par ta pente naturelle tu arrives au dégoût de la vie, à la désespérance, au pessimisme.

« L'homme heureux, l'heureux du siècle » selon Madame*** est un *Weltmüde*[1], qui fait bonne figure devant le monde, et qui se distrait comme il peut de sa pensée secrète, pensée triste jusqu'à la mort, la pensée de l'irréparable. Sa paix n'est qu'une désolation bien portée; sa gaieté n'est que l'insouciance d'un cœur désabusé, l'ajournement indéfini et désillusionné du bonheur. Sa sagesse est l'acclimatation dans le renoncement, sa douceur la privation patiente plutôt que résignée. En un mot, il subit son existence sans joie, et ne peut se dissimuler que tous les avantages dont elle est semée ne remplissent pas son âme jusqu'au fond. La soif d'infini n'est pas étanchée. Dieu est absent.

Pour éprouver la vraie paix, il faut se sentir dirigé, pardonné, soutenu par la puissance suprême, il faut se sentir dans sa voie, au point où

[1] « Fatigué du monde. »

Dieu nous veut, dans l'ordre. Cette foi donne de la force et du calme. Tu ne l'as pas. Ce qui est te paraît arbitraire, fortuit, pouvant être ou ne pas être. Rien dans tes circonstances ne te paraît providentiel, tout te semble laissé à ta responsabilité, et c'est cette idée même qui te dégoûte du gouvernement de ta vie. Tu avais besoin de te donner à quelque grand amour, à quelque noble but; tu aurais voulu vivre et mourir pour l'idéal, c'est-à-dire pour une sainte cause. Une fois cette impossibilité démontrée, tu n'as repris cœur sérieusement à rien et tu n'as plus fait que badiner avec une destinée dont tu n'étais plus dupe, *Nada*[1]!

Allons, sybarite, rêveur, iras-tu donc ainsi jusqu'à la fin, ballotté entre le devoir et le bonheur, sans prendre résolument parti? La vie n'est-elle pas une épreuve de notre force morale, et toutes ces vacillations intérieures ne sont-elles pas les tentations de l'âme?

6 septembre 1867 (Weissenstein[2]*, dix heures du matin).* — Vue merveilleuse, aveuglante de beauté! Au-dessus d'une mer de lait, inondée de lumière matinale, et dont les vagues houleuses

[1] « Rien » en espagnol.

[2] Sommité du Jura, au-dessus de Soleure.

viennent battre au pied des escarpements boisés du Weissenstein, plane à des hauteurs sublimes la ronde infinie des Alpes. Le côté oriental de l'horizon est noyé dans les splendeurs des brumes remontantes, mais à partir du Tödi toute la chaîne flotte, pure et claire, entre la plaine laiteuse et le ciel d'un bleu pâle. L'assemblée des géants tient son concile au-dessus des vallées et des lacs que submergent les vapeurs. Les Clarides, les Spannörter, le Titlis, puis les colosses bernois, du Wetterhorn aux Diablerets, puis les sommités vaudoises, valaisannes, fribourgeoises, et au delà de ces hautes chaînes les deux rois des Alpes : le Mont-Blanc d'un rose suave et la pointe bleuâtre du Mont-Rose germant dans une entaille du Doldenhorn : telle est la composition de l'assemblée assise en amphithéâtre. Le profil de l'horizon affecte toutes les formes : aiguilles, faîtes, créneaux, pyramides, obélisques, dents, crocs, pinces, cornes, coupoles; la dentelure s'infléchit, se redresse, se tord, s'aiguise de mille façons, mais dans le style angulaire des sierras. Les massifs inférieurs et secondaires présentent seuls des croupes arrondies, des lignes fuyantes et courbes. Les Alpes sont plus qu'un soulèvement, elles sont un déchirement de la surface terrestre. Le granit mord le ciel et ne le caresse pas. Le Jura au

contraire fait comme le gros dos sous le dôme bleu.

(Onze heures.) — L'océan de vapeur est monté à l'assaut des montagnes qui le dominaient comme des écueils hautains. Il a écumé longtemps en vain sur le flanc des Alpes, mais, revenant sur lui-même, il a mieux réussi avec le Jura. Nous voilà enveloppés par ses ondes voyageuses. La mer de lait est devenue un vaste nuage, qui engloutit la plaine et les monts, l'observatoire et le spectateur. Dans ce nuage, tintent les clochettes des troupeaux et circulent les rayons du soleil. Le coup d'œil est fantastique!

Départ du pianiste hanovrien; départ d'une famille de Colmar; arrivée d'une jeune fille et de son frère. La jeune personne, très jolie, est d'une piquante élégance, mais ne touchant à rien que du bout des doigts et du bout des dents : une gazelle, une hermine; incurieuse, ne sachant pas admirer, et pensant à soi plus qu'à toute autre chose. C'est un peu l'inconvénient d'une beauté et d'une stature qui attirent les regards. D'ailleurs citadine jusqu'aux moelles et dépaysée dans cette grande nature qu'elle trouverait volontiers mal élevée. Aussi ne se dérange-t-elle pas pour elle, et parade-t-elle sur la montagne avec sa petite toque et son imper-

ceptible ombrelle, comme sur le boulevard. C'est un des genres de touristes si comiquement croqués par Töpffer. Caractère : l'infatuation naïve. Patrie : la France. Point d'appui : la mode. De l'esprit, mais il manque l'esprit des choses, l'intelligence de la nature, le sentiment des diversités extérieures du monde et des droits de la vie à être ce qu'elle est, à sa manière et non à la nôtre.

Ce ridicule tient au même préjugé national qui fait de la France l'empire du Milieu et fait négliger aux Français la géographie et les langues. Le vulgaire citadin français est d'une badauderie délicieuse, malgré tout son esprit naturel, parce qu'il ne comprend que lui-même. Son pôle, son axe, son centre, son tout, c'est Paris; moins que cela, le ton parisien, le goût du jour, la mode. Grâce à ce fétichisme organisé, on a des millions de copies d'un seul patron original, tout un peuple manœuvrant comme les bobines d'une même manufacture, ou comme les jambes d'un même corps d'armée. C'est admirable et fastidieux, admirable comme puissance matérielle, fastidieux pour le psychologue. Cent mille moutons ne sont pas plus instructifs qu'un mouton, mais ils fournissent cent mille fois plus de laine, de viande et d'engrais. C'est tout ce qu'il faut au berger, c'est-à-dire au maître. Oui, mais on ne fait avec cela que des métairies et des

monarchies. La république demande des hommes et réclame des individualités.

(Midi.) — Ravissant coup d'œil. Un grand troupeau de vaches traverse en courant l'alpage, sous ma fenêtre qu'éclaire furtivement un rayon de soleil. Le tableau est frais comme une apparition; il fait une trouée dans la vapeur qui se referme sur lui, comme la planchette d'une lanterne magique. Quel dommage de m'en aller d'ici quand tout est si riant!

*

La mer unie dit plus à l'âme qui pense que le tumulte des flots, mais il faut avoir l'intelligence des choses éternelles et le sentiment de l'infini pour l'éprouver et le reconnaître. L'état divin c'est le silence et le repos, parce que toute parole et tout geste sont bornés et passagers. Napoléon, les bras croisés, est plus expressif que l'Hercule furieux battant l'air de ses poings d'athlète. Jamais les gens passionnés ne sentiront cela. Ils ne connaissent que l'énergie successive et non l'énergie condensée; il leur faut toujours des effets, des actes, du bruit, de l'effort; ils ne savent pas contempler la cause pure, mère immobile de tous les mouvements, principe de tous les effets, foyer de tous les

rayons, qui n'a pas besoin de se dépenser pour être sûre de sa richesse ni de s'agiter pour connaître sa puissance. L'art de passion est sûr de plaire, mais ce n'est pas l'art souverain; il est vrai que l'époque démocratique rend peu à peu impossible l'art de sérénité: le troupeau turbulent ne connaît plus les dieux.

*

Les esprits qui savent analyser n'accueillent jamais les objections qu'à moitié, parce qu'ils mesurent ce qu'elles ont de variable et de relatif.

*

Avec le temps, il n'y a plus que le vrai et le juste qui plaisent à une âme bien réglée.

*

10 janvier 1868 (onze heures du soir). — Réunion philosophique chez Édouard Claparède[1]. La question à l'ordre du jour était la nature de la sensation. Claparède conclut au subjectivisme absolu de toute *empirie,* en d'autres termes à l'idéalisme pur. C'est joli chez un naturaliste. Le moi seul existe, et l'univers n'est qu'une projection du moi, une fantasmagorie que nous créons sans nous en douter, en nous croyant contemplateurs. C'est notre noumène qui s'objective en phénomène. Le moi serait une force irradiante qui, modifiée sans connaître le modifiant, l'imagine en vertu du principe de causalité, c'est-à-dire enfante la grande illusion du monde objectif pour s'expliquer lui-même. La veille ne serait qu'un rêve mieux lié. Le moi serait ainsi une inconnue qui enfante une infinité d'inconnues par une fatalité de sa nature. La science se résume dans la conscience que rien n'est hormis la conscience. En d'autres termes l'intelligent sort de l'inintelligible pour y rentrer, ou bien le moi s'explique à lui-même par l'hypothèse du non-moi; mais il n'est au fond

[1] Zoologue genevois, né en 1832, mort en 1871.

qu'un rêve qui se rêve. On pourrait, avec Scarron, dire de lui :

Et je vis l'ombre d'un esprit
Qui traçait l'ombre d'un système
Avec l'ombre de l'ombre même.

Cette abolition de la nature par le naturalisme est conséquente et c'est le point de départ de Schelling. Au point de vue de la physiologie, la nature n'est qu'une illusion forcée, une hallucination constitutionnelle. On n'échappe à cet ensorcellement que par l'activité morale du moi, qui se sent cause, cause libre, et qui par la responsabilité rompt le prestige et sort du cercle enchanté de Maïa[1].

Maïa! serait-ce la vraie déesse? La sagesse hindoue a déjà fait du monde le rêve de Brahma. Faut-il avec Fichte en faire le rêve solitaire de chaque moi? Le moindre imbécile serait donc un poète cosmogonique, projetant le feu d'artifice de l'univers sous la coupole de l'infini. Mais pourquoi nous donnons-nous gratuitement tant de peine pour apprendre quelque chose? Au moins dans nos rêves, sauf dans le cauchemar, nous accordons-nous l'ubiquité, l'omniscience et la liberté complète,

[1] « Maïa, » dans le brahmanisme, est la diversité par opposition à l'unité, l'apparence et l'illusion par opposition à la réalité, à l'être.

Éveillés, serions-nous donc moins ingénieux qu'endormis?

25 janvier 1868. — Quand l'homme extérieur se détruit, c'est alors qu'il est capital de croire à l'immortalité de son être et de penser avec l'apôtre que l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. — Et pour ceux qui en doutent et qui ne l'espèrent pas? Le reste de leur carrière n'est alors que le démembrement forcé de leur petit empire, le démantèlement successif de leur être par l'inexorable destin. Il est dur d'assister à cette longue mort, dont les étapes sont lugubres et le terme inévitable. On comprend que le stoïcisme ait maintenu le droit du suicide. — Quelle est ta foi actuelle? Le doute universel, ou du moins assez général de la science, ne t'a-t-il pas envahi à ton tour? Tu as défendu la cause de l'immortalité de l'âme devant les sceptiques, et néanmoins, après les avoir réduits au silence, tu ne sais pas bien si tu n'es pas au fond de leur avis. Tu voudrais te passer d'espérance, et il est possible que tu n'en aies guère plus la force, et qu'il te faille, comme un autre, être soutenu et consolé par une croyance, et par la croyance au pardon et à l'immortalité, c'est-à-dire par la croyance religieuse de forme chrétienne. La raison et la pensée se lassent comme les muscles et

comme les nerfs. Il leur faut du sommeil. Et ce sommeil, c'est la rechute dans la tradition enfantine, dans l'espérance commune. Il est si fatigant de se maintenir dans un point de vue exceptionnel qu'on retombe dans le préjugé par pur affaissement, ainsi que l'homme debout finit toujours par se laisser couler sur le sol et par reprendre l'horizontale.....

Que devenir, quand tout nous quitte, santé, joie, affections, fraîcheur des sens, mémoire, capacité de travail; quand le soleil nous semble se refroidir et la vie se dépouiller de tous ses charmes? Que devenir, si l'on n'a aucune espérance? Faut-il s'étourdir ou se pétrifier? — La réponse est toujours la même : s'attacher au devoir. N'importe l'avenir, si l'on possède la paix de la conscience, si l'on se sent réconcilié et dans l'ordre. Sois ce que tu dois être, le reste regarde Dieu. C'est à lui à savoir ce qui vaut le mieux, à soigner sa gloire, à faire le bonheur de ce qui dépend de lui, que ce soit par la survivance ou par l'anéantissement. Et n'y eût-il même point de Dieu saint et bon, n'y eût-il que le grand être universel, loi du tout, idéal sans hypostase ni réalité, le Devoir serait encore le mot de l'énigme et l'étoile polaire de l'humanité en marche.

Fais ce que dois, advienne que pourra.

26 janvier 1868. — Bénie soit l'enfance qui met un peu de ciel entre les rudesses terrestres. Ces quatre-vingt mille naissances quotidiennes dont parle la statistique sont une sorte d'effusion d'innocence et de fraîcheur qui lutte non seulement contre la mort de l'espèce, mais contre la corruption humaine et la gangrène universelle du péché. Ce qu'il se fait de bons sentiments autour des berceaux et de l'enfance est un des secrets de la Providence générale; supprimez cette rosée rafraîchissante, et la mêlée des passions égoïstes desséchera comme le feu la société humaine. A supposer que l'humanité se fût composée d'un milliard de sujets immortels dont le nombre n'eût pu ni s'augmenter, ni diminuer, où en serions-nous et que serions-nous, grand Dieu! Mille fois plus savants sans doute, mais mille fois plus mauvais. La science se fût accumulée, mais toutes les vertus qu'engendrent la souffrance et le dévouement, c'est-à-dire la famille et la société seraient mortes. Il n'y aurait pas compensation.

Bénie soit l'enfance pour le bien qu'elle fait et pour le bien qu'elle occasionne, sans le savoir et sans le vouloir, en se faisant aimer, en se laissant aimer. Le peu de paradis que nous apercevons encore sur la terre est dû à sa présence. Sans la

paternité, sans la maternité, je crois que l'amour lui-même ne suffirait pas à empêcher des hommes immortels de s'entre-dévorer, des hommes, entendons-nous, tels que les ont faits nos passions. Les anges n'ont pas besoin de la naissance et de la mort pour supporter la vie, parce que leur vie est céleste.

16 février 1868. — J'achève *Mainfroi* d'About *(Les mariages de province)*. Que d'esprit, de verve, d'aplomb et de finesse ! About a le trait, la malice et les ailes, l'aisance cavalière sur un fond de subtile ironie, et une liberté intérieure qui lui permet de se jouer de tout, de se moquer des autres et de lui-même, tout en s'amusant de ses idées et même de ses fictions. C'est bien là la marque authentique, la signature de l'esprit.

Malignité incoercible, élasticité infatigable, moquerie lumineuse, joie dans le décochement perpétuel de flèches sans nombre et qui n'épuisent jamais le carquois, le rire inextinguible d'un petit démon élémentaire, l'intarissable gaieté, l'épigramme rayonnante : il y a de tout cela dans les vrais hommes d'esprit. *Stulti sunt innumerabiles,* disait Érasme, le patron de ces fins railleurs. Les sots, les vaniteux, les fats, les niais, les gourmés, les cuistres, les grimauds, les pédants de tout pelage,

de tout rang et de toute forme; tout ce qui pose, perche, piaffe, se rengorge, se grime, se farde, se pavane, s'écoute, s'impose, tout cela, c'est le gibier du satirique; autant de cibles fournies à ses dards, autant de proies offertes à ses coups. Et l'on sait si le monde en est avare! Un festin de cocagne est servi à perpétuité à l'esprit sarcastique; le spectacle de la société lui fait une noce de Gamache sans fin. Aussi comme il fourrage à cœur joie dans ses domaines! quels abatis et quelles jonchées tout autour du grand chasseur! La meurtrissure universelle fait sa santé à lui. Ses balles sont enchantées et il est invulnérable. Sa main est infaillible comme son regard, et il brave riposte et représailles, parce qu'il est l'éclair et le vide, parce qu'il est sans corps, parce qu'il est féé.

Les hommes d'esprit ne reconnaissent et ne souffrent que l'esprit; toute autorité les fait rire, toute superstition les amuse, tout le convenu les excite à la contradiction. Ils ne font grâce qu'à la force et ne tolèrent que le parfait naturel. Pourtant dix hommes d'esprit ne valent pas un homme de talent, ni dix hommes de talent un homme de génie. Et dans l'individu le cœur est plus que l'esprit, la raison vaut le cœur et la conscience l'emporte sur la raison. Si donc l'homme d'esprit n'est pas *moquable,* il peut du moins n'être ni aimé, ni consi-

déré, ni estimé. Il peut se faire craindre, il est vrai, et faire respecter son indépendance; mais cet avantage négatif, résultat d'une supériorité négative, ne donne pas le bonheur. L'esprit sert bien à tout, mais il ne suffit à rien.

8 mars 1868. — Madame *** me retient à prendre le thé avec trois jeunes personnes de ses amies, trois sœurs, je crois. Les deux cadettes sont extrêmement jolies : la brune autant que la blonde. Je me suis caressé les yeux à ces frais visages, où riait la jeunesse en fleur. Que cette électrisation esthétique est bienfaisante pour l'homme de lettres; elle le restaure positivement. Sensitif, impressionnable, absorbant comme je le suis, le voisinage de la santé, de la beauté, de l'esprit, de la vertu, exerce une puissante influence sur tout mon être, et réciproquement je m'affecte et m'infecte aussi aisément en présence des vies troublées et des âmes malades. Madame *** disait que je devais être « superlativement féminin » dans mes perceptions. Cette sensitivité sympathique en est la cause. Pour peu que je l'eusse voulu, j'aurais eu la clairvoyance magique d'une somnambule et pu répéter sur moi une quantité de phénomènes étranges. Je le sais, mais je m'en suis gardé, soit par

insouciance, soit par raison. Quand je pense aux intuitions de toute sorte que j'ai eues depuis mon adolescence, il me semble que j'ai vécu bien des douzaines et presque des centaines de vies. Toute individualité caractérisée se moule idéalement en moi ou plutôt me forme momentanément à son image, et je n'ai qu'à me regarder vivre à ce moment pour comprendre cette nouvelle manière d'être de la nature humaine. C'est ainsi que j'ai été mathématicien, musicien, érudit, moine, enfant, mère, etc. Dans ces états de sympathie universelle, j'ai même été animal et plante, tel animal donné, tel arbre présent. Cette faculté de métamorphose ascendante et descendante, de *déplication* et de *réimplication* a stupéfié parfois mes amis, même les plus subtils. Elle tient sans doute à mon extrême facilité d'objectivation impersonnelle, qui produit à son tour la difficulté que j'éprouve à m'individualiser pour mon compte, à n'être qu'un homme particulier, ayant son numéro et son étiquette. Rentrer dans ma peau m'a toujours paru curieux, chose arbitraire et de convention. Je me suis apparu comme boîte à phénomènes, comme lieu de vision et de perception, comme personne impersonnelle, comme sujet sans individualité déterminée, comme *déterminabilité* et *formalité* pures, et par conséquent ne me résignant qu'avec effort à jouer

le rôle tout arbitraire d'un particulier inscrit dans l'état civil d'une certaine ville, d'un certain pays. C'est dans l'action que je me sens entreposé; mon vrai milieu c'est la contemplation. La virtualité pure, l'équilibre parfait est mon refuge de prédilection. Là je me sens libre, désintéressé, souverain. Est-ce un appel, est-ce une tentation?

C'est l'oscillation entre les deux génies, grec et romain, oriental et occidental, antique et chrétien. C'est la lutte entre deux idéaux, celui de la liberté et celui de la sainteté. La liberté nous divinise, la sainteté nous prosterne. L'action nous limite, la contemplation nous dilate. La volonté nous localise, la pensée nous universalise. Mon âme balance entre deux, quatre, six conceptions générales et antinomiques, parce qu'elle obéit à tous les grands instincts de la nature humaine, et qu'elle aspire à l'absolu, irréalisable autrement que par la succession des contraires. Il m'a fallu du temps pour me comprendre, et parfois il m'arrive de recommencer l'étude de ce problème résolu, tant il nous est difficile de maintenir en nous un point immobile. J'aime tout, et je ne déteste qu'une chose : l'emprisonnement irrémédiable de mon être dans une forme arbitraire, même choisie par moi. La liberté intérieure serait donc la plus tenace de mes passions et peut-être ma seule passion. Cette passion est-elle

permise? Je l'ai cru, mais avec intermittence, et je n'en suis pas parfaitement sûr.

17 mars 1868. — La femme veut être aimée sans raison, sans pourquoi; non parce qu'elle est jolie, ou bonne, ou bien élevée, ou gracieuse, ou spirituelle, mais parce qu'elle est. Toute analyse lui paraît un amoindrissement et une subordination de sa personnalité à quelque chose qui la domine et la mesure. Elle s'y refuse donc, et son instinct est juste. Dès qu'on peut dire un *parce que,* on n'est plus sous le prestige, on apprécie, on pèse, on est libre au moins en principe. Or l'amour doit rester une fascination, un ensorcellement, pour que l'empire de la femme subsiste. Mystère disparu, puissance évanouie! Il faut que l'amour paraisse indivisible, irrésoluble, supérieur à toute analyse, pour conserver cette apparence d'infini, de surnaturel, de miraculeux, qui en fait la beauté. La majorité des êtres méprisent ce qu'ils comprennent et ne s'inclinent que devant l'inexplicable. Le triomphe féminin est de prendre en flagrant délit d'obscurité l'intelligence virile qui prétend à la lumière. Et quand les femmes inspirent l'amour, elles ont précisément la joie orgueilleuse de ce triomphe. — J'avoue que cette vanité est fondée.

Toutefois l'amour profond me paraît une lumière et un calme, une religion et une révélation, qui méprise à son tour ces victoires inférieures de la vanité. Les grandes âmes ne veulent rien que de grand. Tous les artifices paraissent honteusement puérils à qui flotte dans l'infini.

19 mars 1868. — Ce qu'on nomme les petites choses, c'est la cause des grandes, car c'en est le commencement, l'embryon; et le point de départ des existences décide ordinairement de tout leur avenir. Un point noir est le début d'une gangrène, d'un ouragan, d'une révolution, un point sans plus. D'une mésintelligence imperceptible peut sortir finalement une haine et un divorce. Une avalanche énorme commence par le détachement d'un atome; l'embrasement d'une ville, par la chute d'une allumette. Presque tout provient de presque rien, semble-t-il. Seule la première cristallisation est affaire de génie; l'agrégation ultérieure est affaire de masse, d'attraction, de vitesse acquise, d'accélération mécanique. L'histoire, comme la Nature, nous montre l'application de la loi d'inertie et d'agglomération, qui se formule facétieusement ainsi : Rien ne réussit comme le succès. Trouvez le joint, frappez juste, commencez bien : tout est là. Ou

plus simplement : Ayez de la chance, car le hasard joue un rôle immense dans les affaires humaines. Ceux qui ont le plus réussi en ce monde (Napoléon, Bismarck) l'avouent : le calcul n'est pas inutile, mais le hasard se moque effrontément du calcul, et le résultat d'une combinaison n'est nullement proportionnel à son mérite. Du point de vue supranaturel on dit : Ce hasard prétendu, c'est la part de la Providence; l'homme s'agite, mais Dieu le mène. Le malheur, c'est que l'intervention présumée fait échouer le zèle, la vertu, le dévouement et réussir le crime, la bêtise, l'égoïsme, aussi souvent que le contraire. Rude épreuve pour la foi, qui s'en tire avec ce mot : Mystère ! — C'est dans les origines qu'est le principal secret du Destin. Ce qui n'empêche pas la suite soubresautée des événements de nous réserver aussi des surprises. Ainsi à première vue l'histoire n'est que désordre et hasard; à seconde vue elle paraît logique et nécessaire; à troisième vue, elle paraît un mélange de nécessité et de liberté; au quatrième examen, on ne sait plus ce qu'il en faut penser, car, si la force est l'origine du droit et le hasard l'origine de la force, nous revenons à la première explication, mais avec la gaieté de moins.

Démocrite aurait-il raison ? Le fond de tout serait-il le hasard, toutes les lois n'étant que des

imaginations de notre raison, laquelle, née d'un hasard, aurait cette propriété de se faire illusion sur elle-même et de proclamer des lois qu'elle croit réelles et objectives, à peu près comme un homme qui rêve un repas croit manger tandis qu'il n'y a en vérité ni table, ni aliments, ni convive, ni nutrition? Tout se passe comme s'il y avait de l'ordre, de la raison, de la logique dans le monde, tandis que tout est fortuit, accidentel, apparent. L'univers n'est que le caléidoscope qui tourne dans l'esprit de l'être dit pensant, lequel est lui-même une curiosité sans cause, un hasard qui a conscience de tout le grand hasard et qui s'en amuse pendant que le phénomène de sa vision dure encore. La science est une folie lucide, qui se rend compte de ces hallucinations forcées. Le philosophe rit, parce qu'il n'est dupe de rien et que l'illusion des autres persiste. Il est pareil au malin spectateur d'un bal qui aurait adroitement enlevé aux violons toutes leurs cordes et qui verrait néanmoins se démener musiciens et danseurs, comme s'il y avait musique. L'expérience le réjouirait en démontrant que l'universelle danse de Saint-Guy est pourtant une aberration du sens intérieur, et qu'un sage a raison contre l'universelle crédulité. Ne suffit-il pas déjà de se boucher les oreilles dans une salle de danse, pour se croire dans une maison de fous?

Pour celui qui a détruit en lui-même l'idée religieuse, l'ensemble des cultes sur la terre doit produire un effet tout semblable. Mais il est dangereux de se mettre hors la loi du genre humain et de prétendre avoir raison contre tout le monde.

Rarement les rieurs se dévouent. Pourquoi le feraient-ils? Le dévouement est sérieux et c'est sortir de son rôle que de cesser de rire. Pour se dévouer, il faut aimer; pour aimer, il faut croire à la réalité de ce qu'on aime; il faut savoir souffrir, s'oublier, se donner, en un mot devenir sérieux. Le rire éternel c'est l'isolement absolu, c'est la proclamation de l'égoïsme parfait. Pour faire du bien aux hommes, il faut les plaindre et non les mépriser; et dire d'eux, non pas : les imbéciles! mais : les malheureux! Le sceptique pessimiste et nihiliste paraît moins glacial que l'athée goguenard. Or que dit le sombre Ahasvérus?

> Vous qui manquez de charité,
> Tremblez à mon supplice étrange :
> Ce n'est point sa divinité,
> C'est l'humanité que Dieu venge!

Mieux vaut se perdre que de se sauver tout seul et c'est faire tort à son espèce que de vouloir avoir raison sans faire partager sa raison. C'est d'ailleurs une illusion que d'imaginer la possibilité d'un tel

privilège, quand tout prouve la solidarité des individus et quand aucun ne peut penser que par la pensée générale, affinée par des siècles de culture et d'expérience. L'individualisme absolu est une niaiserie. On peut être isolé dans son milieu particulier et temporaire, mais chacune de nos pensées et chacun de nos sentiments trouve, a trouvé et trouvera son écho dans l'humanité. L'écho est immense, retentissant pour certains hommes représentatifs que de grandes fractions de l'humanité adoptent comme guides, révélateurs, réformateurs; mais il n'est nul pour personne. Toute manifestation sincère de l'âme, tout témoignage rendu à une conviction personnelle sert à quelqu'un et à quelque chose, lors même qu'on ne le sait pas, et qu'une main se pose sur votre bouche ou qu'un nœud coulant vous prend à la gorge. Une parole dite à quelqu'un conserve un effet indestructible, comme un mouvement quelconque se métamorphose sans s'anéantir. — Voilà donc une raison pour ne pas rire, pour ne pas se taire, pour s'affirmer, pour agir. Il faut avoir foi en la vérité; il faut chercher le vrai et le répandre; il faut aimer les hommes et les servir.

9 avril 1868. — Passé trois heures avec le gros

volume de Lotze *(Geschichte der Aesthetik in Deutschland)*[1]. L'attrait initial a été décroissant et a fini par l'ennui. Pourquoi? parce que le bruit du moulin endort et que ces pages sans alinéa, ces chapitres interminables et ce ronron dialectique incessant me font l'effet d'un moulin à paroles. Je finis par bâiller comme un simple mortel devant ces lourdes compositions. L'érudition et même la pensée ne sont pas tout. Un peu d'esprit, de trait, de vivacité, d'imagination, de grâce, ne gâterait rien. Vous reste-t-il dans la mémoire une image, une formule, un fait frappant ou neuf, quand on pose ces livres pédantesques? Non, il vous reste de la fatigue et du brouillard. O la clarté, la netteté, la brièveté! Diderot, Voltaire et même Galiani! Un petit article de Sainte-Beuve, de Scherer, de Renan, de Victor Cherbuliez fait plus jouir, rêver et réfléchir que mille de ces pages allemandes bourrées jusqu'à la marge et où l'on voit le travail moins son résultat. Les Allemands entassent les fagots du bûcher, les Français apportent les étincelles. Épargnez-moi les élucubrations; servez-moi des faits ou des idées. Gardez vos cuves, votre moût, votre marc; je désire du vin tout fait, qui pétille dans le

[1] Hermann Lotze (1817-1881), auteur d'un grand nombres d'ouvrages philosophiques.

verre et stimule mes esprits au lieu de les appesantir.

11 avril 1868 (Mornex sur Salève). — Quitté la ville par un grand coup de vent qui soulevait toutes les poussières de la banlieue, et deux heures plus tard me voici installé à la montagne, comme l'année dernière. Je compte passer ici la semaine... Les rumeurs du village montent à ma fenêtre ouverte: abois lointains, voix de femmes à la fontaine, chants d'oiseaux dans les vergers inférieurs; le tapis vert de la plaine se tigre d'ombres passagères qu'y promènent les nues; il y a dans le paysage une sorte de douceur nuancée et de grâce attiédie, et déjà j'éprouve un certain bien-être, je goûte la joie de la contemplation, celle où notre âme, sortant d'elle-même, devient l'âme d'une contrée, d'un paysage, et sent vivre en soi une multitude de vies. Ici plus de résistance, de négation, de blâme; tout est affirmatif; on se sent en harmonie avec la nature, avec le milieu que l'on résume. On s'ouvre à l'immensité des choses. C'est bien ce que j'aime.

Nam mihi res, non me rebus, submittere conor.

12 avril 1868. Jour de Pâques (Mornex). Huit heures du matin. — Impression solennelle et

religieuse. Sonnerie de toute la vallée. Les champs même ont l'air d'exhaler un cantique. — Il faut à l'humanité un culte; le culte chrétien n'est-il pas à tout prendre le meilleur parmi ceux qui ont existé en grand? La religion du péché, du repentir et de la réconciliation, la religion de la renaissance et de la vie éternelle n'est pas une religion dont on doive rougir. Malgré toutes les aberrations du fanatisme, toutes les superstitions du formalisme, toutes les laideurs additionnelles de l'hypocrisie, toutes les puérilités fantastiques de la théologie, l'Évangile a modifié le monde et consolé la terre. L'humanité chrétienne n'est pas beaucoup meilleure que l'humanité païenne, mais elle serait bien pire sans une religion et sans sa religion. Toute religion propose un idéal et un modèle; or l'idéal chrétien est sublime et le modèle est d'une beauté divine. On peut désapprouver les Églises et s'incliner devant Jésus. On peut mettre en suspicion les clergés et à l'interdit les catéchismes, et aimer le Saint et le Juste qui est venu sauver et non maudire. Jésus servira toujours à la critique du christianisme, et quand le christianisme sera mort la religion de Jésus pourra survivre. Après le Jésus-Dieu reparaîtra la foi au Dieu de Jésus.

(Cinq heures du soir.) — Grande promenade par

Cézargues, Eseri et le bois d'Yves; retour par le pont du Loup. Temps aigre et grisâtre. — Une grosse joie populaire, blousée de bleu, avec fifre et tambour, vient de faire escale une heure durant sous ma fenêtre. Cette troupe a chanté une multitude de choses, chants bachiques, refrains, romances, tous avec lourdeur et laideur. La Muse n'a pas touché la race de nos pays, et quand cette race est en gaieté elle n'en a pas plus de grâce. On dirait des ours en goguette. Sa poésie relative est d'une triste vulgarité, d'une désolante platitude. Pourquoi? D'abord parce qu'en dépit de l'affectation de notre démocratisme, les classes courbées vers la glèbe du travail sont esthétiquement inférieures aux autres; ensuite parce que la poésie rustique, paysannesque est morte, et qu'en prenant part à la musique et à la poésie des classes cultivées, le paysan en donne la caricature et non la copie. La démocratie, en n'admettant plus qu'une série chez les hommes, a donc fait tort à tout ce qui n'est pas de premier choix. Comme on ne peut plus sans outrage juger les hommes dans leur ordre, on ne les compare qu'aux sommités et ils paraissent plus médiocres, plus laids, plus avortés qu'auparavant. Si l'égalitarisme élève virtuellement la moyenne, il dégrade réellement les dix-neuf vingtièmes des individus au-dessous de leur situation antérieure.

Progrès juridique, recul esthétique. Aussi les artistes voient-ils se multiplier leur bête noire : le bourgeois, le philistin, l'ignare présomptueux, le cuistre qui fait l'entendu, l'imbécile qui s'estime l'égal de l'intelligent.

« La vulgarité prévaudra, » comme le disait de Candolle en parlant des graminées. L'ère égalitaire est le triomphe des médiocrités. C'est fâcheux, mais c'est inévitable et c'est une revanche du passé. L'humanité, après s'être organisée sur la base des dissemblances individuelles, s'organise maintenant sur la base des ressemblances, et ce principe exclusif est aussi vrai que l'autre. L'art y perdra, mais la justice y gagnera. Le nivellement universel n'est-il pas la loi de la nature, et quand tout est de niveau tout n'est-il pas fini? Le monde tend donc de toute sa force à la destruction de ce qu'il a enfanté. La vie est la poursuite aveugle de sa propre négation; comme il a été dit du méchant, elle aussi fait une œuvre qui la trompe, elle travaille à ce qu'elle déteste, elle file son suaire et empile les pierres de son tombeau. Il est bien naturel que Dieu nous pardonne, car « nous ne savons ce que nous faisons. »

De même que la somme de la force est toujours identique dans l'univers matériel et en présente non une diminution ou une augmentation, mais des métamorphoses, il n'est pas impossible que la

somme du bien soit en réalité toujours la même et que par conséquent tout progrès sur un point se compense en sens inverse sur un autre point. Dans ce cas, il ne faudrait jamais dire qu'un temps et un peuple l'emportent du tout au tout sur un autre temps et un autre peuple, mais en quoi il y a supériorité. La grosse différence, d'homme à homme, serait alors dans l'art de transformer sa vitalité en spiritualité et sa puissance latente en énergie utile. Cette même différence existerait de peuple à peuple. L'extraction du maximum d'humanité d'un même fond d'animalité formerait l'objet de la concurrence simultanée ou successive dans l'histoire. L'éducation, la morale et la politique ne seraient que des variantes du même art : l'art de vivre, c'est-à-dire de dégager la pure forme et la plus subtile essence de notre être individuel.

26 avril 1868 (dimanche à midi). — Triste matinée. Perspectives mélancoliques de tous les côtés. Dégoût de moi-même.

(Dix heures du soir.) — Visites. Promenade. Veillé seul. Les choses m'ont donné une série de leçons de sagesse. J'ai vu les buissons épineux se couvrir de fleurs et toute la vallée renaître sous le

souffle du printemps. J'ai assisté aux fautes de conduite des vieillards qui ne veulent pas vieillir et qui se révoltent dans leur cœur contre la loi naturelle. J'ai vu à l'œuvre les mariages frivoles et les prédications babillardes. J'ai vu des tristesses vaines et des isolements à plaindre. J'ai entendu des conversations badines sur la folie et les chansonnettes folâtres des oiseaux. Et tout cela m'a dit la même chose : Remets-toi en harmonie avec la loi universelle, accepte la volonté de Dieu, use religieusement de la vie, travaille pendant qu'il fait jour, sois sérieux et joyeux à la fois. Sache répéter avec l'apôtre : « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. »

26 août 1868. — Est-ce qu'après toutes ces tempêtes du cœur et ces agitations de la vie organique qui, ces derniers mois, m'ont tellement emprisonné dans l'existence individuelle, je pourrai enfin remonter dans la région de la pure intelligence, rentrer dans la vie désintéressée et impersonnelle, dans l'indifférence pour les misères de la subjectivité, dans l'état d'âme purement scientifique et contemplatif? Pourrai-je enfin oublier tous les besoins qui me rattachent à la terre et à l'humanité? Pourrai-je devenir un pur esprit? Hélas!

je ne saurais le croire même un seul instant. Je vois devant moi les infirmités prochaines, je sens que je ne puis me passer d'affection, je sais que je n'ai pas d'ambition et que mes facultés sont en baisse. Je me rappelle que j'ai quarante-sept ans et que tout l'essaim de mes juvéniles espérances s'est envolé. Donc, je ne puis m'abuser sur le sort qui m'attend : l'isolement croissant, la mortification intérieure, les longs regrets, l'inconsolable et inavouable tristesse, une vieillesse lugubre, une lente agonie, une mort au désert.

Impasse formidable! Ce qui m'est encore possible me trouve dégoûté et tout ce que j'aurais désiré m'échappe et m'échappera toujours. La fin de tout élan c'est éternellement la fatigue et la déception. Découragement, abattement, affaissement, apathie : c'est la série qu'il faut sans trêve recommencer quand on roule encore le rocher de Sisyphe. Ne semble-t-il pas plus court et plus simple de plonger la tête la première dans le gouffre?

Non, il n'y a jamais qu'une solution : rentrer dans l'ordre, accepter, se soumettre, se résigner et faire encore ce qu'on peut. Ce qu'il faut sacrifier, c'est sa volonté propre, ses aspirations, son rêve. Renonce au bonheur une fois pour toutes. L'immolation de son moi, la mort à soi-même, tel est le seul suicide utile et permis. Dans ton désintéresse-

ment actuel il y a du dépit secret, de l'orgueil froissé, un peu de rancune, bref de l'égoïsme, puisqu'il y a la recherche prématurée du repos. Le désintéressement n'est absolu que dans la parfaite humilité qui broie le moi au profit de Dieu.

Tu n'as plus de force, tu ne veux rien; ce n'est pas cela qu'il faut : il faut vouloir ce que Dieu veut, il faut aller du détachement au sacrifice et du sacrifice au dévouement.

La coupe que tu voudrais voir passer loin de toi, c'est le supplice de la vie : c'est la honte d'exister et de souffrir en être vulgaire qui a manqué sa vocation, c'est l'humiliation amère et grandissante de décroître, de vieillir en te désapprouvant toi-même et en affligeant tes amis... « Veux-tu être guéri ? » était le texte du discours de dimanche.

« Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je donnerai du repos à vos âmes. »

« Et si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur. »

27 août 1868. — Repris le *Penseroso*[1] dont j'ai violé tant de maximes et oublié tant de leçons. Mais ce volume est bien le fils de mon âme et sa muse

[1] *Il Penseroso*, poésies-maximes, par H.-F. Amiel. Genève, 1858.

est bien la vie intérieure. Lorsque je veux renouer la tradition avec moi-même, il m'est bon de relire ce recueil gnomique auquel on a si peu rendu justice et que je citerais volontiers s'il était d'un autre; il m'est agréable de m'y sentir dans cette vérité relative qui s'appelle la conformité avec soi-même, l'accord de l'apparence avec la réalité, l'harmonie de la parole avec le sentiment, en d'autres termes la sincérité, l'ingénuité, l'intimité. C'est de l'expérience personnelle dans toute la rigueur du terme.

21 septembre 1868 (Villars)[1]. — Joli effet d'automne. Tout était couvert ce matin et la grise mousseline de la pluie a flotté sur tout le cirque de nos montagnes. Maintenant la bande bleue qui a paru d'abord derrière les cimes lointaines a grandi, monté vers le zénith, et la coupole du ciel presque nettoyée de nuages laisse épancher sur nous les pâles rayons d'or d'un soleil encore convalescent. La journée s'annonce bénigne et caressante. Tout est bien qui finit bien.

Ainsi, après la saison des larmes, peut revenir

[1] Station alpestre qui s'ouvre sur un splendide amphithéâtre de montagnes, au-dessus de Bex et de la vallée du Rhône. L'auteur y passa plus d'une fois ses vacances universitaires.

une joie douce. Dis-toi que tu entres dans l'automne de ta vie, que les grâces du printemps et les splendeurs de l'été sont passées sans retour, mais que l'automne aussi a ses beautés. Les pluies, les nuages, les brouillards assombrissent fréquemment l'arrière-saison, mais l'air est encore doux, la lumière caresse encore les yeux et les feuillages jaunissant; c'est le moment des fruits, des récoltes, des vendanges, c'est le moment de faire les provisions pour l'hiver. Ici les troupeaux des vaches laitières arrivent au niveau du chalet et la semaine prochaine ils seront plus bas que nous. Ce baromètre vivant nous indique l'heure de quitter la montagne. Il n'y a rien à gagner et tout à perdre à négliger l'exemple de la nature et à se faire des règles arbitraires d'existence. Notre liberté sagement comprise n'est que l'obéissance volontaire aux lois universelles de la vie. — Ta vie en est à son mois de septembre. Sache le reconnaître et t'arranger en conséquence.

13 novembre 1868. — Je lis en partie deux ouvrages de Charles Secrétan (*Recherches sur la méthode,* 1857; *Précis élémentaire de philosophie,* 1868). La philosophie de Secrétan, c'est la philosophie du christianisme considéré comme la religion

absolue. Subordination de la nature à l'intelligence, de l'intelligence à la volonté, et de la volonté à la foi positive, telle est sa charpente générale. Malheureusement l'étude critique, comparative, historique fait défaut, et cette apologétique où l'ironie s'allie à l'apothéose de l'amour laisse une impression de parti pris. La philosophie de la religion sans la science comparée des religions, sans une philosophie désintéressée et générale de l'histoire, demeure plus ou moins arbitraire et factice. Le droit et le rôle de la science sont mal gardés et mal établis dans cette réduction de la vie humaine à trois sphères, savoir celles de l'industrie, du droit et de la religion. L'auteur me paraît un esprit vigoureux et profond plutôt qu'un esprit libre. Non seulement il est dogmatique, mais il dogmatise en faveur d'une religion positive qui le domine et le soumet. En outre le christianisme étant un X que chaque Église définit à sa manière, l'auteur use de la même liberté et définit le X à sa façon : en sorte qu'il est à la fois trop et trop peu libre, trop libre à l'égard du christianisme historique, trop peu libre à l'égard du christianisme comme Église particulière. Il ne satisfait pas le croyant anglican, luthérien, réformé, catholique ; il ne satisfait pas le libre penseur. Cette spéculation *schellingienne* qui consiste à déduire nécessairement une religion particulière,

c'est-à-dire à faire de la philosophie une servante de la théologie chrétienne, est un legs du moyen âge.

Après avoir cru, il s'agit de juger ; or un croyant n'est pas juge. Un poisson vit dans l'océan, mais il ne peut l'envelopper du regard, le dominer, ni par conséquent le juger. Pour comprendre le christianisme, il faut le mettre à sa place historique, dans son cadre, en faire une partie du développement religieux de l'humanité, le juger non du point de vue chrétien, mais du point de vue humain, *sine irâ nec studio.*

16 décembre 1868. — Je suis dans l'angoisse pour mon pauvre et doux ami Charles Heim..... Depuis le 30 novembre je n'ai plus revu l'écriture du cher malade, qui m'a fait alors son dernier adieu. Que ces deux semaines m'ont paru longues! Comme j'ai compris ce besoin ardent d'avoir les dernières paroles, les derniers regards de ceux qu'on a aimés. Ces communications sont comme un testament ; elles ont un caractère solennel et sacré, qui n'est sans doute pas un effet de notre imagination. Ce qui va mourir participe en quelque mesure de l'éternité. Il semble qu'un mourant nous parle d'outre-tombe ; ce qu'il dit nous paraît une sentence, un oracle,

une injonction. Nous en faisons un demi-voyant. Et il est certain que pour celui qui sent la vie lui échapper et le cercueil s'ouvrir, l'heure des paroles graves a sonné. Le fond de sa nature doit paraître, le divin qui est en lui n'a plus à se dissimuler. — Oh! n'attendons pas pour être justes, compatissants, démonstratifs envers ceux que nous aimons, qu'eux ou nous soyons frappés par la maladie ou menacés de mort. La vie est courte et l'on n'a jamais trop de temps pour réjouir le cœur de ceux qui font avec nous la sombre traversée. Hâtons-nous d'être bons.

26 décembre 1868. — Mon cher et doux ami est mort ce matin à Hyères. C'est une belle âme qui retourne au ciel. Il a donc cessé de souffrir! Est-il heureux maintenant?

*

Si l'homme se trompe toujours plus ou moins sur la femme, c'est qu'il oublie qu'elle et lui ne parlent pas tout à fait la même langue et que les mots n'ont pas pour eux le même poids et la même signification, surtout dans les questions de sentiment. Que ce soit sous la forme de la pudeur, de la précaution ou de l'artifice, une femme ne dit

jamais toute sa pensée, et ce qu'elle en sait n'est encore qu'une partie de ce qui en est. La complète franchise semble lui être impossible et la complète connaissance d'elle-même paraît lui être interdite. Si elle est sphinx c'est qu'elle est énigme, c'est qu'elle est ambiguë aussi pour elle-même. Elle n'a nul besoin d'être perfide, car elle est le mystère. La femme est ce qui échappe, c'est l'irrationnel, l'indéterminable, l'illogique, la contradiction. Il faut avec elle beaucoup de bonté et pas mal de prudence, car elle peut causer des maux infinis sans le savoir. Capable de tous les dévouements et de toutes les trahisons, « monstre incompréhensible » à la seconde puissance, elle fait les délices de l'homme et son effroi.

*

Plus on aime, plus on souffre. La somme des douleurs possibles pour chaque âme est proportionnelle à son degré de perfection.

*

Celui qui redoute trop d'être dupe ne pourra plus être magnanime.

*

Le doute sur l'amour finit par faire douter de

tout. Le dernier résultat de toutes les déceptions c'est donc l'athéisme, qui ne dit pas toujours son nom et son secret, mais qui, spectre masqué, apparaît dans les profondeurs de la pensée comme le suprême explicateur. « L'homme est tel que son amour » et suit le sort de son amour.

*

Convertir les amertumes en bénignité, le fiel des expériences humaines en mansuétude, les ingratitudes en bienfaits, les insultes en pardon, n'est-ce pas la sainte alchimie des belles âmes ? Et cette transformation doit devenir si habituelle et si coulante qu'on la croie spontanée et que personne ne nous en sache gré.

*

27 janvier 1869. — Quel est donc le service rendu par le christianisme au monde? La prédication d'une bonne nouvelle. Quelle est cette nouvelle? Le pardon des péchés. Le Dieu de sainteté aimant le monde et le réconciliant avec lui par Jésus, afin d'établir le royaume de Dieu, la cité des âmes, la vie du ciel sur la terre, c'est là tout; mais c'est toute une révolution. « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés; » « soyez un avec moi comme je suis un avec le Père : » telle est la vie éternelle ; voilà la perfection, le salut et la félicité. La foi à l'amour paternel de Dieu, qui châtie et pardonne pour notre bien, et qui veut non la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie : voilà le mobile des rachetés.

Ce qu'on appelle le christianisme est un océan où viennent confluer une foule de courants spirituels dont l'origine est ailleurs : ainsi plusieurs religions d'Asie et d'Europe, et surtout les grandes idées de la sagesse grecque, en particulier du platonisme. Ni sa doctrine ni sa morale telles qu'elles se sont historiquement constituées ne sont neuves et d'un seul jet. L'élément essentiel et original, c'est la démons-

tration de fait que la nature divine et la nature humaine peuvent coexister, se confondre en une même et sublime flamme, que la sainteté et la pitié, la justice et la miséricorde peuvent ne faire qu'un, dans l'homme et en Dieu. Ce qu'il y a de spécifique dans le christianisme, c'est Jésus, c'est la conscience religieuse de Jésus. Le sentiment sacré de son union absolue avec Dieu par la soumission de la volonté et le ravissement de l'amour, cette foi profonde, tranquille, invincible, est devenue religion. La foi de Jésus est devenue la foi de millions et de milliards d'hommes. Ce flambeau a produit un incendie immense. Ce révélateur et cette révélation ont paru si lumineux, si éclatants que le monde ébloui a depuis oublié la justice et reporté sur un seul bienfaiteur tous les bienfaits, héritage du passé.....

La conversion du christianisme ecclésiastique et confessionnel en christianisme historique est l'œuvre de la science biblique. La conversion du christianisme historique en christianisme philosophique est une tentative en partie illusoire, puisque la foi ne peut être dissoute entièrement en science. Mais le déplacement du christianisme de la région historique dans la région psychologique est le vœu de notre époque. Il s'agit de dégager l'Évangile éternel. Pour cela, il faut que l'histoire et la philosophie

comparée des religions fassent sa place vraie au christianisme et le jugent. Puis il faut dégager la religion que professait Jésus de la religion qui a pris pour objet Jésus. Et quand on aura mis le doigt sur l'état de conscience qui est la cellule primitive, le principe de l'Évangile éternel, il faudra s'y tenir. C'est le *punctum saliens* de la religion pure.

Peut-être le surnaturel fera-t-il place à l'extraordinaire, et les grands génies seront-ils regardés comme les messagers du Dieu de l'histoire, comme les révélateurs providentiels par lesquels l'Esprit de Dieu agite la masse humaine. Ce qui s'en va ce n'est pas l'admirable, c'est l'arbitraire, l'accidentel, le miraculeux. Comme les pauvres lampions d'une fête de village ou les cierges misérables d'une procession s'éteignent devant la grande merveille du soleil, les petits miracles locaux, chétifs et douteux s'éteindront devant la loi du monde des esprits, devant le spectacle incomparable de l'histoire humaine conduite par le tout-puissant dramaturge que l'on appelle Dieu. — *Utinam!*

1er mars 1869. — L'impartialité et l'objectivité sont aussi rares que la justice, dont elles ne sont que deux formes particulières. L'intérêt est une

source inépuisable de complaisantes illusions. Le nombre des êtres qui veulent voir vrai est extraordinairement petit. Ce qui domine les hommes, c'est la peur de la vérité, à moins que la vérité ne leur soit utile, ce qui revient à dire que l'intérêt est le principe de la philosophie vulgaire, ou que la vérité est faite pour nous, mais non pas nous pour la vérité. — Ce fait étant humiliant, la majorité ne veut pas le constater ni le reconnaître. Et c'est ainsi qu'un préjugé d'amour-propre protège tous les préjugés de l'entendement, lesquels naissent d'un stratagème de l'égoïsme. L'humanité a toujours mis à mort ou persécuté ceux qui ont dérangé sa quiétude intéressée. Elle ne s'améliore que malgré elle. Le seul progrès voulu par elle, c'est l'accroissement des jouissances. Tous les progrès en justice, en moralité, en sainteté, lui ont été imposés ou arrachés par quelque noble violence. Le sacrifice, qui est la volupté des grandes âmes, n'a jamais été la loi des sociétés. C'est trop souvent en employant un vice contre un autre, par exemple la vanité contre la cupidité, la convoitise contre la paresse, que les grands agitateurs ont vaincu la routine. En un mot, le monde humain est presque entièrement dirigé par la loi de la nature, et la loi de l'esprit, ferment de cette grossière pâte, n'y a fait lever qu'assez peu de soufflures généreuses.

Au point de vue de l'idéal, le monde humain est triste et laid; mais en le comparant à ses origines probables, le genre humain n'a pas tout à fait perdu son temps. De là trois manières de regarder l'histoire : le pessimisme, quand on part de l'idéal; l'optimisme, quand on contemple à reculons; l'héroïsme, quand on songe que tout progrès coûte des flots de sang ou de larmes.

L'hypocrisie européenne se voile la face devant les immolations volontaires de ces fanatiques de l'Inde, qui se jettent sous les roues du char de triomphe de leur grande déesse. Pourtant ces immolations ne sont que le symbole de ce qui se passe en Europe comme ailleurs, de l'offrande de leur vie faite par les martyrs de toutes les grandes causes. Disons-le, la déesse sanguinaire et farouche, c'est l'humanité elle-même, qui n'avance que par le remords et ne se repent que par l'excès de ses crimes. Ces fanatiques qui se dévouent sont la protestation continue contre l'égoïsme universel. Nous n'avons renversé que les idoles visibles, mais le sacrifice perpétuel subsiste encore partout, et partout l'élite des générations souffre pour le salut des multitudes. C'est la loi austère, amère, mystérieuse de la solidarité. La perdition et la rédemption mutuelles sont la destinée de notre race.

18 mars 1869. — En revenant d'une promenade hors de la ville ma cellule me fait horreur. Au dehors le soleil, les oiseaux, le printemps, la beauté, la vie; ici la laideur, les paperasses, la tristesse, la mort. — Et pourtant ma promenade a été des plus mélancoliques. J'ai erré le long du Rhône et de l'Arve, et tous les souvenirs du passé et toutes les déceptions du présent et toutes les inquiétudes de l'avenir ont assiégé mon cœur, comme un tourbillon d'oiseaux de nuit. J'ai fait le compte de mes fautes et elles se sont rangées en bataille contre moi. Le vautour des regrets s'est mis à me ronger le foie. Le sentiment de l'irréparable m'a étouffé comme un carcan. Il m'a semblé que j'avais manqué la vie et que la vie à présent me manquait. — Ah! que le printemps est redoutable pour les solitaires. Tous les besoins endormis se réveillent, toutes les douleurs disparues renaissent, le vieil homme terrassé et bâillonné se relève et se met à gémir. Les cicatrices redeviennent blessures saignantes et ces blessures se lamentent à qui mieux mieux. On ne songeait plus à rien, on avait réussi à s'étourdir par le travail ou la distraction, et tout d'un coup le cœur, ce prisonnier mis au secret, se plaint dans son cachot, et cette plainte fait chanceler tout le palais au fond duquel on l'avait muré.

Se fût-on soustrait à toutes les autres fatalités, il y en a une qui nous remet sous le joug, c'est celle du temps. Tu as réussi à t'affranchir de toutes les servitudes, mais tu avais compté sans la dernière, celle des années. L'âge vient et sa pesanteur remplace toutes les autres oppressions réunies. L'homme mortel n'est qu'une variété d'éphémère. En regardant les berges du Rhône qui ont vu couler le fleuve depuis dix ou vingt mille ans, ou seulement les arbres de l'avenue du cimetière qui ont vu défiler tant de convois depuis deux siècles; en retrouvant les murs, les digues, les sentiers qui m'ont vu jouer quand j'étais enfant; en contemplant d'autres enfants courant sur le gazon de cette plaine de Plainpalais qui a porté mes premiers pas, j'ai eu l'âpre sensation de l'inanité de la vie et de la fuite des choses. J'ai senti flotter sur moi l'ombre du mancenillier. J'ai aperçu le grand abîme implacable où s'engouffrent toutes ces illusions qui s'appellent les êtres. J'ai vu que les vivants n'étaient que des fantômes voltigeant un instant sur la terre, faite de la cendre des morts, et rentrant bien vite dans la nuit éternelle comme des feux follets dans le sol. Le néant de nos joies, le vide de l'existence, la futilité de nos ambitions, me remplissaient d'un dégoût paisible. De regret en désenchantement, j'ai dérivé jusqu'au bouddhisme, jusqu'à la lassitude

universelle. — L'espérance d'une immortalité bienheureuse vaudrait mieux.

Avec quels yeux différents ne voit-on pas la vie à dix, à vingt, à trente, à soixante ans ! Les solitaires ont conscience de cette métamorphose psychologique. Une autre chose aussi les étonne : c'est la conjuration universelle pour cacher la tristesse de ce monde, pour faire oublier la souffrance, la maladie, la mort, pour couvrir les plaintes et les sanglots qui partent de chaque maison, pour farder le hideux masque de la réalité. Est-ce par générosité pour l'enfant et la jeunesse, est-ce par peur qu'on voile ainsi la vérité sinistre ? Est-ce par équité, et la vie contient-elle autant ou plus de biens que de maux ? — Quoi qu'il en soit, c'est d'illusion plutôt que de vérité que l'on s'alimente. Chacun dévide la bobine de ses espérances trompeuses, et quand il l'a épuisée, il s'assied pour mourir, et laisse ses fils et ses neveux recommencer la même expérience. Chacun poursuit le bonheur et le bonheur esquive la poursuite de chacun.

Le seul viatique utile pour faire la traversée de la vie c'est un grand devoir et quelques sérieuses affections. Et même les affections périssent, ou du moins leurs objets sont mortels : un ami, une femme, un enfant, une patrie, une Église, peuvent nous précéder dans la tombe ; le devoir seul dure autant que nous.

Vis pour autrui, sois juste et bon;
Fais ton monument ou ta gerbe,
Et du Ciel obtiens le pardon
Avant d'aller dormir sous l'herbe.

Cette maxime exorcise l'esprit de révolte, de colère, de découragement, de vengeance, d'indignation, d'ambition qui tour à tour viennent agiter et tenter le cœur que le printemps gonfle de sa sève. — O vous, tous les saints de l'orient, de l'antiquité et du christianisme, phalange de héros, vous avez connu les langueurs et les angoisses de l'âme; mais vous en avez triomphé. Sortis vainqueurs de la carrière, ombragez-nous de vos palmes, et que votre exemple ranime notre courage!

6 avril 1869. — Temps magnifique. Les Alpes éblouissantes sous leur gaze d'argent. Les sensations de toute sorte m'ont inondé : délices de la promenade au soleil levant, charmes d'une vue admirable, nostalgie du voyage, soif de joie, faim de travail, d'émotions et de vie, rêves de bonheur, songes d'amour; le besoin d'être, l'ardeur de sentir encore et de me répandre s'agitaient au fond de mon cœur. Soudain réveil d'adolescence, pétillement de poésie, renouveau de l'âme, repoussée des

ailes du désir. Aspirations conquérantes, vagabondes, aventureuses. Oubli de l'âge, des chaînes, des devoirs, des ennuis; élans de jeunesse comme si la vie recommençait. Il semble que le feu ait pris aux poudres; notre âme se disperse aux quatre vents. On voudrait dévorer le monde, tout éprouver, tout voir. Ambition de Faust; convoitise universelle; horreur de sa cellule; on jette le froc aux orties, et l'on voudrait serrer toute la nature dans ses bras et sur son cœur. O passions, il suffit d'un rayon de soleil pour vous rallumer toutes ensemble. La montagne froide et noire redevient volcan, et fait évaporer sa couronne de neige sous un seul jet de son haleine brûlante. Le printemps amène de ces résurrections subites, invraisemblables. Faisant frissonner et bouillonner toutes les sèves, il produit des envies impétueuses, des inclinations foudroyantes et comme des fureurs de vie imprévues et inextinguibles. Il fait éclater l'écorce rigide des arbres et le masque de bronze de toutes les austérités. Il fait tressaillir le moine dans l'ombre de son couvent, la vierge derrière les rideaux de sa chambrette, l'enfant sur les bancs du collège, le vieillard sous le réseau de ses rhumatismes.

O Hymen, Hymenæe!

24 avril 1869. — Némésis serait-elle plus réelle que la Providence? le Dieu jaloux plus vrai que le Dieu bon? la douleur plus sûre que la joie? les ténèbres plus certaines de vaincre que la lumière? est-ce le pessimisme ou l'optimisme qui a raison? lequel, de Leibnitz ou de Schopenhauer, a le mieux compris l'univers? de l'homme qui se porte bien ou de l'homme souffrant, lequel voit le mieux au fond des choses? lequel se trompe?

Ah! le problème de la douleur et du mal est toujours la plus grande énigme de l'être, après l'existence de l'être lui-même. La foi de l'humanité a généralement supposé la victoire du bien sur le mal; mais si le bien est non pas le résultat d'une victoire, mais une victoire, il implique une bataille incessante, infinie, il est la lutte interminable et le succès éternellement menacé. Or si c'est là la vie, Bouddha n'a-t-il pas raison de la regarder comme le mal même, puisqu'elle est l'agitation sans trêve et la guerre sans merci? Le repos ne se trouve alors que dans le néant. L'art de s'anéantir, d'échapper au supplice des renaissances et à l'engrenage des misères, l'art d'arriver au Nirvâna serait l'art suprême, la méthode de la délivrance. Le chrétien dit à Dieu : Délivre-nous du mal. Le bouddhiste ajoute : Et pour cela délivre-nous de l'existence finie, rends-

nous au néant! Le premier estime qu'affranchi du corps il peut entrer dans le bonheur éternel; le second croit que l'individualité est l'obstacle à toute quiétude et il aspire à la dissolution de son âme elle-même. L'effroi du premier est le paradis du second.

... Une seule chose est nécessaire : l'abandon à Dieu. Sois dans l'ordre toi-même et laisse à Dieu le soin de débrouiller l'écheveau du monde et des destinées. Qu'importent le néant ou l'immortalité? Ce qui doit être, sera. Ce qui sera, sera bien. La foi au bien, peut-être ne faut-il pas davantage à l'individu pour traverser la vie. Mais il faut avoir pris parti pour Socrate, Platon, Aristote, Zénon, contre le matérialisme, la religion du hasard et le pessimisme. Peut-être même faut-il se décider contre le nihilisme bouddhique, parce que le système de la conduite est diamétralement opposé si l'on travaille à augmenter sa vie ou à l'annuler, s'il s'agit de cultiver ses facultés ou de les atrophier méthodiquement.

Employer son effort individuel à l'accroissement du bien dans le monde, ce modeste idéal suffit. Aider à la victoire du bien c'est le but commun des saints et des sages. *Socii Dei sumus,* répétait Sénéque après Cléanthe.

30 avril 1869. — Achevé l'ouvrage de Vacherot [1], qui m'a rendu pensif. J'ai le sentiment que sa notion de la religion n'est pas rigoureusement exacte et que la conséquence est dès lors sujette à retouche. Si la religion est un âge psychologique antérieur à celui de la raison, il est clair qu'elle doit disparaître chez l'homme, mais si elle est un mode de la vie intérieure, elle peut et doit durer autant que le besoin de sentir, à côté de celui de penser. La question est celle-ci : théisme ou non-théisme ? Si Dieu n'est que la catégorie de l'idéal, la religion s'évanouit de droit comme les illusions de l'adolescence. Si l'Être peut être senti et aimé en même temps que pensé, le philosophe peut faire acte de religion, comme il fait acte d'artiste, d'orateur, de citoyen. Il peut se joindre à un culte sans déroger. Or j'incline à cette solution. J'appelle religion la vie devant Dieu et en Dieu.

Et Dieu fût-il défini la vie universelle, pourvu qu'il soit positif et non négatif, notre âme pénétrée du sentiment de l'infini est dans l'état religieux. La religion diffère de la philosophie, comme le moi naïf diffère du moi réfléchi, comme l'intuition synthétique diffère de l'analyse intellectuelle. On entre

[1] *La Religion,* 1869.

dans l'état religieux par le sentiment de la dépendance volontaire et de la soumission joyeuse au principe de l'ordre et du bien. C'est dans l'émotion religieuse que l'homme se recueille; il retrouve sa place dans l'unité infinie, et ce sentiment-là est sacré.

Mais malgré cette réserve, je rends hommage à cet ouvrage, qui est un beau livre, bien mûr et bien sérieux.

13 mai 1869. — Déchiqueture dans les nuages. Par les trous bleus un vif soleil darde ses rayons espiègles. Orages, sourires, lubies, colères et larmes : en mai, la nature est femme. Elle plaît à la fantaisie, émeut le cœur et fatigue la raison par la succession de ses caprices et la véhémence inattendue de ses bizarreries.

Ceci me rappelle le verset 213 du second livre des Lois de Manou : « Il est dans la nature du sexe féminin de chercher ici-bas à corrompre les hommes; et c'est pour cette raison que les sages ne s'abandonnent jamais aux séductions des femmes. » C'est pourtant la même législation qui a dit : « Partout où les femmes sont honorées, les divinités sont satisfaites; » et ailleurs : « Dans toute famille où le mari se plaît avec sa femme et la femme avec son mari, le bonheur est

assuré; » et encore : « Une mère est plus vénérable que mille pères. » Mais sachant ce qu'il y a d'irrationnel et d'orageux dans cet être fragile et charmant, Manou conclut : « A aucun âge une femme ne doit se gouverner à sa guise. »

Jusqu'à ce jour, dans plusieurs codes contemporains et circonvoisins, la femme est encore mineure toute sa vie. Pourquoi ? à cause de sa dépendance de la nature et de son assujettissement aux passions qui sont des diminutifs de la folie, en d'autres termes parce que l'âme de la femme a quelque chose d'obscur, de mystérieux qui se prête à toutes les superstitions et qui alanguit les énergies viriles. A l'homme le droit, la justice, la science, la philosophie, tout ce qui est désintéressé, universel, rationnel; la femme au contraire introduit partout la faveur, l'exception, la préoccupation personnelle. Dès qu'un homme, un peuple, une littérature, une époque s'efféminent, ils s'abaissent et s'amoindrissent. Dès que la femme quitte l'état de subordination où elle a tous ses mérites, on voit ses défauts naturels grandir rapidement. L'égalité complète avec l'homme la rend querelleuse; la domination la rend tyrannique. L'honorer et la gouverner sera longtemps la meilleure solution. Quand l'éducation aura formé des femmes fortes, nobles et sérieuses, chez lesquelles la conscience et la raison domine-

ront les effervescences de la fantaisie et de la sentimentalité, alors il faudra dire : Honorer la femme et la conquérir ! Elle sera vraiment une égale, une pareille, une compagne. Pour le moment, elle n'est cela qu'en théorie. Les modernes travaillent au problème et ne l'ont pas résolu.

15 juin 1869. — Le déficit du christianisme libéral c'est une idée trop frivole de la sainteté, ou, ce qui revient au même, une idée trop superficielle du péché[1]. Le défaut des libérâtres se retrouve dans les chrétiens libéraux : un demi-sérieux, une sorte de mondanité théologique. Aux âmes très pieuses ils font l'effet de parleurs un peu profanes, qui froissent les sentiments profonds en vocalisant sur des thèmes sacrés. Ils choquent les convenances du cœur, ils inquiètent les pudeurs de la conscience par leurs familiarités indiscrètes avec les grands mystères de la vie intime. Ils paraissent des enjôleurs spirituels, des rhéteurs religieux à la façon des sophistes grecs, plutôt que des guides dans la voie douloureuse qui conduit au salut. — Ce n'est pas aux gens d'esprit, ni même de science qu'appartient l'empire sur les

[1] On était à cette époque, à Genève et dans toute la Suisse protestante, au plus vif des discussions entre l'orthodoxie et le « christianisme libéral. »

âmes, mais à ceux qui font l'impression d'avoir vaincu la nature par la grâce, d'avoir traversé le buisson de feu, et de parler non pas le langage de la sagesse humaine, mais celui de la volonté divine. Dans l'ordre religieux, c'est la sainteté qui fait l'autorité, c'est l'amour ou la puissance de dévouement et de sacrifice qui va au cœur, persuade et attendrit.

Ce que les âmes religieuses, poétiques, tendres, pures pardonnent le moins, c'est qu'on diminue ou rabaisse leur idéal. Il ne faut jamais mettre contre soi un idéal; il faut en montrer un autre, plus pur, plus haut, plus spirituel, et dresser derrière une cime élevée, une cime plus élevée encore. Ainsi l'on ne dépouille personne, on rassure tout en faisant réfléchir, on fait entrevoir un but nouveau à celui qui voudrait changer de but. On ne détruit que ce qu'on remplace; et l'on ne remplace un idéal qu'en satisfaisant à toutes les conditions de l'ancien avec quelques avantages en sus. — Que les protestants libéraux présentent la vertu chrétienne avec une intimité, une intensité, une sainteté plus grandes qu'auparavant, et cela dans leurs personnes et dans leur influence, ils auront fait la preuve demandée par le Maître: L'arbre sera jugé à ses fruits.

22 juin 1869 (neuf heures du matin). — Temps gris et bas. — Une mouche est morte de froid sur la page de mon livre, en plein été! Qu'est-ce que la vie? me disais-je en regardant la bestiole inanimée. C'est un prêt, comme le mouvement. La vie universelle est une somme totale qui montre ses unités ici et là, partout, comme une roue électrique laisse pétiller les étincelles à sa surface. Nous sommes traversés par la vie, nous ne la possédons point. Hirn[1] admet trois principes irréductibles: l'atome, la force, l'âme; la force qui agit sur les atomes, l'âme qui agit sur les forces. Probablement qu'il distingue des âmes anonymes et des âmes personnelles. Ma mouche serait une âme anonyme.

(Même jour.) — Voilà les églises nationales qui se débattent contre le christianisme dit libéral; Berne et Zurich ont commencé le feu. Aujourd'hui Genève est en lice. On finit par s'apercevoir que le protestantisme historique n'a plus de raison d'être entre la liberté pure et l'autorité pure. Il est en effet un stage provisoire, fondé sur le biblicisme, c'est-à-dire sur l'idée d'une révélation écrite et

[1] G.-A. Hirn, physicien alsacien, né en 1815.

d'un livre divinement inspiré et faisant par conséquent autorité. Une fois cette thèse mise au rang des fictions, le protestantisme s'effondre. Il sera obligé de reculer jusqu'à la religion naturelle, ou religion de la conscience morale. MM. Réville, Coquerel, Fontanès, Buisson acceptent la conséquence. Ils sont les avancés du protestantisme et les retardés de la libre pensée.

Leur illusion est de ne pas voir qu'une institution quelconque repose sur une fiction légale et que toute chose vivante présente un contre-sens logique. Demander une Église de libre examen, d'absolue sincérité, c'est être un logicien; mais la réaliser, c'est autre chose. L'Église vit sur quelque chose de positif et le positif limite l'examen. On confond le droit de l'individu qui est d'être libre avec le devoir de l'institution qui est d'être quelque chose. On prend le principe de la science pour le principe de l'Église, ce qui est une erreur. On ne s'aperçoit pas que la religion est différente de la philosophie, et que l'une veut unir par la foi tandis que l'autre maintient l'indépendance solitaire de la pensée. Pour que le pain soit bon, il lui faut du levain, mais le levain n'est pas le pain. Que la liberté soit la méthode pour arriver à la foi éclairée, d'accord, mais les gens qui ne s'entendraient que sur ce criterium et cette méthode ne sauraient fonder une Église,

car ils peuvent différer complètement sur le résultat. Supposé un journal où les rédacteurs seraient de tous les partis possibles, ce journal serait sans doute curieux, mais il n'aurait point d'opinion, point de foi, point de symbole. Un salon de bonne compagnie, où l'on discute poliment n'est pas une Église, et une dispute même courtoise n'est pas un culte. Il y a confusion des genres.

14 juillet 1869. — Lamennais! Heine! âmes tourmentées, l'une par une erreur de vocation, l'autre par le besoin d'étonner et de mystifier. Le premier manquait de bon sens; le second manquait de sérieux. Le Français était un dominateur violent et absolu; l'Allemand un Méphistophélès gouailleur qui avait horreur du philistinisme. Le Breton était tout passion et tristesse, le Hambourgeois tout fantaisie et malice. Aucun des deux n'est un être libre, et ne s'est fait une vie normale. Tous deux, par une faute première, se sont jetés dans une querelle sans fin avec le monde. Tous deux sont des révoltés. Ils n'ont pas combattu pour la bonne cause, pour la vérité impersonnelle; tous deux ont été les champions de leur orgueil. Tous deux ont considérablement souffert, et sont morts isolés, reniés et maudits. Magnifiques talents, dépourvus de sagesse et

qui ont fait à eux-mêmes et aux autres beaucoup plus de mal que de bien! — Quelles lamentables existences que celles qui se dépensent à soutenir un premier défi, ou même une bévue! Plus on a de puissance intellectuelle, plus il est dangereux de mal prendre et de mal commencer la vie.

20 juillet 1869. — Relu cinq ou six chapitres épars du *saint Paul* de Renan. En dernière analyse, l'auteur est un libre penseur, mais un libre penseur dont l'imagination flexible s'accorde l'épicuréisme délicat de l'émotion religieuse. Il trouve grossier celui qui ne se prête pas à ces gracieuses chimères, et borné celui qui les prend au sérieux. Il s'amuse des variations de la conscience, mais il est trop fin pour s'en moquer. Le vrai critique ne conclut pas et n'exclut rien; son plaisir est de comprendre sans croire, et de bénéficier des œuvres de l'enthousiasme tout en restant libre d'esprit et débarrassé d'illusion. Cette manière de faire paraît de la jonglerie; ce n'est que l'ironie souriante d'un esprit très cultivé, qui ne veut être étranger à rien et n'être dupe de rien. C'est le parfait dilettantisme de la Renaissance. — Avec cela, des aperçus sans nombre et la joie de la science!

14 août 1869. — ... Au nom du ciel, qui es-tu? que veux-tu, être inconstant et infixable? où est ton avenir, ton devoir, ton désir? Tu voudrais trouver l'amour, la paix, la chose qui remplira ton cœur, l'idée que tu défendras, l'œuvre à laquelle tu dévoueras le reste de tes forces, l'affection qui étanchera ta soif intérieure, la cause pour laquelle tu mourrais avec joie. Mais les trouveras-tu jamais? Tu as besoin de tout ce qui est introuvable : la religion vraie, la sympathie sérieuse, la vie idéale; tu as besoin du paradis, de la vie éternelle, de la sainteté, de la foi, de l'inspiration, que sais-je? Tu aurais besoin de mourir et de renaître, de renaître transformé toi-même et dans un monde différent. Tu ne peux ni étouffer tes aspirations, ni te faire illusion sur elles. Tu sembles condamné à rouler sans fin le rocher de Sisyphe, à ressentir le rongement d'esprit d'un être dont la vocation et la destinée sont en désaccord perpétuel. « Cœur chrétien et tête païenne » comme Jacobi; tendresse et fierté; étendue d'esprit et faiblesse de volonté; les deux hommes de saint Paul, chaos toujours bouillonnant de contrastes, d'antinomies, de contradictions; humilité et orgueil; candeur enfantine et défiance illimitée; analyse et intuition; patience et irritabilité; bonté et sécheresse; nonchalance et inquiétude;

élan et langueur; indifférence et passion; en somme incompréhensible et insupportable à moi-même et aux autres.

Je reviens de moi-même à l'état fluide, vague, indéterminé, comme si toute forme était une violence et une défiguration. Toutes les idées, maximes, connaissances, habitudes s'effacent en moi, comme les rides de l'onde, comme les plis dans un nuage; ma personnalité a le minimum possible d'individualité. Je suis à la plupart des hommes ce que le cercle est aux figures rectilignes : je suis partout chez moi, parce que je n'ai pas de moi particulier et nominatif. — A tout prendre, cette imperfection a du bon. En étant moins *un* homme, je suis peut-être plus près de l'homme, peut-être un peu plus homme. En étant moins individu, je suis plus espèce. Ma nature prodigieusement incommode pour la pratique est assez avantageuse pour l'étude psychologique. En m'empêchant de prendre parti, elle me permet de comprendre tous les partis...

Ce n'est pas seulement la paresse qui m'empêche de conclure; c'est une sorte d'aversion secrète pour les proscriptions intellectuelles. J'ai le sentiment qu'il faut de tout pour faire un monde, que tous les citoyens ont droit dans l'État et que, si chaque opinion est également insignifiante en elle-

même, toutes les opinions sont parties prenantes à la vérité. Vivre et laisser vivre, penser et laisser penser, sont des maximes qui me sont également chères. Ma tendance est toujours à l'ensemble, à la totalité, à l'équilibre. C'est exclure, condamner dire non, qui m'est difficile, excepté avec les exclusifs. Je combats toujours pour les absents, pour la cause vaincue, pour la vérité ou la portion de vérité négligée : c'est-à-dire que je cherche à compléter chaque thèse, à faire le tour de chaque problème, à voir chaque chose de tous les côtés possibles. Est-ce là du scepticisme ? Oui, comme résultat, non comme but. C'est le sentiment de l'absolu et de l'infini réduisant à leur valeur et remettant à leur place le fini et le relatif.

Mais ici, également, ton aspiration est plus grande que ton talent ; ta perception philosophique est supérieure à ta force spéculative ; tu n'as pas l'énergie de tes vues ; ta portée est supérieure à ton invention : tu as par timidité laissé l'intelligence critique dévorer en toi le génie créateur. — Est-ce bien par timidité ?

Hélas ! avec un peu plus d'ambition ou de bonheur, il y avait à tirer de toi un homme que tu n'as pas été, et que ton adolescence laissait entrevoir.

16 août 1869. — Médité avec Schopenhauer. — Je suis frappé et presque effrayé en voyant que je représente si bien l'homme de Schopenhauer : « Que le bonheur est une chimère et la souffrance une réalité ; — que la négation de la volonté et du désir est le chemin de la délivrance ; — que la vie individuelle est une misère dont la contemplation impersonnelle seule affranchit, etc. » Mais le principe que la vie est un mal et le néant un bien est à la base du système, et cet axiome je n'ai pas osé le prononcer d'une façon générale bien qu'en l'admettant pour tels ou tels individus. — Ce que je goûte encore dans le misanthrope de Francfort, c'est l'antipathie pour les préjugés courants, pour les rengaines européennes, pour les hypocrisies des Occidentaux, pour le succès du jour. Schopenhauer est un grand esprit désabusé, qui professe le bouddhisme en pleine Allemagne et le détachement absolu en pleine orgie du XIXme siècle. Son principal défaut, c'est la sécheresse complète, l'égoïsme entier et altier, l'adoration du génie et l'indifférence universelle, bien qu'en enseignant la résignation et l'abnégation. Ce qui lui manque, c'est la sympathie, c'est l'humanité, c'est l'amour. Et ici, je reconnais entre nous la dissimilitude. Par la pure intelligence et par le travail solitaire j'arriverais

facilement à son point de vue; mais dès que le cœur est sollicité, je sens que la contemplation est intenable. La pitié, la bonté, la charité, le dévouement reprennent leur droit et même revendiquent la première place.

29 août 1869. — Schopenhauer vante l'impersonnalité, l'objectivité, la contemplation pure, la non-volonté, le calme et le désintéressement, l'étude esthétique du monde, le détachement de la vie, l'abdication de tout désir, la méditation solitaire, le dédain de la foule, l'indifférence pour tous les biens convoités du vulgaire : il approuve tous mes défauts, l'enfantillage, mon aversion pour la vie pratique, mon antipathie pour les utilitaires, ma défiance de tout désir; en un mot, il courtise mes penchants, il les caresse et les justifie.

Cette harmonie préétablie entre la théorie de Schopenhauer et mon homme naturel me cause un plaisir mêlé de terreur. Je pourrais *m'indulger,* mais je crains d'enguirlander ma conscience. D'ailleurs je sens que la bonté ne souffre pas cette indifférence contemplative et que la vertu consiste à se vaincre.

30 août 1869. — Encore quelques chapitres de Schopenhauer. — Schopenhauer croit à l'immutabilité des données premières de l'individu et à l'invariabilité du naturel. Il doute de l'homme nouveau, du perfectionnement réel, de l'amélioration positive dans un être. Les apparences seules se raffinent. Le fond reste identique. — Peut-être confond-il le naturel, le caractère et l'individualité? J'incline à penser que l'individualité est fatale et primitive, le naturel très ancien mais altérable, le caractère plus récent et susceptible de modifications volontaires ou involontaires. L'individualité est chose psychologique, le naturel chose esthétique, le caractère seul est chose morale. La liberté et son emploi ne sont pour rien dans les deux premiers; le caractère est un fruit historique et résulte de la biographie. — Pour Schopenhauer le caractère s'identifie avec le naturel, comme la volonté avec la passion. En un mot, il simplifie trop, et regarde l'homme du point de vue plus élémentaire qui suffit avec l'animal. La spontanéité vitale et même chimique est déjà nommée volonté. Analogie n'est pas équation; comparaison n'est pas raison; similitude et parabole ne sont pas du langage exact. Beaucoup des originalités de Schopenhauer s'évaporent quand on les traduit dans une terminologie plus exigeante et plus précise.

(Plus tard.) — Rien qu'en entr'ouvrant les *Lichtstrahlen* de Herder [1], on sent la différence avec Schopenhauer. Celui-ci est plein de traits, d'aperçus qui se détachent du papier et se découpent en images nettes. Herder est beaucoup moins écrivain; ses idées se délaient dans leur milieu, et ne se condensent pas d'une façon brillante, en cristaux et en pierreries. Tandis que ce dernier procède par nappes et courants de pensées qui n'ont pas de contours définis et isolés, l'autre sème des îles, saillantes, pittoresques, originales, qui gravent leur aspect dans le souvenir. Ainsi diffèrent entre eux Nicole et Pascal, Bayle et Saint-Simon.

Quelle est la faculté qui donne du relief, de l'éclat, du mordant à la pensée? c'est l'imagination. Par elle l'expression se concentre, se colore et se trempe. En individualisant ce qu'elle touche, elle le vivifie et le conserve. L'écrivain de génie change le sable en verre et le verre en cristal, le minerai en fer et le fer en acier; il marque à sa griffe chaque idée qu'il empoigne. Il emprunte beaucoup au patrimoine commun et ne rend rien, mais ses vols mêmes lui sont complaisamment laissés comme propriété privée. Il a comme une lettre de franchise et le public lui permet de prendre ce qu'il veut.

[1] Recueil de pensées et fragments tirés des écrits de cet auteur.

31 août 1869. — Achevé Schopenhauer... Senti se heurter en ma conscience tous les systèmes opposés : stoïcisme, quiétisme, bouddhisme, christianisme. Ne serai-je donc jamais d'accord avec moi-même? Si l'impersonnalité est un bien, pourquoi ne pas m'y obstiner, et si elle est une tentation, pourquoi y revenir après l'avoir jugée et vaincue?

Le bonheur n'est-il qu'un mensonge convenu? ...La raison profonde de ma défiance, c'est que le dernier pourquoi de la vie me paraît un leurre. L'individu est une dupe éternelle qui n'obtient jamais ce qu'elle cherche et que son espérance trompe toujours. Mon instinct est d'accord avec le pessimisme de Bouddha et de Schopenhauer. Cette incrédulité persiste au fond même de mes élans religieux. La nature est bien pour moi une Maïa. Aussi ne la regardé-je qu'avec des yeux d'artiste. Mon intelligence reste sceptique. En quoi donc ai-je foi? Je ne le sais pas. Et qu'est-ce que j'espère? Il me serait difficile de le dire. — Erreur! Tu crois en la bonté et tu espères que le bien prévaudra. Dans ton être ironique et désabusé il y a un enfant, un simple, un génie attristé et candide, qui croit à l'idéal, à l'amour, à la sainteté, à toutes les superstitions angéliques. Tout un millénium d'idylles dort dans

ton cœur. Tu es un faux sceptique, un faux insouciant, un faux rieur.

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

14 octobre 1869. — Hier, mercredi, mort de Sainte-Beuve. Grande perte!

16 octobre 1869. — *Laboremus!* paraît avoir été la devise de Sainte-Beuve comme de Septime Sévère. Il est mort debout, et il a, jusqu'à la veille du jour suprême, tenu la plume et surmonté les souffrances du corps par l'énergie de l'esprit. C'est aujourd'hui, à cette heure même, qu'on le dépose dans le sein de la mère nourricière. Il a refusé les sacrements de l'Église; il ne s'est rattaché à aucune confession. Il était du *grand diocèse,* celui des chercheurs indépendants, et il ne s'est accordé aucune hypocrisie finale. Il n'a voulu avoir affaire qu'à Dieu tout seul, ou peut-être à la mystérieuse Isis. Étant célibataire, il est mort aux bras de son secrétaire. Il avait soixante-cinq ans. Sa puissance de travail et de mémoire était immense et intacte.

Que pense Scherer de cette vie et de cette mort?

19 octobre 1869. — Bel article d'Edmond Scherer sur Sainte-Beuve, dans le *Temps*. Il en fait le prince des critiques français et le dernier représentant de l'époque du goût littéraire, l'avenir étant aux faiseurs et aux hâbleurs, à la médiocrité et à la violence. L'article respire une certaine mélancolie virile, qui sied dans la nécrologie d'un maître ès choses de l'esprit.

Le fait est que Sainte-Beuve produit un plus grand vide que Béranger et Lamartine ; ceux-ci étaient des grandeurs déjà historiques et lointaines, celui-là nous aidait encore à penser. Le vrai critique est un point d'appui pour tout le monde. Il est le jugement, c'est-à-dire la raison publique, la pierre de touche, la balance, la coupelle qui mesure la valeur de chacun et le mérite de chaque œuvre. L'infaillibilité du jugement est peut-être ce qu'il y a de plus rare, tant elle réclame de qualités en équilibre, qualités naturelles et acquises, qualités de l'esprit et du cœur. Qu'il faut d'années et de labeurs, d'études et de comparaisons, pour amener à maturité le jugement critique! Comme le sage de Platon, ce n'est qu'avec la cinquantaine qu'il est au niveau de son sacerdoce littéraire, ou, pour être moins pompeux, de sa fonction sociale. Alors seulement il a fait le tour de toutes les manières d'être et possède toutes les nuances de l'appréciation. Et

Sainte-Beuve joignait à cette culture infiniment raffinée une mémoire prodigieuse et une incroyable multitude de faits et d'anecdotes emmagasinés pour le service de sa pensée.

8 décembre 1869. — Ce matin tout m'a glacé : le froid de la saison, l'immobilité physique et surtout la *Philosophie de l'Inconscient* (de Hartmann). Ce livre établit cette thèse désolée : la création est une erreur ; l'être tel qu'il est ne vaut pas le néant, et la mort vaut mieux que la vie.

J'ai ressenti l'impression morne qu'*Obermann* m'avait causée dans mon adolescence. La tristesse noire du bouddhisme m'a enveloppé de ses ombres. Si, en effet, l'illusion seule nous masque l'horreur de l'existence et nous fait supporter la vie, l'existence est un piège et la vie un mal. Comme le Grec Annikeris, nous devons conseiller le suicide, ou plutôt, avec Bouddha et Schopenhauer, nous devons travailler à l'extirpation radicale de l'espérance et du désir qui sont la cause de la vie et de la résurrection. Ne pas renaître, c'est là le point et c'est là le difficile. La mort n'est qu'un recommencement, tandis que c'est l'anéantissement qui importe. L'individuation étant la racine de toutes nos douleurs, il s'agit d'en éviter l'infernale tentation et l'abomi-

nable possibilité. — Quelle impiété ! Et pourtant tout cela est logique; c'est la dernière conséquence de la philosophie du bonheur. L'épicuréisme aboutit au désespoir. La philosophie du devoir est moins désolante. Mais le salut est dans la conciliation du devoir et du bonheur, dans l'union de la volonté individuelle avec la volonté divine, dans la foi que cette volonté suprême est dirigée par l'amour.

*

Les vrais heureux sont bons, comme les bons, visités par l'épreuve, deviennent meilleurs. Ceux qui n'ont pas souffert sont légers, mais qui n'a pas de bonheur n'en sait guère donner. On ne donne que du sien. Le bonheur, le chagrin, la gaieté, la tristesse, sont de nature contagieuse. Apportez votre santé et votre force aux affaiblis et aux malades, c'est ainsi que vous leur serez utiles. Communiquez-leur, non vos défaillances mais votre énergie, vous les relèverez. La vie seule ranime la vie. Ce que nous devons aux autres, ce n'est pas notre soif et notre faim, mais notre pain et notre gourde.

*

Les bienfaiteurs de l'humanité sont ceux qui ont pensé grandement d'elle; mais ses maîtres et ses

idoles sont ceux qui l'ont flattée et méprisée, ceux qui l'ont muselée, massacrée, fanatisée, exploitée. Les bienfaiteurs sont les poètes, les artistes, les inventeurs, les apôtres, tous les cœurs purs; les maîtres sont les César, les Constantin, les Grégoire VII, les Innocent III, les Borgia, les Napoléon.

*

Chaque civilisation est comme un rêve de mille ans, où le ciel et la terre, la nature et l'histoire, apparaissent dans une lumière fantastique et représentent un drame que projette l'âme enivrée, j'allais dire hallucinée. Les plus éveillés voient encore le monde réel à travers l'illusion dominante de leur race ou de leur temps. Et la raison, c'est que la lumière illusionnante part de notre esprit même : cette lumière c'est notre religion. Tout se transforme avec elle. C'est elle qui donne à notre caléidoscope, sinon la matière de ses figures, au moins leur couleur, les ombres et l'aspect des images. Chaque religion fait voir aux hommes le monde et l'humanité sous un jour spécial ; elle est un mode d'aperception, qui n'est connu qu'après avoir été mué, et qu'on ne juge qu'après l'avoir remplacé par un meilleur.

*

23 février 1870. — Il y a en nous un instinct de révolte, il y a un ennemi de toute loi, un rebelle qui n'accepte aucun joug, pas même celui de la raison, du devoir et de la sagesse. Cet élément est la racine de tout péché : *das radicale Böse* de Kant. L'indépendance qui est la condition de l'individualité est en même temps la tentation éternelle de l'individu. Ce qui fait que nous sommes est aussi ce qui nous fait pécheurs.

Le péché est donc bien dans nos moelles, il coule en nous comme le sang dans nos veines, il est mêlé à toute notre substance. Ou plutôt je dis mal : la tentation est notre état naturel, mais le péché n'est pas nécessaire. Le péché consiste dans la confusion volontaire de la bonne avec la mauvaise indépendance; il a pour cause la demi-indulgence accordée à un premier sophisme. Nous fermons les yeux sur les commencements du mal parce qu'ils sont petits, et dans cette faiblesse se trouve en germe notre défaite. *Principiis obsta,* cette maxime bien suivie nous préserverait de presque toutes nos catastrophes.

Nous ne voulons d'autre maître que notre ca-

price; autant vaut dire que notre mauvais moi ne veut pas de Dieu, que le fond de notre nature est séditieux, impie, insolent, réfractaire, contradicteur et contempteur de tout ce qui prétend à le dominer, par conséquent contraire à l'ordre, ingouvernable et négatif. C'est ce fond que le christianisme appelle l'homme naturel. Mais le sauvage qui est en nous et qui fait notre étoffe première doit être discipliné, civilisé, pour donner un homme. Et l'homme doit être patiemment cultivé pour devenir un sage. Et le sage doit être éprouvé pour devenir un juste. Et le juste doit avoir remplacé sa volonté individuelle par la volonté de Dieu pour devenir un saint. Et cet homme nouveau, ce régénéré, c'est l'homme spirituel, c'est l'homme céleste, dont parlent les Védas comme l'Évangile, et les Mages comme les Néoplatoniciens.

17 mars 1870.— Ce matin, les accents d'une musique de cuivre, arrêtée sous mes fenêtres, m'ont ému jusqu'aux larmes. Ils avaient sur moi une puissance nostalgique indéfinissable. Ils me faisaient rêver d'un autre monde, d'une passion infinie et d'un bonheur suprême. Ce sont là les échos du paradis, dans l'âme, les ressouvenirs des sphères idéales dont la douceur douloureuse enivre et ravit le cœur.

O Platon, ô Pythagore, vous avez entendu ces harmonies, surpris ces instants d'extase intérieure, connu ces transports divins! Si la musique nous transporte ainsi dans le ciel, c'est que la musique est l'harmonie, que l'harmonie est la perfection, que la perfection est notre rêve et que notre rêve c'est le ciel. Ce monde de querelles, d'aigreur, d'égoïsme, de laideur et de misère nous fait involontairement soupirer après la paix éternelle, après l'adoration sans borne et l'amour sans fond. Ce n'est pas tant de l'infini que nous avons soif que de la beauté. Ce n'est pas l'être et les limites de l'être qui nous pèsent, c'est le mal, en nous et hors de nous. Il n'est point nécessaire d'être grand, pourvu qu'on soit dans l'ordre. L'ambition morale n'a point d'orgueil; elle ne désire qu'être à sa place, et chanter bien sa note dans l'universel concert du Dieu d'amour.

30 mars 1870. — Certes, la Nature est inique, sans pudeur, sans probité et sans foi. Elle ne veut connaître que la faveur gratuite et l'aversion folle, et n'entend compenser une injustice que par une autre. Le bonheur de quelques-uns s'expie par le malheur d'un plus grand nombre. Inutile d'ergoter contre une force aveugle.

La conscience humaine se révolte contre cette loi, et, pour satisfaire son instinct de justice, elle a imaginé deux hypothèses dont elle s'est fait une religion : l'idée d'une providence individuelle et l'hypothèse d'une autre vie.

C'est là une protestation contre la Nature, déclarée immorale et scandalisante. L'homme croit au bien, et, pour ne relever que de la justice, il affirme que l'injustice qu'il touche n'est qu'une apparence, qu'un mystère, qu'un prestige, et que justice se fera.

Fiat justitia, pereat mundus!

C'est un grand acte de foi. Et puisque l'humanité ne s'est pas faite elle-même, cette protestation a quelque chance d'exprimer une vérité. S'il y a conflit entre le monde naturel et le monde moral, entre la réalité et la conscience, c'est la conscience qui doit avoir raison.

Il n'est nullement nécessaire que l'univers soit, mais il est nécessaire que justice se fasse, et l'athéisme est tenu d'expliquer l'opiniâtreté absolue de la conscience sur ce point. La Nature n'est pas juste; nous sommes les produits de la Nature : pourquoi réclamons-nous et prophétisons-nous la justice? pourquoi l'effet se redresse-t-il contre sa cause? le phénomène est singulier. Cette revendi-

cation provient-elle d'un aveuglement puéril de la vanité humaine ? Non, elle est le cri le plus profond de notre être, et c'est pour l'honneur de Dieu que ce cri a été poussé. Les cieux et la terre peuvent s'anéantir, mais le bien doit être et l'injustice ne doit pas être. Tel est le credo du genre humain. La Nature sera vaincue par l'Esprit; l'éternel aura raison du temps.

1er avril 1870. — Je croirais assez que pour la femme l'amour est l'autorité suprême, celle qui juge le reste et décide du bien. Pour l'homme l'amour est subordonné au bien, il est une grande passion, mais il n'est point la source de l'ordre, le synonyme de la raison, le criterium de l'excellence. Il semble donc que la femme ait pour idéal la perfection de l'amour, et l'homme la perfection de la justice. C'est dans ce sens que saint Paul a pu dire que la femme est la gloire de l'homme et l'homme la gloire de Dieu. Ainsi la femme qui s'absorbe dans l'objet de sa tendresse est pour ainsi dire dans la ligne de la nature, elle est vraiment femme, elle réalise son type fondamental. Au contraire, l'homme qui enfermerait sa vie dans l'adoration conjugale, et qui croirait avoir assez vécu en se faisant le prêtre d'une femme

aimée, celui-là n'est qu'un demi-homme, il est méprisé par le monde et peut-être secrètement dédaigné par les femmes elles-mêmes. La femme vraiment aimante désire se perdre dans le rayonnement de l'homme de son choix, elle veut que son amour rende l'homme plus grand, plus fort, plus mâle, plus actif. Chaque sexe ainsi est dans son rôle : la femme est plutôt destinée à l'homme et l'homme destiné à la société; la première se doit à un, le second à tous; et chacun d'eux ne trouve sa paix et son bonheur que lorsqu'il a découvert cette loi et accepté cet équilibre. La même chose peut être bien chez la femme et mal chez l'homme, vaillance dans celle-là, faiblesse dans celui-ci.

Il y a donc une morale féminine et une morale masculine, comme chapitres préparatoires à la morale humaine; au-dessous de la vertu angélique et sans sexe, il y a une vertu *sexuée*. Et celle-ci est l'occasion d'un enseignement mutuel, chacune des deux incarnations de la vertu s'attachant à convertir l'autre, la première prêchant l'amour à la justice, la seconde la justice à l'amour; d'où résultent une oscillation et une moyenne qui représentent un état social, une époque, parfois une civilisation entière. Telle est du moins notre idée européenne de l'harmonie des sexes dans la hiérarchie des fonctions.

15 avril 1870. — Crucifixion! — C'est bien le mot qu'il faut méditer en ce jour. Ne sommes-nous pas au vendredi saint?

Maudire la douleur est plus facile que la bénir, mais c'est retomber au point de vue de l'homme terrestre, charnel et naturel. Par quoi le christianisme a-t-il soumis le monde, sinon par sa divinisation de la douleur, par cette transfiguration merveilleuse du supplice en triomphe, de la couronne d'épines en couronne de gloire, et d'un gibet en symbole de salut? Que signifie l'apothéose de la croix, sinon la mort de la mort, la défaite du péché, la béatification du martyre, l'*emparadisement* du sacrifice volontaire, le défi à la douleur?

« O mort, où est ton aiguillon? ô sépulcre, où est ta victoire? » A force de travailler sur ce thème : l'agonie du Juste, la paix dans l'agonie, et le rayonnement dans la paix, l'humanité a compris qu'une nouvelle religion était née, c'est-à-dire une nouvelle manière d'expliquer la vie et de comprendre la souffrance.

La souffrance était une malédiction que l'on fuyait : elle va devenir une purification de l'âme, une épreuve sacrée envoyée par l'amour éternel, une dispensation divine destinée à nous sanctifier,

un secours qu'acceptera la foi, une étrange initiation au bonheur. O puissance de la foi! tout restant le même, tout est néanmoins changé. Une nouvelle certitude nie l'apparence; elle transperce le mystère, elle met un Père invisible derrière la nature visible, elle fait briller la joie au fond des larmes et fait de la douleur l'incarnation première de la félicité.

Et voilà, pour ceux qui ont cru, la tombe devient le ciel; sur le bûcher de la vie, ils chantent l'hosanna de l'immortalité; une sainte folie a renouvelé pour eux toutes choses, et quand ils veulent exprimer ce qu'ils éprouvent, leur ravissement les rend incompréhensibles; ils parlent en *langues.* L'ivresse enthousiaste du dévouement, le mépris de la mort, la soif de l'éternité, le délire de l'amour, voilà ce qu'a pu produire l'inaltérable douceur du crucifié. En pardonnant à ses bourreaux, et en se sentant, malgré tout, indissolublement uni avec son Dieu, Jésus a, du haut de sa croix, allumé un feu inextinguible et révolutionné le monde. Il a proclamé et réalisé le salut par la foi dans la miséricorde infinie et dans le pardon accordé au seul repentir. En disant : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance, » il a fait de l'humilité la porte d'entrée du paradis.

Crucifiez le moi indomptable, mortifiez-vous complètement, donnez tout à Dieu, et la paix qui n'est pas de ce monde descendra sur vous. Depuis dix-huit siècles, il ne s'est pas dit de plus grande parole, et, quoique l'humanité cherche une application toujours plus exacte et plus complète de la justice, elle n'a secrètement foi qu'au pardon, le pardon seul conciliant l'inviolable pureté de la perfection avec la pitié infinie pour la faiblesse, c'est-à-dire sauvegardant seul l'idée de la sainteté tout en permettant l'essor de l'amour. L'Évangile, c'est la nouvelle de l'inénarrable consolation, de celle qui désarme toutes les douleurs de la terre et même les terreurs du Roi des épouvantements, la nouvelle du pardon irrévocable, c'est-à-dire la vie éternelle. La croix est la garantie de l'Évangile. Elle en a été l'étendard.

7 mai 1870. — La foi qui se cramponne à ses idoles, et qui résiste à toute innovation est une puissance retardataire et conservatrice; mais c'est le propre de toute religion de servir de frein à notre émancipation illimitée, et de fixer notre agitation inquiète. La curiosité est la force impulsive qui, nous dilatant sans limite, nous volatiliserait à l'infini; la croyance représente la gravitation, la cohésion

qui fait de nous des corps, des individus particuliers. Une société vit de sa foi et se développe par la science. Sa base est donc le mystère, l'inconnu, l'insaisissable, la religion; son ferment est le besoin de connaître. Sa substance permanente est l'incompris ou le divin, sa forme changeante est le résultat de son travail intellectuel. L'adhésion inconsciente, l'intuition confuse, le pressentiment obscur qui décide de la foi première est donc capital dans l'histoire des peuples. Toute l'histoire se meut entre la religion qui est la philosophie géniale, instinctive et fondamentale d'une race, et la philosophie qui est la dernière religion, c'est-à-dire la vue claire des principes qui ont engendré tout le développement spirituel de l'humanité.

C'est la même chose qui est, qui était et qui sera, mais cette chose montre avec plus ou moins de transparence et de profondeur la loi de sa vie et de ses métamorphoses. Cette chose est l'absolu. En tant que fixe elle s'appelle Dieu; en tant que mobile le monde ou la Nature. Dieu est présent dans la nature, mais la nature n'est pas Dieu; il y a une nature en Dieu, mais ce n'est pas Dieu même. — Je ne suis ni pour l'immanence ni pour la transcendance isolément.

9 mai 1870. — Disraeli, dans son nouveau roman *(Lothair),* montre que les deux grandes forces actuelles sont la révolution et le catholicisme et que les nations libres sont perdues si l'une de ces deux forces triomphe. C'est exactement mon idée. Seulement, tandis qu'en France, en Belgique, en Italie et dans toutes les sociétés catholiques, ce n'est que par une tenue en échec de chacune de ces forces par l'autre qu'on peut maintenir l'État et la civilisation, il y a mieux dans les États protestants : il y a une troisième force, une foi moyenne entre les deux autres idolâtries, qui fait ici de la liberté non une neutralisation de deux contraires, mais une réalité morale, subsistant par elle-même, ayant en soi son centre de gravité et son mobile. Dans le monde catholique la religion et la liberté se nient mutuellement, dans le monde protestant elles s'acceptent : donc il y a moins de force perdue dans le second cas.

La liberté c'est le principe laïque et philosophique, c'est l'aspiration juridique et sociale de notre espèce. Mais comme il n'y a pas de société sans règle, sans frein, sans limitation de la liberté individuelle, sans limitation morale surtout, il convient que le peuple le plus libre légalement ait pour lest

sa conscience religieuse. Dans les États mixtes, catholiques ou athées, la limitation étant seulement pénale pousse à la contravention incessante.

La puérilité des libres penseurs consiste à croire qu'une société libre peut se tenir debout et en cohésion sans une foi commune, sans un préjugé religieux quelconque. Où est la volonté de Dieu? est-ce la raison commune qui l'exprime ou bien est-ce un clergé, une Église qui en a le dépôt? Tant que la réponse est ambiguë, douteuse et louche aux yeux de la moitié ou de la majorité des consciences (et c'est le cas dans tous les États où la population est catholique), la paix publique est impossible et le droit public est chancelant. S'il y a un Dieu, il faut l'avoir pour soi; et s'il n'y en a pas, il faudrait d'abord avoir gagné tout le monde à une même idée du droit ou de l'utile, c'est-à-dire avoir reconstitué une religion laïque, avant de bâtir solidement en politique.

Le libéralisme se repaît d'abstractions quand il croit possible la liberté sans individus libres, et qu'il ignore que la liberté dans l'individu est le fruit d'une éducation antérieure, éducation morale qui présuppose une religion libératrice. Prêcher le libéralisme à une population jésuitisée par l'éducation c'est recommander la danse à un amputé. Un enfant dont on n'a jamais délié les langes

comment marcherait-il? Comment l'abdication de la conscience propre conduirait-elle au gouvernement de la conscience propre? Être libre, c'est se diriger par soi-même, c'est être majeur, émancipé, maître de ses actes, juge du bien; or le catholicisme ultramontain n'émancipe jamais ses ouailles, lesquelles doivent admettre, croire, obéir, parce qu'elles sont mineures à toujours, et que le clergé seul possède la loi du bien, le secret du juste, la norme du vrai. Voilà où conduit l'idée de révélation extérieure, habilement exploitée par un sacerdoce patient.

Mais ce qui m'étonne c'est la myopie des hommes d'État du midi, qui ne voient pas que la question capitale c'est la question religieuse, et qui, à l'heure qu'il est, ne reconnaissent pas encore que l'État libéral est irréalisable avec une religion antilibérale, et presque irréalisable avec l'absence de religion. Ils confondent des conquêtes accidentelles et des progrès précaires avec des résultats définitifs.

Il y a quelque vraisemblance à ce que le tapage qui se fait soi-disant en faveur de la liberté aboutisse à la suppression de la liberté : je vois que l'Internationale, les irréconciliables et les ultramontains visent également à l'absolutisme, à l'omnipotence dictatoriale. Heureusement qu'ils sont plusieurs et qu'on pourra les mettre aux prises.

Si la liberté doit être sauvée, ce ne sera pas par

les douteurs, les phénoménistes, les matérialistes, ce sera par les convictions religieuses, ce sera par la foi des individus qui croient que Dieu veut l'homme libre mais pur, ce sera par les aspirants à la sainteté, par ces dévots surannés qui parlent d'immortalité, de vie éternelle, qui préfèrent l'âme au monde entier, ce sera par les réchappés de la foi séculaire du genre humain.

5 juin 1870. — L'efficace dans la religion gît précisément dans ce qui n'est pas rationnel, philosophique ou éternel, l'efficace est dans l'imprévu, dans le miraculeux, dans l'extraordinaire. La religion est d'autant plus aimée qu'elle réclame plus de foi, c'est-à-dire qu'elle est moins croyable pour le profane. Le philosophe veut expliquer les mystères et les résoudre en lumière; c'est le mystère au contraire que réclame et que poursuit l'instinct religieux, c'est le mystère qui fait l'essence du culte et la puissance du prosélytisme. Quand la croix est devenue la folie de la croix, elle a ravi les multitudes. Et de nos jours encore ceux qui veulent dissiper le surnaturel, éclairer la religion, ménager la foi, se voient abandonnés, comme les poètes qui parleraient contre la poésie, comme les femmes qui décrieraient l'amour. La foi est l'adoption de

l'incompréhensible et même la poursuite de l'impossible, et la foi s'enivre de ses propres offrandes et de ses exaltations multipliées.

C'est l'oubli de cette loi psychologique qui stupéfie le christianisme dit libéral; c'est sa connaissance qui fait la force du catholicisme.

Il semble qu'aucune religion positive ne puisse survivre au surnaturel qui fait sa raison d'être. La religion naturelle paraît le tombeau de tous les cultes historiques. Toutes les religions concrètes viennent mourir dans l'air pur de la philosophie. Donc aussi longtemps que la vie des peuples a besoin du principe religieux comme mobile et sanction de la morale, comme aliment de la foi, de l'espérance et de l'amour, aussi longtemps les multitudes se détourneront de la raison pure et de la vérité nue, aussi longtemps elles adoreront le mystère, aussi longtemps et avec raison elles resteront dans la foi, seule région où apparaisse pour elles l'idéal sous la forme de l'attrait.

9 juin 1870. — Au fond, avec ce seul élément de plus ou de moins dans l'âme : l'espoir, tout change. Toute l'activité de l'homme, tous ses efforts, toutes ses entreprises supposent en lui l'espoir d'atteindre un but; une fois cet espoir éva-

noui, le mouvement est insensé, il n'est que spasmodique et convulsif comme celui d'un individu qui tombe d'un clocher. Se débattre devant l'inévitable a quelque chose de puéril. Supplier la loi de la pesanteur de suspendre son action serait sans doute une prière grotesque. Eh bien! quand on perd la foi à l'efficacité de ses efforts, quand on se dit : « Tu es incapable de réaliser ton idéal, le bonheur est une chimère, le progrès est une illusion, le perfectionnement est un leurre; à supposer toutes tes ambitions assouvies, tu ne trouverais encore là que vide, » on s'aperçoit qu'un peu d'aveuglement est nécessaire pour vivre et que l'illusion est le moteur universel. La désillusion complète serait l'immobilité absolue. Celui qui a déchiffré le secret de la vie finie, et qui en a lu le mot, échappe à la Grande Roue de l'existence, il est sorti du monde des vivants, il est mort de fait. Serait-ce la signification de la croyance antique que soulever le voile d'Isis ou regarder Dieu face à face anéantissait le mortel téméraire? L'Égypte et la Judée avaient constaté le fait, Bouddha en a donné la clef : la vie individuelle est un néant qui s'ignore, et aussitôt que ce néant se connaît la vie individuelle est abolie en principe. Sitôt l'illusion évanouie, le néant reprend son règne éternel, la souffrance de la vie est terminée, l'erreur est disparue, le temps et la forme ont cessé

d'être pour cette individualité affranchie; la bulle d'air coloré a crevé dans l'espace infini et la misère de la pensée s'est dissoute dans l'immuable repos du Rien illimité. L'absolu, s'il était esprit, serait encore activité, et c'est l'activité, fille du désir, qui est incompatible avec l'absolu. L'absolu doit être le zéro de toute détermination, et la seule manière d'être qui lui convienne, c'est le Néant.

3 juillet 1870. — Un des vices de la France, c'est la frivolité qui substitue les convenances publiques à la vérité, et qui méconnaît absolument la dignité personnelle et la majesté de la conscience. Ce peuple ignore l'A B C de la liberté individuelle et reste d'une intolérance toute catholique envers les idées qui ne conquièrent pas l'universalité ou la majorité des adhésions. La nation est une armée qui fait masse, nombre et force, mais non une assemblée d'hommes libres où les individus tirent leur valeur d'eux-mêmes. Le Français éminent tire sa valeur d'autrui; qu'il ait le galon, la croix, l'écharpe, l'épée, la simarre, en un mot la fonction et la décoration, alors il est tenu pour quelque chose et il se sent quelqu'un. C'est l'insigne qui déclare son mérite, c'est le public qui le tire du néant, comme le sultan crée ses vizirs. Ces races discipli-

nées et sociables ont une antipathie pour l'indépendance individuelle; il faut que chez elles tout dérive de l'autorité militaire, civile ou religieuse, et Dieu lui-même n'est pas, tant qu'il n'a pas été décrété. Leur dogme instinctif, c'est l'omnipotence sociale qui traite d'usurpation et de sacrilège la prétention de la vérité à être vraie sans estampille, et celle de l'individu à posséder une conviction isolée et une valeur personnelle.

20 juillet 1870 (Bellalpe)[1]. — Merveilleuse journée. Le panorama est d'une majesté grandiose. C'est la symphonie des montagnes, une cantate des Alpes au soleil.

J'en suis ébloui et oppressé. Et ce qui domine, c'est la joie de pouvoir admirer, c'est-à-dire d'être redevenu contemplateur par le bien-être physique, de pouvoir enfin sortir de moi et me donner aux choses, comme c'est le propre de mon état de santé. La gratitude se mêle à l'enthousiasme. Passé deux heures dans un ravissement continu, au pied du

[1] Bellalpe, station alpestre au-dessus de Brigue, est adossée au versant sud de la chaîne septentrionale du Valais et fait face au passage du Simplon. « Villars était un nid, mais Bellalpe est une aire, » a dit l'auteur.

Sparrenhorn, ce pic auquel nous sommes adossés. Submergé de sensations. Regardé, senti, rêvé, pensé.

(Plus tard.) — Ascension du Sparrenhorn. Sa pointe n'est pas d'un très facile accès, à cause des pierres croulantes et de l'escarpement du sentier qui côtoie deux abîmes, mais comme on est récompensé!

La vue embrasse la série des Alpes valaisannes, de la Furka au Combin, et même par delà la Furka quelques cimes tessinoises et rhétiennes; et si l'on se retourne, on aperçoit derrière soi tout un monde polaire de névés et de glaciers qui forme le revers sud de l'énorme massif bernois du Finsteraarhorn, du Mönch et de la Jungfrau. Ce massif est représenté par l'Aletschhorn autour duquel pivotent les rubans des divers glaciers d'Aletsch, qui se tordent devant le pic d'où je les contemplais. Remarqué les zones superposées : champs, bois, gazons, rocs nus, neiges; et les principaux types des monts : le Mischabel en forme de pagode, avec ses quatre arêtes en arcs-boutants et son état-major de neuf pics en faisceau; la coupole du Fletschhorn; le dôme du Mont-Rose; la pyramide du Weisshorn; l'obélisque du Cervin.

Autour de moi voltigeaient des papillons et des

mouches brillantes, au casque vert, mais rien ne végétait sauf quelques lichens. La grande rue vide et morte du glacier supérieur d'Aletsch semblait une Pompéi glaciaire. Vaste silence. Au retour, observé les effets de soleil, les gazons drus et élastiques avec leurs gentianes, leurs myosotis, leurs anémones; le bétail s'enlevant sur le ciel; les rochers affleurant le sol; les effondrements circulaires; les vagues pétrifiées, vieilles de quelques cent mille ans; le roulis de la terre; le bercement du soir. Évoqué l'âme des montagnes et l'esprit des hauteurs.

22 juillet 1870 (Bellalpe). — Le ciel, brumeux et marbré ce matin, est redevenu parfaitement bleu, et les géants du Valais se baignent dans la lumière tranquille.

D'où m'arrive cette mélancolie solennelle qui m'assiège et m'oppresse? Je viens de lire une série de travaux scientifiques (Bronn, Lois de la paléontologie; Karl Ritter, Loi des formes géographiques). Serait-ce la cause de ma tristesse intérieure? Est-ce la majesté de ce paysage immense, la splendeur de ce soleil penchant qui me disposent à pleurer?

« Créature d'un jour qui t'agites une heure, » ce

qui t'étouffe, je le sais, c'est le sentiment de ton néant. Des noms de grands hommes viennent de passer sous tes yeux comme un reproche secret, et cette grande nature impassible te dit que demain tu disparaîtras, éphémère, sans avoir vécu. Peut-être même est-ce le souffle des choses éternelles qui te donne le frisson de Job? Qu'est-ce que l'homme, cette herbe qu'un rayon fane? Qu'est-ce que notre vie dans le gouffre infini? J'éprouve une sorte de terreur sacrée, et non plus seulement pour moi, mais pour mon espèce, pour tout ce qui est mortel. Je sens, comme Bouddha, tourner la Grande Roue, la Roue de l'illusion universelle, et dans cette stupeur muette il y a une véritable angoisse. Isis soulève le coin de son voile, et le vertige de la contemplation foudroie celui qui aperçoit le grand mystère. Je n'ose respirer, il me semble que je suis suspendu à un fil au-dessus de l'abîme insondable des destinées. Est-ce là un tête-à-tête avec l'infini, l'intuition de la grande mort?

> Créature d'un jour qui t'agites une heure,
> Ton âme est immortelle et tes pleurs vont finir.

Finir? quand le gouffre des désirs ineffables s'ouvre dans le cœur, aussi vaste, aussi béant que le gouffre de l'immensité s'ouvre autour de nous.

Génie, dévouement, amour, toutes les soifs s'éveillent pour me torturer à la fois. Comme le naufragé qui va sombrer sous la vague, je sens des ardeurs folles me rattacher à la vie, des repentirs désespérés m'étreindre et me faire crier grâce. Et puis toute cette agonie invisible se résout en abattement. « Résigne-toi à l'inévitable! Mène deuil sur les mirages de ta jeunesse! Vis et meurs dans l'ombre! Fais, comme le grillon, ta prière du soir. Éteins-toi sans murmure quand le Maître de la vie soufflera sur ton imperceptible flamme. C'est avec des myriades de vies inconnues que se bâtit chaque motte de terre. Les infusoires ne comptent que s'ils sont des milliers de milliards. Ne te révolte point contre ton néant. » Amen!

Mais il n'y a de paix que dans l'ordre. Es-tu dans l'ordre? Hélas non! Ta nature infixable et inquiète te tourmentera donc jusqu'à la fin? Tu ne verras jamais exactement ce que tu dois faire. L'amour du mieux t'aura interdit le bien. L'anxiété de l'idéal t'aura fait perdre toutes les réalités. L'aspiration vague et le désir indéterminé auront suffi à inutiliser tes talents et à neutraliser tes forces. Nature improductive qui s'est crue appelée à la production, tu te seras fait par erreur un remords superflu!

Le mot de Scherer me revient : Il faut s'accepter comme on est.

8 septembre 1870 (Zurich). — Tous les exilés rentrent à Paris : Edgar Quinet, Louis Blanc, Victor Hugo. En cotisant leurs expériences réussiront-ils à faire subsister la République ? Cela est à souhaiter. Mais le passé légitime quelque doute. Tandis que la République est un fruit, on en fait en France une semaille. Ailleurs elle suppose des hommes libres, en France elle se fait et doit se faire tutrice et institutrice. Elle remet la souveraineté au suffrage universel comme si celui-ci était déjà éclairé, judicieux, raisonnable, et elle doit morigéner celui qui, par fiction, est le maître.

La France a l'ambition du *selfgovernment,* mais il s'agit d'en montrer la capacité. Depuis quatre-vingts ans elle a confondu la Révolution avec la liberté. Fera-t-elle ses preuves d'amendement et de sagesse ? La conversion n'est pas impossible. Attendons avec sympathie, mais avec circonspection.

12 septembre 1870 (Bâle). — Le vieux Rhin bruit sous ma fenêtre ; comme il y a dix ans, comme il y a vingt ans, le grand fleuve glauque roule ses ondes puissantes et se brise aux arches du pont ; la cathédrale rouge darde ses deux flèches vers le

ciel; le lierre des terrasses qui bordent la rive gauche du Rhin pend des murs comme un manteau vert; le bac infatigable fait comme jadis son va-et-vient : en un mot les choses paraissent éternelles, tandis qu'on voit blanchir ses cheveux et qu'on sent vieillir son cœur. J'ai passé ici comme étudiant, puis comme professeur; j'y reviens sur le retour de l'âge, et rien dans le paysage n'a changé que moi...

La mélancolie du souvenir a beau être banale et puérile, elle est vraie, elle est intarissable, et les poètes de tous les temps n'ont pu échapper à ses atteintes.

Qu'est-ce au fond que la vie individuelle? une variation du thème éternel : naître, vivre, sentir, espérer, aimer, souffrir, pleurer, mourir. Quelques-uns y ajoutent s'enrichir, penser, vaincre; mais en fait, de quelque manière que l'on s'extravase, se dilate et se convulsionne, on ne peut que faire onduler plus ou moins la ligne de sa destinée. Qu'on rende un peu plus saillante pour les autres ou distincte pour soi-même, la série des phénomènes fondamentaux, qu'importe? Le tout est toujours le trémoussement de l'infiniment petit, et la répétition insignifiante du motif immuable. En vérité, que l'on soit ou que l'on ne soit pas, la différence est si parfaitement imperceptible pour l'en-

semble des choses que toute plainte et tout désir sont ridicules. L'humanité tout entière n'est qu'un éclair dans la durée de la planète, et la planète peut retourner à l'état gazeux sans que le soleil s'en ressente seulement une seconde. L'individu est l'infinitésimale du néant.

Qu'est-ce que la Nature? c'est Maïa, c'est-à-dire un phénoménisme incessant, fugitif et indifférent, l'apparition de tous les possibles, le jeu inépuisable de toutes les combinaisons.

Maïa amuse-t-elle quelqu'un, un spectateur, Brahma? ou Brahma travaille-t-il à quelque but sérieux, non égoïste? Du point de vue théiste, Dieu veut-il faire des âmes et augmenter la somme du bien et de la sagesse, en se multipliant lui-même dans des êtres libres, facettes qui lui répercutent sa sainteté et sa beauté? Cette conception séduit bien davantage nos cœurs. Mais est-elle plus vraie? La conscience morale l'affirme. Si l'homme conçoit le bien, le principe général des choses qui ne peut pas être inférieur à l'homme doit être sérieux. La philosophie du travail, du devoir, de l'effort, paraît supérieure à celle du phénomène, du jeu et de l'indifférence. Maïa, la fantasque, serait subordonnée à Brahma, l'éternelle pensée, et Brahma serait à son tour subordonné au Dieu saint.

25 octobre 1870 (Genève). — Tout ce qu'on peut attendre des institutions les plus perfectionnées, c'est de permettre à l'excellence individuelle de se produire, mais non de produire l'individu excellent. La vertu et le génie, la grâce et la beauté seront toujours une noblesse que ne pourra fabriquer aucun régime. Inutile par conséquent de s'enticher pour ou de s'enrager contre des révolutions qui n'ont qu'une importance de second ordre, une importance que je ne veux pas diminuer ni méconnaître, mais une importance plutôt négative après tout. La vie politique n'est que le moyen de la vraie vie.

26 octobre 1870. — Sirocco. Ciel bleuâtre. Toute la couronne des arbres est tombée à leurs pieds. Le doigt de l'hiver l'a touchée. — La messagère vient d'emporter mes lettres..... Pauvre petite femme, quelle existence! Elle passe ses nuits à courir de son mari malade à sa sœur qui ne l'est pas moins, et ses jours à travailler. Résignée, infatigable, elle va toujours sans se plaindre jusqu'à ce qu'elle tombe.

Des vies pareilles prouvent quelque chose : que l'ignorance véritable c'est l'ignorance morale, que

le travail et la souffrance sont le lot de tous les hommes, et que la classification par le plus ou moins de sottise ne vaut pas celle par le plus ou moins de vertu. Le royaume de Dieu n'est pas aux plus éclairés, mais aux meilleurs, et le meilleur est celui qui se dévoue le plus. Le sacrifice humble, constant, volontaire, fait donc la vraie dignité humaine. C'est pourquoi il est écrit que les derniers seront les premiers. La société repose sur la conscience et non pas sur la science. La civilisation est avant tout une chose morale. Sans l'honnêteté, sans le respect du droit, sans le culte du devoir, sans l'amour du prochain, en un mot sans la vertu, tout est menacé et tout croule; et ce ne sont pas les lettres, les arts, le luxe, l'industrie, la rhétorique, le gendarme ni le douanier qui peuvent soutenir dans les airs l'édifice qui pèche par la base.

L'État fondé sur le seul intérêt et cimenté par la peur est une construction ignoble et précaire. Le sous-sol de toute civilisation, c'est la moralité moyenne des masses et la pratique suffisante du bien. Le devoir est ce qui supporte tout. Ceux qui, dans l'ombre, le remplissent et donnent un bon exemple sont donc le salut et le soutien de ce monde brillant qui les ignore. Dix justes eussent fait épargner Sodome, mais il faut des milliers et des milliers de braves gens pour préserver un peuple de la corruption et de l'effondrement.

Si l'ignorance et la passion compromettent la moralité populaire, il faut dire que l'indifférence morale est la maladie des gens très cultivés. Cette séparation entre les lumières et la vertu, entre la pensée et la conscience, entre l'aristocratie intellectuelle et la foule honnête et grossière, est le plus grand danger de la liberté. Les raffinés, les ironiques, les sceptiques, les beaux esprits décèlent par leur multiplication la désorganisation chimique de la société. Exemple : le siècle d'Auguste et celui de Louis XV. Les dégoûtés moqueurs sont des égoïstes qui se désintéressent du devoir général et qui, se dispensant de tout effort, n'empêchent aucun malheur. Leur finesse consiste à n'avoir plus de cœur. Ils s'éloignent par là de la vraie humanité et se rapprochent de la nature démoniaque. Qu'est-ce qui manquait à Méphistophélès? Ce n'est pas l'esprit, certes; c'est la bonté.

28 octobre 1870. — Une chose curieuse, c'est l'oubli absolu de la justice qu'amènent les conflits de nations. La presque totalité des spectateurs eux-mêmes ne jugent plus qu'à travers leurs goûts personnels, leurs colères, leurs craintes, leurs désirs, leurs intérêts ou leurs passions : c'est dire que leur jugement est nul. Combien y a-

t-il de juges irrécusables dans la lutte actuelle? Bien peu. Cette horreur de l'équité, cette antipathie pour la justice, cette rage contre la neutralité miséricordieuse est l'éruption de la passion animale dans l'homme, d'une passion aveugle, farouche, et qui a le ridicule de se prendre pour une raison, tandis qu'elle n'est qu'une force.

16 novembre 1870. — Il y a quelque chose de saisissant, de vertigineux, d'ineffable à regarder au fond d'un abîme, et chaque âme est un abîme, un mystère d'amour et de pitié. J'éprouve toujours une sorte d'émotion sacrée à pénétrer jusqu'au dernier fond de ce sanctuaire, à entendre le murmure suave des prières, des plaintes, des hymnes qui sortent des profondeurs du cœur; c'est avec une piété tendre et une pudeur toute religieuse que j'assiste à ces confidences involontaires. Cela me paraît merveilleux comme la poésie et divin comme toute naissance. Je me tais, je m'incline et j'adore. Quand je le puis aussi, je console et je fortifie.

6 décembre 1870. — *Dauer im Wechsel,* « la persistance dans la mobilité, » ce titre d'une poésie de Gœthe est le mot de la nature. Tout change, mais avec des rapidités tellement iné-

gales, que telle existence paraît éternelle pour une autre; ainsi un âge géologique comparé à la durée d'un être, ainsi la planète comparée à un âge géologique paraissent des éternités, comme notre vie comparée aux mille impressions qui nous traversent dans une heure. De quelque côté qu'on regarde, on se sent assiégé par l'infinité des infinis. La vue sérieuse de l'univers donne l'épouvante. Tout semble tellement relatif qu'on ne sait plus ce qui a une valeur réelle.

Où est le point fixe dans ce gouffre sans bornes et sans fond? Ne serait-ce pas ce qui perçoit les rapports, en d'autres termes, la pensée, la pensée infinie. Nous apercevoir dans la pensée infinie, nous sentir en Dieu, nous accepter en lui, nous vouloir dans sa volonté, en un seul mot la religion, voilà l'immuable. Que cette pensée soit fatale ou libre, le bien est de s'identifier avec elle. Le stoïcien comme le chrétien s'abandonnent à l'Être des êtres que l'un appelle souveraine sagesse, et l'autre souveraine bonté. Saint Jean dit : Dieu est lumière, Dieu est amour. Le brahmane dit : Dieu est l'intarissable poésie. Disons : Dieu est la perfection. Et l'homme? l'homme, dans son imperceptible petitesse et son inexprimable fragilité, peut apercevoir l'idée de la perfection, aider à la volonté suprême et mourir en chantant hosanna.

*

On ne peut apprendre aux autres que ce qu'ils pressentent; on ne leur enseigne avec fruit que ce qu'ils savaient virtuellement; on ne leur donne que ce qu'ils avaient déjà. Ce principe de la pédagogie est aussi une loi de l'histoire. Les nations ne peuvent être développées que dans le sens de leurs tendances et de leurs aptitudes; dans tout autre, elles sont rebelles et imperfectibles.

*

A se trop mépriser, on se rend digne de son mépris.

*

Sa manière de souffrir est le témoignage qu'une âme porte sur elle-même.

*

Le beau est supérieur au sublime parce qu'il est permanent et ne rassasie pas, tandis que le sublime est relatif, passager et violent.

*

4 février 1871. — L'éternel effort est le caractère de la moralité moderne. Ce devenir douloureux a remplacé l'harmonie, l'équilibre, la joie, c'est-à-dire l'être. Nous sommes tous des faunes, des satyres, des silènes qui aspirons à devenir des anges, des laideurs qui travaillons à notre embellissement, de grossières chrysalides qui enfantons laborieusement notre propre papillon. L'idéal n'est plus la beauté sereine de l'âme, c'est l'angoisse de Laocoon se débattant contre l'hydre du mal. Le sort en est jeté. Il n'y a plus d'hommes accomplis et heureux, il n'y a plus que des candidats du ciel, galériens sur la terre.

Nous ramons notre vie en attendant le port.

Molière a dit que le raisonnement bannissait la raison. Il est possible aussi que le perfectionnement dont nous sommes si fiers ne soit qu'une imperfection prétentieuse. Le devenir semble encore plus négatif que positif; il est le mal s'amoindrissant, mais il n'est pas le bien; il est le mécontentement généreux, mais non le bonheur; il est la poursuite

incessante d'un but inaccessible, une noble folie, mais non pas la raison; il est la nostalgie de l'irréalisable, maladie touchante qui n'est pourtant pas la sagesse.

Chaque être peut arriver à l'harmonie : quand il y est il est dans l'ordre, et il représente la pensée divine aussi clairement pour le moins qu'une fleur ou qu'un système solaire. L'harmonie ne cherche rien en dehors d'elle-même. Elle est ce qu'elle doit être; elle exprime le bien, l'ordre, la loi, le vrai; elle est supérieure au temps et représente l'éternel.

9 février 1871. — Je relis les *Chansons du soir* de Juste Olivier[1], et toute la mélancolie du poète passe dans mes veines. C'est une existence qui s'est levée devant moi, tout un monde de rêverie triste.

Que *Musette,* la *Chanson de l'alouette,* le *Chant du retour,* la *Gaîté* sont caractéristiques! Que *Lina, A ma fille* sont fraîches! Mais les pièces supé-

[1] Juste Olivier (1801-1876) poète de race, naïf et penseur, dont le nom est cher à la Suisse romande, et dont Sainte-Beuve aimait la personne et goûtait le génie. C'est à lui que s'adresse l'auteur des *Pensées d'Août,* dans le sonnet :

Pardon, cher Olivier, si votre alpestre audace
Jusqu'aux hardis sommets ne me décide pas.

rieures sont *Au delà, Homunculus,* la *Trompeuse,* et surtout *frère Jacques,* le chef-d'œuvre de l'auteur, avec les *Marionnettes* et le chant national : *Helvétie* [1]. Le plus sérieux symbolisme sous l'enjouement d'un badinage enfantin, la larme furtive dans le sourire malin, la sagesse résignée et pensive dans quelque ronde populaire, le tout dans le rien, voilà où triomphe le poète vaudois. Il y a dans le lecteur surprise et attendrissement. Et chez l'auteur, il y a une sorte de matoiserie paysanesque qui s'amuse à glisser des noisettes, mais des noisettes qui contiennent des diamants. Juste Olivier, comme les fées, adore ces délicates mystifications. Il dissimule ses présents. Il ne promet rien et donne beaucoup. C'est un prodigue bourru, dont la rondeur est toute subtile et la malice pure tendresse, la fine fleur de la *vaudoiserie* dans ce qu'elle a de plus rêveur et de plus aimant.

10 février 1871. — Lecture : quelques chapitres vigoureux de Taine *(Histoire de la littérature anglaise).* J'éprouve une sensation pénible avec cet écrivain, comme un grincement de poulies, un *cli-*

[1] Ces deux dernières pièces sont dans les *Chansons lointaines.*

quettement de machine, une odeur de laboratoire. Ce style tient de la chimie et de la technologie. La science y devient inexorable. C'est rigoureux et sec, c'est pénétrant et dur, c'est fort et âpre; mais cela manque de charme, d'humanité, de noblesse, de grâce. Cette sensation pénible à la dent, à l'oreille, à l'œil et au cœur, tient à deux choses probablement : à la philosophie morale de l'auteur et à son principe littéraire. Le profond mépris de l'humanité qui caractérise l'école physiologique, et l'intrusion de la technologie dans la littérature, inaugurée par Balzac et Stendhal, expliquent cette aridité secrète que l'on sent dans ces pages et qui vous happe à la gorge comme les vapeurs d'une fabrique de produits minéraux. Cette lecture est instructive à un très haut degré, mais elle est anti-vivifiante; elle dessèche, corrode, attriste. Elle n'inspire rien, elle fait seulement connaître. — J'imagine que ce sera la littérature de l'avenir, à l'américaine, formant un contraste profond avec l'art grec : l'algèbre au lieu de la vie, la formule au lieu de l'image, les exhalaisons de l'alambic au lieu de l'ivresse d'Apollon, la vue froide au lieu des joies de la pensée, bref la mort de la poésie, écorchée et anatomisée par la science.

15 février 1871. — Les nations font sans le vouloir leur éducation mutuelle, tout en ne poursuivant que leur intérêt égoïste. C'est la France qui a fait l'Allemagne présente en s'attachant au but contraire depuis dix générations; c'est l'Allemagne qui régénérera la France contemporaine en ne cherchant qu'à la mater. La France révolutionnaire aura enseigné l'égalité aux Allemands qui par nature sont hiérarchiques; l'Allemagne enseignera aux Français que la rhétorique ne vaut pas la science, et que l'apparence ne vaut pas la réalité. Le culte du prestige, c'est-à-dire du mensonge, la passion de la vaine gloire, c'est-à-dire de la fumée et du bruit, voilà ce qui doit mourir à l'avantage de tout le monde. C'est une fausse religion qui est détruite. J'espère sincèrement que de cette guerre sortira un nouvel équilibre, meilleur que le précédent, une nouvelle Europe où le gouvernement de l'individu par lui-même sera le principe cardinal de la société, tandis que le principe latin est de faire de l'individu le moyen, la chose, l'instrument de l'Église ou de l'État.

L'ordre et l'harmonie résultant de la libre adhésion et de la soumission volontaire à un même idéal, ce serait un nouveau monde moral; ce serait l'équi-

valent en style laïque du sacerdoce universel. La société modèle doit ressembler à une grande société musicale, où tout s'organise, se subordonne, se discipline par amour de l'art et pour exécuter un chef-d'œuvre. Personne n'est contraint, personne n'est exploité, personne ne joue hypocritement un rôle intéressé. Tous apportent leur talent, et contribuent sciemment et joyeusement à l'œuvre commune. Les amours-propres eux-mêmes sont obligés de concourir à l'action collective, sous peine de se faire tort en se faisant remarquer.

18 février 1871. — C'est dans le roman que la vulgarité moyenne de la société allemande et son infériorité à celles de France et d'Angleterre s'aperçoivent distinctement. La notion du « choquant » manque à l'esthétique des Allemands. Leur élégance ne connaît pas la grâce; ils ne devinent pas l'énorme distance entre la distinction (*gentlemanly*, *ladylike*) et la *Vornehmlichkeit* gourmée. Leur imagination manque de style, d'usage, d'éducation et de monde; elle a son certificat de roture même dans ses habits du dimanche. La race est poétique et intelligente, mais elle est commune et de mauvais ton. La souplesse, la gentillesse, les manières,

l'esprit, le brio, le goût, la dignité, le charme sont pour d'autres.

Est-ce que la liberté intérieure de l'âme, l'harmonie profonde des facultés que j'ai si souvent observées dans les individualités supérieures de ce peuple n'arriveront pas à la surface? Les vainqueurs d'aujourd'hui ne civiliseront-ils pas leurs formes? C'est au roman futur que nous en jugerons. Quand ils auront des romans de tout à fait bonne compagnie, ils seront hors de page. Jusque-là il leur manque le fini, le poli, la maturité de la culture sociale; ils ont l'humanité des sentiments, mais ils n'ont pas encore le *comme il faut* ni le *je ne sais quoi*. Ils possèdent l'honnêteté, mais ils sont dépourvus de savoir-vivre.

22 février 1871. — Soirée chez M***. Une trentaine de personnes du meilleur monde; heureux partage de sexes et d'âges. Têtes blanches, jeunes personnes, figures spirituelles. Le tout encadré dans des tapisseries d'Aubusson qui faisaient un lointain doux et un fond charmant aux groupes en toilette.....

Dans le monde, il faut avoir l'air de vivre d'ambroisie et de ne connaître que les préoccupations nobles. Le souci, le besoin, la passion n'existent

pas. Tout réalisme est supprimé, comme brutal. En un mot, ce qu'on appelle le grand monde se paie momentanément une illusion flatteuse, celle d'être dans l'état éthéré et de respirer la vie mythologique. C'est pourquoi toute véhémence, tout cri de la nature, toute souffrance vraie, toute familiarité irréfléchie, toute marque franche de passion choquent et détonnent dans ce milieu délicat, et détruisent à l'instant l'œuvre collective, le palais de nuages, l'architecture prestigieuse élevée du consentement de tous. C'est à peu près comme l'aigre chant du coq qui fait évanouir tous les enchantements et met en fuite les féeries. Les réunions choisies travaillent sans le savoir à une sorte de concert des yeux et des oreilles, à une œuvre d'art improvisée. Cette collaboration instinctive est une fête de l'esprit et du goût et transporte les acteurs dans la sphère de l'imagination ; elle est une forme de la poésie et c'est ainsi que la société cultivée recompose avec réflexion l'idylle disparue et le monde d'Astrée englouti. Paradoxe ou non, je crois que ces essais fugitifs de reconstruction d'un rêve qui ne poursuit que la seule beauté, sont de confus ressouvenirs de l'âge d'or qui hantent l'âme humaine, ou plutôt des aspirations à l'harmonie des choses que la réalité quotidienne nous refuse et que l'art seul nous fait entrevoir.

28 avril 1871. — Pour un psychologue il est fort intéressant d'avoir la conscience immédiate de la complication de son organisme et du jeu de ses rouages. Il me semble que mes sutures se dénouent et se détachent juste assez pour que j'aie la perception de mon assemblage et le sentiment distinct de ma fragilité. Cela fait de l'existence personnelle un étonnement et une curiosité. Au lieu de ne voir que le monde environnant, on s'analyse soi-même. Au lieu de n'être qu'un bloc, on devient légion, multitude, tourbillon, on est un cosmos. Au lieu de vivre par la surface, on prend possession de son intimité. On s'aperçoit, sinon dans ses cellules et ses atomes, au moins dans ses systèmes organiques et presque dans ses tissus. En d'autres termes, la monade centrale s'isole de toutes les monades subordonnées pour les contempler, et elle reprend en soi son harmonie.

La santé est un équilibre de notre organisme avec ses parties composantes et avec le monde extérieur ; elle nous sert surtout à connaître le monde. Le trouble organique nous oblige à reconstituer un équilibre plus intérieur, à nous retirer dans notre âme. Dès lors c'est notre corps lui-même qui devient notre objet, il n'est plus nous, quoiqu'il soit

encore à nous ; il n'est plus que le vaisseau où nous faisons la traversée de la vie, vaisseau dont nous étudions les avaries et la structure sans l'identifier avec notre individu.

Où réside en définitive notre Moi? Dans la pensée ou plutôt dans la conscience. Mais au-dessous de la conscience, il y a son germe, le *punctum saliens* de la spontanéité, car la conscience n'est pas primitive, elle devient. La question est de savoir si la monade pensante peut retomber dans l'enveloppement, c'est-à-dire dans la pure spontanéité ou même dans le gouffre ténébreux de la virtualité. J'espère que non. Le royaume s'en va, le roi subsiste. Ou bien serait-ce la royauté qui seule subsisterait, c'est-à-dire l'idée, la personne n'étant à son tour que le vêtement passager de l'idée durable. Est-ce Leibnitz ou Hegel qui a raison? L'individu est-il immortel sous la forme de corps spirituel? Est-il éternel sous la forme d'idée individuelle? Qui a vu le plus juste, de saint Paul ou de Platon? C'est la théorie de Leibnitz qui me sourit le plus, parce qu'elle ouvre l'infini en durée, en multitude et en évolution. Une monade, étant l'univers virtuel, n'a pas trop de l'infini du temps pour développer l'infini qui est en elle. Seulement, il faudrait admettre des actions et des influences extérieures faisant osciller l'évolution de la monade; il faudrait que

son indépendance fût une quantité mobile et croissante entre zéro et l'infini, sans être jamais complète et jamais nulle, la monade ne pouvant être absolument passive ni entièrement libre.

12 juin 1871. — Le socialisme international des ouvriers, à peine écrasé à Paris, célèbre sa prochaine victoire. Pour lui, il n'y a ni patrie, ni souvenirs, ni propriété, ni religion; il n'y a rien ni personne que lui. Son dogme est l'égalitarisme, son prophète est Mably, et Babeuf est son dieu.

Comment résoudre le conflit, puisqu'il n'y a plus un seul principe commun entre les partisans et les adversaires de la société actuelle, entre le libéralisme et l'égalitarisme? La notion de l'homme, du devoir, du bonheur, c'est-à-dire de la vie et de son but est tout autre. Je soupçonne même que le communalisme international n'est que le maréchal-des-logis du nihilisme russe, qui sera le tombeau commun des vieilles races et des races serviles, des Latins et des Slaves; c'est dans ce cas le brutal individualisme à l'américaine qui sera le salut de l'humanité. Mais je crois que les peuples vont plutôt à leur châtiment qu'à la sagesse. La sagesse, étant un équilibre, ne se rencontre que dans les individus. La démocratie, faisant dominer les masses,

donne la prépondérance à l'instinct, à la nature, aux passions, c'est-à-dire à l'impulsion aveugle, à la gravitation élémentaire, à la fatalité générique. La bascule perpétuelle entre les contraires devient son mode unique de progression, parce que c'est la forme enfantine de l'esprit borné, qui s'engoue et se déprend, adore et maudit, toujours avec la même précipitation. La succession des sottises opposées lui donne l'impression du changement qu'elle identifie avec l'amélioration, comme si Encelade était moins mal sur le flanc gauche que sur le flanc droit, tant que le volcan pèse de même. La stupidité de Dêmos n'a d'égal que sa présomption. C'est un adolescent qui a la puissance et ne peut arriver à la raison.

Que Luther avait raison de comparer l'humanité à un paysan ivre, qui tombe toujours d'un des côtés de son cheval!

Ce n'est pas que je nie le droit de la démocratie; mais je n'ai pas d'illusion sur l'emploi qu'elle fera de son droit tant que la sagesse sera l'exception et que l'orgueil abondera. Le nombre fait la loi, mais le bien n'a rien à faire avec le chiffre. Toute fiction s'expie, et la démocratie repose sur cette fiction légale, que la majorité a non seulement la force mais la raison, qu'elle possède la sagesse en même temps que le droit. Fiction dangereuse parce qu'elle est

flatteuse. Les démagogues ont toujours caressé le sens intime des masses. Les masses seront toujours au-dessous de la moyenne. D'ailleurs l'âge de majorité baissera, la barrière du sexe tombera, et la démocratie arrivera à l'absurde en remettant la décision des plus grandes choses aux plus incapables. Ce sera la punition de son principe abstrait de l'égalité, qui dispense l'ignorant de s'instruire, l'imbécile de se juger, l'enfant d'être un homme et le mauvais sujet de s'amender. Le droit public fondé sur l'égalité virtuelle se brisera par ses conséquences. Il méconnaît l'inégalité de valeur, de mérite, d'expérience, c'est-à-dire le travail individuel; il aboutira au triomphe de la lie et de la platitude. Le régime de la Commune parisienne a été un échantillon de ce qui arrive au pouvoir par ce temps de boursouflure furibonde et de soupçon universel.

Du reste, l'humanité a la vie dure et survit à toutes les catastrophes. Seulement il est impatientant qu'elle prenne toujours par le plus long, et doive épuiser toutes les fautes possibles avant d'accomplir un pas définitif vers le mieux. Ces innombrables sottises facultatives sont la cause de ma mauvaise humeur. Autant l'histoire de la science est majestueuse, autant l'histoire de la politique et de la religion est insupportable; la marche du

monde moral semble un abus de la patience de Dieu.

Halte! la misanthropie et le pessimisme n'ont rien de rafraîchissant. Si notre espèce est ennuyeuse, ayons la pudeur de ses maux. Nous sommes emprisonnés sur le même navire et nous devons sombrer avec elle. Payons notre dette et laissons à Dieu le reste. Solidaires des souffrances de notre race, donnons un bon exemple : c'est tout ce qui nous est demandé. Faisons le bien que nous pouvons, disons le vrai que nous savons ou croyons, et pour le surplus soyons soumis, patients et résignés. Dieu fait son affaire, faisons la nôtre.

29 juillet 1871. — Tant qu'on se renouvelle, on est vivant. C'est dans cet art que Gœthe, Schleiermacher, Humboldt ont été maîtres. Pour rester vivant il faut se rajeunir sans cesse par la mue intérieure et par l'amour à la façon platonicienne. L'âme doit se créer sans relâche, s'éprouver dans tous ses modes, résonner dans toutes ses fibres, se susciter à elle-même de nouveaux intérêts.....

Les *Épîtres* et les *Épigrammes* de Gœthe que j'ai lues aujourd'hui ne le font pas aimer. Pourquoi? parce qu'il a peu d'âme. Sa manière d'entendre l'amour, la religion, le devoir, le patriotisme a quel-

que chose de mesquin et de choquant. La générosité ardente fait défaut. Une secrète sécheresse, un égoïsme mal dissimulé perce à travers ce talent si souple et si riche. Il est vrai que cet égoïsme gœthesque a du moins ceci d'excellent qu'il respecte la liberté de chacun et applaudit à toute originalité, mais il n'aide personne à ses dépens, il ne se tourmente pour personne, ne se charge du fardeau d'aucun autre; en un mot il supprime la charité, la grande vertu chrétienne. La perfection, pour Gœthe, est dans la noblesse personnelle, non dans l'amour. Son centre est l'esthétique, non la morale. Il ignore la sainteté et n'a jamais voulu réfléchir sur le terrible problème du mal. Spinoziste jusqu'à la moelle, il croit à la chance individuelle, non à la liberté, ni à la responsabilité. C'est un Grec du bon temps, que la crise intérieure de la conscience religieuse n'a pas effleuré. Il représente donc un état d'âme antérieur ou postérieur au christianisme, ce que les critiques prudents de notre époque appellent l'esprit moderne; et encore est-ce l'esprit moderne envisagé dans l'une de ses tendances seulement, savoir le culte de la Nature, car Gœthe est étranger aux aspirations sociales et politiques des foules, il ne s'intéresse nullement aux déshérités, aux faibles, aux opprimés, pas plus que la Nature elle-même.....

Le malaise de notre époque n'existe pas pour

Gœthe et son école. Cela s'explique : il n'y a pas de dissonances pour les sourds. Celui qui n'entend pas la voix de la conscience, la voix du regret et du remords, ne devine pas même l'anxiété de ceux qui ont deux maîtres, deux lois, et qui appartiennent à deux mondes, celui de la Nature et celui de la Liberté. Pour lui son choix est fait. Mais l'humanité ne sait pas exclure. Tous les besoins crient à la fois dans sa souffrance. Elle entend les naturalistes, mais elle écoute les religieux ; la jouissance l'attire, mais le dévouement l'émeut ; elle ne sait plus si elle hait ou si elle adore le crucifix.

(Plus tard.) — Lecture des sonnets et des poésies mêlées de Gœthe. L'impression que laisse cette partie des *Gedichte* est bien plus favorable que celle que donnent les *Élégies* et les *Épigrammes;* ainsi *les Esprits des eaux, le Divin* ont une grande noblesse de sentiment. Il ne faut jamais se hâter de juger les natures multiples. Sans arriver au sentiment de l'obligation et du péché, Gœthe arrive au sérieux par la route de la dignité. C'est la statuaire grecque qui a été son catéchisme de vertu.

15 août 1871. — Relu une deuxième fois *La*

vie de Jésus, de Renan, seizième édition populaire. Ce qui est caractéristique dans cette analyse du christianisme, c'est que le péché n'y joue pas de rôle. Or si quelque chose explique le succès de la Bonne Nouvelle parmi les hommes, c'est qu'elle apportait la délivrance du péché, en un seul mot le salut. Il conviendrait pourtant d'expliquer religieusement une religion, et de ne pas esquiver le centre de son sujet. Ce « Christ en marbre blanc » n'est pas celui qui a fait la force des martyrs et qui a essuyé tant de larmes. L'auteur manque de sérieux moral, et confond la noblesse avec la sainteté. Il parle en artiste sensible d'un sujet touchant, mais sa conscience paraît désintéressée dans la question. Comment confondre l'épicuréisme de l'imagination s'accordant les douceurs d'un spectacle esthétique avec les angoisses d'une âme cherchant passionnément la vérité? Il y a dans Renan un reste de ruse séminariste; il étrangle avec des cordons sacrés. Passe encore ces douceurs méprisantes avec les clergés plus ou moins captieux, mais aux âmes sincères on devrait une sincérité plus respectueuse. Persiflez les pharisaïsmes, mais parlez droit aux honnêtes gens.

(Plus tard.) — Comprendre c'est avoir conscience de l'unité profonde de la chose à expliquer, c'est la

concevoir tout entière dans sa genèse et sa vie, c'est la refaire mentalement sans lacune, sans addition, sans erreur. C'est donc s'identifier à elle d'abord et la rendre transparente par l'interprétation juste et complète. Comprendre est plus difficile que juger, car c'est entrer objectivement dans les conditions de ce qui est, tandis que juger c'est simplement émettre une opinion individuelle.

25 août 1871 (Charnex-sur-Montreux [1]*).* — Temps magnifique. Il y a de la félicité dans cette matinée, les effluves célestes baignent les monts et les rivages; on se sent pour ainsi dire sous une bénédiction. Aucun bruit indiscret et vulgaire ne traverse cette paix religieuse. On se croirait dans un temple, temple immense où toutes les beautés de la nature et tous les êtres ont leur place. Je

[1] Entre le clair miroir du lac aux vagues bleues
Et le sombre manteau du Cubly bocager,
Dévale, ondule et rit, à travers maint verger,
Sous les noyers pleins d'ombre un gazon de deux lieues.

C'est ici, c'est Charnex, mon nid dans les halliers,
L'asile aimable et doux où mon loisir s'arrête :
Les Pléiades, le Caux, l'Arvel sont sur ma tête;
Chillon, Vevey, Clarens, Montreux sont à mes pieds.
(Amiel, *Jour à Jour*).

n'ose respirer, tant je crains de faire fuir le rêve, rêve où les anges passent.

> Comme autrefois, j'entends dans l'éther infini
> La musique du temps et l'hosanna des mondes.

Dans ces instants séraphiques, on sent venir à ses lèvres le cri de Pauline : Je sens, je crois, je vois ! On oublie toutes les misères, tous les soucis, tous les chagrins de la vie, on s'unit à la joie universelle, on entre dans l'ordre divin et dans la béatitude du Seigneur. Le travail et les larmes, le péché, la douleur, la mort ne sont plus. Exister c'est bénir, la vie est le bonheur. Dans cette pause sublime, toutes les dissonances ont disparu. Il semble que la création ne soit qu'une symphonie gigantesque glorifiant le Dieu de bonté par l'inépuisable richesse de ses louanges et de ses accords. On ne doute plus qu'il en soit ainsi, on ne sait plus s'il en est autrement. On est devenu soi-même une note de ce concert, et l'on ne sort du silence de l'extase que pour vibrer à l'unisson de l'enthousiasme éternel.

22 septembre 1871 (Charnex). — Ciel gris, journée mélancolique, départ d'une amie, bouderie du soleil ; tout s'enfuit, tout nous laisse. Qu'est-ce qui vient à la place ? Les cheveux blancs.

..... Après dîner, promenade jusqu'à Chailly, entre deux ondées. Je trouve du charme aux vues de pluie; les couleurs sourdes en sont plus veloutées, les tons mats en deviennent attendris. Le paysage est alors comme un visage qui a pleuré; il est moins beau sans doute, mais plus expressif.

En arrière de la beauté superficielle, joyeuse, rayonnante, palpable, l'esthétique découvre tout un ordre de beauté cachée, voilée, secrète, mystérieuse, parente de la beauté morale. Cette beauté-là ne se révèle qu'aux initiés, elle n'en est que plus suave. C'est un peu comme la joie raffinée du sacrifice, comme la folie de la foi, comme la volupté des larmes; elle n'est pas à la portée de tout le monde. Son attrait est singulier, et fait l'impression d'un parfum étrange ou d'une mélodie bizarre. Une fois qu'on y a pris goût, on s'y délecte, on en raffole, car on y trouve

Son bien premièrement, puis le dédain d'autrui,

et il est si agréable de n'être pas du même avis que les sots. Or cela n'est pas possible avec les choses évidentes et les incontestables beautés. Le charme est le nom de cette beauté maçonnique et paradoxale qui échappe au vulgaire et fait rêver. La beauté classique appartient pour ainsi dire à tous

les yeux, elle ne s'appartient pas à elle-même; la beauté maçonnique est une seconde pudeur, qui ne se dévoile que pour les yeux dessillés et ne favorise que l'amour.

C'est pourquoi mon amie***, qui se met tout d'abord en rapport avec l'âme ne voit pas la laideur des gens dès qu'elle s'intéresse à eux. Elle aime ou n'aime pas, et ceux qu'elle aime sont beaux, ceux qu'elle n'aime pas sont laids. Ce n'est pas plus compliqué que cela. L'esthétique se dissout pour elle dans la sympathie morale; elle ne regarde qu'avec son cœur; elle tourne le chapitre du beau et passe au chapitre du charme. — Je puis faire de même; seulement, c'est par réflexion et de second mouvement; mon amie le fait involontairement et tout d'abord; elle n'a pas la fibre artistique. Le besoin de la correspondance parfaite entre le dedans et le dehors des choses, entre le fond et la forme n'est pas dans sa nature. Elle ne souffre pas de la laideur; à peine si elle l'aperçoit. Pour moi, je ne puis qu'oublier ce qui me choque, je ne puis pas n'être pas choqué. Tous les défauts corporels m'agacent, et la non-beauté dans le beau sexe ne devant pas être, me choque comme une déchirure, comme un solécisme, comme une dissonance, comme une tache d'encre, en un mot comme un désordre. En revanche, la beauté me

restaure, me fortifie comme un aliment merveilleux, comme l'ambroisie olympienne.

Que le bon soit toujours camarade du beau
Dès demain je chercherai femme.
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point....

je n'achève pas, car il faut se résigner. La belle âme dans un corps qui se porte bien est déjà une bénédiction rare, et si l'on trouve en outre du cœur et du sens, de la pensée et de la vaillance, on peut se passer de cette ravissante gourmandise qui s'appelle la beauté, et presque de cet assaisonnement délicieux qui se nomme la grâce. On s'en passe.... avec un soupir, comme d'un superflu. Heureux déjà de posséder le nécessaire.

29 décembre 1871. — Lu Bahnsen *(Critique de l'évolutionisme de Hegel-Hartmann, au nom des principes de Schopenhauer).* Quel écrivain! Comme la sèche dans l'eau, il produit en se démenant un nuage d'encre qui dérobe sa pensée dans les ténèbres. Et quelle doctrine! un pessimisme acharné qui trouve le monde absurde, « absolument idiot, » et reproche à Hartmann d'avoir laissé subsister un peu

de logique dans l'évolution de l'univers, tandis que cette évolution est éminemment contradictoire et qu'il n'y a un peu de raison que dans la pauvre cervelle du raisonneur. De tous les mondes possibles celui qui existe est le plus mauvais. Sa seule excuse, c'est qu'il tend de lui-même à la destruction. L'espérance du philosophe, c'est que les êtres raisonnables abrègeront son agonie et hâteront la rentrée de tout dans le néant. C'est la philosophie du satanisme désespéré, qui n'a pas même à offrir les perspectives résignées du bouddhisme à l'âme désabusée de toute illusion. L'individu ne peut que protester et maudire. Ce sivaïsme frénétique dérive de la conception qui fait sortir le monde de la volonté aveugle, principe de tout.

Évolutionisme, fatalisme, pessimisme, nihilisme : n'est-il pas curieux de voir s'épanouir cette doctrine terrible et désolée, dans le temps même où la nation allemande fête sa grandeur et ses triomphes ? Le contraste est si éclatant qu'il fait rêver.

Cette orgie de la pensée philosophique identifiant l'erreur avec l'existence même, et développant l'axiome proudhonien : Dieu c'est le mal, ramènera les foules à la théodicée chrétienne, qui n'est ni optimiste ni pessimiste et qui déclare accessible la félicité qu'elle appelle la vie éternelle.

*

Le persiflage de soi-même s'opposant à toute unité intérieure, à toute gravité réelle, par horreur de la duperie et de la sottise, voilà le terme où aboutit l'esprit si la conscience n'y met le holà. La notion claire du devoir doit servir de lest à l'esprit, sinon l'esprit chavire dans le badinage ou l'amertume.

*

Avant de donner un conseil, il faut l'avoir fait accepter, ou mieux, l'avoir fait désirer.

*

Pour avoir placé trop haut l'être qu'on aime, on finit par l'abreuver d'injustices.

*

Il est dangereux de se laisser aller à la volupté des larmes; elle ôte le courage et même la volonté de guérir.

*

7 février 1872. — Sans la foi, on ne fait rien, mais la foi peut bâillonner toute science.

Qu'est-ce donc que ce Protée? D'où vient-il?

La foi est une certitude sans preuves. Étant une certitude elle est un énergique principe d'action. Étant sans preuves elle est le contraire de la science. De là ses deux aspects et ses deux effets. Son point de départ est-il dans l'intelligence? Non; la pensée peut ébranler ou raffermir la foi, non l'engendrer. Son origine est-elle dans la volonté? Non; la volonté bonne peut la favoriser, la volonté mauvaise l'empêcher, mais on ne croit pas par volonté et la foi n'est pas un devoir. La foi est un sentiment, car elle est une espérance; elle est un instinct, car elle précède tout enseignement extérieur. La foi est l'héritage de l'individu naissant, ce qui le relie avec l'ensemble de l'être. L'individu ne se détache qu'avec peine du sein maternel, il ne s'isole qu'avec effort de la nature ambiante, de l'amour qui l'enveloppe, des idées qui le baignent, du berceau qui le contient. Il naît dans l'union avec l'humanité, avec le monde et avec Dieu. La trace de cette union originelle est la foi. La foi est le

ressouvenir de ce vague Éden dont notre individu est sorti, mais qu'il a habité dans l'état somnambulique antérieur à sa vie individuelle.

Notre vie individuelle consiste à nous séparer de notre milieu, à réagir sur lui pour en prendre conscience et pour nous constituer personnes spirituelles, c'est-à-dire intelligentes et libres. Notre foi primitive n'est plus que la matière neutre que retravaille notre expérience de la vie et des choses, et qui, par suite de nos études de toute espèce, peut complètement périr dans sa forme. Nous pouvons nous-mêmes mourir avant d'avoir su retrouver l'harmonie d'une foi personnelle qui satisfasse notre esprit et notre conscience en même temps que notre cœur, mais le besoin de foi ne nous quitte jamais. Il est le postulat d'une vérité supérieure qui mette tout d'accord. Il est le stimulant de la recherche, il donne la perspective de la récompense, il montre le but. Voilà du moins la foi excellente. Celle qui n'est qu'un préjugé d'enfance, qui n'a jamais connu le doute, qui ne connaît pas la science, qui ne respecte, ne comprend, ni ne tolère des convictions différentes, celle-là est une stupidité et une haine, la mère de tous les fanatismes. On peut donc redire de la foi ce qu'Ésope affirmait de la langue :

Quid melius linguâ, linguâ quid pejus eâden ?

Pour désarmer en nous la foi de ses crocs venimeux, il nous faut la subordonner à l'amour de la vérité. Le culte suprême du vrai est le moyen d'épurer toutes les religions, toutes les confessions, toutes les sectes. La foi ne doit être qu'à la seconde place, car elle a un juge. Quand elle se fait elle-même juge de tout, le monde est en esclavage; la chrétienté, du IVme au XVIme siècle, en fournit la preuve.... Une foi épurée vaincra-t-elle la foi grossière? Ayons foi dans un meilleur avenir.

Voici pourtant la difficulté. La foi bornée a beaucoup plus d'énergie que la foi éclairée; le monde est à la volonté bien plus qu'à la sagesse. Il n'est donc pas sûr que la liberté triomphe du fanatisme, et d'ailleurs, jamais l'indépendance de la pensée n'aura la violence d'un préjugé. La solution, c'est la division de la tâche. Après ceux qui auront dégagé l'idéal de la foi pure et libre, viendront les violents qui la feront entrer dans les choses acquises, dans les préjugés et dans les institutions. N'est-ce pas déjà ce qui est arrivé au christianisme? Après le doux Jésus, l'impétueux saint Paul et les âpres conciles. Il est vrai que c'est là ce qui a corrompu l'Évangile. Mais enfin le christianisme a fait encore plus de bien que de mal à l'humanité. Ainsi avance le monde, par la putréfaction successive d'idées toujours meilleures.

19 juin 1872. — Le chamaillis continue au Synode parisien[1]. Le surnaturel est la pierre d'achoppement. — Sur l'idée du divin on pourrait tomber d'accord; mais non, il ne s'agit pas de cela, il faut trier la paille d'avec le bon grain. Le surnaturel, c'est le miracle, et le miracle, c'est un phénomène objectif, en dehors de toute causalité précédente. Or, le miracle ainsi entendu est impossible à constater expérimentalement, et de plus les phénomènes subjectifs, tout autrement importants que les premiers, cessent de rentrer dans la définition. On ne voit pas que le miracle est une perception de l'âme, la vision du divin derrière la nature, une crise psychique analogue à celle d'Énée lors du dernier jour d'Ilion, qui fait voir les puissances célestes donnant l'impulsion aux actions humaines. Il n'y a point de miracles pour les indifférents; il n'y a que des âmes religieuses capables de reconnaître le doigt de Dieu dans certains faits.

Les esprits arrivés à l'immanence demeurent incompréhensibles aux fanatiques de la transcendance. Jamais ceux-ci ne devineront que le *panen-*

[1] Un Synode des Églises réformées de France cherchait à déterminer les conditions de croyance constitutives du protestantisme.

théisme de Krause est dix fois plus pieux que leur dogmatique du surnaturel. Leur passion pour les faits objectifs, isolés et passés, les empêche de voir les faits éternels et spirituels. Ils ne peuvent adorer que ce qui leur vient du dehors. Dès que leur dramaturgie est interprétée symboliquement, tout leur paraît perdu. Il leur faut des prodiges locaux, disparus et incontrôlables, parce que pour eux le divin n'est que là.

Cette foi-là ne peut manquer de l'emporter dans les races vouées au dualisme cartésien, qui trouvent clair l'incompréhensible et abhorrent ce qui est profond. Les femmes également trouveront plus plausible le miracle local que le miracle universel, et l'intervention visible et objective de Dieu que son action psychologique et intérieure. Le monde latin, par sa forme mentale, est condamné à pétrifier ses abstractions et à ne jamais pénétrer dans le sanctuaire intime de la vie, dans le foyer central où les idées ne sont pas encore divisées, déterminées et façonnées. L'esprit latin objective tout, parce qu'il se tient en dehors des choses et en dehors de lui-même. Il est comme l'œil qui n'aperçoit que l'extérieur et ne se voit lui-même qu'artificiellement et de loin, par la surface réfléchissante d'un miroir.

30 août 1872. — Les élucubrations à priori m'ennuient à présent autant que qui que ce soit. Tous les scolasticismes me rendent douteux ce qu'ils démontrent, parce qu'au lieu de chercher ils affirment dès le début. Leur objet est de construire des retranchements autour d'un préjugé et non de découvrir la vérité. Ils amassent des nuages et non des rayons. Ils tiennent tous du procédé catholique qui exclut la comparaison, l'information, l'examen préalable. Il s'agit pour eux d'escamoter l'adhésion, de fournir des arguments à la foi, de supprimer l'enquête. Pour me persuader, il faut n'avoir pas de parti pris et débuter par la sincérité critique; il faut m'orienter, me montrer les questions, leur origine, leurs difficultés, les diverses solutions essayées et leur degré de probabilité. Il faut respecter ma raison, ma conscience et ma liberté. Tout scolasticisme est une captation; l'autorité a l'air de s'expliquer, mais elle n'en a que l'air, et sa déférence n'est qu'illusoire. Les dés sont pipés, et les prémisses sont préconçues. L'inconnu est supposé connu et tout le reste s'en déduit.

La philosophie, c'est la complète liberté de l'esprit, par conséquent l'indépendance de tout préjugé religieux, politique ou social. Elle n'est, au point de

départ, ni chrétienne ni païenne, ni monarchique ni démocratique, ni socialiste ni individualiste, elle est critique et impartiale; elle n'aime qu'une chose : la vérité. Tant pis si cela dérange les opinions toutes faites de l'Église, de l'État, du milieu historique ou est né le philosophe. *Est ut est aut non est.*

La philosophie, c'est le doute d'abord, et ensuite la conscience de la science, la conscience de l'incertitude et de l'ignorance, la conscience des limites, des nuances, des degrés, des possibles. L'homme vulgaire ne doute de rien et ne se doute de rien. Le philosophe est plus circonspect. Même il est impropre à l'action, parce que, tout en voyant moins mal que d'autres le but, il mesure trop bien sa faiblesse et ne s'abuse pas sur ses chances.

Le philosophe est l'homme à jeun dans l'ébriété universelle; il aperçoit l'illusion dont les créatures sont le complaisant jouet; il est moins dupe qu'un autre de sa propre nature. Il juge plus sainement du fond des choses. C'est en cela que consiste sa liberté : voir clair, être dégrisé, se rendre compte. La philosophie a pour base la lucidité critique. Son sommet serait l'intuition de la loi universelle, du principe premier et du but dernier de l'univers. Ne pas s'abuser est son premier désir, comprendre est le second. L'émancipation de l'erreur est la condition de la connaissance réelle. Un philosophe est un

sceptique qui cherche une hypothèse plausible pour s'expliquer l'ensemble de ses expériences. En imaginant qu'il ait trouvé cette clef, il la propose à d'autres, mais ne l'impose pas.

9 octobre 1872. — Pris le thé chez M***. Ces intérieurs à l'anglaise sont aimables. Ils sont la récompense et le résultat d'une longue civilisation et d'un idéal poursuivi avec persévérance. Lequel? celui de l'ordre moral fondé sur le respect de soi et des autres, sur le respect du devoir, en un mot sur la dignité. Les maîtres témoignent de la considération à leurs hôtes, les enfants ont de la déférence pour leurs parents, chacun et chaque chose est à sa place. On sait commander et obéir. Ce petit monde est gouverné et paraît aller tout seul; le devoir est le *genius loci,* mais le devoir avec cette teinte de réserve et d'empire sur soi qui est la couleur britannique. Les enfants donnent la mesure de ce système domestique : ils sont heureux, souriants, confiants, et pourtant discrets. On sent qu'ils se savent aimés, mais qu'ils se savent aussi subordonnés. Les nôtres se conduisent en maîtres et quand un ordre précis vient limiter leur importunité débordante ils y voient un abus de pouvoir, un acte d'arbitraire; pourquoi? parce qu'en prin-

cipe ils croient que tout tourne autour d'eux. Les nôtres peuvent être gentils et affectueux, mais ils ne sont pas reconnaissants et ne savent pas se gêner.

Comment les mères anglaises obtiennent-elles ce résultat? Par la règle impersonnelle, invariable et ferme, en d'autres termes par la loi, qui forme à la liberté, tandis que le décret ne pousse qu'à l'émancipation et au murmure. Cette méthode a l'immense avantage de créer des caractères revêches à l'arbitraire et soumis à la justice, sachant ce qu'on leur doit et ce qu'ils doivent, vigilants de conscience et exercés à se dominer. Dans tout enfant anglais on sent la devise nationale : Dieu et mon droit. A tout foyer anglais on sent aussi que le *home* est une citadelle ou mieux encore un vaisseau. Aussi la vie de famille vaut-elle dans ce monde-là ce qu'elle coûte; elle a sa douceur pour ceux qui en portent le poids.

14 octobre 1872. — Le contemplateur assiste à sa vie plutôt qu'il ne la conduit, il est spectateur plutôt qu'acteur, il essaie de comprendre plutôt que de faire. Est-ce que cette manière d'être est illégitime, immorale? est-on tenu à l'action? ce détachement est-il une individualité à respecter ou un péché à combattre? J'ai toujours balancé sur

ce point, et j'ai perdu des années en reproches inefficaces et en élans inutiles. Ma conscience occidentale et pénétrée de moralisme chrétien a toujours persécuté mon quiétisme oriental et ma tendance bouddhique. Je n'ai pas osé m'approuver, je n'ai pas su m'amender. En ceci comme en tout le reste, je suis demeuré partagé, perplexe, et j'ai oscillé entre les contraires, ce qui est une façon de sauvegarder l'équilibre, mais ce qui empêche toute cristallisation.

Ayant entrevu de bonne heure l'absolu, je n'ai pas eu l'effronterie indiscrète de l'individualité. De quel droit me faire d'un défaut un titre. Je n'ai su voir aucune nécessité à m'imposer aux autres et à réussir. Je n'ai jamais eu l'évidence que de mes lacunes et des supériorités d'autrui. Ce n'est pas ainsi qu'on fait son chemin. Avec des aptitudes variées et passablement d'intelligence, je n'avais pas d'impulsion dominante ni de talent impérieux, de sorte que, capable, je me suis senti libre, et que, libre, je n'ai pas découvert ce qui était le mieux. L'équilibre a produit l'indécision, et l'indécision a stérilisé toutes mes facultés.

8 novembre 1872. — Refeuilleté les *Stoïques*[1].

[1] De Louisa Siefert.

Pauvre Louisa! Nous faisons la stoïque et nous avons toujours au flanc le dard envenimé, *lethalis arundo.* Comme toutes les âmes passionnées, que voulez-vous, Louisa? Les contraires à la fois, la gloire et le bonheur. Qu'adorez-vous? La Réforme et la Révolution, la France et le contraire de la France. Et votre talent aussi a les deux qualités opposées : l'intimité et l'éclat, le lyrisme et la fanfare. Et vous cassez le rythme des vers en même temps que vous en soignez la rime. Et vous balancez entre Valmore et Baudelaire, entre Leconte de Lisle et Sainte-Beuve, c'est-à-dire que vos goûts aussi réunissent les extrêmes. Vous l'avez dit :

> Toujours extrême en mes désirs,
> Jadis, enfant joyeuse et folle,
> Souvent une seule parole
> Bouleversait tous mes plaisirs.

Mais quel beau clavier vous possédez, quelle âme forte et quelle richesse d'imagination!

1er décembre 1872. — Quel singulier rêve!..... J'avais l'illusion sans l'avoir. Je me jouais à moi-même la comédie, trompant mon imagination sans pouvoir tromper ma conscience. Cette puissance du rêve de fondre ensemble les incompatibles, d'unir ce

qui s'exclut, d'identifier le oui et le non, fait sa merveille et en même temps son symbolisme. En rêve notre individualité n'est pas close, elle enveloppe pour ainsi dire son entourage, elle est le paysage et tout son contenu, nous compris. Mais si notre imagination n'est pas nôtre, si elle est impersonnelle, la personnalité n'est qu'un cas particulier et réduit de ses fonctions générales. A plus forte raison pour la pensée. La pensée pourrait donc être sans se posséder individuellement, sans se concréter dans un moi. En d'autres termes, le rêve conduit à l'idée d'une imagination affranchie des limites de la personnalité, et même d'une pensée qui ne serait plus consciente. L'individu qui rêve est en train de se dissoudre dans la fantaisie universelle de Maïa. Le rêve est une excursion dans les limbes, une demi-délivrance de la prison humaine. L'homme qui rêve n'est plus que le lieu de phénomènes variés dont il est le spectateur malgré lui; il est passif et impersonnel, il est le jouet des vibrations inconnues et des lutins invisibles.

L'homme qui ne sortirait pas de l'état de songe n'arriverait pas à l'humanité proprement dite, mais l'homme qui n'aurait jamais rêvé ne connaîtrait que l'esprit tout fait et ne pourrait comprendre la genèse de la personnalité; il ressemblerait à un cristal, incapable de deviner la cristallisation. Ainsi

la veille sort du rêve, comme le rêve émane de la vie nerveuse, et comme celle-ci est la fleur de la vie organique. La pensée est le sommet d'une série de métamorphoses ascendantes qui s'appellent la nature. La personnalité retrouve dès lors en profondeur intérieure ce qu'elle perd en étendue, et compense la richesse de la passivité réceptive par le privilège énorme de cette direction de soi-même qu'on appelle la liberté. Le rêve, en brouillant et supprimant toutes les limites, nous fait bien sentir la sévérité des conditions attachées à l'existence supérieure; mais la pensée consciente et volontaire seule fait connaître et permet d'agir, c'est-à-dire seule est capable de science et de perfectionnement. Aimons à rêver par curiosité psychologique et pour notre délassement; mais ne médisons pas de la pensée, qui fait notre force et notre dignité. Commençons en Oriental et finissons en homme d'occident : ce sont les deux moitiés de la sagesse.

11 décembre 1872. — Sommeil bleu et sans rêve. Je retrouve le ciel gris, bas, pluvieux, qui nous tient depuis si longtemps compagnie. Il fait doux et triste. Je crois bien que mes vitres peu nettes contribuent à cet aspect maussade du monde extérieur. La pluie et la fumée en ont barbouillé la surface.

Entre nous et les choses que d'écrans! L'humeur, la santé, tous les tissus de l'œil, les vitraux de notre cellule, la brume, la fumée, la pluie ou la poussière, et la lumière même, et tout cela variable à l'infini! Héraclite disait : On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve. Je dirai : On ne revoit pas deux fois le même paysage, car une fenêtre est un caléidoscope et le spectateur en est un autre.

Qu'est-ce que la folie? C'est l'illusion à la seconde puissance. Le bon sens établit des rapports réguliers, un *modus vivendi* entre les choses, les hommes et lui-même, et il a l'illusion qu'il touche la vérité stable, le fait éternel. La déraison n'aperçoit pas même ce que voit le bon sens, et elle a l'illusion de voir mieux. Le bon sens confond le fait d'expérience avec le fait nécessaire, et prend de bonne foi ce qui est pour la mesure de ce qui peut être; la folie ne perçoit plus la différence entre ce qui est et ce qu'elle se figure, elle confond son rêve avec la réalité.

La sagesse consiste à juger le bon sens et la folie, et à se prêter à l'illusion universelle sans en être dupe. Entrer dans le jeu de Maïa, faire de bonne grâce sa partie dans la tragi-comédie fantasque qu'on appelle l'Univers, c'est le plus convenable pour un homme de goût, qui sait folâtrer avec les

folâtres et être sérieux avec les sérieux. Il me semble que l'intellectualisme aboutit là. L'esprit en tant que pensée arrive à l'intuition que toute réalité n'est que le rêve d'un rêve. Ce qui nous fait sortir du palais des songes, c'est la douleur, la douleur personnelle; c'est aussi le sentiment de l'obligation, ou ce qui réunit les deux, la douleur du péché; c'est encore l'amour; en un mot c'est l'ordre moral. Ce qui nous arrache aux enchantements de Maïa, c'est la conscience. La conscience dissipe les vapeurs du kief, les hallucinations de l'opium et la placidité de l'indifférence contemplative. Elle nous pousse dans l'engrenage terrible de la souffrance humaine et de la responsabilité humaine. C'est le réveille-matin, c'est le cri du coq qui met en fuite les fantômes, c'est l'archange armé du glaive qui chasse l'homme du paradis artificiel. L'intellectualisme ressemblait à une ivresse qui se déguste; le moralisme est à jeun, c'est une famine et une soif qui refusent de dormir. Hélas! Hélas!

*

Ceux qui ont l'idée la plus frivole du péché sont précisément ceux qui supposent un abîme entre les honnêtes gens et les autres.

*

L'idéal que se fait l'épouse et la mère, la manière dont elle entend le devoir et la vie contiennent le sort de la communauté. Sa foi devient l'étoile de la barque conjugale, et son amour l'archée qui façonne l'avenir de tous les siens. La femme est le salut ou la perte de la famille. Elle en porte les destinées dans les plis de son manteau.

*

Peut-être n'est-il pas bon qu'une femme ait l'esprit libre; elle en abuserait tout de suite. Elle n'entre pas en philosophie sans perdre son don spécial, qui est le culte de l'individuel, la défense des usages, des mœurs, des croyances, des traditions. Son rôle est de ralentir la combustion de la pensée. Il est analogue à celui de l'azote dans l'air vital.

*

Dans toute femme aimante il y a une prêtresse du passé, la gardienne pieuse de quelque affection dont l'objet a disparu.

*

6 janvier 1873. — Lu les sept tragédies d'Eschyle, dans la traduction de Leconte de Lisle. Le *Prométhée* et les *Euménides* sont encore les grandes parmi les grandes; elles ont la sublimité des prophètes. Toutes deux peignent une révolution religieuse, une crise profonde de la vie de l'humanité. Prométhée, c'est la civilisation arrachée à la jalousie des dieux; les Euménides, c'est la transformation de la justice et le remplacement du talion implacable par l'expiation et le pardon. Prométhée montre le martyre de tous les sauveurs; les Euménides sont la glorification d'Athènes et de l'Aréopage, c'est-à-dire d'une civilisation vraiment humaine. Que cette poésie est magnifique et que toutes les aventures individuelles de la passion paraissent chétives à côté de ce tragique colossal des destinées!

31 mars 1873 (quatre heures après-midi). —

En quel songe
Se plonge
Mon cœur, et que veut-il?

Depuis une heure, je me sens une inquiétude indéfinissable: je reconnais mon vieil ennemi.....

C'est un vide et une angoisse, le manque de quelque chose: quoi? l'amour, la paix, Dieu peut-être. C'est un vide, certainement, et non pas une espérance, c'est une angoisse aussi, car je ne vois clairement ni le mal, ni le remède.

O printemps sans pitié, dans l'âme endolorie,
Avec tes chants d'oiseaux, tes brises, ton azur,
Tu creuses sourdement, conspirateur obscur,
Le gouffre des langueurs et de la rêverie.

De toutes les heures du jour, quand le temps est superbe, c'est l'après-midi, vers trois heures, que je trouve surtout redoutable. Jamais je ne sens plus qu'alors « le vide effrayant de la vie, » l'anxiété intérieure et la soif douloureuse du bonheur. Cette torture de la lumière est un phénomène étrange. Le soleil, de même qu'il fait ressortir les taches d'un vêtement, les rides du visage et la décoloration de la chevelure, éclaire-t-il d'un jour inexorable les déchirures et les cicatrices du cœur? Donne-t-il honte d'être? En tout cas, l'heure éclatante peut inonder l'âme de tristesse, donner goût à la mort, au suicide et à l'anéantissement, ou à leur diminutif, l'étourdissement par la volupté. C'est l'heure où l'individu a peur de lui-même et voudrait échapper à sa misère et à sa solitude:

Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

On parle des tentations de l'heure ténébreuse du crime; il faut y ajouter les désolations muettes de l'heure resplendissante du jour. Dans l'une comme dans l'autre, Dieu a disparu, mais dans la première, l'homme suit le regard de ses yeux et le cri de sa passion; dans la seconde, il est éperdu et se sent abandonné de tout.

Cœur solitaire, à toi prends garde!

3 avril 1873. — Visite chez mes amis ***. Leur nièce y arrive avec deux de ses enfants, et l'on parle de la conférence du père Hyacinthe.

Les femmes enthousiastes sont curieuses quand elles parlent des orateurs et des improvisateurs. Elles s'imaginent que la foule est inspiratrice et que l'inspiration suffit à tout. Est-ce assez candide et enfantin, comme explication d'un vrai discours, où rien n'est laissé au hasard, ni le plan, ni les arguments, ni les idées, ni les images, ni même la longueur, et où tout est préparé avec le plus grand soin! Mais les femmes, dans leur amour du merveilleux et du miracle, aiment mieux ignorer tout cela. La méditation, le travail, le calcul des effets, l'art, en un mot, leur diminue la valeur de la chose, qu'elles préfèrent tombée du ciel et envoyée d'en

haut. Elles veulent le pain et ne peuvent souffrir l'idée du boulanger. Le sexe est superstitieux et déteste comprendre ce qu'il désire admirer. Il serait vexé de rabattre de ses préjugés sur le compte du sentiment et de faire une place plus large à la pensée. Il veut croire que l'imagination remplace la raison et le cœur la science, et il ne se demande pas pourquoi les femmes, si riches de cœur et d'imagination, ne peuvent faire œuvre oratoire, c'est-à-dire combiner dans l'unité une multitude de faits, d'idées et de mouvements. Les femmes enthousiastes ne devinent pas même la différence entre l'échauffement d'une harangue populaire qui n'est qu'une éruption passionnée et le déploiement d'un appareil didactique qui veut établir quelque chose et convaincre les auditeurs. Aussi pour elles, l'étude, la réflexion, la technique ne sont rien ; l'improvisateur monte sur le tréteau, et Pallas tout armée sort de ses lèvres pour conquérir les applaudissements de l'assemblée éblouie. Il s'ensuit que les orateurs se subdivisent pour elles en deux groupes : les manœuvres qui fabriquent à la lampe leurs discours laborieux, et les inspirés qui se donnent la peine de naître. Elles ne comprendront jamais le mot de Quintilien : *Fit orator, nascitur poeta.*

L'enthousiasme qui agit est peut-être une lumière, mais l'enthousiasme qui accepte ressem-

ble fort à un aveuglement. Ce dernier brouille les valeurs, confond les nuances, offusque toute critique sensée et trouble le jugement. « L'éternel féminin » favorise l'exaltation, le mysticisme, le sentimentalisme, le lyrisme, le fantastique. Il est l'ennemi de la clarté, de la vue calme et rationnelle des choses, il est l'antipode de la critique et de la science.

Je n'ai eu que trop de sympathie et de faible pour la nature féminine; son infirmité me devient plus visible, par l'excès même de mes complaisances antérieures. La justice et la science, le droit et la raison sont choses viriles, et l'imagination, le sentiment, la rêverie, la chimère passent après. Quand on pense que les superstitions catholiques se soutiennent par les femmes, on sent le besoin de ne pas rendre les rênes à l'éternel féminin.

23 mai 1873. — L'erreur fondamentale de la France est dans sa psychologie. Elle a toujours cru qu'une chose dite était une chose faite, comme si la parole était l'action, comme si la rhétorique avait raison des penchants, des habitudes, du caractère, de l'être réel, comme si le verbiage remplaçait la volonté, la conscience, l'éducation. La France procède à coups d'éloquence, de canon ou de décrets;

elle s'imagine ainsi changer la nature des choses; elle ne fait que des phrases et des ruines. Elle n'a jamais compris la première ligne de Montesquieu : « Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. » Elle ne veut pas voir que son impuissance à organiser la liberté vient de sa nature même, des notions qu'elle a de l'individu, de la société, de la religion, du droit, du devoir, de la manière dont elle élève les enfants. Sa façon est de planter les arbres par la tête et elle s'étonne du résultat! Le suffrage universel avec une mauvaise religion et une mauvaise éducation populaire est la bascule à perpétuité entre l'anarchie et la dictature, entre la rouge et la noire, entre Danton et Loyola. Combien de boucs émissaires la France égorgera-t-elle encore avant de se frapper la poitrine?

18 août 1873 (Scheveningen). — Hier dimanche, paysage clair, vif et net, air tonique, la mer gaie, d'un certain bleu cendré. Jolis effets de plage, de marine et de lointain; belles traînées d'or sur les vagues, lorsque le soleil descendit au-dessous des bandes de vapeur du mi-ciel, avant d'entrer dans les brumes de l'horizon marin. Foule considérable. Tout Scheveningen et la Haye, le village et

la capitale inondaient la terrasse aux mille tables et submergeaient les étrangers et les baigneurs... L'orchestre a joué du Wagner, de l'Auber et des valses. Que faisait tout le monde? Il jouissait de la vie.

Mille pensées erraient dans mon cerveau. Je songeais à ce qu'il fallait d'histoire pour rendre possible ce que je voyais. La Judée, l'Égypte, la Grèce, la Germanie, la Gaule, et tous les siècles, de Moïse à Napoléon, et toutes les zones, de Batavia à la Guyane, avaient collaboré à cette réunion. L'industrie, la science, l'art, la géographie, le commerce, la religion de tout le genre humain se retrouvent dans chaque combinaison humaine; et ce qui est là sous nos yeux, sur un point, est inexplicable sans tout ce qui fut. L'entrelacement des dix mille fils que tisse la nécessité pour produire un seul phénomène est une intuition stupéfiante. On se sent en présence de la Loi, on entrevoit l'atelier mystérieux de la Nature. L'éphémère aperçoit l'éternel.

Qu'importe la brièveté de nos jours, puisque les générations, les siècles et les mondes eux-mêmes ne font que reproduire sans fin l'hymne de la vie, dans les cent mille modes et variations qui composent la symphonie universelle? Le motif est toujours le même; la monade n'a qu'une loi; toutes les vérités ne sont que des diversifications d'une seule vérité. L'univers représente la richesse infinie de l'Esprit

voulant en vain épuiser tous les possibles, et la bonté du Créateur qui veut faire participer à l'être tout ce qui dort dans les limbes de la toute-puissance.

Contempler et adorer, recevoir et rendre, avoir jeté sa note et remué son grain de sable, c'est tout ce qu'il faut pour l'éphémère; cela suffit à motiver son apparition fugitive dans l'existence.....

Après la fin du concert, l'esplanade briquée en arrière des hôtels, et les deux routes qui conduisent à la Haye, fourmillaient de mouvement. J'ai cru être sur un des grands boulevards parisiens, à la sortie des théâtres, tant il a roulé de carrosses, d'omnibus et de fiacres. Puis, sur le tumulte humain disparu, a resplendi la paix du firmament étoilé, et aux rêveuses lueurs de la voie lactée n'a plus répondu que le lointain murmure de l'Océan.

(Même jour.) — Qu'est-ce qui s'est interposé entre la vie réelle et toi? Quel écran de verre t'a comme interdit la jouissance, la possession, le contact des choses, en ne t'en laissant que le coup d'œil? C'est la mauvaise honte. Tu as rougi de désirer. Funeste effet de la timidité aggravée par une chimère. Cette démission par avance de toutes les ambitions naturelles, cette mise à l'écart systématique de toutes les convoitises et de tous les

désirs était peut-être une idée fausse; elle ressemble à une mutilation insensée. Cette idée fausse est aussi une peur.

La peur de ce que j'aime est ma fatalité.

De très bonne heure j'ai découvert qu'il était plus simple d'abdiquer une prétention que de la satisfaire. Ne pouvant obtenir tout ce qui aurait été dans le vœu de ma nature, j'y ai renoncé en bloc, sans même prendre la peine de déterminer en détail ce qui m'eût séduit; à quoi bon en effet remuer ses misères et se peindre des trésors inaccessibles? Ainsi j'ai anticipé en esprit tous les désabusements, selon la méthode stoïcienne. Seulement, ô défaut de logique, j'ai laissé parfois survenir les regrets, et j'ai regardé avec des yeux vulgaires une conduite fondée sur des principes exceptionnels. Il fallait être ascétique jusqu'au bout et se contenter de la contemplation, surtout à l'époque où les cheveux s'argentent. Mais quoi? je suis un homme et non un théorème. Un système est impassible et je souffre. La logique n'a besoin que de conséquence, et la vie a mille besoins; le corps veut la santé, l'imagination appelle le beau, le cœur réclame l'amour, l'orgueil demande la considération, l'âme soupire après la paix, la conscience pleure après la sainteté, tout notre être a soif de bonheur et de perfection; et

incomplets, chancelants, mutilés, nous ne pouvons feindre l'insensibilité philosophique, nous tendons les bras à la vie et nous lui disons à demi-voix : pourquoi as-tu trompé mon attente ?

19 août 1873 (Scheveningen). — Promenade matinale. Il a plu cette nuit; gros nuages; la mer, veinée de fauve et de vert, a revêtu l'aspect sérieux du travail. Elle est à son affaire, sans menace mais sans mollesse. Elle fabrique ses nuages, charrie les sables, visite et baigne ses rives d'écume, soulève ses flots pour la marée, porte les vaisseaux et alimente la vie universelle. J'ai trouvé quelque part une nappe de sable fin, plissée par l'eau comme le palais rose de la bouche d'un petit chat, ailleurs semblable à un ciel pommelé. Tout se répète par analogie, et chaque petit canton de la terre reproduit sous une forme réduite et individuelle tous les phénomènes de la planète. — Plus loin, je rencontre un banc de coquillages en train de s'émietter, et j'entrevois que le sable des mers pourrait bien être le détritus de la vie organique des âges antérieurs, la pyramide archimillénaire des générations sans nombre de mollusques, qui ont travaillé à l'architecture des rivages en bons ouvriers de Dieu. Si les dunes et les montagnes sont la poussière des vivants qui

nous ont précédés, comment douter que notre mort ne serve autant que notre vie et que rien ne se perde de ce qui est prêté ? L'emprunt mutuel et le service temporaire semblent la loi de l'existence. Seulement les forts exploitent ou dévorent les faibles, et l'inégalité concrète des lots dans l'égalité abstraite des destinées vient inquiéter le sentiment de justice.

(Même jour.) — Un nouvel esprit gouverne et inspire la génération qui me suit. C'est une singulière impression de se sentir ainsi pousser l'herbe sous les pieds, de se voir déraciner intellectuellement. Il faut parler à ceux de son âge; les plus jeunes ne vous écoutent plus. La pensée est traitée comme l'amour, on ne lui veut pas un cheveu gris. La science elle-même aime les jeunes gens, comme jadis faisait la Fortune. La civilisation contemporaine ne sait que faire de la vieillesse; à mesure qu'elle déifie l'expérimentation naturelle, elle dédaigne l'expérience morale. On reconnaît à cela que le Darwinisme triomphe; c'est l'état de guerre et la guerre veut la jeunesse du soldat; elle n'admet l'âge dans les chefs que s'ils ont la force et la trempe des vétérans bronzés.

Actuellement il faut être fort ou disparaître, se renouveler constamment ou périr. On dirait que

l'humanité de notre âge a comme les oiseaux migrateurs un immense voyage à faire à travers l'étendue; elle ne peut plus soutenir les faibles et entraîner les retardataires. Le grand assaut de l'avenir la rend dure et sans pitié pour ce qui défaille en route. Sa devise est : Arrive qui peut. *Væ victis!*

Le culte de la force a toujours eu des autels, mais il semble qu'à mesure qu'on parle plus de justice et d'humanité, l'autre dieu voit grandir son empire.

20 août 1873 (Scheveningen). — J'ai pu voir déjà sous bien des aspects la mer qui bat ces rivages. En somme, je la classe avec la Baltique. Comme couleur, effet, paysage, elle diffère considérablement de l'Océan breton ou basque et surtout de la Méditerranée. Elle n'arrive ni au bleu vert de l'Atlantique, ni à l'indigo de la mer Ionienne. Sa gamme est entre le silex et l'émeraude, et quand elle bleuit, c'est d'une teinte turquoise gâchée de céruse. — L'Océan ici ne s'amuse pas, il a l'air occupé et sérieux, comme un Anglais et un Hollandais. Ni poulpes ni méduses, ni algues ni crabes à marée basse; la vie est maigre et pauvre. Ce qui est étonnant, c'est la lutte de l'homme contre cette

puissance avare et formidable. La Nature a peu fait, mais elle se laisse faire. Marâtre, elle est accommodante, sauf à prendre cent mille vies dans une seule inondation.

La différence de l'air est extrême en dedans et en dehors de la dune. L'air de mer est vivifiant, tonique, oxydé; l'air du dedans est mou, détendu, tiède, flasque. Il y a de même deux Hollandes dans chaque Hollandais : l'homme du polder, lourd, blême, flegmatique, lent, patient et impatientant, — l'homme de la dune, du port, de la plage, de la mer, qui est tenace, trempé, persévérant, bronzé, entreprenant. Leur synthèse est dans la prudence calculatrice et dans l'obstination méthodique de l'effort.

22 août 1873 (Scheveningen). — Temps pluvieux. Grisaille générale. Heures favorables au recueillement et à la méditation. J'aime ces journées où l'on reprend langue avec soi-même, et où l'on rentre dans sa vie intérieure. Elles sont paisibles, elles tintent en bémol et chantent en mineur... On n'est que pensée, mais l'on se sent être, jusqu'au centre. Les sensations elles-mêmes se transforment en rêverie. C'est un état d'âme étrange; il ressemble aux silences dans le culte, qui sont, non pas les moments vides de la dévotion, mais les moments

pleins, et qui le sont, parce qu'au lieu d'être polarisée, dispersée, localisée dans une impression ou une pensée particulière, l'âme est alors dans sa totalité et en a la conscience. Elle goûte sa propre substance. Elle n'est plus tintée, colorée, vibrée, affectée, elle est en équilibre. C'est alors qu'elle peut s'ouvrir et se donner, contempler et adorer. C'est alors qu'elle entrevoit l'immuable et l'éternel enveloppant tous les phénomènes du temps. Elle est dans l'état religieux, dans l'union avec l'ordre, du moins l'union intellectuelle; car pour la sainteté il faut plus, il faut l'union de volonté, la perfection du dévouement, la mort du moi, l'absolue soumission.

La paix psychologique, l'accord parfait mais virtuel n'est que le zéro, puissance de tous les nombres; elle n'est pas la paix morale, victorieuse de tous les maux, éprouvée, réelle, positive et pouvant braver de nouveaux orages. La paix de fait n'est pas la paix de principe. — Il y a bien deux bonheurs, celui de nature et celui de conquête, deux équilibres, celui de la Grèce et celui de Nazareth, deux royaumes, celui de l'homme naturel et celui de l'homme régénéré.

(Plus tard.) — Pourquoi les médecins conseillent-ils trop souvent mal? parce qu'ils n'individua-

lisent pas assez leur diagnostic et leur traitement. Ils classent le malade dans un tiroir convenu de leur nosologie, et chaque malade est pourtant un *hapax*[1]. Comment un triage aussi grossier pourrait-il permettre une thérapeutique judicieuse? Toute maladie est un facteur simple ou complexe qui se multiplie par un second facteur toujours complexe, savoir l'individu qui la subit, en sorte que le résultat est un problème spécial, réclamant toujours une solution spéciale, surtout à mesure qu'on s'éloigne de l'enfance et de la vie rustique...

Le grief capital que j'ai contre les médecins c'est qu'ils délaissent le vrai problème, qui est de saisir dans son unité l'individu qui réclame leurs soins. Leurs procédés d'investigation sont beaucoup trop élémentaires; or un médecin qui ne vous lit pas à fond ne sait pas l'essentiel. — Que serait le médecin selon mon cœur? Un connaisseur profond de la vie et de l'âme, devinant intuitivement un désordre ou une souffrance quelconque de l'être, et rétablissant la paix par sa seule présence. Ce médecin-là est possible, mais la plupart manquent de vie supérieure et intérieure, ils ne connaissent pas les laboratoires transcendants de la nature; je les trouve superficiels, profanes, étrangers au divin, dépour-

[1] Un cas spécial, un exemplaire unique.

vus d'intuition, de sympathie. Le médecin modèle devrait être à la fois un génie, un saint et un homme de Dieu.

11 septembre 1873 (Amsterdam). — Le docteur sort d'ici. Il me trouve de la fièvre et ne pense pas que je puisse partir de trois jours sans imprudence... Je n'ose écrire à mes amis de Genève que je reviens des bains de mer bien plus compromis et endommagé de la gorge qu'en y allant et que j'ai perdu mon temps, ma peine, mes écus et mes espérances...

Ce double fait contradictoire, d'une espérance naïve renaissant après toutes les déceptions et d'une expérience presque invariablement défavorable, s'explique comme toutes les illusions par une volonté de la nature, qui veut que nous soyons abusés ou que nous agissions comme si nous l'étions encore.

Le scepticisme est plus sage, mais il paralyse la vie, en supprimant l'erreur. La maturité d'esprit consiste à entrer dans le jeu obligé en se donnant l'air d'être dupe. Cette complaisance débonnaire corrigée par un sourire est encore le parti le plus ingénieux. On se prête à une illusion d'optique, et cette concession volontaire ressemble à de la liberté.

Une fois emprisonné dans l'existence, il faut en subir les lois de bonne grâce. Se gendarmer contre elle ne conduit qu'à une rage vaine dès qu'on s'interdit le suicide.

L'humilité soumise, ou le point de vue religieux; l'indulgence désabusée avec une pointe d'ironie, ou le point de vue de la sagesse mondaine : ces deux attitudes sont possibles. La seconde suffit avec les déboires et les contrariétés; l'autre est peut-être nécessaire dans les grandes douleurs de la vie. Le pessimisme de Schopenhauer suppose au moins la santé et la pensée pour se soutenir contre tout le reste. Mais il faut l'optimisme stoïque ou chrétien pour supporter les supplices de la chair, de l'âme et du cœur. Pour échapper aux étreintes du désespoir, il faut croire que le tout au moins est bon, ou que la douleur est une grâce paternelle, une épreuve purifiante.

Il est sûr que l'idée d'une immortalité bienheureuse servant de port aux tempêtes de cette existence mortelle, et récompensant la fidélité, la patience, la soumission, le courage des passagers, il est sûr que cette idée, la force de tant de générations et la foi de l'Église, donne une consolation inexprimable à ceux qui sont éprouvés, chargés, tenaillés par les peines et par la souffrance. Se sentir nominativement surveillé et protégé par Dieu,

donne à la vie une dignité et une beauté particulières. Le monothéisme facilite la lutte pour l'existence. Mais l'étude de la nature laisse-t-elle debout les révélations locales qui s'appellent Mosaïsme, Christianisme, Islamisme ? Ces religions, fondées sur un cosmos enfantin et sur une histoire chimérique de l'humanité, peuvent-elles affronter l'astronomie et la géologie contemporaines ? L'échappatoire actuelle qui consiste à faire la part de la science et de la foi, de la science qui dit non à toutes les anciennes croyances, et de la foi qui, pour les choses ultramondaines et invérifiables, se charge de les affirmer, cette échappatoire ne peut pas tenir toujours. Chaque conception du cosmos demande une religion qui lui corresponde. Notre âge de transition ne sait que devenir entre les deux méthodes incompatibles, la méthode scientifique et la méthode religieuse, entre ces deux certitudes qui se contredisent.

La conciliation doit être cherchée, ce semble, dans le fait moral, qui est aussi un fait, et qui, de proche en proche, réclame pour son explication un autre cosmos que le cosmos de la nécessité. Qui sait si la nécessité n'est pas un cas particulier de la liberté et sa condition ? Qui sait si la nature n'est pas un laboratoire à fabriquer des êtres pensants, qui deviennent créatures libres ? La biologie crie haro, et en effet l'existence supposée des âmes

en dehors du temps, de l'espace et de la matière, est une fiction de la foi, moins logique que le dogme platonicien. Mais la question reste ouverte. La notion de but, même si on l'expulse de la nature, se trouvant une notion capitale de l'être supérieur de notre planète, est un fait, et ce fait postule un sens à l'histoire universelle.

Je *faséie* et divague : pourquoi ? parce que je n'ai pas de credo. Toutes mes études posent des points d'interrogation, et pour ne pas conclure prématurément ou arbitrairement je n'ai pas conclu.

(Plus tard.) — Mon credo a fondu, mais je crois au bien, à l'ordre moral et au salut; la religion pour moi, c'est vivre et mourir en Dieu, en tout abandon à la volonté sainte qui est au fond de la nature et du destin. Je crois même à la Bonne Nouvelle, savoir à la rentrée en grâce du pécheur avec Dieu par la foi dans l'amour du Père qui pardonne.

4 octobre 1873 (Genève). — Rêvé longtemps au clair de lune qui noie ma chambre de ses rayons pleins de mystère confus. L'état d'âme où nous plonge cette lumière fantastique est tellement crépusculaire lui-même que l'analyse y tâtonne et bal-

butie. C'est l'indéfini, l'insaisissable, à peu près comme le bruit des flots formé de mille sons mélangés et fondus. C'est le retentissement de tous les désirs insatisfaits de l'âme, de toutes les peines sourdes du cœur, s'unissant dans une sonorité vague qui expire en vaporeux murmure. Toutes ces plaintes imperceptibles qui n'arrivent pas à la conscience donnent en s'additionnant un résultat, elles traduisent un sentiment de vide et d'aspiration, elles résonnent mélancolie. Dans la jeunesse, ces vibrations éoliennes résonnent espérance : preuve que ces mille accents indiscernables composent bien la note fondamentale de notre être et donnent le timbre de notre situation d'ensemble. — Dis-moi ce que tu éprouves dans ta chambrette solitaire, quand la pleine lune t'y visite et que ta lampe est éteinte, et je te dirai ton âge et je saurai si tu es heureux.

*

Le meilleur chemin dans la vie, c'est encore la voie régulière qui traverse à l'heure utile toutes les initiations. Tous les itinéraires exceptionnels sont suspects et inquiétants. Ce qui est normal est à la fois le plus commode, le plus honnête et le plus sain. Les chemins de traverse tentent par quelque motif apparent, mais il est rare qu'on n'ait pas à regretter de les avoir pris.

*

Chacun recommence le monde, et pas une faute du premier homme n'a été évitée par son millième successeur. L'expérience collective s'accumule, mais l'expérience individuelle s'éteint avec l'individu. Conséquence : les institutions deviennent plus sages et la science anonyme s'accroît, mais l'adolescent, quoique plus cultivé, est tout aussi présomptueux et non moins faillible aujourd'hui qu'autrefois. Ainsi absolument il y a progrès et relativement il n'y en a pas. Les circonstances s'améliorent, le mérite ne grandit pas. Tout est mieux peut-être, mais l'homme n'est pas positivement meilleur, il n'est qu'autre. Ses défauts et ses vertus changent de forme, mais le bilan total n'établit pas un enrichissement. Mille choses avancent, neuf cent quatre-vingt-dix-huit reculent : c'est là le progrès. Il n'y a pas là de quoi rendre fier, mais bien de quoi consoler.

*

4 février 1874. — Continué la lecture des *Origines du christianisme,* par Ernest Havet. L'ouvrage me plaît et me déplaît. Il me plaît par l'indépendance et le courage; il me déplaît par l'insuffisance des idées fondamentales, par l'imperfection des catégories.

Ainsi l'auteur n'a pas une idée claire de la religion; sa philosophie de l'histoire est superficielle. C'est un jacobin. « République et libre pensée, » il ne sort pas de là. Cette opinion étroite et cassante est le refuge des esprits fiers que scandalise la fraude colossale de l'ultramontanisme; mais elle fait plutôt maudire l'histoire que la comprendre. C'est la critique du XVIIIme siècle, toute négative en somme. Or le voltairianisme n'est qu'une moitié de l'esprit philosophique. Hegel libère tout autrement la pensée.

Havet a encore un autre tort. Il fait le christianisme synonyme du catholicisme romain et de l'Église. Je sais bien que l'Église romaine fait de même, et qu'avec elle cette assimilation est de bonne guerre; mais scientifiquement elle est inexacte. On ne doit pas même identifier le chris-

tianisme et l'Évangile, ni l'Évangile avec la religion en général. La précision critique doit dissiper ces confusions perpétuelles dont abondent la pratique et la prédication. Débrouiller les idées, les distinguer, les limiter, les situer est le premier devoir de la science lorsqu'elle s'empare des choses chaotiques et complexes comme les mœurs, les idiomes ou les croyances. L'entremêlement est la condition de la vie; l'ordre et la clarté sont le signe de la pensée sérieuse et victorieuse.

Jadis, c'étaient les idées sur la nature qui étaient un tissu d'erreurs et d'imaginations incohérentes; maintenant ce sont les idées psychologiques et morales. La meilleure issue de ce *babélisme* serait de constituer ou d'ébaucher une science de l'homme qui serait vraiment scientifique.

16 février 1874. — Aux multitudes qui sont déjà la force, et même, dans l'idée républicaine, le droit, les Cléons ont toujours crié qu'elles étaient en outre la lumière, la sagesse, la pensée, la raison. L'adulation de la foule pour se faire de la foule un instrument, tel est le jeu de ces escamoteurs et prestidigitateurs du suffrage universel. Ils ont l'air d'adorer le pantin dont ils tirent les fils.

La théorie du radicalisme est une jonglerie, car

elle suppose des prémisses dont elle sait la fausseté, elle fabrique l'oracle duquel elle feint d'adorer les révélations, elle dicte la loi qu'elle prétend recevoir, elle proclame que la foule se crée un cerveau, tandis que l'habile est le cerveau qui pense pour la foule et lui suggère ce qu'elle est censée inventer. Flatter pour régner, c'est la pratique des courtisans de tous les absolutismes, des mignons de tous les tyrans. Elle est ancienne et banale; elle n'en est pas moins odieuse.

La politique honnête ne doit adorer que la justice et la raison, et la prêcher aux foules, qui représentent en moyenne l'âge de l'enfance et non celui de la maturité. On corrompt l'enfance si on lui dit qu'elle ne peut se tromper et qu'elle a plus de lumières que ceux qui la précèdent dans la vie. On corrompt les foules quand on leur dit qu'elles sont la sagesse, la clairvoyance et possèdent le don d'infaillibilité.

Montesquieu a remarqué finement que plus on met de sages ensemble, moins on obtient de sagesse. Le radicalisme prétend que plus on met ensemble d'illettrés, de gens passionnés ou irréfléchis, de jeunes gens surtout, plus on voit se dégager de lumière. C'est bien la réciproque de l'autre thèse, mais c'est une mauvaise plaisanterie. Ce qui se dégage d'une foule, c'est un instinct ou

une passion; l'instinct peut être bon, mais la passion peut être mauvaise. Et ni l'instinct ne donne une idée claire, ni la passion ne donne une résolution juste.

La foule est une force matérielle, la multitude donne à une proposition force de loi, mais la pensée sage, mûre, qui tient compte de tout et qui, par conséquent, a de la vérité, cette pensée n'est jamais engendrée par l'impétuosité des masses. Les masses sont la matière de la démocratie, mais la forme, c'est-à-dire les lois qui expriment la raison, la justice et l'utilité générale, est produite par la sagesse, laquelle n'est point une propriété universelle.

Le paralogisme fondamental de la théorie radicale, c'est de confondre le droit de faire le bien avec le bien lui-même, et le suffrage universel avec la sagesse universelle. Sa fiction légale est celle de l'égalité réelle des lumières et des mérites entre ceux qu'elle déclare électeurs. Or, les électeurs peuvent très bien ne pas vouloir le bien public, et même en le voulant se tromper sur la manière de le réaliser. Le suffrage universel n'est pas un dogme, c'est un outil; suivant la population à laquelle on le remet, l'outil rend de grands services au propriétaire ou le tue.

27 février 1874. — Chez les peuples très sociables, l'individu craint par-dessus tout le ridicule, et le ridicule c'est d'être trouvé original. Nul ne veut faire bande à part, chacun veut être avec tout le monde. « Tout le monde » est la grande puissance, il est le souverain et s'appelle *on*. On s'habille, on dîne, on se promène, on sort, on entre comme ceci et non pas comme cela. Cet *on* a toujours raison quoi qu'il fasse. Les sujets de *on* sont plus prosternés que les esclaves d'Orient devant le Padischah. Le bon plaisir du souverain décide sans appel; son caprice est la loi. Ce que dit ou fait *on* s'appelle l'usage, ce qu'il pense s'appelle l'opinion, ce qu'il trouve beau ou bien s'appelle la mode. Chez les peuples dont il s'agit *on* est la cervelle, la conscience, le jugement, le goût et la raison de tous; chacun trouve donc tout décidé sans qu'il s'en mêle; il est dispensé de la corvée de découvrir quoi que ce soit; pourvu qu'il imite, copie et répète les modèles fournis par *on*, il n'a plus rien à craindre; il sait tout ce qu'il faut savoir et fait son salut.

29 avril 1874. — Singulier ressouvenir! Au bout de la promenade de la Treille, du côté du levant, en regardant la pente, je viens de voir reparaître

en imagination un petit sentier qui existait dans mon enfance, à travers les buissons alors plus touffus. Il y a au moins quarante ans que cette impression était évanouie. La *reviviscence* de cette image oubliée et défunte m'a fait rêver. Notre conscience est donc comme un livre dont les feuillets tournés par la vie se couvrent et se masquent successivement, en dépit de leur demi-transparence; mais quoique le livre soit ouvert à la page du présent, le vent peut ramener, pendant quelques secondes, les premières pages devant le regard.

Est-ce qu'à la mort les feuillets cesseraient de se recouvrir, et verrions-nous tout notre passé à la fois? Serait-ce le passage du successif au simultané, c'est-à-dire du temps à l'éternité? Comprendrions-nous alors, dans son unité, le poème ou l'épisode mystérieux de notre existence, épelé jusqu'alors phrase à phrase? Serait-ce la cause de cette gloire qui enveloppe si souvent le front et le visage de ceux qui viennent de mourir? Il y aurait dans ce cas analogie avec l'arrivée du voyageur à la cime d'un grand mont, d'où se déploie devant lui toute la configuration d'une contrée aperçue auparavant par échappées. Planer sur sa propre histoire, en deviner le sens dans le concert universel et dans le plan divin, ce serait le commencement de la félicité. Jusqu'alors on s'était sacrifié à l'ordre, maintenant on

savourerait la beauté de l'ordre. On avait peiné sous le chef d'orchestre, on deviendrait auditeur surpris et enchanté. On n'avait vu que son petit sentier dans le brouillard; un panorama merveilleux de perspectives immenses se déroulerait tout à coup devant le regard ébloui. Pourquoi pas?

31 mai 1874. — Poésies philosophiques de madame Ackermann. La voilà rendue en beaux vers la désolation morne que m'a fait souvent traverser la philosophie de Schopenhauer, de Hartmann, Comte et Darwin. Quel talent tragique et terrible! Pensée et passion! Cette femme a les grandes audaces et s'attaque aux plus grands sujets.

La science est implacable. Supprimera-t-elle toutes les religions? Toutes celles qui conçoivent faussement la nature, sans doute. Mais si cette conception de la nature ne peut donner l'équilibre à l'homme, qu'arrivera-t-il? Le désespoir n'est pas une situation durable. Il faudra construire une cité morale sans Dieu, sans l'immortalité de l'âme, sans espérance. Le bouddhisme et le stoïcisme se présentent.

Mais à supposer que la finalité soit étrangère au cosmos, il est certain que l'homme a des buts; le

but est donc un phénomène réel quoique circonscrit. Peut-être la science physique a-t-elle pour limite la science morale et réciproquement. Mais si les deux conceptions du monde se font antinomie, laquelle doit céder?

J'incline toujours à croire que la nature est la virtualité de l'esprit, que l'âme est le fruit de la vie, et la liberté la fleur de la nécessité; que tout se tient et que rien ne se remplace. Notre philosophie contemporaine se remet au point de vue des Ioniens, des φυσικοί, des penseurs naturalistes. Mais elle repassera par Platon et par Aristote, par la philosophie du bien et du but, par la science de l'esprit.

3 juillet 1874. — La révolte contre le bon sens est un enfantillage dont je suis très capable, mais cet accès de puérilité ne dure pas. Je reconnais ensuite les avantages et les redevances de ma situation. Je prends conscience de moi avec plus de calme. Il me déplaît sans doute d'apercevoir ce qui est perdu sans remède, ce qui m'est inaccessible, ce qui me sera toujours refusé; mais je mesure aussi mes privilèges, je me rends compte de ce que j'ai et non pas seulement de ce qui me manque. J'échappe alors à ce redoutable dilemme du *tout ou rien* qui me fait retomber sous la seconde alter-

native. Il me semble alors qu'on peut sans honte se contenter d'être quelque chose et quelqu'un.

Ni si haut, ni si bas.....

Ce retour brusque à l'informe, à l'indéterminé est la rançon de ma faculté critique. Toutes mes habitudes antérieures se liquéfient subitement; il me semble que je recommence d'être, et que par conséquent tout le capital acquis a disparu d'un coup. Je suis un nouveau-né perpétuel; je suis un esprit qui n'a pas épousé un corps, une patrie, une vocation, un sexe, un genre. Suis-je seulement bien sûr d'être un homme, un Européen, un tellurien? Il me semble si aisé d'être autre chose que ce choix me paraît arbitraire. Je ne saurais prendre au sérieux une structure toute fortuite dont la valeur est purement relative. Une fois qu'on a tâté de l'absolu, tout ce qui pourrait être autrement qu'il n'est vous paraît indifférent. Toutes ces fourmis poursuivant des buts particuliers vous font sourire. On regarde sa chaumière depuis la lune; on envisage la terre des hauteurs du soleil; on considère sa vie du point de vue de l'Hindou pensant aux jours de Brahma; on contemple le fini sous l'angle de l'infini, et dès lors l'insignifiance de toutes ces choses tenues pour importantes rend l'effort ridicule, la passion burlesque et le préjugé bouffon.

7 août 1874 (Clarens). — Journée parfaitement belle, lumineuse, limpide, éclatante.

Passé la matinée au cimetière. « L'Oasis[1] » était admirable. Innombrables sensations, douces et graves, solennelles et pacifiantes... Autour de moi le dernier sommeil des Russes, des Anglais, des Suédois, des Allemands venus dormir à l'ombre du Cubly ; splendeurs du paysage; mystère des feuillages; roses épanouies; papillons; bruit d'ailes; murmure des oiseaux; échappées; vapeurs lointaines; montagnes en extase; lac d'un azur amoureux...

Deux dames jardinaient et arrosaient une tombe; deux nourrices allaitaient leurs poupons. Cette double protestation contre la mort avait quelque chose de touchant et de poétique. « Dormez, vous les défunts ; nous, les vivants, nous pensons à vous, ou du moins nous poursuivons le pèlerinage de l'espèce. » C'est la voix que je croyais entendre..... Reconnu que l'Oasis de Clarens est bien l'endroit où je voudrais dormir. Ici mes souvenirs m'entou-

[1] Nom donné, par Amiel, au cimetière de Clarens, dans la pièce de *Jour à jour* qui commence ainsi :

Calme Éden, parvis discret,
Qui fleurit toute l'année....

rent, ici la mort ressemble au sommeil et le sommeil à l'espérance.

. . . . . .

L'espérance n'est pas défendue, mais c'est la soumission et la paix qui sont l'essentiel.

1er septembre 1874 (Clarens). — Au réveil, regardé l'avenir avec des yeux effarés. Est-ce bien moi que cela concerne[1] ? Humiliations incessantes et grandissantes ! Mon esclavage devient plus lourd et mon préau plus étroit... Ce qui est odieux dans ma situation, c'est que la délivrance ne viendra jamais, et qu'un inconvénient relaie l'autre de façon à ne me point laisser de relâche, pas même en perspective, pas même en espérance. Toutes les possibilités se ferment successivement; il est difficile à l'homme naturel d'échapper à la rage sourde d'un supplice inévitable.

(Midi.) — Nature indifférente ? Puissance satanique ? Dieu bon et saint ? Trois points de vue. Le second est invraisemblable et horrible. Le premier fait appel au stoïcisme. Ma combinaison organique

[1] Il s'agissait d'un verdict médical annonçant à Amiel de douloureuses perspectives.

n'a été que médiocre. Elle a duré ce qu'elle a pu. Chacun son tour, il faut se résigner. S'en aller tout d'une fois est un privilège; tu périras par morceaux. Soumets-toi. La rage serait insensée et inutile. Tu es encore de la moitié la mieux partagée, et ton lot est supérieur à la moyenne.

Mais le troisième point de vue seul peut donner de la joie. Seulement est-il tenable? Y a-t-il une providence particulière dirigeant toutes les circonstances de notre vie, et par conséquent nous imposant nos misères dans des fins éducatives? Cette foi héroïque est-elle compatible avec la connaissance actuelle des lois de la nature? Difficilement. Mais on peut subjectiver ce que cette foi rend objectif. L'être moral peut moraliser ses souffrances en utilisant le fait naturel pour son éducation intérieure. Ce qu'il ne peut changer, il l'appelle la volonté de Dieu, et vouloir ce que Dieu veut lui rend la paix. La nature ne tient ni à notre persistance, ni à notre moralité. Dieu au contraire, si Dieu est, veut notre sanctification, et si la souffrance nous épure nous pouvons nous consoler de souffrir. C'est ce qui fait l'extrême avantage de la croyance chrétienne : elle est le triomphe sur la douleur, la victoire sur la mort. Il n'y a qu'une chose nécessaire, la mort au péché, l'immolation de la volonté propre, le sacrifice filial de ses désirs. Le mal est de vouloir son

moi, c'est-à-dire sa vanité, son orgueil, sa sensualité, sa santé même. Le bien est de vouloir son sort, d'accepter et d'épouser sa destinée, de vouloir ce que Dieu commande, de renoncer à ce qu'il nous interdit, de consentir à ce qu'il nous reprend ou nous refuse.

Dans ton cas particulier, ce qui t'est retiré c'est la santé, c'est-à-dire la plus sûre base de toute indépendance; mais il te reste l'aisance matérielle et l'amitié. Tu n'as encore ni la servitude de la misère, ni l'enfer de l'isolement absolu.

La santé de moins, c'est le mariage, le voyage, l'étude et le travail retranchés et compromis. C'est la vie réduite des cinq sixièmes en attrait et en utilité.

Que ta volonté soit faite!

14 septembre 1874 (Charnex). — Promenade et causerie avec ***. Nous avions suivi un sentier dans les hauteurs. Assis sur le gazon et devisant à cœur ouvert, nos regards erraient sur l'immensité bleue et les contours de ces riants rivages. Tout était caressant, azuré, amical. Je lisais dans une âme profonde et pure. On fait ainsi un tour en paradis... Des nuées légères scandaient les espaces du ciel, des steamers rayaient les eaux à nos pieds, des voi-

les ponctuaient les vastes distances, et les mouettes comme des papillons gigantesques palpitaient au-dessus du frissonnement des eaux.

21 septembre 1874 (Charnex). — Admirable journée ! Jamais le lac n'a été plus bleu et le paysage plus suave. C'était un enchantement... Mais le tragique circule sous l'églogue, le serpent rampe sous les fleurs. L'avenir est trouble. Les fantômes écartés depuis deux à trois semaines attendent derrière la porte, comme les Euménides guettaient Oreste. De tous les côtés impasse.

On ne croit plus à son étoile,
On sent que derrière la toile
Sont le deuil, les maux et la mort.

J'ai été heureux un demi-mois et je sens que ce bonheur s'en va.

Plus d'oiseaux, mais encore des papillons blancs ou bleus. Les fleurs se font rares. Quelques marguerites dans les prés, des colchiques et des chicorées bleues ou jaunes, quelques géraniums sauvages contre les vieux pans de murs et les baies brunes du troëne, c'est tout ce que nous avons rencontré. On arrache les pommes de terre, on abat les noix, on commence la cueillette des pommes. Les feuil-

lages s'éclaircissent et changent de ton; ils rougissent sur les poiriers, grisaillent sur les pruniers, jaunissent sur les noyers, et teignent de nuances rousses les gazons qu'ils parsèment. C'est le tournant des beaux jours et le coloris de l'arrière-saison. On n'évite plus le soleil. Tout se fait plus sobre, plus modique, plus fugitif, plus tempéré. La force est partie, la jeunesse passée, la prodigalité terminée, l'été clos. L'année est sur son déclin et penche vers l'hiver; elle rejoint mon âge, comme elle va sonner dimanche mon anniversaire. Toutes ces consonnances forment une harmonie mélancolique.

*

Le propre de la religion n'est pas tant la liberté que l'obéissance, et sa valeur se mesure aux sacrifices qu'elle peut obtenir de l'individu.

*

L'amour d'une jeune fille est une piété. Il faut le regarder avec adoration pour n'être pas profane et avec poésie pour le comprendre. Si quelque chose donne l'impression suave et indicible de l'idéal, c'est cet amour pudique et frissonnant. Le tromper serait un crime. Rien que de le voir éclore est déjà

une félicité pour le contemplateur, comme d'assister à l'apparition d'une merveille de Dieu.

*

Quand la couronne de la jeunesse se fane sur notre front, tâchons du moins d'avoir les vertus de la maturité; devenons meilleurs, plus doux, plus graves, comme le fruit de la vigne à mesure que le pampre jaunit et s'effeuille.

*

Savoir vieillir est le chef-d'œuvre de la sagesse et l'une des plus difficiles parties du grand art de vivre.

*

Celui qui ne demande à la vie que l'amélioration de son être, que le perfectionnement moral dans le sens du contentement intérieur et de la soumission religieuse est moins exposé que personne à manquer la vie.

*

2 janvier 1875 (Hyères)[1]. — Malgré ma potion, la nuit a été mauvaise. Un moment même j'ai cru étouffer, ne pouvant plus respirer ni aspirer.

Suis-je assez fragile, sensitif, vulnérable! On a béau me croire encore capable d'une carrière, je sens que le sol se dérobe sous moi et que défendre ma santé est déjà une œuvre sans espérance. Au fond, je ne vis que par complaisance et sans l'ombre d'illusion. Je sais que pas un de mes désirs ne sera réalisé, et il y a longtemps que je ne désire plus. J'accepte seulement ce qui vient à moi, comme la visite d'un oiseau sur ma fenêtre. Je lui souris, mais je sais bien que le visiteur a des ailes et ne restera pas longtemps. Le renoncement par désespérance a une douceur mélancolique. Il regarde la vie comme on la voit du lit de mort, quand on la juge sans amertume et sans vains regrets.

Je n'espère plus me rétablir, ni être utile, ni être heureux. J'espère que ceux qui m'ont aimé m'aimeront jusqu'à la fin; je désirerais leur avoir fait du

[1] L'auteur avait été obligé de suspendre son cours et de demander un congé pour passer l'hiver dans le Midi.

bien et leur laisser un doux souvenir. Je voudrais m'éteindre sans révolte et sans faiblesse. C'est à peu près tout. Ce reste d'espoir et de désir est-il encore trop ? Qu'il en soit ce que Dieu voudra. Je me remets entre ses mains.

22 janvier 1875 (Hyères). — L'esprit français, selon Gioberti, ne prend que la forme de la vérité et l'exagère en l'isolant, en sorte qu'il dissout les réalités dont il s'occupe. Il prend l'ombre pour la proie, le mot pour la chose, l'apparence pour la réalité, et la formule abstraite pour le vrai. Il ne sort pas des assignats intellectuels. Que l'on parle avec un Français de l'art, du langage, de la religion, de l'État, du devoir, de la famille, on sent à sa manière de parler que sa pensée reste en dehors du sujet, qu'elle n'entre pas dans sa substance, dans sa moelle. Il ne cherche pas à le comprendre dans son intimité, mais seulement à en dire quelque chose de spécieux. Entre ses lèvres les plus beaux mots deviennent minces et vides ; par exemple : esprit, idée, religion. Cet esprit est superficiel et pourtant n'enveloppe pas ; il pique avec finesse et pourtant ne pénètre point. Il veut jouir de lui-même à propos des choses, mais il n'a pas le respect, le désintéressement, la patience et l'oubli de soi qui

sont nécessaires pour contempler les choses telles qu'elles sont. Loin d'être l'esprit philosophique il en est une contrefaçon, car il n'aide à résoudre aucun problème et demeure impuissant à saisir ce qui est vivant, complexe et concret. L'abstraction est son vice originel, la présomption son travers incurable, et la spéciosité sa limite fatale.

La langue française ne peut rien exprimer de naissant, de germant; elle ne peint que les effets, les résultats, le *caput mortuum,* mais non la cause, le mouvement, la force, le devenir de quelque phénomène que ce soit. Elle est analytique et descriptive, mais elle ne fait rien comprendre, car elle ne fait voir les commencements et la formation de rien. La cristallisation n'est pas chez elle l'acte mystérieux par lequel une substance passe de l'état fluide à l'état solide, elle est le produit de cet acte.

La soif du vrai n'est pas une passion française. En tout le paraître est plus goûté que l'être, les dehors que le dedans, la façon que l'étoffe, ce qui brille que ce qui sert, l'opinion que la conscience. C'est dire que le centre de gravité du Français est toujours hors de lui, dans les autres, dans la galerie. Les individus sont des zéros ; l'unité qui fait d'eux un nombre leur vient du dehors : c'est le souverain, l'écrivain du jour, le journal favori, en un mot le maître momentané de la mode. —

Tout ceci peut se dériver d'une sociabilité exagérée qui tue dans l'âme le courage de la résistance, la capacité de l'examen et de la conviction personnelle, le culte direct de l'idéal.

27 janvier 1875 (Hyères). — Sérénité lumineuse et limpide de l'atmosphère. Les Iles nagent comme des cygnes dans un fluide d'or. Paix, amplitude et splendeur !... Je regarde, immobile, passer les heures suaves. Je voudrais apprivoiser le bonheur, cet oiseau farouche et fantasque. Je voudrais surtout le partager avec d'autres... Ces matinées heureuses font une impression indéfinissable. Elles vous enivrent et vous extravasent. On se sent comme enlevé à soi-même et dissous en rayons, en brises, en parfums, en élans. En même temps on éprouve la nostalgie de je ne sais quel Éden insaisissable.

Lamartine, dans les *Préludes,* a rendu admirablement cette oppression de la félicité pour un être fragile. Je soupçonne que la raison de cette oppression est l'invasion de l'infini dans la créature finie. Il y a là un vertige qui demande l'engloutissement. La sensation trop intense de la vie aspire à la mort. Pour l'homme, mourir c'est devenir dieu. Illusion touchante. Initiation au grand mystère.

(Dix heures du soir.) — D'un bout à l'autre, la journée a été adorable, et la promenade de cet après-midi, à Beauvallon, n'a été pour moi qu'un enchantement continuel. C'était une tournée en Arcadie. Il y a là tel recoin agreste et bocager où une nymphée eût été en place, tel chêne vert avec un rocher au pied qui me semblait une ode d'Horace ou un croquis de Tibur. J'avais une sorte de certitude des analogies de ce paysage avec ceux de la Grèce. Et ce qui complète la ressemblance, c'est la mer qu'on sent voisine quand on ne la voit pas, et qu'on retrouve soudain au bout de la perspective après un tournant du vallon. — Nous avons déniché une certaine bastide avec un jardinet touffu, dont le propriétaire pouvait être pris pour un rustique de l'Odyssée. Il savait à peine parler français, mais ne manquait pas d'une certaine assurance grave. Je lui ai traduit l'inscription de son cadran solaire, *Hora est benefaciendi,* qui est belle et lui a fait grand plaisir. L'endroit serait inspirateur pour y composer un roman. Seulement je ne sais si la bicoque aurait une chambre tolérable, et il faudrait y vivre d'œufs, de lait et de figues comme Philémon.

15 février 1875 (Hyères). — Lu les deux derniers

discours académiques, en dégustant chaque mot et pesant chaque idée. Ce genre est une friandise de l'esprit, car c'est l'art « d'exprimer la vérité avec toute la finesse et la courtoisie possibles, » l'art d'être parfaitement à l'aise sans sortir du meilleur ton, d'être sincère avec grâce et de faire plaisir même en critiquant. — Héritage de la tradition monarchique, cette éloquence particulière est celle des gens du monde les mieux élevés et des gentilshommes de lettres. La démocratie ne l'eût pas inventée, et, dans ce style délicat, la France peut rendre des points à tous les peuples rivaux, car il est la fleur de la sociabilité raffinée sans fadeur, qu'engendrent la cour, le salon, la littérature et la bonne compagnie, par une éducation mutuelle continuée pendant des siècles. Ce produit compliqué est aussi original dans son espèce que l'éloquence athénienne, mais il est moins sain et moins durable. Si jamais la France s'américanise, ce genre périra sans retour.

16 avril 1875 (Hyères). — Ressenti les émotions du départ. Parcouru lentement les rues et la colline du château, recueillant les formes et les souvenirs. Éprouvé déjà les regrets d'avoir trop mal regardé ce pays où je viens de passer quatre

mois et demi. — C'est comme à la mort d'un ami, on s'accuse de l'avoir trop peu ou trop mal aimé. C'est comme à sa propre mort, on sent qu'on a mal employé sa vie.

16 août 1875. — La vie n'est qu'une oscillation quotidienne entre la révolte et la soumission, entre l'instinct du moi qui est de se dilater, de se délecter dans son inviolabilité tranquille sinon dans sa royauté triomphante, et l'instinct de l'âme qui est d'obéir à l'ordre universel, d'accepter la volonté de Dieu.

Le renoncement froid de la raison désabusée n'est pas la paix. Il n'y a de paix que dans la réconciliation avec la destinée, lorsque la destinée paraît religieusement bonne, c'est-à-dire quand l'homme se sent directement en présence de Dieu. Alors seulement la volonté acquiesce. Elle n'acquiesce même tout à fait que lorsqu'elle adore. L'âme ne se soumet aux duretés du sort qu'en découvrant une compensation magnifique, la tendresse du Tout-Puissant. C'est dire qu'elle ne peut se faire à la disette, ni à la famine, qu'elle a horreur du vide et qu'il lui faut le bonheur de l'espérance ou celui de la foi. Elle peut bien changer d'objet mais il lui faut un objet. Elle renoncera à ses précédentes

idoles, mais elle réclame un autre culte. L'âme a faim et soif de félicité et c'est en vain que tout la quitte, elle n'agrée jamais son abandon.

28 août 1875 (Genève). — Un mot de Sainte-Beuve à propos de Benjamin Constant m'a frappé : c'est celui de *considération*. Avoir ou n'avoir pas la considération paraît à madame de Staël une chose capitale, l'avoir perdue un malheur irréparable, la conquérir une nécessité pressante. Qu'est-ce donc que ce bien-là? C'est l'estime du public. Qu'est-ce qui la mérite? L'honorabilité du caractère et de la vie, jointe à une certaine somme de services rendus et de succès remportés. Ce n'est pas la bonne conscience, mais cela lui ressemble un peu, comme le témoignage du dehors sinon du dedans. La considération n'est pas la réputation, encore moins la célébrité, l'illustration ou la gloire; elle ne s'attache pas au savoir-faire, et ne suit pas toujours le talent ou le génie. Elle est la récompense accordée à la constance dans le devoir, à la probité de la conduite. C'est l'hommage rendu à une vie tenue pour irréprochable. C'est un peu plus que l'estime et beaucoup moins que l'admiration. La considération publique est une douceur et une force. En être privé est une infortune et un supplice de tous les jours.

Me voici à cinquante-trois ans sans avoir donné à cette pensée la moindre place dans ma vie. N'est-ce pas curieux? Chercher la considération a si peu été pour moi un mobile que je n'ai pas même eu cette notion. A quoi tient ce phénomène? A ce que l'entourage, la galerie, le public n'a jamais été pour moi qu'une grandeur négative. Je n'ai jamais rien demandé ni attendu de lui, pas même la justice, et me constituer dans sa dépendance, solliciter sa bonne grâce ou son suffrage m'a paru un acte de courtisanerie et de vassalité, auquel s'est instinctivement refusé mon orgueil. Je n'ai pas même tenté de gagner une coterie, un journal, le vote d'un simple électeur. Et cependant ma joie eût été d'être accueilli, aimé, encouragé, bienvenu, et d'obtenir ce que je prodiguais : la bienveillance et la bonne volonté. Mais poursuivre la considération, la renommée, forcer l'estime, cela m'a semblé indigne de moi, presque une dégradation. Je n'y ai pas même songé.

Peut-être me suis-je déconsidéré en m'émancipant de la considération? Il est probable que j'ai déçu l'attente publique en me retirant à l'écart par froissement intérieur. Je sais que le monde, acharné à vous faire taire quand vous parlez, se courrouce de votre silence quand il vous a ôté le désir de la parole.

Il est vrai que, pour se taire en toute sécurité de conscience, il faudrait n'occuper aucun emploi public. Je me dis bien maintenant qu'un professeur est moralement tenu de justifier son titre par des publications, que cela est sage à l'égard des étudiants, des autorités et du public, que cela est nécessaire à sa considération et peut-être à sa situation. Mais ce point de vue ne m'a pas été familier. J'ai essayé de faire mes cours consciencieusement, et j'ai fait face à toutes les corvées subsidiaires le mieux possible ; je n'ai pu m'abaisser à lutter avec la défaveur, ayant le désabusement et la tristesse dans l'âme, sachant et sentant qu'on avait systématiquement fait le vide autour de moi. J'ai eu la désespérance précoce et le découragement profond. Incapable de m'intéresser à mes talents pour moi-même, j'ai tout laissé périr quand l'espoir d'être aimé pour eux et par eux m'a abandonné. Ermite malgré moi, je n'ai pas non plus trouvé la paix dans la solitude, parce que ma conscience intime n'a pas été plus satisfaite que mon cœur.

Tout cela n'est-il pas une destinée mélancolique, une vie dépouillée et manquée ? Qu'est-ce que j'ai su tirer de mes dons, de mes circonstances particulières, de mon demi-siècle d'existence ? Qu'est-ce que j'ai fait rendre à ma terre ? Est-ce que toutes mes paperasses réunies, ma correspondance, ces

milliers de pages intimes, mes cours, mes articles, mes rimes, mes notes diverses sont autre chose que des feuilles sèches ? A qui et à quoi aurai-je été utile ? Est-ce que mon nom durera un jour de plus que moi et signifiera-t-il quelque chose pour quelqu'un ? —Vie nulle. Beaucoup d'allées et de venues et de griffonnages pour rien. Le résumé : *Nada !* Et pour dernière misère, ce n'est pas une vie usée en faveur de quelque être adoré, ni sacrifiée à une future espérance. Son immolation aura été vaine, son renoncement inutile, son abnégation gratuite, et son aridité sans compensation... Je me trompe; elle aura eu sa richesse secrète, sa douceur, sa récompense; elle aura inspiré quelques affections de grand prix, elle aura donné de la joie à quelques âmes ; sa vie cachée aura eu quelque valeur. D'ailleurs si elle n'a été rien, elle a compris beaucoup. Si elle n'a pas été dans l'ordre, elle aura aimé l'ordre. Si elle a manqué le bonheur et le devoir, elle a du moins senti son néant et demandé son pardon.

(Même jour.) — Affinité chez moi avec le génie hindou, imaginatif, immense, aimant, rêveur, spéculatif, mais dépourvu de personnalité ambitieuse et de volonté. Le désintéressement panthéistique, l'effacement du moi dans le grand tout, la douceur

efféminée, l'horreur du meurtre, l'antipathie pour l'action, se retrouvent aussi dans mon être, au moins tel qu'il est devenu avec les années et par les circonstances... Pourtant, il y avait aussi en moi un occidental. — Ce qui m'a été difficile, c'est de conserver le préjugé d'une forme, d'une nationalité et d'une individualité quelconques ; de là mon indifférence pour ma personne, pour mon utilité, mon intérêt, mon opinion du moment. Qu'importe tout cela ? *Omnis determinatio est negatio.* La douleur nous localise, l'amour nous particularise, mais la pensée libre nous *dépersonnalise*... Être un homme, cela est chétif ; être homme, cela est bien ; être l'homme, cela seul attire.

Oui, mais que devient avec cette aspiration brahmanique la subordination de l'individu au devoir ? La volupté serait de n'être pas individuel, mais le devoir c'est de faire sa petite besogne microscopique. Le problème serait d'accomplir sa tâche quotidienne sous la coupole de la contemplation, d'agir en présence de Dieu, d'être religieusement dans son petit rôle. On redonne ainsi au détail, au passager, au temporaire, à l'insignifiant de la beauté et de la noblesse. On dignifie, on sanctifie la plus mesquine des occupations. On a ainsi le sentiment de payer son tribut à l'œuvre universelle, à la volonté éternelle. On se réconcilie avec la vie et

l'on cesse de craindre la mort. On est dans l'ordre et dans la paix.

1er septembre 1875. — Travaillé plusieurs heures à mon article sur madame de Staël [1], mais avec quelle peine, avec quelle anxiété strangulée! Quand j'écris pour l'impression, chaque mot me coûte, et la plume bronche à chaque ligne, vu le souci du mot propre et la multitude des possibles qui s'ouvre à chaque phrase.

Composer demande une concentration, une décision et une fluidité que je n'ai plus. Je ne puis fondre ensemble mes matériaux et mes idées. Or la domination impérieuse de la chose est indispensable si l'on veut lui donner une forme. Il faut brutaliser son sujet et non trembler de lui faire tort. Il faut le transmuer dans sa propre substance. Cette espèce d'effronterie confiante me manque. Toute ma nature tend à l'impersonnalité qui respecte l'objet et se subordonne à lui ; par amour de la vérité je redoute de conclure, de trancher. — Puis je reviens constamment sur mes pas ; au lieu de courir, je tourne en cercle ; je crains d'avoir oublié un point, forcé

[1] Cette notice a paru en 1876 dans le tome II de la *Galerie suisse,* publiée à Lausanne par M. Eugène Secrétan.

une nuance, mis un mot hors de sa place, tandis qu'il faudrait viser à l'essentiel et tailler en grand. Je ne sais pas faire de sacrifice, ni abandonner quoi que ce soit. Timidité nuisible, conscience fâcheuse, minutie fatale!

Au fond, je n'ai jamais réfléchi sur l'art de faire un article, une étude, un livre, ni suivi méthodiquement l'apprentissage d'auteur; cela m'eût été utile et j'avais honte de l'utile. J'ai eu comme du scrupule à surprendre le secret des maîtres et à dépecer les chefs-d'œuvre. Quand je pense que j'ai toujours ajourné l'étude sérieuse de l'art d'écrire, par tremblement devant lui et par amour secret pour sa beauté, je suis furieux de ma bêtise et de mon respect. L'aguerrissement et la routine m'auraient donné l'aisance, l'assurance, la gaieté, sans lesquelles la verve s'éteint. Tout au contraire, j'ai pris deux habitudes d'esprit opposées: l'analyse scientifique qui épuise la matière, et la notation immédiate des impressions mobiles. L'art de la composition était entre deux: il veut l'unité vivante de la chose et la gestation soutenue de la pensée.

25 octobre 1875.—Entendu dans notre Aula[1] la

[1] La grande salle de l'Université.

première leçon de M. Taine (sur l'*Ancien Régime*). Travail extrêmement substantiel, net, instructif, compacte, dense. L'art de cet écrivain est de simplifier à la française en grandes masses éclatantes ; son défaut est le tendu, l'anguleux ; son grand mérite est l'objectivité historique, le besoin de voir vrai. Du reste vaste ouverture d'esprit, liberté de pensée et précision de langage. — La salle était comble.

26 octobre 1875. — Toutes les origines sont des secrets ; le principe de toute vie individuelle ou collective est un mystère, c'est-à-dire quelque chose d'irrationnel, d'inexplicable, d'indéfinissable. Allons jusqu'au bout : toute individualité est une énigme insoluble, et aucun commencement ne s'explique. En effet, tout ce qui est devenu s'explique rétrospectivement, mais le commencement de quoi que ce soit n'est pas devenu. Il représente toujours le *fiat lux,* la merveille initiale, la création, car il n'est la suite de rien d'autre, il apparaît seulement entre les choses antérieures qui lui font un milieu, une occasion, un entourage, mais qui assistent à son apparition sans comprendre d'où il est venu.

Peut-être aussi n'y a-t-il pas d'individus véritables, et dans ce cas pas de commencement, sauf

un seul, la chiquenaude primordiale, le premier mouvement. Tous les hommes ne feraient que l'homme à deux sexes; l'homme rentrerait à son tour dans l'animal, l'animal dans la plante, et l'individu unique serait la nature vivante, ramenée à la matière vivante, à l'hylozoïsme de Thalès. Cependant, même dans cette hypothèse où il n'y aurait qu'un seul commencement au sens absolu, il resterait des commencements relatifs, symboles multiples de l'autre. Toute vie, dite individuelle par complaisance et par extention, représenterait en miniature l'histoire du monde, et pour l'œil du philosophe elle en serait comme l'abrégé microscopique.

*

L'histoire de la formation des idées est ce qui rend l'esprit libre.

*

Une vérité philosophique ne devient populaire qu'en s'humanisant par une âme oratoire et en se traduisant par une personnalité douée de talent. La vérité pure est inassimilable aux foules, elle doit se communiquer par contagion.

*

30 janvier 1876. — Après dîner, je vais à deux pas, chez Marc Monnier, entendre le *Luthier de Crémone,* comédie en un acte et en vers, lue par l'auteur, François Coppée. Fête esthétique, gourmandise littéraire! La piécette est une perle. Avec elle on est en pleine poésie, et chaque vers est une caresse pour le goût.

Ce jeune maestro rappelle le violon dont il parle, vibrant et passionné; il a de plus la finesse, le mordant et la grâce, ce qu'il faut pour faire accepter les choses simples, naïves, cordiales, osées, à un peuple raffiné.

A force d'art revenir à la nature: joli problème des littératures archicomposites comme la nôtre. Rousseau de même attaqua les lettres avec toutes les ressources de l'art d'écrire et vanta les délices de la sauvagerie avec toutes les adresses du civilisé le plus retors. C'est même ce mariage des contraires qui plaît : la douceur épicée, l'innocence savante, la simplicité calculée, le oui et le non, la sagesse folle; c'est au fond cette ironie suprême qui flatte le goût des époques avancées, disons faisandées, qui désirent deux sensations à la fois, comme

le sourire de la Joconde réunit deux significations opposées. La satisfaction alors se traduit aussi par le sourire ambigu qui dit : je suis sous le charme, mais je ne suis pas dupe; je suis en dedans et en dehors de l'illusion; je vous cède, mais je vous devine; je suis complaisant, mais je suis fier; j'éprouve des sensations, mais je suis libre; vous avez du talent, j'ai de l'esprit, nous sommes quittes et nous nous entendons.

1er février 1876. — Ce soir, nous avons causé de l'infiniment grand et de l'infiniment petit. Le grand paraît à *** plus clair que le petit, parce que le grand est un multiple de lui-même, tandis qu'elle ne sait plus analyser ce qui doit être mesuré autrement.

Se mettre à tous les points de vue, faire vivre son âme par tous les modes, ceci est à la portée de l'être pensant, mais il faut avouer que très peu profitent de la permission. Les hommes sont en général emprisonnés et vissés dans leurs circonstances à peu près comme les animaux. Ils ne s'en doutent guère, parce qu'ils ne se jugent pas. Se mettre en dedans de tous ses états et apercevoir du dedans sa vie et son être, est le fait du critique et du philosophe.

Que l'imagination ait peur des fantômes qu'elle crée, elle est excusable parce qu'elle est l'imagination. Mais que l'esprit se laisse dominer ou effrayer par les catégories qu'il enfante, il a tort, car il ne lui est pas permis d'être dupe puisqu'il est la puissance critique.

Or la superstition de la grosseur est une duperie de l'esprit, lequel crée la notion de l'espace. Le créé n'est pas plus que le créateur, le fils n'est pas plus que le père. Il y a là une rectification à faire. L'esprit doit s'affranchir de l'espace, qui lui donne une fausse notion de lui-même. Mais il n'opère cet affranchissement qu'en retournant les choses, et en apprenant à voir l'espace dans l'esprit au lieu de l'esprit dans l'espace. Comment cela? en ramenant l'espace à sa virtualité. L'espace, c'est la dispersion; l'esprit, c'est la concentration.

Et c'est pourquoi Dieu est présent partout sans occuper un milliard de lieues cubes, ni cent fois plus ou cent fois moins.

A l'état de pensée l'univers n'occupe qu'un point; mais à l'état de dispersion et d'analyse cette pensée a besoin des cieux des cieux.

Le temps, le nombre sont de même dans l'esprit. L'homme revenant à l'état d'esprit n'est donc pas leur inférieur, mais leur supérieur.

Il est vrai qu'avant d'arriver à cet état de

liberté il faut que son propre corps lui apparaisse à volonté comme un point ou comme un monde, c'est-à-dire qu'il en soit indépendant. Tant que le moi se sent encore spacieux, dispersé, corporel, il n'est qu'une âme, il n'est pas un esprit; il sent à peu près comme se sent l'animal impressionnable, affectueux, agissant, agité.

L'esprit étant le sujet des phénomènes ne peut être lui-même phénomène; le miroir d'une image, s'il était une image, ne pourrait être miroir. Un écho ne saurait se passer d'un bruit. La conscience c'est quelqu'un qui éprouve quelque chose; tous les quelque chose réunis ne peuvent se substituer au quelqu'un. Le phénomène n'existe que pour un point qui n'est pas lui, et pour lequel il est un objet. Le perceptible suppose le percevant.

15 mai 1876. — Ce matin j'ai corrigé les épreuves des *Étrangères* [1]. Voilà une affaire dans le sac. La théorie en prose qui termine le volume m'a fait plaisir, elle m'a plus agréé que mes rythmes nouveaux. L'ensemble de l'ouvrage est le problème de

[1] *Les Étrangères, poésies traduites de diverses littératures* par H.-F. Amiel, 1876. — Cet essai proposait quelques innovations rythmiques.

la traduction en vers français, considéré comme un art spécial. C'est de la science appliquée à la poésie. Le tout, il me semble, n'est pas de nature à déconsidérer un philosophe, car ce n'est que de la psychologie appliquée.

..... Est-ce que j'éprouve du soulagement, de la joie, de l'orgueil, de l'espérance? Pas trop. Je n'éprouve rien du tout, ou du moins la sensation est si confuse que je ne puis l'analyser. Je serais plutôt tenté de me dire : que de labeur pour un aussi mince résultat! *Much ado about nothing!* Et cependant l'œuvre est réussie. Mais qu'importe la traduction en vers? Mon intérêt s'en détache déjà. Mon esprit demande autre chose et mon activité aussi.

Qu'est-ce qu'Edmond Scherer va dire de ce volume?

. . . . . .

Dans ma pensée de derrière la tête, mon essai m'est indifférent et me semble lilliputien. En me comparant, j'ai une espèce de satisfaction relative; mais en soi, je trouve ces fariboles inutiles et ces succès ou insuccès insignifiants. Je ne crois pas au public, je ne crois pas à mon œuvre, je n'ai pas d'ambition proprement dite, et je fais des bulles de savon pour faire quelque chose.

Car le néant peut seul bien cacher l'infini.

L'ironie envers soi-même, la désillusion, le désabusement sont une liberté, non une force.

12 juillet 1876. — Misère sur misère. Gros accès de toux. Je ne vois pas que la belle saison ni la cessation du travail améliorent en rien l'état de ma santé. La démolition s'accélère plutôt. Dépouillement précoce, pénible épreuve.

« Après tant de malheurs, que vous reste-t-il? — Moi. » Ce moi, c'est la conscience centrale, l'axe de toutes les branches retranchées, le support de toutes les mutilations. Je n'ai bientôt plus que cela, la pensée nue. La mort nous réduit au point mathématique; la destruction qui la précède nous refoule par cercles concentriques de plus en plus étroits vers cet asile dernier et inexpugnable. Je savoure par anticipation ce zéro dans lequel s'éteignent toutes les formes et tous les modes. Je vois comment on rentre dans la nuit, et inversement je retrouve comment on en sort. La vie n'est qu'un météore dont j'embrasse la courte durée. Naître, vivre et mourir prennent un sens nouveau à chaque phase de notre existence. S'apercevoir comme une fusée, assister à son propre et fugitif phénomène, c'est de la psychologie pratique. J'aime bien mieux regarder le monde, qui est un feu d'artifice plus

vaste et plus riche; mais, quand la maladie rétrécit mon horizon et me ramène sur ma misère, ma misère est encore un spectacle pour ma curiosité. Ce qui m'intéresse à moi, malgré mes dégoûts, c'est que j'y trouve un exemplaire authentique de la nature humaine, par conséquent un spécimen de valeur générale. L'échantillon me fait comprendre une multitude de situations analogues et une foule de mes semblables.

Prendre conscience de tous les modes possibles de l'être serait une occupation suffisante aux siècles des siècles, du moins pour les consciences finies qui relèvent du temps. Il est vrai qu'elles pourraient s'empoisonner cette félicité progressive par l'ambition de l'absolu et du tout à la fois. Mais on peut répondre que les aspirations sont nécessairement prophétiques, puisqu'elles n'ont pu naître que sous l'action de la même cause qui leur permettra d'aboutir. L'âme ne peut rêver l'absolu que parce que l'absolu est; la conscience de la perfection possible est la garantie que le parfait sera.

La pensée est éternelle; c'est la conscience de la pensée qui se fait graduellement à travers les âges, les races, les humanités. Telle est la doctrine de Hegel. L'histoire de l'esprit serait l'approximation de l'absolu, et l'absolu diffère aux deux bouts de cette histoire. Il *était* au début, il *se sait* à l'arri-

vée, ou plutôt il avance dans la possession de soi-même avec le déroulement de la création. Ainsi pensait également Aristote.

Si l'histoire de l'esprit et de la conscience est la moelle même et l'essence de l'être, alors être acculé à la psychologie, même à la psychologie personnelle, ce n'est pas sortir de la question, c'est être dans le sujet, au centre du drame universel. Cette idée est consolante. Tout peut nous être enlevé; si la pensée nous reste, nous tenons encore par un fil magique à l'axe du monde. Mais nous pouvons perdre la pensée et la parole. Il reste alors le sentiment simple, le sentiment de la présence de Dieu et de la mort en Dieu; c'est un dernier vestige du privilège humain, celui de participer au tout, de communiquer avec l'absolu.

Ta vie est un éclair qui meurt dans son nuage,
Mais l'éclair t'a sauvé s'il t'a fait voir le ciel.

26 juillet 1876. — Le journal intime est un oreiller de paresse; il dispense de faire le tour des sujets, il s'arrange de toutes les redites, il accompagne tous les caprices et méandres de la vie intérieure et ne se propose aucun but. Ce journal-ci représente la matière de bien des volumes. Quel

prodigieux gaspillage de temps, de pensée et de force! Il ne sera utile à personne, et même pour moi il m'aura plutôt servi à esquiver la vie qu'à la pratiquer. Le journal tient lieu de confident, c'est-à-dire d'ami et d'épouse; il tient lieu de production, il tient lieu de patrie et de public. C'est un trompe-douleur, un dérivatif, une échappatoire. Mais ce factotum qui remplace tout, ne représente bien quoi que ce soit....

Qu'est-ce qui constitue l'histoire d'une âme? C'est la stratification de ses progrès, le relevé de ses acquisitions et la marche de sa destinée. Pour que ton histoire instruise quelqu'un et t'intéresse toi-même, il faudra qu'elle soit dégagée de ses matériaux, simplifiée, distillée. Ces milliers de pages ne sont que le monceau des feuilles et des écorces de l'arbre dont il s'agirait d'extraire l'essence. Une forêt de cinchonas ne vaut qu'une barrique de quinine. Toute une roseraie de Smyrne se condense dans un flacon de parfum.

Ce parlage de vingt-neuf années se résume peut-être en rien du tout, chacun ne s'intéressant qu'à son roman et à sa vie personnelle. Tu n'auras peut-être jamais le loisir de le relire toi-même. Ainsi... ainsi quoi? Tu auras vécu, et la vie consiste à répéter le type humain et la ritournelle humaine comme l'ont fait, le font et le feront, aux siècles

des siècles, des légions de tes semblables. Prendre conscience de cette ritournelle et de ce type, c'est quelque chose et nous ne pouvons guère faire rien de plus. La réalisation du type est mieux réussie et la ritournelle plus joyeuse si les circonstances sont propices et clémentes, mais que les marionnettes aient fait comme ceci ou comme cela....

Trois p'tits tours et puis s'en vont!

tout cela tombe au même gouffre, et revient à très peu de chose près au même.

Se gendarmer contre le sort, se débattre pour échapper à l'issue inévitable, c'est presque puéril. Quand la durée d'un centenaire et celle d'un éphémère sont des quantités sensiblement équivalentes, — et la géologie ou l'astronomie nous permettent de regarder ces durées de ce point de vue, — que signifient nos imperceptibles vacarmes, nos efforts, nos colères, nos ambitions, nos espérances? Pour le songe d'un songe il est risible de soulever de prétendues tempêtes. Les quarante millions d'infusoires qui peuplent un pouce cube de craie comptent-ils beaucoup pour nous? Les quarante millions d'hommes qui font la France, comptent-ils davantage pour un sélénite ou un jovien?

Être une monade consciente, un rien qui se con-

naît comme le fantôme microscopique de l'univers : c'est là tout ce que nous pouvons être.

12 septembre 1876. — Quel est ton ridicule à toi ? Parbleu, de t'épuiser à comprendre la sagesse sans la pratiquer, de préparer toujours le rien, de vivre sans vivre. La contemplation qui n'ose pas être purement contemplative, le renoncement qui ne renonce pas tout à fait, la contradiction chronique, voilà ton fait. Le scepticisme inconséquent, l'irrésolution non convaincue mais incorrigible, la faiblesse qui ne veut pas s'accepter et ne peut se convertir en force, tel est ton malheur. Son aspect comique c'est la capacité de conduire les autres devenant incapacité de se conduire soi-même, c'est le rêve de l'infiniment grand arrêté par l'infiniment petit, c'est l'apparence de la parfaite inutilité des dons. Arriver à l'immobilité par l'excès de mouvement, au zéro par l'abondance des nombres, c'est étrangement bouffon et tristement drôle; la moindre commère peut en faire des gorges chaudes.

Extrêmement subjectif par le sentiment et objectif par la pensée, ton individualité est d'être impersonnel et ton ennui de devoir être individuel. Ta lacune est dans le vouloir, le principe de ton absten-

tion est dans le doute, et le doute provient de l'impossibilité de tout voir jointe à la probité qui repousse le parti pris et la décision arbitraire. En d'autres termes, tu es mal adapté à la condition humaine et tu mourras sans avoir vraiment déballé.

Ton moi condamné à n'être que lui-même, tandis que son instinct profond est d'être le non-moi, voilà l'espèce de supplice dont tu ne peux sortir. Il faudrait se borner et cela t'est impossible, soit parce que ton âme n'y consent pas, soit parce que ton esprit ne sait ce qui devrait être choisi. L'indétermination dans la désespérance, c'est le point où se maintient ton être central et que tu retrouves toujours dans ta conscience au-dessous de tes distractions, entreprises et diversions de détail.

Mon âme est un gouffre dont rien n'a jamais satisfait le désir, et que l'extirpation du désir n'a pas encore apaisée. Elle veut pouvoir se donner tout entière, avec amour, foi, enthousiasme, et aucun objet n'a pu l'absorber ni même lui faire illusion. Cette aspiration immense et confuse est une soif qui ne s'éteint point.

Nouvelle ambiguïté : je ne suis ni révolté, ni soumis. L'état inquiet, instable, indéfinissable, anxieux est mon état. L'énigme qui se connaît énigme, le chaos qui s'aperçoit, le désordre qui se sent et ne se débrouille pas, telle est ma situation. Du reste

même quand l'intuition a traversé et illuminé l'abîme de son large éclair, la vision s'oublie et se mêle ensuite et l'effort est à recommencer. L'esprit individuel ne réussit pas à se saisir dans son essence peut-être parce que son essence est de n'être pas individuel.

19 septembre 1876. — Lecture : Doudan, *Lettres et Mélanges.* C'est délicieux! Esprit, grâce, finesse, imagination, pensée, il y a de tout dans ces lettres. Combien je regrette de n'avoir pas connu cet homme-là, qui est le Français sous sa forme exquise, un délicat né sublime, selon le mot de Sainte-Beuve, délicat qui s'est dérobé au public par un trop vif amour de la perfection, mais qui a été de son vivant et dans son cercle jugé l'égal des meilleurs. Il ne lui a guère manqué que la dose de matière, de brutalité et d'ambition nécessaire pour prendre sa place au soleil, mais apprécié dans la meilleure société de Paris, il n'a pas cherché autre chose. Il me rappelle Joubert.

20 septembre 1876. — L'esprit consiste à satisfaire l'esprit d'autrui en lui donnant deux plaisirs à la fois, celui d'entendre une chose et d'en deviner une

autre, c'est-à-dire de faire coup double. Ainsi Doudan n'énonce presque jamais directement sa pensée, il la déguise et l'insinue par l'image, l'allusion, l'hyperbole, la litote, l'ironie légère, la colère feinte, l'humilité jouée, la malice aimable. Plus la chose à deviner est différente de celle qui est dite, plus il y a de surprise agréable pour l'interlocuteur ou le correspondant. Cette manière subtile et charmante de s'exprimer permet de tout enseigner sans pédanterie et de tout oser sans blesser. Elle a quelque chose d'aérien et d'attique, mêlant le sérieux et le badin, la fiction et la vérité, avec une grâce légère que La Fontaine et Alcibiade ne désavoueraient pas. Ce badinage socratique suppose une liberté d'esprit qui surmonte la maladie et la mauvaise humeur. Cet enjouement délicat n'appartient qu'aux natures exquises, dont la supériorité se cache dans la finesse et se révèle par le goût. Quel équilibre de facultés et de culture il réclame! Quelle distinction il témoigne! Il n'y a peut-être qu'un valétudinaire capable de cette morbidesse de touche, où la pensée virile se marie à la mutinerie féminine. L'excès, s'il y a excès, est peut-être dans l'effémination du sentiment. Doudan ne peut plus supporter que le parfait, le parfaitement harmonieux, et tout ce qui est rude, âpre, puissant, imprévu, brutal, lui donne des convulsions. Le

hardi en tout genre l'agace. Cet Athénien de l'époque romaine a l'épicuréisme de l'oreille, de l'œil et de l'esprit. Le pli d'une feuille de rose le ferait tressaillir.

Une ombre, un souffle, un rien, tout lui donnait la fièvre.

Ce qui manque à ce douillet, c'est la force, la force créatrice comme la force musculaire. Son cercle n'est pas si large que je le présumais. Le monde classique et la Renaissance, l'horizon de La Fontaine est son horizon. Il est assez dépaysé dans les littératures germaniques ou slaves. Il n'a pas entrevu l'Asie. L'humanité pour lui n'est pas beaucoup plus large que la France. La nature n'est pas pour lui une Bible. Dans la musique et la peinture il est assez exclusif. En philosophie il s'arrête à Kant. En résumé, c'est l'homme de goût superfin et ingénieux, mais ce n'est pas un critique complet, ce n'est à plus forte raison pas un poète, ni un philosophe, ni un artiste. C'était un causeur admirable, un épistolaire délicieux, qui aurait pu devenir un auteur en se concentrant. Attendons le second volume pour reprendre cette impression provisoire et la rectifier.

(Midi.) — Refeuilleté tout le volume, dégusté tout cet atticisme, repensé à cette organisation si

originale et si distinguée. Doudan était un psychologue pénétrant et curieux, un scrutateur des aptitudes, un éducateur des intelligences, un homme d'infiniment de goût, d'esprit, de nuance et de délicatesse; mais sa lacune était le manque d'énergie persévérante de la pensée, le manque de patience dans l'exécution. Timidité, désintéressement, paresse, insouciance, l'ont renfermé dans le rôle de conseiller littéraire et de juge du camp, tandis qu'il aurait pu combattre. Mais vais-je le blâmer? Non pas! D'abord, ce serait tirer sur mes alliés; ensuite, il a peut-être choisi la bonne part.

Gœthe n'a-t-il pas fait la remarque générale qu'auprès de tous les hommes célèbres on trouve des individus non arrivés à la célébrité, et que les premiers tenaient pourtant pour leurs égaux ou leurs supérieurs. Descartes, je crois, a dit la même chose. La renommée ne court pas après ceux qui ont peur d'elle. Elle se moque des amoureux transis et respectueux qui méritent ses faveurs mais ne les arrachent pas. Le public ne se donne qu'aux talents hardis et impérieux, aux entreprenants et aux habiles. Il ne croit pas à la modestie, et n'y voit qu'une simagrée de l'impuissance. Le livre d'or ne contient qu'une partie des génies réels; il ne nomme que ceux qui ont fait volontairement l'effraction de la gloire.

15 novembre 1876. — Lecture : *L'avenir religieux des peuples civilisés,* par E. de Laveleye. — La thèse de cet écrivain, c'est que le pur Évangile peut fournir la religion de l'avenir et que l'abolition de tout principe religieux, comme le demande le socialisme actuel, est aussi funeste que la superstition catholique. La méthode protestante serait le chemin de cette transformation du christianisme sacerdotal en Évangile simple. Laveleye n'estime pas que la civilisation puisse continuer sans la croyance en Dieu et dans l'autre vie. Peut-être oublie-t-il que le Japon et la Chine prouvent le contraire. Mais il suffit de montrer que l'athéisme général produirait une baisse morale de la moyenne pour qu'il convienne de s'en détourner. Cependant ce n'est là que la religion utilitaire. Une croyance utile n'est pas pour cela une vérité. Et c'est la vérité, la vérité scientifique, établie, prouvée, rationnelle qui seule satisfait aujourd'hui les désabusés de toutes les classes. Peut-être faut-il dire : La foi gouverne le monde, mais la foi actuelle n'est plus dans la révélation ni dans le prêtre; elle est dans la raison et dans la science. Y a-t-il une science du bien et du bonheur? Voilà la question. La justice et la bonté dépendent-elles d'une religion particulière et déterminée? Comment former des hom-

mes libres, honnêtes, justes et bons ? C'est là le point.

Chemin faisant, vu de nouvelles applications de ma loi d'ironie. Chaque époque a deux aspirations contradictoires, qui se repoussent logiquement et s'associent de fait. Ainsi au siècle dernier le matérialisme philosophique était partisan de la liberté. Maintenant les darwiniens sont égalitaires, tandis que le darwinisme prouve le droit du plus fort. L'absurde est le caractère de la vie; les êtres réels sont des contre-sens en action, des paralogismes animés et ambulants. L'accord avec soi-même serait la paix, le repos et peut-être l'immobilité. La presque universalité des humains ne conçoit l'activité et ne la pratique que sous la forme de la guerre, guerre intérieure de la concurrence vitale, guerre extérieure et sanglante des nations, guerre enfin avec soi-même. La vie est donc un éternel combat, qui veut ce qu'il ne veut pas et ne veut pas ce qu'il veut. De là ce que j'appelle la loi d'ironie, c'est-à-dire la duperie inconsciente, la réfutation de soi par soi-même, la réalisation concrète de l'absurde.

Cette conséquence est-elle nécessaire ? Je ne le crois pas. Le combat est la caricature de l'harmonie, et l'harmonie qui est l'association des contraires est aussi un principe de mouvement. La guerre est la pacification brutale et féroce, la suppression de la

résistance par la destruction ou l'esclavage des vaincus. Le respect mutuel vaudrait mieux. Le combat naît de l'égoïsme qui ne reconnaît d'autre limite que la force étrangère. Les lois de l'animalité dominent presque toute l'histoire. L'histoire humaine est essentiellement zoologique ; elle ne s'humanise que tard et encore dans les belles âmes éprises de justice, de bonté, d'enthousiasme et de dévouement. L'ange ne perce que rarement et difficilement dans la bête supérieure. L'auréole divine n'apparaît qu'en lueurs fugitives autour des fronts de la race dominatrice de la terre.

Les nations chrétiennes manifestent pleinement la loi d'ironie. Elles professent la bourgeoisie du ciel, le culte exclusif des biens éternels, et jamais l'âpre poursuite des biens périssables, l'attachement à la terre, la soif de la conquête n'a été plus ardente que chez ces nations. Leur devise officielle est juste le contraire de leur aspiration positive. Sous un faux pavillon elles font la contrebande avec une bouffonne sécurité de conscience. Est-ce fraude hypocrite? Non, c'est l'application de la loi d'ironie. La supercherie est si usuelle qu'elle devient inaperçue du délinquant. Toutes les nations se démentent à journée faite, et aucune ne sent combien elle est ridicule. Il faut être japonais pour apercevoir les contradictions burlesques de la civi-

lisation chrétienne. Il faut être sélénite pour comprendre à fond la bêtise de l'homme et son illusion constante. Le philosophe aussi tombe sous la loi d'ironie, car après s'être mentalement défait de tous les préjugés, c'est-à-dire s'être impersonnalisé à fond, il lui faut rentrer dans sa guenille et sa chenille, manger et boire, avoir faim, soif, froid, et faire comme tous les autres mortels après avoir momentanément fait comme personne. C'est ici que l'attendent les poètes comiques ; les besoins animaux se vengent de cette excursion dans l'empyrée et lui crient avec moquerie : Tu es boue, tu es néant, tu es homme!

26 novembre 1876. — J'achève un roman de Cherbuliez : *Le fiancé de Mademoiselle de Saint-Maur.* C'est de la joaillerie en pierres fines, scintillante de mille feux. Et pourtant, le cœur n'est pas content. Le roman méphistophélique laisse triste. Ce monde raffiné est singulièrement près de la corruption ; ces femmes artificieuses tiennent du Bas-Empire. Pas un personnage qui n'ait de l'esprit, mais qui n'ait transmué sa conscience en esprit. Ces élégances ne sont que le masque de l'immoralité. Ces histoires de cœur où il n'y a plus de cœur font une impression étrange et pénible.

4 décembre 1876. — Beaucoup songé à Victor Cherbuliez. Le roman est peut-être la partie la plus contestable de son œuvre, parce qu'il y manque la naïveté, les entrailles, l'illusion. Mais que de savoir, de style, de finesse et d'esprit, que de pensées partout et quelle possession de l'idiome ! Il m'étonne et je l'admire.

Cherbuliez est un esprit vaste, fin, déniaisé, plein de ressources ; c'est un raffiné d'Alexandrie remplaçant par l'ironie qui laisse libre le *pectus* qui rend sérieux. Pascal dirait : il n'est pas monté de l'ordre de la pensée à l'ordre de la charité. — Ne soyons point ingrats : un Lucien ne vaut pas un saint Augustin, mais il est Lucien. Ceux qui affranchissent les esprits rendent service comme ceux qui persuadent les âmes. Les libérateurs ont leur rôle après les conducteurs ; les négatifs et les critiques ont leur fonction à côté des convaincus, des inspirés et des affirmatifs. Le positif chez Victor Cherbuliez ce n'est pas le bien, la vie morale ou religieuse, mais c'est le beau. Son sérieux est dans l'esthétique ; ce qu'il respecte, c'est la langue. Il est donc dans sa vocation, car il est écrivain, un écrivain consommé, exquis, exemplaire. Il n'inspire pas l'amour, mais il faut lui rendre hommage.

*

Dans toute société, il y a un mystère, un certain nœud invisible, auquel il ne faut pas toucher. Ce nœud vital est dans le rapport filial le respect, dans l'amitié l'estime, dans le mariage l'intimité, dans la vie collective le patriotisme, dans la vie religieuse la foi. Il est même sage de ne pas effleurer ces points par la parole. Effleurer c'est à demi déflorer.

*

Les hommes de génie apportent la substance de l'histoire, tandis que les foules ne sont que le filtre critique, la limitation, le ralentissement, la négation, nécessaire mais passive, des idées apportées par le génie. La bêtise est dynamiquement le contrepoids indispensable de l'esprit. Il faut beaucoup, il faut les trois quarts d'azote mélangé à l'oxygène pour faire l'air respirable et vital; pour faire l'histoire il faut beaucoup de résistance à vaincre et de masse à traîner.

*

5 janvier 1877. — Me voilà tout misérable ce matin, à demi étouffé par ma bronchite, gêné pour la marche, et le cerveau étiré, ce que je crains le plus, car c'est avec la méditation que je me défends contre les autres ennuis. Déperdition active des forces, usure sourde des organes supérieurs, décadence cérébrale : quelle épreuve, et dont personne ne se doute ! Les autres vous plaignent de vieillir au dehors ; qu'est-ce que cela ? Rien, lorsqu'on sent ses facultés intactes. Ce bienfait a été accordé à tant d'hommes d'étude que je l'espérais un peu. Hélas ! faudra-t-il aussi en faire le sacrifice ? Le sacrifice est presque aisé lorsqu'on le croit imposé, demandé plutôt par un Dieu paternel et une Providence particulière. Mais je n'ai pas cette joie religieuse. Cette mutilation de moi-même m'amoindrit sans servir à personne. Je deviendrais aveugle, qui donc y gagnerait ? Il ne me reste qu'un motif : la résignation mâle devant l'inévitable, et l'exemple aux autres ; la pure morale stoïcienne.

Cette éducation morale de l'âme individuelle sera-t-elle donc perdue ? Quand notre planète aura achevé le cycle de ses destinées, à qui et à quoi, dans le ciel

cela aura-t-il servi ? A donner une note dans la symphonie de la création. Nous prenons conscience de la totalité et de l'immuable, puis nous disparaissons, nous, atomes individuels, monades clairvoyantes. N'est-ce pas assez? Non, ce n'est pas assez, car s'il n'y a pas progrès, accroissement, bénéfice, il n'y a que jeu chimique et équivalence des combinaisons. Brahma engouffre après avoir créé. Si nous sommes un laboratoire de l'esprit, que du moins l'esprit grandisse par nous! Si nous réalisons la volonté suprême, que Dieu en ait la joie! Si l'humilité confiante de l'âme le réjouit plus que la grandeur de la pensée, entrons dans son plan, dans ses intentions. C'est là vivre à la gloire de Dieu, pour prendre le langage théologique. La religion consiste dans l'acceptation filiale de la volonté divine, quelle qu'elle soit, pourvu qu'on l'aperçoive distinctement. Or, est-il douteux que le déclin, la maladie et la mort soient dans le programme de notre existence? Ce qui est inévitable, n'est-ce pas le destin ? Et le destin n'est-il pas la désignation anonyme de ce que ou de celui que les religions appellent Dieu? Descendre sans murmure le fleuve de ses destinées, traverser sans révolte l'initiation des dépouillements successifs, des amoindrissements sans limite, sans autre limite que le zéro, voilà ce qu'il faut. L'involution est aussi naturelle que l'évo-

lution. On rentre graduellement dans les ténèbres, comme on est sorti graduellement de leur sein. Le jeu des facultés et des organes, l'appareil grandiose de la vie rentre pièce à pièce dans la boîte. On commence par l'instinct, il faut savoir finir par la clairvoyance, il faut se voir dépérir et expirer. Le thème musical, une fois épuisé, doit trouver son repos et se réfugier dans le silence.

6 février 1877. — Veillé à ***, et causé de l'anarchie des idées, du manque général de culture, de ce qui tient le monde debout, de la marche assurée de la science au milieu des superstitions et des passions universelles.

Ce qui est des plus rares, c'est la justesse d'esprit, la méthode, la critique, la proportion, la nuance. L'état commun des pensées est la confusion, l'incohérence, la présomption, et l'état commun des cœurs est l'état passionné, l'impossibilité d'être équitable, impartial, accessible, ouvert. Les volontés devancent toujours l'intelligence, les désirs devancent la volonté, et le hasard fait naître les désirs ; en sorte que les gens n'expriment que des opinions fortuites, qui ne valent pas la peine d'être prises au sérieux, et qui n'ont d'autres raisons à donner que cet argument puéril : Je suis parce que

je suis. L'art d'arriver au vrai est très peu pratiqué, il n'est pas même connu, parce qu'il n'y a pas d'humilité personnelle et pas même d'amour du vrai. On veut bien les connaissances qui nous arment la main ou la langue, qui servent notre vanité ou notre besoin de puissance; mais la critique de nous-mêmes, de nos préjugés ou de nos penchants, nous est antipathique.

L'homme est un animal volontaire et convoiteux, qui se sert de sa pensée pour satisfaire ses inclinations, mais qui ne sert pas le vrai, qui répugne à la discipline personnelle, qui déteste la contemplation désintéressée et l'action sur lui-même. La sagesse l'irrite, parce qu'elle le met en confusion et qu'il ne veut pas se voir tel qu'il est.

La plupart des hommes ne sont que des écheveaux embrouillés, des claviers incomplets, des chaos, ou stagnants ou tumultueux, et ce qui rend leur situation presque irrémédiable, c'est qu'ils s'y complaisent. On ne guérit pas un malade qui se croit en santé.

5 avril 1877.— Repensé à la soirée bienfaisante d'hier, où les douceurs de l'amitié, les charmes de l'entente mutuelle, les délices de l'admiration esthétique et le plaisir du bien-être s'entrelaçaient et

s'alliaient si bien. Il n'y avait pas un pli à la feuille de rose. Pourquoi? — Parce que « tout ce qui est pur, tout ce qui est honnête, tout ce qui est excellent, tout ce qui est aimable et digne de louange » se trouvait réuni. « L'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible, » le rire innocent, la fidélité au devoir, le goût fin, l'imagination hospitalière font un milieu attrayant, reposant, salutaire.

Cette clôture des vacances était une fête aussi pour d'autres que pour moi, et rendre heureux n'est-ce pas le plus sûr des bonheurs? Illuminer un instant une âme profonde, faire du bien à ceux qui portent sympathiquement les fardeaux de tant de cœurs affligés et de tant de vies souffrantes, c'est une bénédiction, un privilège dont je sens le prix. Il y a une sorte de félicité religieuse à retremper la force et le courage de nobles caractères. On est surpris de posséder cette puissance dont on n'est pas digne, et on veut l'exercer avec recueillement.

J'éprouve avec intensité que l'homme, dans tout ce qu'il fait ou peut faire de beau, de grand, de bon, n'est que l'organe et le véhicule de quelque chose ou de quelqu'un de plus haut que lui. Ce sentiment est religion. L'homme religieux assiste avec un tremblement de joie sacrée à ces phénomènes dont il est l'intermédiaire sans en être l'origine, dont il est le théâtre sans en être l'auteur,

ou plutôt sans en être le poète. Il leur prête sa voix, sa main, sa volonté, son concours, mais avec le soin de s'effacer respectueusement pour altérer le moins possible l'œuvre supérieure du génie qui se sert momentanément de lui. Il *s'impersonnalise,* il s'anéantit par admiration. Son moi doit disparaître quand c'est le Saint-Esprit qui parle, quand c'est Dieu qui agit. Ainsi le prophète entend l'appel, ainsi la jeune mère sent remuer le fruit de ses entrailles, ainsi le prédicateur voit couler les larmes de son auditoire. Tant que nous sentons notre moi, nous sommes limités, égoïstes, captifs; quand nous sommes d'accord avec l'ordre universel, quand nous vibrons à l'unisson avec Dieu, notre moi s'évanouit. Ainsi dans un chœur parfaitement symphonique il faut détonner pour s'entendre soi-même. L'état religieux c'est l'enthousiasme recueilli, la contemplation émue, l'extase tranquille. Que cet état est rare pour la pauvre créature harcelée par le devoir, par la nécessité, par le monde méchant, par le péché, par la maladie! C'est l'état de bonheur intime ; mais le fond de l'existence, le tissu général de nos journées, c'est l'action, l'effort, la lutte, par conséquent la dissonance. Beaucoup de combats renaissants, des trêves courtes et toujours menacées, voilà le tableau de la condition humaine.

Saluons donc, comme un écho du ciel, comme

l'avant-goût d'une économie préférable, ces rapides instants d'accord parfait, ces haltes entre deux orages. La paix n'est point en soi une chimère, mais elle n'est qu'un équilibre instable, un accident. — « Heureux ceux qui procurent la paix, car ils sont appelés enfants de Dieu. »

26 avril 1877. — Refeuilleté le *Paris* de Victor Hugo (1867). Depuis dix ans, les démentis au prophète se sont accumulés, mais la confiance du prophète dans ses imaginations n'en est pas diminuée. L'humilité et le bon sens ne siéent qu'aux Lilliputiens. Victor Hugo ignore superbement tout ce qu'il n'a pas prévu. Il ne sait pas que l'orgueil est une borne de l'esprit et qu'un orgueil sans borne est une petitesse de l'âme. S'il se classait, lui parmi les autres hommes et la France parmi les autres nations, il verrait plus juste et ne tomberait pas dans ses exagérations insensées et ses oracles extravagants. Mais la proportion et la justesse ne seront jamais dans ses cordes. Il est voué au titanique. Son or est toujours mélangé de plomb, ses intuitions d'enfantillages, sa raison de folie. Il ne peut être simple; il n'éclaire, comme un incendie, qu'en aveuglant. En un mot, il étonne, mais il impatiente; il remue, mais il fait peine. Il est toujours

à la moitié, ou aux deux tiers dans le faux, et c'est là le secret du malaise qu'il fait perpétuellement éprouver. Le grand poète ne peut se débarrasser du charlatan qui est en lui. Quelques piqûres de l'ironie voltairienne auraient dégonflé ce génie ballonné et l'auraient rendu plus fort en le rendant plus sensé. C'est un malheur public que le plus puissant poète de la nation n'ait pas mieux compris son rôle, et qu'à l'inverse des prophètes hébreux qui châtiaient par amour, il encense ses concitoyens par système et par orgueil. La France, c'est le monde; Paris c'est la France; Hugo c'est Paris. Peuples prosternez-vous!

2 mai 1877. — Quelle est la nation qui vaut le mieux? Il n'en est pas une où le mal ne vienne contre-balancer le bien. Chacune est une caricature de l'homme. Preuve qu'aucune d'elles ne mérite de supprimer les autres et que toutes ont à recevoir de toutes. Je suis alternativement frappé des qualités et des défauts de chacune: c'est peut-être une bonne chance pour le critique. Je ne me sens aucune préférence pour les défauts du Nord ou du Midi, de l'Occident ou de l'Orient, et je serais embarrassé de signaler mes prédilections. Du reste elles me sont à moi-même indifférentes, car la ques-

tion n'est pas de goûter ou de blâmer, mais de comprendre. Mon point de vue est philosophique, c'est-à-dire impartial et impersonnel. Le seul type qui me plaît, c'est la perfection, c'est l'homme tout court, l'homme idéal. Quant à l'homme national, je le tolère et l'étudie, je ne l'admire pas. Je ne puis admirer que les beaux exemplaires de l'espèce, les grands hommes, les génies, les caractères sublimes, les nobles âmes, et ces exemplaires se trouvent dans tous les compartiments ethnographiques. Ma « patrie de choix » (pour parler comme madame de Staël) est avec les individus choisis. Je ne me sens aucune faiblesse d'entrailles pour les Français, les Allemands, les Suisses, les Anglais, les Polonais, les Italiens, pas plus que pour les Brésiliens ou les Chinois. L'illusion patriotique, chauvine, familiale, professionnelle, n'existe pas pour moi. Je sentirais au contraire avec plus de vivacité les lacunes, les laideurs et les imperfections du groupe auquel j'appartiens. Mon inclination est de voir les choses telles qu'elles sont, abstraction faite de mon individu, correction faite de tout désir et de toute volonté. Mon antipathie n'est donc pas pour celui-ci ou celui-là, mais pour l'erreur, le parti pris, le préjugé, la sottise, l'exclusivisme, l'exagération. Je n'aime que la justice et la justesse. Les indignations, les incartades ne sont chez moi qu'à la sur-

face; la tendance fondamentale c'est l'impartialité et le détachement. Liberté intérieure et aspiration à être dans le vrai, voilà mon goût et mon plaisir.

4 juin 1877. — Entendu le *Roméo et Juliette* de Hector Berlioz. L'œuvre est intitulée : Symphonie dramatique pour orchestre avec chœurs. L'exécution a été très bonne. L'ouvrage est intéressant, piquant, soigné, curieux, mais il laisse froid. — Si je raisonne mon impression, je me l'explique. Subordonner l'homme aux choses, annexer les voix comme supplément à l'orchestre, est une idée fausse. Convertir une donnée dramatique en simple narration, c'est déroger, de gaieté de cœur. Un *Roméo et Juliette* où ne se trouve point de Juliette et point de Roméo est une chose baroque. Mettre l'inférieur, l'obscur, le vague en lieu et place du supérieur et du clair, c'est une gageure à rebours du bon sens. On viole la hiérarchie naturelle des choses et on ne la viole pas impunément. Le musicien fabrique une série de peintures symphoniques, sans liaison intérieure, chapelet d'énigmes, dont un texte en prose donne seul la clef et constitue la série. La seule voix intelligible qui paraisse dans l'œuvre est le père Lorenzo; son sermon n'a pu être dissous en accords

et se chante distinctement. Or la moralité du drame n'est pas le drame, et le drame a été escamoté par le récitatif.

Ne pouvant atteindre le beau on se torture pour donner le nouveau. Fausse originalité, fausse grandeur, faux génie! Cet art tortillé m'est antipathique. La science qui simule le génie n'est qu'une variante du charlatanisme.

Berlioz est un critique pétillant d'esprit, un musicien savant, ingénieux et inventif, mais il veut faire le plus quand il ne peut pas faire le moins. Il y a trente ans, à Berlin, j'ai eu la même impression après avoir entendu l'*Enfance du Christ,* exécutée sous sa direction même. Je ne trouve pas chez lui l'art sain et fécond, la beauté solide et vraie.

Je dois dire pourtant que le public, assez nombreux ce soir, paraissait très satisfait.

17 juillet 1877. — Repassé hier mon La Fontaine et remarqué ses lacunes. Il n'a ni papillon, ni rose. Il n'utilise ni la grue, ni la caille, ni le dromadaire, ni le lézard. Il n'a aucun ressouvenir chevaleresque. L'histoire de France date pour lui de Louis XIV. Sa géographie réelle n'a que quelques lieues carrées et n'atteint ni le Rhin ni la Loire, ni les montagnes ni la mer. Il n'invente aucun sujet

de fable, et paresseusement prend des thèmes tout faits. Mais avec tout cela, quel adorable écrivain, quel peintre, quel observateur, quel comique, quel satirique, quel narrateur! Je ne me lasse pas de le relire, quoique je sache par cœur la moitié de ses fables. Pour le vocabulaire, les tours, les tons, les idiotismes, sa langue est peut-être la plus riche de la belle époque, car elle combine savamment l'archaïsme et le classique, le gaulois et le français. Variété, finesse, malice, sensibilité, rapidité, concision, suavité, grâce, gaieté, au besoin noblesse, gravité, grandeur, on trouve tout dans le fabuliste. Et le bonheur des épithètes, et l'adage piquant, et les croquis enlevés, et les audaces inattendues, et le trait qui reste! On ne sait ce qui lui manque, tant il a d'aptitudes diverses.

Que l'on compare son *Bûcheron et la Mort* avec celui de Boileau et l'on mesurera la prodigieuse différence entre l'artiste et le critique qui voulait lui en remontrer. La Fontaine vous donne la vision du pauvre paysan sous la monarchie, Boileau ne fait voir qu'un portefaix en sueur. Le premier est un témoin historique, le second n'est qu'un rimeur d'école. Avec La Fontaine, on peut reconstruire toute la société de son époque, et le bonhomme champenois avec ses bêtes se trouve être le seul Homère de la France. Il a autant de portraits

humains que La Bruyère, et Molière n'est pas plus comique que lui.

Son côté vulnérable quel est-il ? C'est un épicuréisme assez peu idéal, et c'est par là sans doute que La Fontaine est antipathique à Lamartine. La fibre religieuse est étrangère à sa lyre, il n'a pas l'air d'avoir connu le christianisme ni les sublimes tragédies de l'âme. La bonne nature est sa déesse, Horace son prophète et Montaigne son Évangile. En d'autres termes, son horizon est celui de la Renaissance. Cet îlot païen en pleine société catholique est bien curieux. Ce paganisme est d'une parfaite naïveté. Du reste Rabelais, Molière, Saint-Évremond sont bien plus païens que Voltaire; il semble que pour le Français tout à fait français le christianisme n'est qu'un placage, un costume, quelque chose qui n'a rien à faire avec le cœur, avec l'homme central, avec la nature profonde. Ce dédoublement est commun aussi en Italie. C'est l'effet des religions politiques : le prêtre se sépare du laïque, le croyant de l'homme et le culte de la sincérité.

18 juillet 1877. — Je viens de rencontrer dans un roman certain personnage qui a le tic des synonymes. Je me suis dit : Prends garde à toi, tu

penches de ce côté. En cherchant la nuance juste de ta pensée, tu parcours le clavier des synonymes, et très souvent c'est par triades que ta plume procède. Attention! Évite les tics et les routines : ce sont des faiblesses. Il faut user des coupes ou séries, suivant le sujet et l'occasion. Procéder par le mot unique donne de la vigueur; le mot double donne de la clarté en nommant les deux extrémités de la série; le mot triple donne le complet en fournissant le commencement, le milieu et la fin de l'idée; le mot quadruple donne de la richesse, par l'énumération.

Ton défaut principal étant le tâtonnement, tu recours à la pluralité des locutions qui sont autant de retouches et d'approximations successives; tu y recours surtout dans ce journal écrit d'abondance. Lorsque tu composes, 2 devient plutôt ta catégorie. Il conviendrait de t'exercer au mot unique, c'est-à-dire au trait à main levée, sans repentir. Mais pour cela il faudrait te guérir de l'hésitation. Tu vois trop de manières de dire; un esprit plus décidé tombe directement sur la note juste. L'expression unique est une intrépidité qui implique la confiance en soi et la clairvoyance. Pour arriver à la touche unique, il faut ne pas douter, et tu doutes toujours. Et cependant :

Quiconque est loup agisse en loup;
C'est le plus certain de beaucoup.

Je me demande si, à vouloir revêtir un autre caractère que le mien, j'y gagnerais quelque chose. Ma manière onduleuse née du scrupule a du moins le mérite de marquer toutes les nuances de ma pensée et d'être sincère. Si elle se faisait courte, affirmative, résolue, ne serait-elle pas d'emprunt?...

Le journal intime, n'étant qu'une méditation rêveuse, bat les buissons à l'aventure sans courir à un but. La causerie du moi avec le moi n'est qu'un éclaircissement graduel de la pensée. De là les synonymies, les retours, les reprises, les ondulations. Qui affirme est bref, qui cherche est long, qui songe marche en ligne irrégulière.

J'ai bien le sentiment qu'il n'y a au fond qu'une expression juste, mais pour la trouver je veux choisir entre tout ce qui lui ressemble, et instinctivement je fais jouer les séries verbales, afin de découvrir la nuance qui traduit le plus exactement l'idée. Ou même, c'est l'idée que je tourne et retourne en tous sens, afin de la mieux connaître, d'en prendre conscience. Je pense plume en main, je me débrouille et me dévide. Il est clair que la forme de style correspondante ne peut avoir les qualités d'une pensée qui se possède déjà et veut

seulement se communiquer aux autres. Le journal observe, tâtonne, analyse, contemple ; l'article veut faire réfléchir ; le livre doit démontrer.

21 juillet 1877. — Nuit superbe. Firmament étoilé, causerie de Jupiter et de Phébé en face de mes fenêtres. Effets grandioses de ténèbres et de rayons dans mon préau calviniste. Une sonate remontait du gouffre noir, comme une prière de repentir s'échappant du lieu des supplices. Le pittoresque se fondait en poésie, et l'admiration en émotion.

30 juillet 1877. — M*** a sur Renan une remarque assez juste, à propos du volume *Les Évangiles.* Il fait ressortir la contradiction entre le goût littéraire de l'artiste qui est fin, personnel et sûr, et les opinions du critique qui sont d'emprunt, vieillies et vacillantes. — Cette hésitation entre le beau et le vrai, entre la poésie et la prose, entre l'art et l'érudition, est en effet caractéristique. Renan goûte vivement la science, mais il est encore plus écrivain, et il sacrifiera, s'il le faut, le dire exact au bien dire. La science est sa matière plutôt que son but ; son but, c'est le style. Une belle page

a pour lui dix fois plus de prix que la découverte d'un fait ou la rectification d'une date. Et sur ce point, je sens de même, car une belle page est belle par une sorte de vérité plus vraie que l'enregistrement de faits authentiques. Rousseau était aussi de cet avis. Un chroniqueur peut trouver à rectifier Tacite, mais Tacite survit à tous les chroniqueurs. Je sais bien que la tentation esthétique est la tentation française; j'en ai souvent gémi, et, néanmoins, si je désirais quelque chose, ce serait d'être un écrivain, un grand écrivain. Laisser un monument *ære perennius,* un ouvrage indestructible, qui fasse penser, sentir, rêver, à travers une suite de générations, cette gloire est la seule qui me ferait envie, si je n'étais sevré même de cette envie. Le livre serait mon ambition, si l'ambition n'était vanité, et vanité des vanités.

9 août 1877. — Le triomphe croissant du darwinisme, c'est-à-dire du matérialisme ou de la force, menace la notion de justice. Mais celle-ci aura son tour. La loi humaine supérieure ne peut être empruntée à l'animalité. Or la justice, c'est le droit au maximum d'indépendance individuelle compatible avec la même liberté pour autrui : en d'autres termes, c'est le respect de l'homme, du

mineur, du faible, du petit ; c'est la garantie des collectivités humaines, associations, états, nationalité, groupements spontanés ou réfléchis, qui peuvent accroître la somme du bien et satisfaire le vœu des êtres personnels. L'exploitation des uns par les autres blesse la justice. Le droit du plus fort n'est pas un droit, mais un simple fait qui n'a de droit qu'aussi longtemps qu'il n'y a pas protestation ni résistance. C'est comme le froid, la nuit, la pesanteur qui s'imposent jusqu'à ce que l'on ait trouvé le chauffage, l'éclairage, la mécanique. L'industrie humaine est tout entière une émancipation de la nature brute, et les progrès de la justice sont de même la série des reculades subies par la tyrannie du plus fort. Comme la médecine consiste à vaincre la maladie, le bien consiste à vaincre les férocités aveugles et les appétits effrénés de la bête humaine. Je vois donc toujours la même loi : libération croissante de l'individu, ascension de l'être vers la vie, vers le bonheur, vers la justice, vers la sagesse. La gloutonnerie avide est le point de départ, la générosité intelligente le point d'arrivée.

21 août 1877 (Bains d'Ems). — Toute la société au salon a chanté en chœur la *Loreley* et quelques autres mélodies populaires. Ce qui, dans nos pays,

ne se fait que pour le culte, se fait aussi en Allemagne pour la poésie et pour la musique. Les voix se mêlent; l'art partage le privilège de la religion. Ceci n'est ni français, ni anglais, ni, je crois, italien. Cet esprit de dévotion artistique, de collaboration anonyme, de communion désintéressée dans l'harmonie est germanique; il fait contrepoids à certaines pesanteurs prosaïques de la race.

(Plus tard.) — Peut-être le besoin de penser par soi-même et de remonter aux principes, n'est-il tout à fait propre qu'à l'esprit germanique. Les Slaves et les Latins sont plutôt dominés par la sagesse collective, par la tradition, l'usage, le préjugé, la mode; ou s'ils les brisent, c'est en esclaves révoltés, sans percevoir d'eux-mêmes la loi inhérente aux choses, la règle vraie, non écrite, non arbitraire, non imposée. L'Allemand veut pénétrer jusqu'à la Nature; le Français, l'Espagnol, le Russe, s'arrêtent à la convention. La racine du problème est dans la question du rapport de Dieu et du monde. Immanence ou transcendance, cela décide de proche en proche de la signification de tout le reste. Si l'esprit est en dehors des choses, il n'a pas à se conformer à elles. Si l'esprit est destitué de vérité, il doit la recevoir des révélateurs. Voilà la pensée méprisant

la Nature et assujettie à l'Église, voilà le monde latin.

6 novembre 1877 (Genève). — Nous parlons de l'amour bien des années avant de le connaître, et nous croyons le connaître parce que nous le nommons ou que nous en répétons ce qu'en disent les gens ou ce qu'en racontent les livres. Il y a ainsi des ignorances de plusieurs degrés, et des degrés de connaissance tout illusoires. C'est même l'ennui perpétuel de la société, que ce tournoi avec des verbosités impétueuses et intarissables, qui ont l'air de savoir les choses parce qu'elles en parlent, l'air de croire, de penser, d'aimer, de chercher, tandis que tout cela n'est qu'apparence et babil. Le pis est que, l'amour-propre étant derrière ce babil, ces ignorances d'ordinaire sont féroces d'affirmation; les caquetages se prennent pour des opinions, les préjugés se posent comme des principes. Les perroquets se tiennent pour des êtres pensants, les imitations se donnent pour des originaux; et la politesse exige qu'on entre dans cette convention. C'est fastidieux.

Le langage est le véhicule de cette confusion, l'instrument de cette fraude inconsciente, et ces maux sont prodigieusement augmentés par l'instruc-

tion universelle, par la presse périodique et tous les procédés de vulgarisation actuellement répandus. Chacun remue des liasses de papier-monnaie ; peu ont palpé l'or. On vit sur les signes, et même sur les signes des signes, et l'on n'a jamais tenu, vérifié les choses. On juge de tout et l'on ne sait rien.

Qu'il y a peu d'êtres originaux, individuels, sincères, valant la peine d'être écoutés ! Le vrai moi, chez la plupart, est englouti dans une atmosphère d'emprunt. Combien peu sont autre chose que des penchants, autre chose que des animaux dont le langage et les deux pieds rappellent seuls la nature supérieure.

L'immense majorité de notre espèce représente la candidature à l'humanité ; pas davantage. Virtuellement nous sommes des hommes, nous pourrions l'être, nous devrions l'être ; mais nous n'arrivons pas à réaliser le type de notre race. Les semblants d'hommes, les contrefaçons d'hommes remplissent la terre habitable, peuplent les îles et les continents, les campagnes et les cités. Quand on veut respecter les hommes, il faut oublier ce qu'ils sont et penser à l'idéal qu'ils portent caché en eux, à l'homme juste et noble, intelligent et bon, inspiré et créateur, loyal et vrai, fidèle et sûr, à l'homme supérieur en un mot, à l'exemplaire divin

que nous appelons une âme. Les seuls hommes qui en méritent le nom, ce sont les héros, les génies, les saints, les êtres harmonieux, puissants et complets.

Peu d'individus méritent d'être écoutés; tous méritent d'être regardés avec une curiosité compatissante et une clairvoyance humble. Ne sommes-nous pas tous des naufragés, des malades, des condamnés à mort? Que chacun travaille à son perfectionnement et ne blâme que lui-même; tout ira mieux pour tous. Quelque impatience que nous procure le prochain et quelque indignation que nous inspire notre race, nous sommes enchaînés ensemble, et les compagnons de chiourme ont tout à perdre aux récriminations et aux reproches mutuels. Taisons-nous, aidons-nous, tolérons-nous, et même aimons-nous. A défaut de tendresse ayons de la pitié. Posons le fouet de la satire, le fer rouge de la colère; mieux valent l'huile et le vin du Samaritain secourable. On peut extraire de l'idéal le mépris; il est plus beau d'en tirer la bonté.

9 décembre 1877. — Les Parnassiens sculptent des urnes d'agate et d'onyx, mais que contiennent ces urnes? de la cendre. Ce qui manque, c'est le sentiment vrai, c'est le sérieux, c'est la sincérité et

le pathétique, c'est l'âme et la vie morale. Je m'efforce en vain d'aimer cette manière d'entendre la poésie. Le talent est prestigieux, mais le fond est vide. L'imagination veut tout remplacer. On trouve des métaphores, des rimes, de la musique, de la couleur; on ne trouve pas l'homme. Cette poésie factice peut enchanter à vingt ans; mais qu'en peut-on faire à cinquante? Elle me fait songer à Pergame, à Alexandrie, aux époques de décadence, où la beauté de la forme cachait l'indigence de la pensée et l'épuisement du cœur. J'éprouve avec intensité la répugnance que cette école poétique inspire aux braves gens. On dirait qu'elle n'a souci de plaire qu'aux blasés, aux raffinés, aux corrompus, et qu'elle ignore la vie saine, les mœurs régulières, les affections pures, le travail rangé, l'honnêteté et le devoir. C'est une affectation, et parce que c'est une affectation, l'école est frappée de stérilité. Le lecteur désire dans le poète mieux qu'un saltimbanque de la rime et un pipeur de vers; il veut trouver en lui un peintre de la vie, un être qui pense, qui aime, qui a de la conscience, de la passion, du repentir.

*

La grandeur simple est ce qui suppose le plus d'élévation dans l'artiste et dans le public.

*

Qui rend justice à la gaieté? les âmes tristes. Celles-ci savent que la gaieté est un élan et une vigueur, que d'ordinaire elle est de la bonté dissimulée, et que, fût-elle pure affaire de tempérament et d'humeur, elle est un bienfait.

*

Combien de sottises comporte la sagesse de l'homme avisé? Cela est difficile à dire. Les plus ingénieux sont ceux qui découvrent vite le moyen d'utiliser l'expérience du prochain, et qui se défont de bonne heure de leur présomption native.

*

Tâchons de prendre l'esprit des choses, de voir juste, de parler à propos, de conseiller ce qui est expédient, d'agir en situation, d'arriver à point, de nous arrêter à temps. Cultivons le Tact, respectons la Mesure et l'Occasion.

*

22 avril 1878. — Lettre de la cousine Julie. Ces bonnes parentes âgées ont bien de la peine à comprendre la vie des hommes, surtout des hommes d'étude. Ces ermites de la rêverie sont effarouchées par le monde, dépaysées dans l'action. Mais quoi! On ne change plus à soixante-dix ans, et une pieuse bonne dame, à demi aveugle et vivant au village, ne peut plus élargir son point de vue, ni se figurer les existences sans rapport avec la sienne.

Par quel point ces âmes qu'enveloppent les minuties de la vie quotidienne se rattachent-elles à l'idéal? Par les aspirations religieuses. La foi est leur planche de salut. Elles connaissent la vie supérieure, leur âme a soif du ciel. Leurs opinions sont imparfaites, mais leur expérience morale est grande. Leur pensée est pleine de ténèbres, mais leur âme est pleine de jour. On ne sait comment parler avec elles des choses de la terre, mais elles sont mûres pour les choses du cœur. Si elles ne peuvent nous comprendre, c'est à nous d'aller au-devant d'elles, de parler leur langue, d'entrer dans leur sphère d'idées, dans leur mode de sentir. Il faut les aborder par leur grand côté, et pour leur témoigner plus de

respect, leur faire ouvrir l'écrin de leurs plus chères pensées. Il y a toujours quelque pépite d'or au fond de toute vieillesse honorable. Donnons-lui l'occasion de se montrer aux regards affectueux.

10 mai 1878. — Je reviens d'une promenade solitaire; j'ai entendu les rossignols, vu le lilas blanc et les vergers fleuris. Mon cœur s'est inondé d'impressions avec les grillons, les loriots, les pinsons, les primevères et les aubépines. Le ciel mat, gris, ouaté, couvrait de sa mélancolie les splendeurs nuptiales de la végétation. Remué des souvenirs douloureux; au Pré l'Évêque, à Jargonnant, à Villereuse vingt fantômes de jeunesse m'ont salué d'un air triste. Les murs avaient changé et je retrouvais dévastés des chemins jadis ombreux et rêveurs. Mais aux premiers trilles du rossignol une émotion douce est entrée dans mon âme, je me suis senti apaisé, reconnaissant, attendri, prêt à la contemplation sereine. Certain petit chemin, royaume du vert, avec jet d'eau, bocages, ondulations du sol et abondance d'oiseaux chanteurs m'a ravi et fait un bien indéfinissable. Ce recoin paisible m'a revelouté le cœur. J'en avais besoin.

19 mai 1878. — La critique est surtout un don, un tact, un flair, une intuition; elle ne s'enseigne pas et ne se démontre pas, elle est un art. Le génie critique, c'est l'aptitude à discerner le vrai sous les apparences et dans les enchevêtrements qui le dérobent; à le découvrir malgré les erreurs du témoignage, les fraudes de la tradition, la poussière des temps, la perte ou l'altération des textes. C'est la sagacité du chasseur que rien n'abuse longtemps et qu'aucun stratagème ne dépiste. C'est le talent du juge d'instruction qui sait interroger les circonstances, et de mille mensonges faire jaillir un secret inconnu. Le vrai critique sait tout comprendre, mais ne consent à être la dupe de rien, et ne fait à aucune convention le sacrifice de son devoir, qui est de trouver et de dire le vrai. L'érudition suffisante, la culture générale, la probité absolue, la rectitude du coup d'œil, la sympathie humaine, la capacité technique, que de choses sont indispensables au critique, sans parler de la grâce, de la délicatesse, du savoir-vivre, du trait.

26 juillet 1878. — Chaque matin je m'éveille avec le même sentiment de me débattre en vain contre la marée montante qui va m'engloutir. Je

dois périr étouffé, et les étouffements sont à l'ouvrage; leur progrès les anime à continuer.

On ne peut rien entreprendre quand chaque jour amène quelque ennui nouveau. On ne peut même prendre un parti dans une situation confuse et incertaine où l'on prévoit le pis, mais où tout est douteux. A-t-on encore devant soi quelques années ou quelques mois seulement? Y aura-t-il mort lente ou catastrophe accélérée? Comment supporterai-je les jours et comment les remplirai-je? Comment finir avec calme et dignité? Je ne sais. Je fais mal tout ce que je fais pour la première fois; or ici, tout est nouveau; rien n'est expérimenté; on finit au hasard! Quelle mortification pour celui qui a trop chéri l'indépendance; il dépend de mille imprévus. Il ignore ce qu'il fera, ce qu'il deviendra. Il voudrait causer de ces choses avec un ami de bon sens et de bon conseil, mais lequel? Il n'ose effrayer les affections qui lui sont le plus dévouées et il est presque sûr que les autres s'ingénieront à l'étourdir et n'entreront pas dans le vrai de la position.

Et en attendant (en attendant quoi? la santé? la certitude?) les semaines s'écoulent comme l'eau, la force se consume comme un cierge fumeux...

Est-on libre de se laisser aller sans résistance à la mort? La conservation de soi-même est-elle un devoir? Devons-nous à ceux qui nous aiment de

prolonger le plus possible cette lutte désespérée? Il me semble que oui, mais c'est encore une contrainte. Il faut alors feindre une espérance que l'on n'a pas, cacher l'absolu découragement que l'on éprouve. Eh! pourquoi pas? Il est généreux à ceux qui succombent de ne pas diminuer l'ardeur de ceux qui bataillent ou qui se réjouissent.

Deux voies parallèles conduisent au même résultat: la méditation me paralyse, la physiologie me condamne. Mon âme se meurt, mon corps se meurt. De toute façon j'aboutis à la clôture. Laissé à moi-même je me ronge de tristesse; et la médecine me dit aussi: Tu n'iras pas plus loin. Ces deux verdicts semblent indiquer la même chose, c'est que je n'ai plus d'avenir. Cela paraît absurde à mon incrédulité, qui voudrait y voir un mauvais rêve. L'esprit a beau dire: c'est ainsi, l'assentiment intérieur se refuse. Encore une contradiction! Je n'ai pas la force d'espérer, et je n'ai pas la force de me résigner. Je ne crois plus et je crois encore. Je sens que je suis fini, et je ne puis me figurer que je sois fini. Serait-ce déjà de la folie? Mais non, c'est la nature humaine prise sur le fait: c'est la vie qui est une contradiction; puisqu'elle est une mort incessante et une résurrection quotidienne, qu'elle affirme et nie, détruit et reconstruit, assemble et disperse, abaisse et relève à la fois. Vivre

c'est mourir partiellement, c'est persévérer dans ce tourbillon aux deux aspects contraires, c'est être une énigme.

Si le type invisible dessiné par ce double courant en sens opposés, si cette forme qui préside à tes métamorphoses a elle-même une valeur générale et originale, qu'importe qu'elle continue son jeu quelques lunes ou quelques soleils de plus! Elle a fait ce qu'elle avait à faire, elle a représenté une certaine combinaison unique, une expression particulière de l'espèce. Ces types sont des ombres, des mânes. Les siècles paraissent occupés à leur fabrication. La gloire est le témoignage qu'un type a paru aux autres types plus neuf, plus rare, plus beau que les autres. Les hommes vulgaires sont encore des âmes; seulement ils n'ont d'intérêt que pour le Créateur, et pour un tout petit nombre d'individus.

Sentir sa fragilité est bien, mais y être indifférent est une vue plus haute. Mesurer sa misère est utile, mais apercevoir sa raison d'être est plus utile encore. Mener deuil sur soi-même est encore une vanité; on ne doit regretter que ce qui vaut, et se regretter soi-même, c'est prouver à son insu que l'on y attachait de l'importance. C'est en même temps méconnaître sa véritable valeur. Il n'est pas urgent de vivre, mais il importe de ne pas défor-

mer son type, de rester fidèle à son idéal, de protéger sa monade contre l'altération et la dégradation.

7 novembre 1878. — Aujourd'hui nous causons du *trompe-l'œil* en peinture, et à ce propos de l'illusion poétique et artistique qui ne veut pas être confondue avec la réalité même. Le trompe-l'œil désire abuser la sensation; l'art véritable ne veut que charmer l'imagination, sans décevoir l'œil. Quand nous voyons un bon portrait nous disons: c'est vivant; en d'autres termes nous lui prêtons par surcroît la vie. Quand nous voyons une figure de cire, nous avons une sorte d'effroi; cette vie qui ne se meut point nous donne une impression de mort, et nous disons: c'est un fantôme. Dans ce cas, nous voyons ce qui manque et nous l'exigeons; dans l'autre nous voyons ce qu'on nous donne et nous donnons de notre côté. L'art s'adresse donc à l'imagination; tout ce qui ne s'adresse qu'à la sensation est au-dessous de l'art, presque en dehors de l'art. Une œuvre d'art doit faire travailler en nous la faculté poétique, nous induire à imaginer, à compléter la perception. Et nous ne faisons cela qu'à l'imitation et à l'instigation de l'artiste. La peinture-copie, la reproduction réaliste, l'imitation pure nous laisse froids, parce que leur auteur est une

machine, un miroir, une plaque iodée et non pas une âme.

L'art ne vit que d'apparences, mais ces apparences sont des visions spirituelles, des rêves fixés. La poésie nous représente une nature devenue consubstantielle à l'âme, parce qu'elle n'est qu'un ressouvenir ému, une image vibrante, une forme sans pesanteur, bref un mode de l'âme. Les productions les plus objectives ne sont que les expressions d'une âme qui s'objective mieux que les autres, c'est-à-dire qui s'oublie davantage devant les choses, mais elles sont toujours l'expression d'une âme; de là ce qu'on appelle le style. Le style peut n'être que collectif, hiératique, national, quand l'artiste est encore l'interprète de la communauté; il tend à devenir personnel à mesure que la société s'accommode de l'individualité et désire la voir s'épanouir.

*

Il y a une manière de tuer la vérité avec des vérités. Pulvériser une statue sous prétexte de la considérer plus en détail est une sottise dont notre pédanterie d'exactitude est fort coutumière. J'appelle esprits faux ceux qui ne perçoivent que les fragments aussi bien que ceux qui dénaturent les fragments eux-mêmes. Voir les choses et les gens

tels qu'ils sont, voir ce qu'ils pourraient être, voir ce qu'ils devraient être, le bon critique doit faire ces trois choses à la fois et fondre ces trois capacités en une.

*

La culture moderne est un électuaire très fin, de saveurs contrastées et de couleurs rompues, que l'on peut moins définir et doser que sentir. La complexité, l'association des contraires, le mélange savant constitue sa supériorité même. L'homme actuel pétri par les influences historiques et géographiques de vingt contrées et de trente siècles, exercé et modifié par toutes les sciences et tous les arts, assoupli par toutes les littératures, est un produit tout nouveau. Il trouve partout des affinités, des parentés, des analogies, mais il condense et résume ce qui est dispersé ailleurs. Il ressemble au sourire de la Joconde, qui n'a l'air d'ouvrir une âme au spectateur que pour en demeurer plus mystérieux, tant il dit de choses différentes à la fois.

*

Comprendre les choses, c'est avoir été dans les choses puis en être sorti ; il y faut donc captivité, puis délivrance, illusion et désillusion, engouement

et désabusement. Celui qui est encore sous le charme et celui qui n'a pas subi le charme sont incompétents. On ne connaît bien que ce qu'on a cru puis jugé. Pour comprendre il faut être libre et ne l'avoir pas toujours été. Cela est vrai, qu'il soit question de l'amour, de l'art, de la religion, du patriotisme. La sympathie est la condition première de la critique; la raison et la justice supposent à l'origine l'émotion.

*

L'analyse tue la spontanéité. Le grain, moulu en farine, ne saurait plus germer ni lever.

*

Qu'est-ce qu'un homme intelligent? c'est celui qui entre dans l'esprit des choses et dans l'intention des personnes aisément et complètement, et qui arrive à un but par la ligne la plus courte. Clairvoyance et souplesse de la pensée, finesse critique et ressource d'invention, tels sont ses attributs.

*

3 janvier 1879. — Lettre de***. Ce doux ami est impitoyable..... J'essaie de rassurer ses susceptibilités hyper-délicates..... Il est embarrassant d'écrire des lettres à bride abattue, quand on voit qu'elles sont étudiées à la loupe et traitées comme des inscriptions monumentales, où chaque caractère a été prémédité et gravé pour la vie éternelle. Cette disproportion entre la parole et sa glose, entre la vivacité enjouée et la sévère dissection, n'est pas favorable à l'aisance. On n'ose plus être ingénu devant ces sérieux qui mettent à tout de l'importance; il est difficile de garder son abandon s'il faut se surveiller à chaque phrase et à chaque mot.

L'esprit consiste à prendre les choses dans le sens qu'elles doivent avoir, à se mettre au ton des gens, au niveau des circonstances; l'esprit est dans la justesse qui devine, pèse et apprécie vite, légèrement et bien. O Athéniens, vous le saviez, l'esprit joue, la Muse est ailée. O Socrate, tu savais badiner!

13 janvier 1879. — Impossible de me rappeler quelles lettres j'ai écrites hier. Une nuit creuse un

abîme entre le moi d'hier et celui d'aujourd'hui. Ma vie est sans unité d'action parce que mes actions elles-mêmes m'échappent. Probablement que ma force mentale, s'employant à se posséder elle-même sous forme de conscience, laisse aller tout ce qui peuple d'ordinaire l'entendement, comme le glacier rejette les cailloux et les blocs tombés dans ses crevasses afin de rester cristal pur. L'esprit philosophique répugne à s'encombrer de faits matériels, de souvenirs insignifiants. La pensée ne se cramponne qu'à la pensée, c'est-à-dire qu'à elle-même, qu'au mouvement psychologique. Enrichir son expérience est son unique ambition. L'étude intérieure du jeu de ses facultés devient son plaisir et même son aptitude et son habitude. La réflexion n'est plus que l'appareil enregistreur des impressions, émotions, idées qui traversent l'esprit. La mue se fait si énergiquement que l'esprit est non seulement dévêtu, mais dépouillé de lui-même, et pour ainsi dire *désubstantié*. La roue tourne si vite qu'elle se fond autour de l'axe mathématique resté seul froid parce qu'il est impalpable et sans épaisseur.

Tout cela est très bien, mais fort dangereux.

Tant qu'on fait partie du nombre des vivants, c'est-à-dire qu'on est plongé au milieu des hommes, des intérêts, des luttes, des vanités, des pas-

sions, et aussi des devoirs, il faut renoncer à cet état subtil ; il faut consentir à être un individu déterminé, ayant son nom, sa position, son âge, sa sphère d'activité particulière. L'impersonnalité a beau offrir ses tentations, il faut redevenir un être emprisonné dans certaines conditions de la durée et de l'espace, un individu qui a ses alentours, des amis, des ennemis, une profession, une patrie, qui doit se nourrir, se loger, régler ses comptes, veiller à ses affaires ; il faut faire, en un mot, comme le premier passant venu. Il y a des jours où tous ces détails me semblent un rêve, où je m'étonne du pupitre qui est sous ma main, de mon corps lui-même ; où je me demande s'il y a une rue devant ma maison et si toute cette fantasmagorie géographique et topographique est bien réelle. L'étendue et le temps redeviennent alors de simples points. J'assiste à l'existence de l'esprit pur, je me vois *sub specie æternitatis.*

L'esprit ne serait-il pas la capacité de dissoudre la réalité finie dans l'infini des possibles ? Autrement dit, l'esprit ne serait-il pas la virtualité universelle, l'univers latent ? Son zéro serait le germe de l'infini qui s'exprime en mathématiques par le double zéro (00).

Conséquence : l'esprit peut faire en soi l'expérience de l'infini ; dans l'individu humain se dégage

parfois l'étincelle divine qui lui fait entrevoir l'existence de l'être-source, de l'être-base, de l'être-principe, dans lequel tout repose comme une série dans sa formule génératrice. L'univers n'est qu'une irradiation de l'esprit; les irradiations de l'Esprit divin sont plus que des apparences pour nous, elles ont une réalité parallèle à la nôtre. Les irradiations de notre esprit sont des miroitements imparfaits du feu d'artifice tiré par Brahma, et le grand art n'est grand que parce qu'il a des conformités avec l'ordre divin, avec ce qui est.

L'idéal est l'anticipation de l'ordre par l'esprit. L'esprit est capable d'idéal parce qu'il est esprit, c'est-à-dire parce qu'il entrevoit l'éternel. Le réel au contraire est un fragment, il est passager. La loi seule est éternelle. L'idéal est donc l'espérance indestructible du mieux, la protestation involontaire contre le présent, le ferment de l'avenir. Il est le surnaturel en nous, ou plutôt le sur-animal, la raison de la perfectibilité humaine. Celui qui n'a point d'idéal se contente de ce qui est; il ne querelle point le fait, qui devient pour lui identique avec le juste, avec le bien, avec le beau.

Mais pourquoi l'irradiation divine n'est-elle pas parfaite? Parce qu'elle dure encore. Notre planète, par exemple, est au milieu du cours de ses expériences. La flore, la faune continuent de se transfor-

mer. L'évolution de l'humanité est plus près de son origine que de sa clôture. La spiritualisation complète de l'animalité paraît singulièrement difficile, et c'est l'œuvre de notre espèce. A la traverse viennent l'erreur, le mal, l'égoïsme, la mort, sans compter les catastrophes telluriques. La construction du bien-être, de la science, de la moralité, de la justice pour tous est ébauchée, mais n'est qu'ébauchée. Mille causes retardatrices, perturbatrices troublent ce gigantesque travail, auquel les nations, les races, les continents prennent part. A l'heure qu'il est, l'humanité n'est pas encore constituée comme unité physique, et son éducation comme ensemble est toute à faire. Tous les essais d'ordre ont été des cristallisations locales, des rudiments d'organisation momentanée. C'est à présent que les possibilités se rapprochent (union des postes et télégraphes; expositions universelles; voyages autour de la planète; congrès internationaux, etc.). La science et les intérêts lient les grandes fractions d'humanité que les langues et les religions séparent. Une année où l'on projette un réseau de chemins de fer africains, allant des bords jusqu'au centre, mettant en jonction, par terre, l'Atlantique, la Méditerranée et l'Océan indien, une pareille année suffit à caractériser une ère nouvelle. Le fantastique est devenu le concevable; le possible tend à devenir le réel

La planète devient le jardin de l'homme. L'homme a pour principal problème de rendre possible la cohabitation des individus de son espèce, c'est-à-dire de trouver l'équilibre, le droit, l'ordre des temps nouveaux. La division du travail lui permet de tout chercher à la fois; industrie, science, art, droit, éducation, morale, religion, politique, rapports économiques, tout est dans l'enfantement.

Ainsi tout peut être ramené au zéro par l'esprit, mais ce zéro est fécond, il contient l'univers et en particulier l'humanité. L'esprit n'a pas plus de fatigue à suivre le réel dans l'innombrable qu'à prendre conscience des possibles? 00 peut sortir de 0 ou y retourner.

19 janvier 1879. — La bonté limite volontairement la finesse; la bonté met un écran sur les rayons trop aigus de la clairvoyance; c'est elle qui se refuse à illuminer les laideurs et les misères de l'hôpital intellectuel. La bonté a peur de se reconnaître un privilège; elle préfère être humble et charitable; elle s'efforce de ne pas voir ce qui lui crève les yeux, c'est-à-dire les imperfections, les infirmités, les déviations. Sa pitié prend des airs approbatifs. Elle triomphe de ses dégoûts pour encourager et relever.

On a souvent remarqué que Vinet avait loué des choses faibles. Ce n'était point illusion de son sentiment critique; c'était charité. « N'éteignons point le lumignon qui fume encore. » Et j'ajoute : Ne contristons jamais sans utilité. Le grillon n'est pas le rossignol ; pourquoi le lui dire? Entrons dans l'idée du grillon, c'est plus nouveau et plus ingénieux. C'est le conseil de la bonté.

L'esprit est aristocratique, la bonté est démocratique. En démocratie, l'égalité des amours-propres dans l'inégalité des mérites crée pratiquement une grosse difficulté. Les uns s'en tirent en muselant leur franchise par la prudence ; les autres en corrigeant leur perspicacité par la douceur. Il semble que la bienveillance soit plus sûre que la réserve. Elle ne blesse pas et ne tue rien.

La charité est généreuse ; elle se risque volontiers et malgré cent expériences successives elle ne suppose pas le mal à la cent et unième. On ne peut être à la fois bon et cauteleux, ni servir deux maîtres, son égoïsme et l'amour. Il convient d'être sciemment hasardeux, pour ne pas ressembler aux habiles de ce monde qui n'oublient jamais leur intérêt. Il faut savoir être trompé. C'est le sacrifice que l'esprit et l'amour-propre doivent faire à la conscience. C'est le crédit à ouvrir à l'âme, c'est ce que font les enfants de Dieu.

N'est-ce pas Fénelon qui a dit : Les belles âmes savent seules tout ce qu'il y a de grandeur dans la bonté.

21 janvier 1879. — La religion tient d'abord lieu de science et de philosophie; ensuite elle ne doit plus garder que sa place, qui est l'émotion intime de la conscience, la vie secrète de l'âme en communication et en communion avec le vouloir divin et l'ordre universel. La piété est le rafraîchissement quotidien de l'idéal, la remise en équilibre de notre être intérieur, agité, troublé, aigri par les accidents journaliers de l'existence. La prière est le baume spirituel, le cordial précieux qui nous rend la paix et le courage. Elle nous rappelle le pardon et le devoir. Elle nous dit : Tu es aimé, aime; tu as reçu, donne; tu dois mourir, fais ton œuvre; surmonte ta colère par la générosité; surmonte le mal par le bien. Qu'importent l'opinion aveugle, ton caractère méconnu, les ingratitudes éprouvées? Tu n'es tenu ni à suivre les exemples vulgaires, ni à réussir. Fais ce que dois, advienne que pourra. Tu as un témoin, ta conscience; et ta conscience c'est Dieu qui te parle.

3 mars 1879. — La politique judicieuse a pour

criterium l'utilité sociale, le bien public, le plus grand bien réalisable; la politique creuse et écervelée part de l'idée des droits de l'individu, droits abstraits dont l'étendue est affirmée, non démontrée, car le droit politique de l'individu est précisément ce qui est en question. L'école révolutionnaire oublie toujours que le droit sans le devoir est un compas à une seule branche. Elle enfle l'individu en ne l'occupant que de lui-même et de ce que lui doivent les autres, et en se taisant sur la réciproque, en éteignant en lui la capacité de se dévouer à une œuvre générale. L'État devient une boutique, l'intérêt en est le principe; ou bien c'est une arène où chaque combattant ne travaille que pour son honneur. Dans les deux cas l'égoïsme est le mobile.

L'Église et l'État devraient ouvrir deux carrières inverses à l'individu : dans l'État l'individu devrait mériter, c'est-à-dire conquérir ses droits par des services; dans l'Église, il devrait faire le bien en effaçant ses mérites par humilité volontaire.

L'américanisme volatilise la substance morale de l'individu, qui subordonne tout à lui-même et croit le monde, la société, l'État faits pour lui. Cette absence de gratitude, d'esprit de déférence et d'instinct de solidarité me fait froid. C'est un idéal sans beauté et sans noblesse.

Consolation. L'égalitarisme compense le darwi-

nisme, comme un loup tient en respect un autre loup. Mais tous deux sont étrangers au devoir. L'égalitarisme affirme le droit de n'être pas mangé par son prochain, le darwinisme constate le fait que les gros mangent les petits et ajoute : tant mieux. Ni l'un ni l'autre ne connaissent l'amour, la fraternité, la bonté, la pitié, la soumission volontaire, le don de soi.

Toutes les forces et tous les principes agissent à la fois dans le monde. La résultante est plutôt bonne. Mais la guerre est laide parce qu'elle disloque toutes les vérités et ne présente en bataille que des erreurs contre des erreurs, des partis contre des partis, c'est-à-dire des moitiés d'êtres, des monstres contre d'autres monstres. Une nature esthétique ne s'accommode pas de ce spectacle, elle veut percevoir l'harmonie et non toujours le grincement des dissonances. Il faut bien admettre cette condition des sociétés humaines : le tapage, la haine, la fraude, le crime, la férocité des intérêts, la ténacité des préjugés ; mais le philosophe en soupire et n'y peut mettre son cœur ; il a besoin de regarder de haut l'histoire et d'entendre souvent la musique des sphères éternelles.

15 mars 1879. — Je feuillette *Les histoires de*

mon parrain par Stahl et quelques chapitres de *Nos fils et nos filles* par Legouvé. Ces écrivains mettent l'esprit, la grâce, la gaieté et l'agrément du côté des mœurs honnêtes; ils veulent montrer que la vertu n'est pas si fade, le bon sens si ennuyeux. Ce sont des moralistes persuasifs et des conteurs captivants; ils excitent l'appétit du bien. Cette gentillesse a pourtant un danger. La morale dans du sucre passe certainement, mais on peut craindre qu'elle n'ait passé pour son sucre. Les sybarites tolèrent un sermon assez délicat pour flatter leur sensualité littéraire; mais c'est le goût en eux qui est charmé, ce n'est pas la conscience qui s'éveille; leur principe de conduite n'est pas atteint.

Égayer, instruire, moraliser sont des genres qu'on peut mêler et associer, sans doute, mais qu'il faut savoir séparer pour obtenir des effets réels et francs. L'enfant dont l'esprit est bien fait n'aime pas d'ailleurs les mélanges qui tiennent de l'artifice et de la supercherie. Le devoir exige l'obéissance, l'étude réclame l'application, le jeu ne demande rien que la bonne humeur. Convertir l'obéissance et l'application en jeu agréable, c'est efféminer la volonté et l'intelligence. Ces efforts pour mettre la vertu à la mode sont louables, mais s'ils font honneur aux écrivains, ils prouvent l'anémie morale de la société. Aux estomacs non gâtés il

ne faut pas tant de façons pour leur donner le goût du pain.

22 mai 1879 (Ascension). — Temps magnifique et délicieux. Lumière caressante, bleu limpide de l'air, gazouillements d'oiseaux ; il n'est pas jusqu'aux bruits lointains qui n'aient quelque chose de jeune et de printanier. C'est bien une renaissance. L'ascension du Sauveur des hommes est symbolisée par cet épanouissement de la nature allant à la rencontre du ciel..... Je me sens renaître; mon âme regarde par toutes ses fenêtres. Les formes, les contours, les teintes, les reflets, les timbres, les contrastes et les accords, les jeux et les harmonies la frappent et la ravissent. Il y a de la joie dissoute dans l'atmosphère. Mai est en beauté.

Dans mon préau, le manteau de lierre a reverdi, le marronnier est tout vêtu de sa feuillée, le lilas de Perse, près de la petite fontaine, a rougi et va fleurir; par les larges percées, à droite et à gauche du vieux collège de Calvin, se montrent le Salève pardessus les arbres de Saint-Antoine, les Voirons pardessus le coteau de Cologny ; et les trois rampes d'escaliers, qui, espacées et d'étage en étage, conduisent entre deux hautes murailles de la rue Verdaine à la terrasse des Tranchées, rappellent à

l'imagination quelque vieille cité du midi, une échappée de Pérouse ou de Malaga.

Salves de toutes les cloches. Voici l'heure du culte. Aux impressions pittoresques, musicales et poétiques, s'ajoutent les impressions historiques et religieuses. Tous les peuples de la chrétienté, toutes les églises distribuées autour de la planète, fêtent la glorification du Crucifié.

Et que font à cette heure tant de nations qui ont d'autres prophètes et honorent autrement la Divinité? Que font les Juifs, les Musulmans, les Bouddhistes, les Vichnouistes, les Guèbres? Ils ont d'autres dates pieuses, d'autres rites, d'autres solennités, d'autres croyances. Mais tous ont de la religion, tous donnent à la vie un idéal et veulent que l'homme s'élève au-dessus des misères et des petitesses de l'heure présente et de l'existence égoïste. Tous ont foi à quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes, tous prient, tous s'humilient, tous adorent; tous voient au delà de la Nature l'Esprit, au delà du mal le bien. Tous témoignent en faveur de l'Invisible. C'est par là que tous les peuples fraternisent. Tous les hommes sont des êtres de soupir et de désir, d'inquiétude et d'espérance. Tous voudraient se remettre en accord avec l'ordre universel et se sentir approuvés et bénis par l'Auteur de l'univers. Tous connaissent la souffrance et souhai-

tent le bonheur. Tous connaissent le péché et demandent le pardon.

Le christianisme ramené à sa simplicité originelle est la réconciliation du pécheur avec Dieu, par la certitude que Dieu aime malgré tout et qu'il ne châtie que par amour. Le christianisme a fourni un mobile nouveau et une force nouvelle pour accomplir la morale parfaite; il a donné goût à la sainteté en la rapprochant de la gratitude filiale.

28 juin 1879. — Dernière leçon du semestre et de l'année académique. Achevé mon cours avec la précision que je désirais. Le cercle est revenu sur lui-même. Pour y réussir, j'ai subdivisé mon heure en minutes, calculé mes masses, compté mes mailles et mes points. Ce procédé n'est du reste qu'une toute petite partie de l'art professoral. Répartir sa matière dans un nombre déterminé de leçons, trouver la proportion des parties et la vitesse normale d'exposition est plus difficile. Le conférencier peut faire une suite de séances complètes, l'unité ici étant la séance. Un cours scientifique doit se proposer un but plus grand : l'unité du sujet et du cours.....

Est-ce que cette étude concise, substantielle, serrée aura été utile à mes élèves? Je l'ignore. Ai-

je été goûté de mes étudiants cette année? Je n'en suis pas sûr, mais je l'espère. Il me le semble. Seulement, si je leur ai agréé, ce ne peut être en tout cas pour moi qu'un succès d'estime ; je n'ai visé à aucune palme oratoire. Je n'aspire qu'à faire pour eux de la lumière dans un sujet compliqué et difficile. Je me respecte trop et je respecte trop mes étudiants pour faire de la rhétorique. Mon rôle est de les aider à comprendre... Une leçon scientifique doit avant tout être claire, instructive, bien liée, convaincante. Il ne s'agit pas de courtiser les élèves ou de faire parader le maître, il s'agit d'une étude sérieuse et d'une exposition impersonnelle. Une concession sur ce point m'apparaît comme une bassesse utilitaire. Je répugne à toute captation, à tout enjôlement. Tout cela c'est de la poudre aux yeux, c'est de la coquetterie et du stratagème. Un professeur est le prêtre de son sujet, il en fait les honneurs avec gravité et recueillement.

9 septembre 1879. — Le néant est parfait, l'être imparfait : ce sophisme choquant ne devient beau que dans le platonisme, parce que le néant y est remplacé par l'Idée, qui est, et qui est divine.

L'idéal, la chimère, le vide ne doivent pas se mettre tellement au-dessus du réel qui, lui, a

l'incomparable avantage d'exister. L'idéal tue la jouissance et le contentement en faisant dénigrer le présent et le réel. Il est la voix qui dit non, comme Méphistophélès. Non, tu n'as pas réussi; non, cette œuvre n'est pas belle; non, tu n'es pas heureux; non, tu ne trouveras pas le repos; tout ce que tu vois, tout ce que tu fais, tout est insuffisant, insignifiant, surfait, contrefait, imparfait. La soif de l'idéal c'est l'aiguillon de Siva, qui n'accélère la vie que pour précipiter la mort. Cet incurable désir fait la souffrance de l'individu et le progrès de l'espèce. Il tue le bonheur au profit de la dignité.

Le seul bien positif c'est l'ordre, donc la rentrée dans l'ordre, le retour à l'équilibre. La pensée est mauvaise sans l'action et l'action sans la pensée. L'idéal est un poison s'il ne s'intègre avec le réel, et le réel se vicie sans le parfum de l'idéal. Rien de particulier n'est bon sans son complément et son contraire. L'examen de soi est dangereux s'il usurpe sur la dépense de soi; la rêverie est nuisible quand elle endort la volonté; la douceur est mauvaise quand elle ôte la force; la contemplation est fatale quand elle détruit le caractère. Le trop et le trop peu pèchent également contre la sagesse. L'outrance est un mal, l'apathie un autre mal. L'énergie dans la mesure, voilà le devoir; l'attrait dans le calme, voilà le bonheur!

*

De même que la vie nous est prêtée quelques années mais que nous ne l'avons pas en nous-mêmes, ainsi le bien qui est en nous n'est pas à nous. Il n'est pas difficile de se considérer avec ce détachement intérieur; il suffit d'un peu de connaissance de soi-même, d'un peu d'intuition de l'idéal et d'un peu de religion. Il y a même beaucoup de douceur dans cette idée que nous ne sommes rien par nous-mêmes et qu'il nous est pourtant accordé de nous appeler les uns les autres à la vie, à la joie, à la poésie, à la sainteté.

*

Loi d'ironie: Zénon, fataliste en théorie, rend ses disciples des héros; Épicure qui affirme la liberté rend ses disciples nonchalants et mous. Le point décisif c'est toujours l'idéal : l'idéal stoïque c'est le devoir, l'idéal épicurien un intérêt. Deux tendances, deux morales, deux mondes. De même les jansénistes et, avant eux, les grands Réformateurs sont pour le serf arbitre, les jésuites pour le libre arbitre, et cependant les premiers ont fondé la liberté, les seconds l'asservissement de la conscience. Ce qui importe n'est donc pas le principe théorique; l'essentiel c'est la tendance secrète, l'aspiration, le but.

*

Au delà de ce que l'homme sait, à chaque époque, il y a le domaine inconnu où se meut la croyance. La croyance ne se prouve pas, elle se propose. Elle naît spontanément dans certaines âmes initiatrices; elle se répand par imitation et contagion chez les autres. Une grande foi n'est qu'une grande espérance qui devient certitude à mesure qu'on s'éloigne de l'initiateur; le lointain et la durée l'augmentent, jusqu'à ce que le besoin de savoir l'interroge et l'examine. Alors tout ce qui a fait sa force devient sa faiblesse: l'impossibilité des vérifications, l'exaltation, la distance.

*

A quel âge voit-on le plus juste? Ce doit être dans la vieillesse, avant les infirmités qui affaiblissent ou rendent chagrin. Les Anciens avaient le vrai point de vue. Le vieillard, sympathique et désintéressé, contemple, et c'est la contemplation qui, apercevant les choses dans leur valeur relative et proportionnelle, doit les voir le mieux.

*

2 janvier 1880. — Sentiment de repos, même de quiétude. Silence dans la maison et au dehors. Feu tranquille. Bien-être. Le portrait de ma mère semble me sourire. Je ne suis pas confus, mais heureux de cette matinée de paix. Quel que soit le charme des émotions, je ne sais pas s'il égale la suavité de ces heures de muet recueillement, où l'on entrevoit les douceurs contemplatives du paradis. Le désir et la crainte, la tristesse et le souci n'existent plus. On se sent exister sous une forme pure, dans le mode le plus éthéré de l'être, savoir la conscience de soi. On se sent d'accord, sans agitation, sans tension quelconque. C'est l'état dominical, peut-être l'état d'outre-tombe de l'âme. C'est le bonheur, tel que l'entendent les Orientaux, la félicité des anachorètes, qui ne luttent plus, qui ne veulent plus, qui adorent et jouissent. On ne sait avec quels mots rendre cette situation morale, car nos langues ne connaissent que les vibrations particulières et localisées de la vie, elles sont impropres à exprimer cette concentration immobile, cette quiétude divine, cet état de l'océan au repos, qui reflète le ciel et se possède dans sa profondeur. Les

choses se résorbent alors dans leur principe; les souvenirs multipliés redeviennent le souvenir; l'âme n'est plus qu'âme et ne se sent plus dans son individualité, dans sa séparation. Elle est quelque chose qui sent la vie universelle, elle est un des points sensibles de Dieu. Elle ne s'approprie plus rien, elle ne sent point de vide. Il n'y a peut-être que les Yoghis et les Soufis qui aient connu profondément cet état d'humble volupté, réunissant les joies de l'être et du non-être, état qui n'est plus ni réflexion, ni volonté, qui est au-dessus de l'existence morale et de l'existence intellectuelle, qui est le retour à l'unité, la rentrée dans le plérome, la vision de Plotin et de Proclus, l'aspect désirable du Nirvâna.

Il est sûr que les Occidentaux et surtout les Américains sentent autrement. Pour eux, la vie c'est l'activité dévorante, incessante. Il leur faut conquérir l'or, la domination, la puissance, écraser les hommes, assujettir la nature. Ils s'obstinent aux moyens et ne pensent pas un moment au but. Ils confondent l'être avec l'être individuel, et la dilatation du moi avec le bonheur. C'est dire qu'ils ne vivent pas par l'âme, qu'ils ignorent l'immuable et l'éternel, qu'ils se démènent à la périphérie parce qu'ils ne peuvent pénétrer jusqu'à l'axe de leur existence. Ils sont agités, ardents, positifs, parce qu'ils sont superficiels. A quoi bon tant de trémous-

sement, de vacarme, de convoitise, de batailles? tout cela c'est de l'étourdissement. Est-ce qu'au lit de mort ils ne s'en aperçoivent pas? Alors pourquoi ne pas s'en apercevoir plus tôt? L'activité n'est belle que si elle est sainte, c'est-à-dire dépensée au service de ce qui ne passe point.

6 février 1880. — Article ému d'Edmond Scherer sur la mort de Bersot, le directeur de l'École Normale, ce philosophe qui a supporté en stoïque un mal odieux et qui a travaillé jusqu'au bout sans se plaindre..... Je viens de lire les quatre discours prononcés sur sa tombe. Ils m'ont mis les larmes aux yeux. Dans la fin de ce stoïcien tout a été mâle, noble, moral, spirituel. Chacun des orateurs a rendu hommage au caractère, au dévouement, à la constance et à l'élévation de pensée du défunt. « Apprenons de lui à vivre et à mourir. » Ces obsèques ont eu une dignité antique.

7 février 1880. — Givre et brouillard, mais l'aspect est féerique et ne ressemble en rien aux aspects lugubres de Paris et de Londres dont parlent les journaux.

Ce paysage d'argent a une grâce rêveuse, une

élégance fantastique, que ne connaissent ni les pays du soleil, ni ceux de la houille. Les arbres ont l'air d'appartenir à une autre création, où le blanc aurait remplacé le vert. En voyant ces allées, ces bosquets, ces touffes, ces arcades, ces dentelles, ces girandoles, on ne soupire nullement après autre chose; leur beauté est originale et se suffit, d'autant plus que le sol poudré de blanc, le ciel estompé de brume, les lointains très doux et très unis, forment une gamme charmante à l'œil et un ensemble plein d'harmonie. Aucune dureté, tout est velours. Dans mon enchantement j'ai renouvelé ma promenade avant et après le dîner. L'impression est celle d'une fête, et les teintes étouffées ne sont ou ne semblent être qu'une coquetterie de l'hiver qui a fait la gageure de peindre quelque chose sans soleil et de charmer néanmoins le spectateur.

9 février 1880. — La vie court, tant pis pour les endommagés. Dès que le tendon d'Achille fléchit, on est roulé par le flot des jeunes et des voraces. Le *væ victis, væ debilibus* est le hurlement de la foule lancée à l'assaut des biens terrestres. On est toujours l'obstacle de quelqu'un, puisque, si petit qu'on se fasse, on occupe toujours un espace quelconque, et que, si peu qu'on envie ou

qu'on possède, on est envié et convoité par quelqu'un. Vilain monde, monde de vilains! Pour se consoler, il faut songer aux exceptions, aux âmes nobles et généreuses. Il y en a, qu'importent les autres!

— Le voyageur qui traverse le désert se sent entouré de rapaces qui ont soif de son sang; le jour, les vautours volent au-dessus de sa tête; la nuit, les scorpions se glissent dans sa tente, les chacals tournent autour de ses feux de bivouac, les moustiques labourent son derme de leur avide aiguillon; partout la menace, l'animosité, la férocité. Mais par delà l'horizon, plus loin que les sables arides où circulent les hordes ennemies, le voyageur se rappelle quelques têtes chères, des regards et des cœurs qui le suivent dans ses rêves, et il sourit. Au fond, nous nous défendons plus ou moins d'années, mais nous sommes toujours vaincus et dévorés; le ver du sépulcre ne nous manque jamais. La destruction est notre destinée et l'oubli notre partage.....

Comme le gouffre est près! Mon esquif est mince comme une coquille de noix, peut-être comme une coquille d'œuf. Que l'avarie grossisse un peu et je sens que tout est fini pour le navigateur. Un rien me sépare de l'idiotisme, un rien de la folie, un rien de la mort. Une brèche légère suffit à compromettre tout cet échafaudage ingénieux et fragile,

qui s'appelle mon être et ma vie. La libellule n'en est pas encore un symbole assez frêle ; c'est la bulle de savon qui traduit le mieux cette magnificence illusoire, cette apparence fugitive du petit moi qui est nous.

.....Nuit assez misérable. Réveillé trois ou quatre fois par ma bronchite. Mélancolie, inquiétude. Il est possible que j'étouffe une de ces nuits d'hiver. J'entrevois la convenance de me tenir prêt, de faire l'ordre partout..... Pour commencer, passe l'éponge sur tes griefs et tes amertumes ; pardonne à tous, ne juge personne ; ne vois dans la malveillance et les inimitiés que des malentendus. « Autant qu'il dépend de nous, soyons en paix avec tous les hommes. » Au lit de mort l'esprit ne doit plus voir que les choses éternelles. Toutes les mesquineries du temps s'évanouissent. Le combat est terminé. Il est permis de ne se rappeler que les bienfaits reçus et d'adorer les voies de Dieu. Il est naturel de se concentrer dans le sentiment chrétien de l'humilité et de la miséricorde. « Père, pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Prépare-toi comme si Pâques prochain était ta dernière pâque, car tes jours désormais seront courts et mauvais.

11 février 1880. — Victor de Laprade a l'élévation, la grandeur, l'harmonie, la noblesse. Qu'est-ce donc qui lui manque? le naturel et peut-être l'esprit. De là cette solennité monotone, cette tension un peu emphatique, cet air hiératique, cette démarche de statue. Cette muse ne déchausse jamais le cothurne et cette royauté n'ôte jamais sa couronne, pas même pour dormir. L'absence totale du badinage, de la familiarité, de la simplicité est un défaut. Victor de Laprade est aux Anciens ce que la tragédie française est à celle d'Euripide, ce que la perruque de Louis XIV est à la chevelure d'Apollon. Sa majesté est factice et fatigante. S'il n'y a pas là proprement de l'affectation, il y a du moins une sorte de pose théâtrale et sacerdotale, une attitude de métier. Le vrai n'est pas si beau que cela, mais il est plus vivant, plus pathétique, plus varié. Les marmoréens sont froids. N'est-ce pas Musset qui disait: Si Laprade est un poète, alors je n'en suis pas un.

27 février 1880. — Traduit douze à quatorze petites poésies de Petœfi. Elles sont d'une saveur étrange. Il y a de la steppe, de l'orient, du Ma-

zeppa, de la frénésie dans ces chants cinglés avec la cravache. Quel emportement de passion, et quel éclat farouche! quelles images grandioses et sauvages! On sent que le Magyar est un centaure, et que c'est par hasard qu'il est européen et chrétien. Le Hun chez lui tourne à l'Arabe.

20 mars 1880. — Lu la *Bannière bleue,* histoire du monde à l'époque de Gengis-Khan, sous forme de Mémoires. C'est un Turc Ouïgour qui raconte. On aperçoit la civilisation par le revers et par le rebours; les nomades sont chargés de balayer cette corruption.

Gengis se donne comme le Fléau de Dieu, et il a de fait réalisé le plus vaste empire que connaisse l'histoire, allant de la mer Bleue à la Baltique et des tondras de la Sibérie aux rives du Gange sacré. Il a culbuté les plus solides empires de l'Ancien Monde, sous le sabot de ses chevaux et la flèche de ses sagittaires. Du remuement qu'il a fait subir à l'humanité occidentale sont sorties de très grandes choses : la chute de l'empire byzantin, et partant la Renaissance, les voyages de découverte vers l'Asie, entrepris par les deux côtés de la planète, c'est-à-dire Gama et Colomb; la formation de l'empire turc et la préparation de l'empire russe. Ce

prodigieux ouragan descendu des hauts plateaux asiatiques a fait tomber les chênes pourris et les édifices vermoulus de tout l'ancien continent. La descente des Mongols, ces jaunes au nez camard, est un cyclone de l'histoire, qui dévaste et assainit notre treizième siècle, et brise aux deux bouts de la terre connue les deux grandes murailles chinoises, celle qui couvrait l'antique empire du Milieu, celle qui parquait dans l'ignorance et la superstition le petit monde de la chrétienté.

Attila, Gengis, Tamerlan doivent compter dans le souvenir des hommes comme César, Charlemagne et Napoléon. Ils ont soulevé et brassé les masses profondes des peuples, labouré l'ethnographie, fait couler des fleuves de sang et renouvelé la face des choses. Les quakers ignorent qu'il y a une loi des tempêtes dans l'histoire comme dans la nature. Les maudisseurs de la guerre ressemblent à ceux qui maudissent la foudre, les orages ou les volcans; ils ne savent ce qu'ils font. La civilisation tend à pourrir les hommes, comme les grandes villes à vicier l'air.

Nos patimur longæ pacis mala.....

Les catastrophes ramènent violemment l'équilibre et rappellent brutalement l'ordre méconnu. Le mal se châtie lui-même, les écroulements rempla-

cent le régulateur qui n'a pas encore été trouvé. Aucune civilisation ne peut supporter qu'une dose déterminée d'abus, d'injustices, de corruption, de hontes, de crimes. Cette dose atteinte, la chaudière éclate, le palais s'effondre, l'échafaudage se détraque, les institutions, les cités, les états, les empires tombent en ruines. Le mal que contient un organisme est un virus qui le ronge et finit par en avoir raison s'il n'est éliminé. Et comme rien n'est parfait, rien ne peut échapper à la mort.

19 mai 1880. — L'inadaptation par mysticisme, par raideur, délicatesse ou dédain, est le malheur ou du moins le caractère de ma vie. Je n'ai su m'accommoder à rien, ni de rien. Je n'ai jamais eu la dose d'illusion nécessaire pour risquer l'irréparable. J'ai employé l'idéal même à me garer de toute captivité. Ainsi pour le mariage : la perfection seule m'aurait rassuré, et d'autre part je n'étais pas digne de la perfection.

.....Les choses ne pouvant pas me satisfaire, j'ai essayé d'extirper le désir par où elles nous asservissent. L'indépendance a été mon asile; le détachement ma forteresse. J'ai vécu de la vie impersonnelle, étant de ce monde comme n'en étant pas, pensant beaucoup et ne voulant rien. Cet état

d'âme correspond à ce que chez les femmes on appelle le cœur brisé; et il y ressemble en effet, car le trait commun, c'est la désespérance. Quand on sait qu'on n'obtiendra jamais ce qu'on eût aimé, et que l'on ne peut se rabattre sur quelque chose de moins, on est, pour ainsi dire, entré au cloître, on a coupé le cheveu d'or, ce qui fait la vie humaine, c'est-à-dire l'illusion, l'effort incessant vers un but qu'on croit accessible.

31 mai 1880. — Ne raffinons pas. Les vues subtiles ne remédient à rien. D'ailleurs il faut vivre. Le plus simple est d'accepter débonnairement l'inévitable. Plongé dans l'existence humaine, il faut la prendre comme elle est, sans horreur tragique, sans raillerie amère, sans bouderie déplacée, sans exigence excessive; l'enjouement et la patience sereine valent mieux. Traitons-la comme le grand-père traite sa petite-fille, comme l'aïeule son petit-fils; entrons dans la fiction de l'enfant et de la jeunesse, lors même que nous appartenons à l'âge avancé. Il est probable que Dieu lui-même regarde avec complaisance les illusions du genre humain, quand elles sont innocentes. Il n'y a de mauvais que le péché, c'est-à-dire l'égoïsme et la révolte. Quant à l'erreur, l'homme en change souvent, mais il n'en

sort jamais. A voyager sans cesse on ne cesse pas d'être quelque part, et l'on est sur un point de la vérité comme on est sur un point du globe.

La société seule représente une unité un peu complète. L'individu doit se contenter d'être une pierre de l'édifice, un rouage de l'immense machine, un mot du poème. Il est une partie de la famille, de l'État, de l'humanité, de tous les groupements spéciaux que forment les intérêts, les croyances, les aspirations et les travaux. Les âmes les plus éminentes sont celles qui ont conscience de la symphonie universelle, et qui collaborent de plein gré à ce concert si vaste et si compliqué qu'on appelle la civilisation.

L'esprit est capable en principe de supprimer toutes les limites qu'il trouve en lui, limites de langue, de nationalité, de religion, de race, d'époque. Mais il faut dire que, plus il se spiritualise et s'universalise, moins il a de prise sur les autres, qui ne le comprennent plus et ne savent que faire de lui. L'influence est aux hommes d'action, et pour agir rien n'est plus utile que l'étroitesse de la pensée jointe à l'énergie de la volonté.

Le rêve est gigantesque, mais l'action est naine. Aux esprits captifs le succès, la renommée et le profit : c'est bien assez ; mais ils ignorent les délices de la liberté et les joies du voyage dans l'infini. Du

reste, je n'entends pas préférer les uns aux autres, car chacun n'est heureux que selon sa nature. L'histoire ne se fait que par les spécialités et les combattants; seulement il n'est peut-être pas mauvais qu'au milieu des activités dévorantes du monde occidental quelques âmes brahmanisent un peu.

.....Ce monologue signifie quoi? Que la rêverie tourne sur elle-même comme le rêve; que des impressions additionnées ne font pas toujours un jugement équitable; que le journal intime est bon prince et souffre les redites, l'épanchement, la plainte... Ces effusions sans témoin sont l'entretien de la pensée avec elle-même, les arpèges involontaires mais non pas inconscients de cette lyre éolienne que nous portons en nous. Ces vibrations n'exécutent aucun morceau, n'épuisent aucun thème, n'achèvent aucune mélodie, ne réalisent aucun programme, mais elles traduisent la vie dans son intimité.

1er juin 1880. — Stendhal, *La Chartreuse de Parme.* L'œuvre est remarquable. C'est même un type, une tête de ligne. Stendhal ouvre la série des romans naturalistes, qui suppriment l'intervention du sens moral et se moquent de la liberté

prétendue. Les individus sont irresponsables; ils sont gouvernés par leurs passions, et le spectacle des passions humaines fait la joie de l'observateur, la pâture de l'artiste. Stendhal est le romancier selon le cœur de Taine, le peintre fidèle qui ne s'émeut ni ne s'indigne et que tout amuse, le coquin et la coquine, comme le brave homme et l'honnête femme, mais qui n'a ni croyance, ni préférence, ni idéal. La littérature est ici subordonnée à l'histoire naturelle, à la science; elle ne fait plus partie des *humanités,* elle ne fait plus à l'homme l'honneur d'un rang à part; elle le range avec les fourmis, les castors et les singes. Et cette indifférence morale achemine à l'immoralité.

Le vice de toute cette école c'est le cynisme, le mépris pour l'homme qu'on ravale au rang de la brute; c'est le culte de la force, l'insouciance de l'âme, un manque de générosité, de respect, de noblesse, qui s'aperçoit malgré toutes les protestations contraires; c'est en un mot l'inhumanité. On ne peut être matérialiste impunément : on est grossier même avec une culture raffinée. La liberté d'esprit est une grande chose assurément, mais l'élévation du cœur, la croyance au bien, la capacité d'enthousiasme et de dévouement, la soif de perfection et de sainteté est chose plus belle encore.

7 juin 1880. — Je relis madame Necker de Saussure. L'*Éducation progressive* est une œuvre admirable. Quelle mesure, quelle justesse, quelle raison, quelle gravité! Que cela est bien observé, bien pensé et bien écrit! Cette harmonie de la science et de l'idéal, de la philosophie et de la religion, de la psychologie et de la morale est bienfaisante, elle est saine. Ce livre est un beau livre, un traité classique, et Genève peut être fière d'une production qui résume une si haute culture et une si solide sagesse. Voilà la vraie littérature genevoise, la tradition centrale du pays.

(Plus tard.) — Achevé le troisième volume de madame Necker. C'est beau, grave, sensé, élevé, délicat, parfait. Quelques aspérités ou incorrections de langage ne comptent pas. On éprouve pour l'auteur un respect mêlé d'attendrissement, et l'on s'écrie : Livre rare, où tout est sincère et où tout est vrai!

26 juin 1880. — La démocratie existe; c'est peine perdue de noter ses travers et ses ridicules. Tout régime a les siens, et ce régime est encore un moindre mal. Il est désavantageux pour les choses, mais en revanche il est profitable pour les hommes,

car il développe les individus en les obligeant à s'occuper chacun d'une multitude de questions. Il fait de mauvais ouvrage, mais il produit des citoyens. C'est son excuse et elle est mieux que recevable, elle est un titre sérieux aux yeux du philanthrope, puisqu'en définitive les institutions sociales sont faites pour l'homme et non pas l'inverse.

27 juin 1880. — Fait visite à mes amis *** et continué la conversation d'hier. Nous parlons des maladies qui menacent la démocratie et qui dérivent de la fiction légale dont elle fait sa base. Le remède consisterait à insister partout sur la vérité qu'elle oublie systématiquement et qui lui servirait de contrepoids : sur l'inégalité des talents, des vertus et des mérites, sur le respect dû à l'âge, aux capacités, aux services rendus. Il faut d'autant plus combattre l'arrogance juvénile et l'ingratitude jalouse que les formes sociales les favorisent. Il faut appuyer sur le devoir, lorsque l'institution ne parle que des droits de l'individu. Il faut éviter d'abonder dans le sens où l'on penche. Tout cela, il est vrai, n'est qu'un palliatif, mais dans la société humaine, on ne peut espérer davantage.

(Plus tard.) — Alfred de Vigny est un auteur

sympathique, une pensée méditative, un talent souple et fort. Il a de l'élévation, de l'indépendance, du sérieux, de l'originalité, de l'audace et de la grâce : il a de tout. Il peint, il raconte bien et juge bien, il pense et il ose. Son défaut c'est l'excès dans le respect de lui-même ; c'est une réserve et une hauteur britanniques, qui ont horreur de la familiarité et peur de l'abandon. Cette disposition a eu l'inconvénient de nuire à la popularité de l'auteur en tenant à distance un public traité de foule indiscrète. La race gauloise n'a jamais goûté le principe de l'inviolabilité de la conscience personnelle ; elle n'aime pas ces stoïques enfermés dans leur dignité comme dans une tour et qui ne reconnaissent d'autre maître que Dieu, le devoir ou la foi. Cette raideur la gêne, l'irrite même. Cette solennité l'humilie et l'impatiente. Elle a répudié le protestantisme à cause de cela, et dans toutes les crises elle a écrasé ceux qui n'ont pas cédé au courant passionné de l'opinion.

1er juillet 1880 (trois heures). — Température lourde. Je devrais revoir mes notes, songer aux examens de demain. Aversion intérieure ; mécontentement ; vide. Est-ce la conscience qui murmure ? le cœur qui soupire ? l'âme qui se dévore ? le senti-

ment de la force qui s'enfuit et du temps qui se perd? D'où provient cette anxiété confuse? Est-ce d'une tristesse, est-ce d'un regret, est-ce d'une appréhension? Je ne sais, mais ce rongement vague est dangereux; il pousse aux décisions brusques et folles. On veut échapper à soi-même, étouffer la voix importune de ce qui nous manque. Le mécontentement est le père des tentations. Il s'agit de gorger le serpent invisible qui se cache au fond de notre puits, de le gorger pour l'endormir.

Et toutes ces vaines fureurs, de quoi témoignent-elles? d'une aspiration. Nous avons soif d'infini, d'amour, de je ne sais quoi. C'est le bonheur qui rugit au fond du gouffre. C'est Dieu qui appelle ou qui se venge.

8 juillet 1880. — Il y a trente ans que j'ai lu l'ouvrage de Waagen sur les *Musées,* que mon ami *** lit maintenant. C'est en 1842 que je raffolais de peinture, en 1845 que j'ai étudié la philosophie de Krause, en 1850 que j'ai professé l'esthétique; *** a beau être de mon âge, il arrive à mes étapes quand elles sont pour moi des antiquités. Cette impression de lointain est curieuse. Je m'aperçois alors des catacombes de ma mémoire et des étages de cendre historique accumulés au-dessous de mon sol actuel.

La vie de l'esprit ressemblerait-elle à celle des vieux saules ou des impérissables baobabs ? La couche vivante de la conscience se superposerait-elle à des centaines de couches mortes ? Mortes ? c'est sans doute trop dire, mais quand la mémoire est lâche, le passé est presque entièrement aboli. Se souvenir qu'on a su n'est pas une richesse, c'est l'indication d'une perte ; c'est le numéro d'une gravure qui n'est plus à son clou, le titre d'un volume qui n'est plus sur son rayon. Voilà mon esprit ; c'est le cadre vide de milliers d'images effacées. Stylé par ses innombrables exercices, mon esprit est tout culture, mais il n'a presque rien retenu dans ses mailles. Il est sans matière et n'est plus que forme. Il n'a plus le savoir, il est devenu méthode. Il s'est éthérisé, algébrisé. La vie l'a traité comme la mort traite les autres ; elle l'a déjà préparé à une métamorphose ultérieure. Dès l'âge de seize ans je pouvais regarder avec les yeux d'un aveugle fraîchement opéré, c'est-à-dire que je pouvais supprimer en moi l'éducation de la vue et abolir les distances ; à présent je puis considérer l'existence à peu près comme d'outre-tombe, comme d'au delà ; tout m'est étrange ; je puis être en dehors de mon corps et de mon individu, je suis *dépersonnalisé,* détaché, envolé. — Est-ce là de la folie ? Non. La folie est l'impossibilité de rentrer dans

son équilibre après le vagabondage dans les formes étrangères, après les visites dantesques aux mondes invisibles. La folie est de ne pouvoir se juger et s'arrêter. Or, il me semble que mes transformations mentales ne sont que des expériences philosophiques. Je ne suis rivé à aucune. Je fais de la psychologie. Mais je ne me dissimule pas que ces tentatives amincissent le fil du bon sens, parce qu'elles dissolvent les préjugés et les intérêts personnels. On ne se défend bien qu'en revenant parmi les hommes et qu'en roidissant sa volonté.

14 juillet 1880. — Quel est le livre que je préférerais avoir écrit dans la littérature genevoise? Peut-être celui de madame Necker de Saussure, ou l'*Allemagne* de madame de Staël. Ainsi donc la philosophie morale est encore ce qui vaut le mieux pour un Genevois. La gravité intellectuelle est ce qui nous sied le moins mal. L'histoire, la politique, la science économique, l'éducation, la philosophie pratique nous sont ouvertes. Nous avons tout à perdre à nous franciser et à nous *parisianiser,* puisque nous portons alors de l'eau à la Seine. La critique indépendante est peut-être plus facile à Genève qu'à Paris, et Genève doit demeurer dans sa ligne, moins asservie à la mode, cette tyrannie du goût,

à l'opinion régnante, au catholicisme, au jacobinisme. Genève doit être à la grande nation ce que Diogène était à Alexandre, la pensée indépendante et la parole libre qui ne subit pas le prestige et ne gaze pas la vérité. Il est vrai que ce rôle est ingrat, mal vu, raillé ; mais qu'importe ?

28 juillet 1880. — Promenade sous le soleil cet après-midi. Je reviens, réjoui d'être rentré en communion avec la nature. Les eaux du Rhône et de l'Arve, le murmure des flots, l'austérité des berges, l'éclat des verdures, le frissonnement des feuillées, la splendide lumière de juillet, la rayonnante fécondité des champs, la lointaine lucidité des montagnes, la blancheur des glaciers sous la sérénité de l'azur, les fraîcheurs de la Jonction[1], les taillis du bois de la Bâtie, tout m'a charmé. Il me semblait être revenu aux années de la force. J'étais inondé de sensations. J'étais surpris et reconnaissant. La vie universelle me portait. La caresse de l'été m'allait au cœur. Je revoyais les immenses horizons, les hardis sommets, les lacs bleus, les vallées tournantes, toutes les libertés d'autrefois. Ce n'était pour-

[1] La jonction des deux cours d'eau qui se réunissent en aval de Genève.

tant pas de la nostalgie. C'était une impression indéfinissable, sans espérance, ni désir, ni regret, une sorte d'attendrissement et d'élancement mêlé d'admiration et d'anxiété. On sent à la fois de la joie et du vide, on aperçoit à travers ce qu'on possède l'impossible et l'irréalisable, on mesure sa richesse et sa pauvreté, en un mot l'on est et l'on n'est pas, on est dans la contradiction intérieure parce qu'on est dans l'état transitoire. Cette ambiguïté inexprimable est propre à la nature humaine qui est ambiguë, puisqu'elle est la chair devenant esprit, l'étendue se changeant en pensée, le fini entrevoyant l'infini, l'intelligence virant en amour et en douleur.

L'homme est le *Sensorium commune* de la Nature, l'endroit où s'entr'échangent toutes les valeurs. L'esprit est le médium plastique, le principe et le résultat de tout, l'étoffe, le laboratoire, le produit, la formule, la sensation, l'expression, la loi, celui qui est, celui qui fait, celui qui sait. Tout n'est pas esprit, mais l'esprit est dans tout et contient tout. Il est la conscience de l'être, c'est-à-dire l'être à la seconde puissance. — Si l'univers subsiste, c'est que l'Esprit aime à apercevoir son contenu dans sa richesse et dans son expansion, dans sa préparation surtout. Dieu n'est d'ailleurs pas égoïste, il consent à ce que des myriades de myriades de

soleils s'ébattent dans son ombre, il accorde la vie et la conscience à des multitudes innombrables de créatures qui participent à l'être, à la nature, et toutes ces monades animées multiplient en quelque sorte la divinité.

4 août 1880. — Lu quelques numéros de la *Feuille centrale de Zofingue*[1]. C'est le recommencement de la jeunesse qui croit faire du nouveau quand elle répète la même chose.

La continuité domine la nature, la continuité des retours ; tout est redite, reprise, refrain, ritournelle. Les rosiers ne se lassent pas de donner des roses, les oiseaux de bâtir des nids, les jeunes cœurs d'aimer, les jeunes voix de chanter les pensées et les sentiments qui ont cent mille fois servi aux devanciers. La monotonie profonde dans l'agitation universelle, voilà la formule la plus simple que fournisse le spectacle du monde. Tous les cercles se ressemblent et toutes les existences tendent à tracer leur cercle.

Comment éviter le *fastidium?* En fermant les

[1] Journal d'une Société d'étudiants des différents cantons de la Suisse, qui se réunit annuellement dans la petite ville de Zofingue.

yeux sur l'uniformité, en cherchant les petites différences, puis en mettant son goût à la répétition. Ce qui est usé pour la pensée rajeunit sans cesse pour le cœur; la curiosité est insatiable, mais l'amour ne se rassasie point. Le préservatif contre la satiété, c'est aussi le travail. Ce que l'on fait peut fatiguer les autres, mais l'effort personnel est du moins utile à son auteur. Si chacun travaille, la vie universelle aura de la saveur, quand même elle redit à perpétuité la même cantilène, les mêmes aspirations, les mêmes préjugés et les mêmes soupirs. « Chacun son tour » est la devise des êtres mortels. S'ils font de l'ancien, eux-mêmes sont nouveaux; s'ils imitent, ils croient inventer. Ils ont reçu, ils transmettent. *E sempre bene!*

14 août 1880. — Avec les années j'aime le beau plus que le sublime, l'uni plus que le hérissé, la noblesse de Platon plus que la sainteté farouche des Jérémies. Les violences du barbare me paraissent inférieures à l'enjouement de Socrate. Je goûte les âmes équilibrées et les cœurs bien appris, dont la liberté est aimable et n'a pas les rudesses de l'esclave récemment libéré. C'est le tempérament des vertus les unes par les autres qui me charme.

Les qualités exclusives et tranchées ne servent qu'à accuser l'imperfection.

29 août 1880. — Sentiment de mieux-être. J'en profite pour reprendre les exercices négligés et les habitudes interrompues, mais j'ai vieilli de plusieurs mois en une semaine; cela s'aperçoit aisément. Les alentours feignent par affection de ne rien voir; le miroir est plus véridique. Cela n'ôte pas son prix à la convalescence; mais on entend néanmoins la navette des destinées et l'on se sent courir à la mort en dépit des haltes et des trêves accordées. — La plus belle existence serait celle d'un fleuve où les cascades et les rapides ne seraient traversés que près du berceau, et dont le cours grossissant se formerait d'une succession de riches vallées résumées chacune en un lac aux aspects également et diversement pittoresques, pour aboutir, à travers les plaines de la vieillesse, à l'océan où tout ce qui se fatigue vient demander le repos. Il est peu de ces existences pleines, fécondes et douces. A quoi sert de les désirer ou de les regretter? Il est plus sage et plus malaisé de voir dans son lot le meilleur qu'on pût avoir, et de se dire qu'après tout le plus habile tailleur ne peut nous faire un justaucorps plus exact que notre peau.

Le vrai nom du bonheur est le contentement.

..... Pour chacun l'essentiel est d'accepter sa destinée. Le sort t'a déçu, tu as parfois boudé ton sort : plus de reproches mutuels; il faut s'endormir dans l'accord.

30 août 1880 (deux heures). — Grondements de tonnerre, lointains et graves. Le ciel est gris, sans pluie; les oiseaux ont de petits cris agités et craintifs. On dirait le prélude d'une symphonie ou d'une catastrophe.....

Quel éclair te traverse, ô mon cœur soucieux?

Chose singulière : tous les métiers circonvoisins continuent; il s'y joint même des mouvements inusités; néanmoins ces bruits nagent dans le silence, dans un silence mat, positif, qu'ils ne peuvent masquer, silence qui remplace la rumeur confuse de la ruche en travail dans toute ville, un jour de semaine. Ce silence est extraordinaire à cette heure. Il ressemble à de l'attente, à du recueillement, presque à de l'anxiété. Y a-t-il des jours où « le petit souffle de Job » produit plus d'effet que la tempête? où un grondement sourd à l'horizon fait suspendre le concert de toutes les voix, comme, au désert, le rugissement du lion quand tombe la nuit.

9 septembre 1880. — Il me semble qu'avec le déclin de ma force active je deviens plus esprit; tout me devient transparent, je vois les types, le fond des êtres, le sens des choses.

Tous les événements personnels, toutes les expériences particulières sont pour moi des prétextes à méditation, des faits à généraliser en lois, des réalités à réduire en idées; la vie n'est qu'un document à interpréter, qu'une matière à spiritualiser. Telle est la vie du penseur. Il se *dépersonnalise* chaque jour; s'il consent à éprouver et à faire, c'est pour mieux comprendre; s'il veut, c'est pour connaître la volonté. Quoiqu'il lui soit doux d'être aimé et qu'il ne connaisse rien d'aussi doux, là encore il lui semble être l'occasion du phénomène plutôt que le but. Il contemple le spectacle de l'amour et l'amour reste pour lui un spectacle. Il ne croit pas même son corps à lui; il sent passer en lui le tourbillon vital, qui lui est prêté momentanément et pour lui laisser percevoir les vibrations cosmiques. Il n'est que sujet pensant, il ne retient que la forme des choses, il ne s'attribue la possession matérielle de rien ; il ne demande pour lui-même à la vie que la sagesse. Cette disposition le rend incompréhensible à tout

ce qui est jouissant, dominateur, accapareur. Il est fluide comme un fantôme que l'on voit bien, mais qu'on ne peut saisir: il ressemble à un homme, comme les mânes d'Achille, comme l'ombre de Créuse ressemblaient à des vivants. Sans avoir été mort je suis un revenant. Les autres me paraissent des songes et je parais un songe aux autres.

(Plus tard.) — La catégorie du temps n'existe pas pour ma conscience, et par conséquent toutes les cloisons, qui tendent à faire d'une vie un palais aux mille chambres, tombent pour moi, et je ne sors pas de l'état uni-cellulaire primitif. Je ne me possède qu'à l'état de monade et de moi, et je sens mes facultés elles-mêmes se résorber dans la substance qu'elles individualisaient. Tout le bénéfice de l'animalité est pour ainsi dire répudié; tout le produit de l'étude et de la culture est de même annulé; toute la cristallisation est redissoute dans son bain; toute l'écharpe d'Iris est retirée à l'intérieur de la goutte de rosée; les conséquences rentrent dans le principe, les effets dans la cause, l'oiseau dans l'œuf, l'organisme dans le germe.

Cette *réimplication* psychologique est une anticipation de la mort; elle représente la vie d'outre-tombe, le retour au schéol, l'évanouissement parmi les fantômes, la chute dans la région des *Mères,* ou

plutôt la simplification de l'individu qui, laissant s'évaporer tous ses accidents, n'existe plus qu'à l'état indivisible et ponctuel, l'état de puissance, le zéro fécond. N'est-ce pas là la définition de l'esprit? L'esprit enlevé à l'espace et au temps, n'est-ce pas cela? Son développement passé ou futur est en lui comme une courbe est dans sa formule algébrique. Ce rien est un tout. Ce *punctum* sans dimension est un *punctum saliens*. Qu'est-ce que le gland sinon le chêne qui a perdu ses branches, ses feuilles, son tronc et ses racines, c'est-à-dire tous ses appareils, ses formes, ses particularités, mais qui s'est concentré dans son essence, dans sa force figurative qui peut tout reconquérir?

Cet appauvrissement n'est donc qu'une réduction superficielle. Rentrer dans son éternité, c'est bien mourir, mais non pas être anéanti; c'est redevenir virtuel.

9 octobre 1880 (Clarens). — Promenade. Attendrissement et admiration. C'était si beau, si caressant, si poétique, si maternel. Les rayons, les feuillages, le ciel, les cloches me disaient : Reprends force et courage, pauvre meurtri. Ce sont les temps de bienveillance; ici est l'oubli, le calme, le repos. Les fautes et les peines, les inquiétudes et les regrets,

les soucis et les torts ne font qu'un même fardeau. Nous ne distinguons pas; nous soulageons toutes les misères, nous répandons la paix, nous sommes la consolation. Salut à ceux qui sont fatigués, salut aux affligés, salut aux malades, aux pécheurs, à tout ce qui souffre du cœur, de la conscience et du corps. Nous sommes la source bienfaisante; buvez et vivez! Dieu fait lever son soleil sur les justes et sur les injustes. Sa munificence ne marchande pas les grâces; elle ne les pèse pas comme un changeur et ne les numérote pas comme un caissier. Approchez, il y en a pour tous!

29 octobre 1880 (Genève). — L'idéal professé fait encore partie de l'apparence; il peut être un subterfuge à l'égard du prochain, et un piège pour la bonne foi de l'individu, qui s'attribue le mérite de sa cocarde. C'est tout le contraire qui arrive le plus souvent. Plus la cocarde est belle, moins le porteur vaut : telle est la présomption. Il est extrêmement dangereux de se targuer de quelque titre moral et religieux que ce soit. Dis-moi de quoi tu te piques et je te dirai ce que tu n'es pas.

Mais comment savoir ce qu'un individu est? A ses actes d'abord, mais à autre chose encore, et qui ne se perçoit que par l'intuition. L'âme juge l'âme

par affinité élective, à travers les paroles et le silence, les actions et le regard.

Le criterium est subjectif, j'en conviens, et sujet à l'erreur; mais, d'abord, il n'y en a pas de plus sûr, et ensuite la justesse des approximations est proportionnelle à la culture morale du juge. C'est le courage qui se connaît en courage, la bonté en bonté, la noblesse en noblesse, la loyauté en droiture. On ne connaît vraiment bien que ce qu'on a, ou ce que l'on a perdu, c'est-à-dire ce qu'on regrette, par exemple la candeur de l'enfant, la pudeur de la vierge, l'intégrité de l'honneur. Le vrai juge c'est donc la bonté infinie, et après elle le pécheur régénéré ou le saint, l'homme éprouvé ou le sage. Il est juste que notre pierre de touche soit d'autant plus fine que nous sommes moins mauvais.

2 novembre 1880. — Quelle impression m'a faite la Nouvelle que je viens de lire? Mélangée. Elle ne donne pas un plaisir à l'imagination, quoiqu'elle amuse l'esprit. Et pourquoi? parce que l'auteur ironise et persifle toujours. On reconnaît la tradition voltairienne : beaucoup de malice et d'esprit, peu d'entrailles, point de naïveté. Cette combinaison éminemment propice à la satire, au journalisme,

à la guerre de plume, est beaucoup moins heureuse pour le roman et pour la nouvelle, car l'esprit n'est pas la poésie et le roman est encore en dedans de la poésie quoique sur la frontière. Le malaise indéfinissable que donnent ces productions épigrammatiques est dû probablement à un brouillement des genres. Nous n'avons aucune sécurité avec l'ambigu. La moquerie ne doit pas s'affubler de tendresse. L'esprit railleur ne peut arriver à l'humour. Je crois même que le plaisant a peine à monter jusqu'au comique, faute d'impersonnalité et de profondeur. Se rire des choses et des gens n'est pas une joie réelle, c'est un plaisir froid. La bouffonnerie est plus saine, parce qu'elle contient un peu plus de bonté. La raison pour laquelle l'ironie à perpétuité nous repousse, c'est qu'elle manque de deux choses : d'humanité et de sérieux. Elle est un orgueil, puisqu'elle se met toujours au-dessus des autres; elle est une frivolité, puisque la conscience ne réussit pas à la faire taire. Bref, on traverse les livres ironiques, on ne s'attache qu'aux livres où il y a du *pectus*.

22 novembre 1880. — Comment triompher de la mauvaise humeur ? D'abord par l'humilité : quand on sait sa faiblesse, pourquoi se courroucer

que les autres la signalent? Ils sont peu aimables, sans doute, mais ils sont dans le vrai. Ensuite par la réflexion : finalement on reste ce qu'on est, et si l'on s'estimait trop, ce n'est qu'une opinion à modifier; l'incivilité du prochain nous laisse tels que nous étions. Surtout par le pardon : il n'y a qu'un moyen de ne pas détester ceux qui nous font du mal et du tort, c'est de leur faire du bien; on surmonte sa colère par la bénignité; on ne les change pas, eux, par cette victoire sur ses propres sentiments, mais on se dompte soi-même. Il est vulgaire de s'indigner pour son compte; on ne doit s'indigner que pour les grandes causes. On ne fait sortir de sa blessure le dard empoisonné que par le dictame de la charité silencieuse et prévenante. Pourquoi permettre à la malignité humaine de nous aigrir? à l'ingratitude, à la jalousie, à la perfidie même de nous irriter? On n'en finit pas avec les récriminations, les plaintes ou les châtiments. Le plus simple est de tout effacer. Les griefs, les rancunes, les emportements troublent l'âme. L'homme est justicier; mais il y a un mal qu'il n'est pas tenu de punir : c'est celui dont il est victime. Il faut avoir un procédé de guérison pour ces maux-là. Le feu purifie tout.

Mon âme est comme un feu qui dévore et parfume
Ce qu'on jette pour le ternir.

27 décembre 1880. — Dans un article que je viens de lire, Biedermann[1] reproche à Strauss d'être trop négatif et d'avoir rompu avec le christianisme. Le but, suivant lui, doit être de débarrasser la religion de tout élément mythologique et de substituer au dualisme vieilli de l'orthodoxie un autre point de vue : la victoire sur le monde produite par le sentiment d'une filialité divine.

Il est vrai qu'une autre question surgit : Est-ce que la religion sans merveilleux particulier, sans surnaturel local, sans mystère invérifiable ne perd pas sa saveur et son efficacité ? Est-ce que pour satisfaire le public pensant et instruit il est sage de sacrifier l'influence sur les multitudes ? Réponse. La fiction pieuse est encore une fiction. La vérité a un droit supérieur. C'est au monde à s'arranger avec la vérité et non pas le contraire. Copernic a bouleversé l'astronomie du moyen âge ; tant pis ! L'Évangile éternel révolutionne les Églises ; qu'importe ! Quand les symboles deviennent transparents, ils ne lient plus. On y voit une poésie, une allégorie, une métaphore ; on n'y croit plus.

[1] A.-E. Biedermann (1819-1885), professeur de théologie dogmatique à l'Université de Zurich.

Oui, mais enfin, il y a un ésotérisme inévitable, puisque la culture critique, scientifique, philosophique n'est à la portée que d'une minorité. La foi nouvelle devra trouver ses symboles. Pour le moment elle fait plutôt aux âmes pieuses l'effet profane; elle a l'air irrespectueux, incrédule, frivole, et semble n'émanciper du dogme traditionnel que pour ôter à la conscience le sérieux. Comment sauvegarder le tremblement intérieur, le sentiment du péché, le besoin de pardon, la soif de sainteté, tout en éliminant les erreurs qui leur ont servi si longtemps de point d'appui ou d'aliment? L'illusion n'est-elle pas indispensable? n'est-ce pas le procédé providentiel de l'éducation?

La méthode serait peut-être de distinguer profondément l'opinion de la croyance et la croyance de la science. Un esprit qui discerne ces divers degrés peut s'imaginer et peut croire, sans être exclu d'un progrès ultérieur.

28 décembre 1880. — Il y a deux manières de classer les gens que nous connaissons : la première, utilitaire, se rapporte à nous, et distingue les amis, les ennemis, les antipathiques, les indifférents, ceux qui peuvent nous rendre service ou nous nuire; la seconde, désintéressée, les échelonne d'après leur

valeur intrinsèque, leurs qualités ou leurs défauts propres, en dehors des sentiments qu'ils ont pour nous ou que nous éprouvons pour eux.

Ma tendance est pour la seconde espèce de classement. J'apprécie les hommes, moins pour l'affection spéciale qu'ils me témoignent que pour leur excellence personnelle, et je ne puis confondre la gratitude avec l'estime. Le cas favorable, c'est quand on peut unir ces deux sentiments. Un cas pénible, c'est quand on doit de la reconnaissance sans éprouver de respect et de sécurité.

Je ne crois pas volontiers à la durée des états accidentels. La générosité d'un avare, la complaisance d'un égoïste, la douceur d'un être emporté, la tendresse d'une nature sèche, la piété d'un cœur prosaïque, l'humilité d'un amour-propre irritable m'intéressent comme phénomènes et peuvent même me toucher si j'en suis l'occasion, mais ils m'inspirent peu de confiance. Je prévois trop leur fin. Toute exception tend à disparaître et à rentrer dans la règle. Tout privilège est temporaire et d'ailleurs je suis moins flatté que soucieux d'être l'objet d'un privilège.

Le caractère primitif a beau être recouvert par les alluvions ultérieures de la culture et de l'acquis, il revient toujours à la surface, quand les années ont usé l'accessoire et l'adventice. J'admets les

grandes crises morales qui révolutionnent parfois l'âme, mais je n'y compte pas. C'est une possibilité, ce n'est pas une probabilité. Pour ses amis, il faut choisir ceux qui ont des qualités natives et des vertus de tempérament; faire fond sur des vertus additionnelles et d'emprunt c'est bâtir sur des terrains rapportés. On y court trop de risques.

Les exceptions sont des pièges, et c'est surtout quand elles charment notre vanité, qu'elles doivent nous être suspectes. Fixer un volage tente toutes les femmes; faire pleurer de tendresse une femme orgueilleuse a de quoi enivrer un homme. Mais ces attractions sont décevantes. L'affinité de nature fondée sur le culte du même idéal et proportionnelle à la perfection de l'âme est la seule qui vaille. L'amour véritable est celui qui ennoblit la personne, qui fortifie le cœur et qui sanctifie l'existence. L'être aimé ne doit pas être un sphinx, mais un diamant limpide ; l'admiration et l'attachement s'accroissent alors avec la connaissance.

*

La jalousie est une terrible chose; elle ressemble à l'amour, seulement c'est tout le contraire; elle ne veut pas le bien de l'objet aimé, mais elle veut sa dépendance à lui et son triomphe à elle. L'amour

est l'oubli du moi ; la jalousie est la forme la plus passionnée de l'égoïsme, l'exaltation du moi despote, exigeant, vaniteux, qui ne peut s'oublier et se subordonner. Le contraste est parfait.

*

On reconnaît l'émoussement de la conscience à l'incapacité d'indignation qu'il ne faut pas confondre avec la mansuétude de la charité, ni avec la réserve de l'humilité.

*

Pour le contemplateur de cinquante ans, le monde offre certainement du nouveau, mais il offre mille fois plus de vieux-neuf, et de plagiats, et de modifications que d'améliorations. Presque tout est copie de copie, reflet de reflet, et les êtres bien réussis sont aussi rares aujourd'hui qu'autrefois. Ne nous en plaignons pas, c'est ce qui fait durer le monde. L'humanité ne s'améliore que lentement ; c'est pourquoi l'histoire se prolonge.

Le progrès est peut-être l'aiguillon de Siva. Il excite le flambeau à la combustion, il accélère la mort. Les sociétés à changements rapides n'arrivent que plus tôt aux catastrophes. Les enfants trop précoces n'arrivent pas à maturité. Le progrès doit être l'arome de la vie et non sa substance.

*

L'homme est une passion, qui met en jeu une volonté, qui pousse une intelligence, et ainsi les organes qui ont l'air d'être au service de l'intelligence, ne sont que les agents de la passion. Le déterminisme a raison pour tous les êtres vulgaires ; la liberté intérieure n'existe que par exception et par le fait d'une victoire sur soi. Celui même qui a goûté de la liberté n'est libre que par intervalles et par élans. La liberté réelle n'est donc pas un état continu, elle n'est pas une propriété indéfectible et toujours la même. On n'est libre que dans la mesure où l'on n'est pas dupe de soi, de ses prétextes, de ses instincts, de son naturel. On n'est libre que par la critique et l'énergie, c'est-à-dire par le détachement et le gouvernement de son moi. Nous sommes donc assujettis, mais susceptibles d'affranchissement, nous sommes liés, mais capables de nous délier. L'âme est en cage, mais peut voltiger à l'intérieur de cette cage.

*

Les résultats matériels ne sont que le signe tardif des activités invisibles. Le boulet est parti depuis longtemps lorsque le bruit de la détonation nous parvient. Les événements décisifs se passent dans la pensée.

*

La douleur est la plus vaste des réalités du monde sensible, mais la transfiguration de la douleur à la manière du Christ est une plus belle solution du problème que l'extirpation de la douleur selon la méthode de Çakyamouni.

*

La vie doit être l'enfantement de l'âme, le dégagement d'un mode supérieur de réalité. L'animal doit être humanisé, la chair doit être faite esprit, l'activité physiologique doit être convertie en pensée, en conscience, en raison, en justice, en générosité, comme le flambeau en lumière et en chaleur. La nature aveugle, avide, égoïste doit se métamorphoser en beauté et en noblesse. Cette alchimie transcendante justifie notre présence sur la terre; c'est notre mission et notre dignité.

*

Renoncer au bonheur et ne songer qu'au devoir; remplacer le cœur par la conscience : ce martyre volontaire a sa noblesse. La nature en nous y regimbe, mais le meilleur moi s'y soumet. Espérer la justice est la preuve d'une sensibilité maladive. Il faut pouvoir s'en passer. Le caractère viril consiste dans cette indépendance. Que le monde pense de

nous ce qu'il veut, c'est son affaire. S'il n'entend nous mettre à notre place qu'après notre mort ou même jamais, c'est son droit. Le nôtre est d'agir comme si la patrie était reconnaissante, comme si le monde était équitable, comme si l'opinion était clairvoyante, comme si la vie était juste, comme si les hommes étaient bons.

*

La mort elle-même peut devenir un consentement, donc un acte moral. L'animal expire, l'homme doit remettre son âme à l'Auteur de l'âme.

*

5 janvier 1881[1]. — Il est probable que je redoute la honte plus que la mort. Tacite disait : *Omnia serviliter pro dominatione.* Je suis tout l'opposé. Même volontaire, la dépendance m'est à charge. Je rougirais d'être déterminé par l'intérêt, de céder à la contrainte, d'être le serf d'une volonté quelconque. La vanité me paraît esclavage, l'amour-propre mesquinerie, l'utilitarisme bassesse. Je déteste l'ambition qui vous rend l'homme-lige de quelque chose ou de quelqu'un. Je désire être mon maître simplement.

Si j'avais la santé, je serais l'homme le plus libre

[1] Avec l'année 1881, et dès le mois de janvier, nous entrons dans la dernière période de la maladie d'Amiel. Bien qu'il continuât de vaquer à ses devoirs et qu'il gardât le silence sur ses prévisions, il se sentait mortellement atteint, ainsi qu'on le verra par les extraits suivants du *Journal.* Amiel tint la plume jusqu'au bout, ne faisant guère d'ailleurs, vers la fin, que noter les progrès de son mal et les témoignages d'intérêt qu'il recevait. Après des semaines de souffrances et d'angoisses, une faiblesse extrême l'envahit peu à peu. Ses dernières lignes sont du 29 avril, et c'est le 11 mai qu'il succomba sans agonie à l'affection compliquée dont il souffrait.

que je connaisse, quoiqu'un peu de sécheresse de cœur fût nécessaire pour augmenter mon indépendance.

N'exagérons rien ; ma liberté n'est que négative. Personne n'a barre sur moi, mais beaucoup de choses ne me sont plus possibles, et si j'avais la sottise de les désirer les limites de ma liberté deviendraient manifestes. Aussi je me garde de les souhaiter et de les évoquer dans mon esprit. Je ne veux que ce que je puis et de cette façon je ne me heurte à aucune muraille, je supprime même les clôtures de mon préau. Je veux plutôt un peu moins que je ne pourrais pour ne pas même effleurer l'obstacle. Le renoncement est la sauvegarde de la dignité. Dépouillons-nous, nous ne serons pas dépouillés. Celui qui a donné sa vie peut regarder en face la mort; qu'est-ce que celle-ci peut lui prendre de plus? L'abolition du désir et la pratique de la charité, c'est toute la méthode du Bouddha, c'est tout l'art de la Délivrance.....

Ma gorge me tracasse. Il neige. Ainsi je dépends de la Nature et de Dieu. Mais je ne dépends pas du caprice humain ; ce point est capital. Il est vrai que mon pharmacien peut faire une bévue et m'empoisonner, mon banquier me réduire à la besace, comme un tremblement de terre détruire ma maison sans indemnité. L'indépendance absolue

n'est donc qu'une pure chimère. Mais j'ai l'indépendance relative, celle du stoïcien, qui se retire dans sa volonté et ferme les portes de cette forteresse.

Jurons, excepté Dieu, de n'avoir point de maître.

Le serment de l'antique Genève demeure ma devise.

10 janvier 1881. — S'affecter du mauvais vouloir, de l'ingratitude, de l'indifférence d'autrui est une faiblesse à laquelle je serais enclin. Il m'est pénible d'être méconnu, d'être mal jugé; je n'ai pas la rudesse virile, j'ai le cœur vulnérable plus qu'il ne faut. Il me semble cependant que je me suis aguerri et bronzé à cet endroit. La malignité du monde me tracasse moins que jadis. Le dois-je à la philosophie? est-ce un effet de l'âge? ou peut-être la cause en est-elle simplement les témoignages de respect et d'attachement que j'ai reçus? Il m'a fallu ces preuves pour m'inspirer quelque estime de moi-même. Autrement j'aurais facilement cru à ma nullité et à l'insignifiance de toutes mes tentatives. Pour les timides, le succès est nécessaire, l'éloge est moralisant, l'admiration est un élixir roboratif. On croit se connaître, mais tant qu'on ne sait pas

sa valeur comparative et son taux social, on ne se connaît pas assez. Pour agir, il faut compter quelque peu auprès des autres, se sentir du poids et du crédit afin de proportionner son effort aux résistances à vaincre. Tant qu'on méprise l'opinion, on manque d'une mesure pour soi-même, on ne sait pas sa puissance relative. J'ai trop dédaigné l'opinion, tout en étant trop sensible à l'injustice. Ces deux fautes m'ont coûté cher. J'aurais voulu la bienveillance, la sympathie, l'équité, mais ma fierté m'a défendu la sollicitation, l'adresse, le calcul..... Je ne crois pas avoir fait fausse route, puisque j'ai été d'accord avec moi-même, mais l'inadaptation m'a usé en vain. A présent, la paix est faite en moi, mais ma carrière est finie, ma force est à bout et ma vie près de son terme.

Il n'est plus temps pour rien, excepté pour mourir.....

C'est pourquoi je puis envisager tout cela historiquement.

23 janvier 1881. — Nuit passable, mais ce matin toux abîmante. — Grand beau temps. Soleil à pleines fenêtres. Les pieds sur les chenets, j'achève la lecture du journal.

A cette minute, je me sens bien, et il me paraît

singulier que je sois condamné à courte échéance. La vie ne se sent aucune parenté avec la mort. C'est pourquoi sans doute une sorte d'espérance machinale, instinctive, renaît toujours en nous pour offusquer la raison et faire douter de la sentence scientifique. La vie tend à persévérer dans l'être. Elle répète comme le perroquet de la fable, même au moment où on l'étrangle :

Cela, cela ne sera rien.

La pensée met les choses au pire, mais la bête proteste. Elle ne croit au mal que lorsqu'il est venu. Est-ce si fâcheux? probablement pas. La Nature veut que le vivant se défende de la mort; l'espérance ne fait qu'un avec l'amour de la vie; c'est une impulsion organique placée ensuite sous le couvert de la religion. Qui sait, Dieu peut nous sauver, faire un miracle. D'ailleurs est-on jamais sûr qu'il n'y ait point de remède? L'incertitude est l'asile de l'espérance. Le douteux est compté parmi les chances favorables. La fragilité mortelle se raccroche à tous les soutiens. Comment lui en vouloir? Même avec tous ses secours, elle n'échappe guère à la désolation et à la détresse. La solution maîtresse est toujours de se soumettre à la nécessité en l'appelant volonté paternelle de Dieu, et de porter courageusement sa croix en l'offrant à

l'Arbitre des destinées. Le soldat ne discute pas la consigne reçue; il obéit et meurt sans murmurer. S'il attendait de voir à quoi sert son sacrifice, il ne connaîtrait pas la soumission.

Je pensais ce matin que bien peu de personnes se doutent de nos misères physiques, que nos proches et nos amis les plus intimes ne connaissent pas eux-mêmes nos conversations avec le Roi des épouvantements. Il y a des pensées sans confident, il y a des tristesses qui ne se partagent pas. Il faut même par générosité les cacher. On rêve seul, on souffre seul, on meurt seul, on habite seul la chambrette aux six planches. Mais il n'est pas interdit d'ouvrir à Dieu cette solitude. Le monologue austère devient ainsi dialogue, l'aversion devient docilité, le renoncement devient paix, l'écrasement douloureux redevient liberté.

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

Chacun de nous est traversé par beaucoup d'impulsions contraires, mais dès qu'il reconnaît où est l'ordre et qu'il se soumet à l'ordre, tout est bien.

Comme un sage mourant, puissions-nous dire en paix :
J'ai trop longtemps erré, cherché; je me trompais;
Tout est bien, mon Dieu m'enveloppe.

29 janvier 1881. — Nuit épouvantable. Lutté trois à quatre heures de suite contre mes étrangleurs et entrevu la mort de près..... Il est clair que ce qui m'attend c'est la suffocation, l'asphyxie. J'étoufferai.

Je n'eusse pas choisi cette mort; mais, quand il n'y a pas d'option, il faut se résigner tout court..... Spinoza expira devant le médecin qu'il avait fait appeler. Tu dois t'apprivoiser à l'idée de mourir à l'improviste, une belle nuit, étranglé par ta laryngite. Cela ne vaut pas le dernier soupir d'un patriarche entouré de sa famille en prière. Cela manque de beauté, de grandeur et de poésie; mais le stoïcisme consiste dans le renoncement. *Abstine et sustine.*

Tu sais d'ailleurs que tu as des amis fidèles; il est mieux de ne pas les tourmenter. Les gémissements et les agitations rendent plus pénible le grand passage. Un mot remplace tous les autres: Que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne! Leibnitz n'a été accompagné au cimetière que par son domestique. L'isolement du lit de mort et du cercueil n'est pas un mal. Le mystère ne se partage pas. Le dialogue entre l'âme et le Roi des épouvantements ne réclame pas de témoins. Ce sont les vivants qui tiennent à saluer celui qui s'en va. — Enfin nul ne sait exactement ce qui lui est réservé. Ce qui sera sera. Nous n'avons à dire qu'Amen.

4 février 1881. — Singulière sensation que celle de se mettre au lit en pensant qu'on ne verra peut-être pas le lendemain. Je l'ai eue assez forte hier et cependant me voici. Le sentiment de la fragilité excessive facilite l'humilité, mais il coupe court à toute ambition;

Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Un travail à échéance lointaine paraît absurde. On ne vit plus qu'au jour le jour.

Si l'on ne rêve pas avoir devant soi un lustre, une année, un mois de libre, si l'on ne compte plus que par douzaines d'heures et que la nuit prochaine soit déjà la menace et l'inconnu, il est évident qu'on renonce à l'art, à la science, à la politique, et que l'on se contente de dialoguer avec soi-même, ce qui est possible jusqu'à la fin. Le soliloque intérieur est toute la ressource du condamné à mort dont l'exécution se retarde. Il se rassemble dans son for intérieur. Il ne rayonne plus, il psychologise. Il n'agit plus, il contemple. Il écrit encore à ceux qui s'attendent à lui; mais il renonce au public et se replie sur lui-même. Comme le lièvre, il revient mourir à son gîte, et ce gîte c'est sa conscience, sa pensée. C'est aussi son journal intime. Tant qu'il peut

tenir la plume et qu'il a un moment de solitude, il se recueille devant cet écho de lui-même, et converse avec son Dieu.

Ce n'est pourtant pas là un examen moral, un acte de contrition, un cri d'appel. Ce n'est qu'un Amen de soumission..... « Mon enfant, donne-moi ton cœur. »

Le renoncement et l'acquiescement me sont moins difficiles qu'à d'autres, car je ne veux rien. Je désirerais seulement ne pas souffrir, mais Jésus à Gethsémané a cru pouvoir faire la même prière ; joignons-y comme lui ces mots : « Toutefois que ta volonté soit faite et non pas la mienne ; » et attendons.

..... Depuis bien des années le Dieu immanent m'a été plus actuel que le Dieu transcendant, la religion de Jacob m'a été plus étrangère que celle de Kant ou même de Spinoza. Toute la dramaturgie sémitique m'est apparue comme une œuvre d'imagination. Les documents apostoliques ont changé de valeur et de sens à mes yeux. La croyance et la vérité se sont distinguées avec une netteté croissante. La psychologie religieuse est devenue un simple phénomène et a perdu la valeur fixe et nouménale. Les apologétiques de Pascal, de Leibnitz, de Secrétan ne me semblent pas plus probantes que celles du moyen âge car elles sup-

posent ce qui est en question : une doctrine révélée, un christianisme défini et immuable. Il me semble que ce qui me reste de toutes mes études, c'est une nouvelle phénoménologie de l'esprit, l'intuition de l'universelle métamorphose. Toutes les convictions particulières, les principes tranchants, les formules accusées, les idées infusibles ne sont que des préjugés utiles à la pratique, mais des étroitesses d'esprit. L'absolu de détail est absurde et contradictoire. Les partis politiques, religieux, esthétiques, littéraires, sont des ankyloses de la pensée. Toute croyance spéciale est une raideur et une obtusité, mais cette consistance est nécessaire à son heure. Notre monade, en tant que pensante, s'affranchit des limites du temps, de l'espace et du milieu historique; mais, en tant qu'individuelle et pour faire quelque chose, elle s'adapte aux illusions courantes et se propose un but déterminé. Il est permis d'être homme, mais il convient aussi d'être un homme, d'être un individu. Notre rôle est donc double. Seulement le philosophe est autorisé à développer surtout le premier rôle, que la presque totalité des humains néglige.

7 février 1881. — Beau soleil aujourd'hui. Mais j'ai à peine assez de ressort pour le remarquer.

L'admiration, la joie supposent un peu de relâche. Or, le poids de ma tête fatigue mon cou, le poids de la vie accable mon cœur; ce n'est pas là l'état esthétique...

J'ai songé à diverses choses que j'aurais bien fait d'écrire, mais le plus original et le meilleur de nous-mêmes est ce que nous laissons perdre le plus souvent. Nous nous réservons pour un avenir qui ne vient jamais. *Omnis moriar.*

14 février 1881. — A supposer que tes semaines soient comptées, que dois-tu faire pour être en règle avec le monde? Rendre à chacun ce qui lui revient, faire la part de la justice, de la prudence, de la bonté, laisser un doux souvenir. Essaie de n'oublier rien d'utile, ni personne qui s'attende à toi.

15 février 1881. — Renoncé, non sans peine, à donner ma leçon à l'Université, et fait appeler mon Esculape... Placé sur ma cheminée les fleurs que m'a envoyées ***. Lettres de Londres, Paris, Lausanne, Neuchâtel..... Cela me fait l'effet de couronnes jetées sur un tombeau.

Mentalement je prends congé de tous les amis lointains que je ne reverrai plus.

18 février 1881. — Temps vaporeux. Nuit assez bonne... Pourtant l'amaigrissement continue. Bref le vautour me laisse du répit, mais il plane au-dessus de sa proie. La possibilité de reprendre mes fonctions officielles me fait l'effet d'un rêve...

Sans avoir à cette heure des impressions d'outre-tombe, je me sens captif à perpétuité, valétudinaire chronique. Cet état flottant, qui n'est ni la mort ni la vie, a sa douceur parce que s'il est un renoncement, il permet la pensée. Il est une rêverie sans douleur, un recueillement paisible. Entouré d'affections et de livres, je vogue au cours du temps, comme je glissais autrefois sur les canaux de la Hollande, sans secousse et sans bruit. Je crois être encore en *treckschute.* A peine si l'on entend parfois le doux clapotis de l'eau que fend la barque de halage ou le sabot du cheval de trait qui trotte sur le sentier sablonneux. Le voyage dans ces conditions a quelque chose de fantastique. On n'est pas sûr d'exister encore et de tenir à la terre. On se rappelle les mânes, les ombres fuyant dans le crépuscule des *inania regna.* C'est l'existence fluidique... Je regarde passer mes impressions, mes rêves, mes pensées, mes souvenirs, comme un homme qui a renoncé à tout... Cette immobilité contemplative

est parente de celle qu'on attribue aux séraphins. Ce n'est pas le moi individuel qui l'intéresse, c'est un spécimen de la monade, c'est un échantillon de l'histoire générale de l'esprit. Tout est dans tout et la conscience scrute ce qu'elle a devant elle. Rien n'est grand ni petit. L'esprit revêt tous les modes et tout lui est bon. Dans cet état, les relations avec le corps, avec le monde extérieur, avec les autres individus s'évanouissent. Le *Selbstbewusstsein* [1] rentre dans le *Bewusstsein* impersonnel. Pour redevenir une personne, il faut la douleur, le devoir et la volonté.

Faut-il regretter ces oscillations entre le personnel et l'impersonnel, entre le panthéisme et le théisme, entre Spinoza et Leibnitz? Non, puisque c'est l'un des états qui donne conscience de l'autre. L'homme étant capable de visiter ces deux domaines, à quoi bon se mutiler?

22 février 1881. — La marche typique de l'esprit est dans l'astronomie : point d'immobilité, mais point de précipitation; des orbites, des cycles, de l'élan, mais de l'harmonie; du mouvement, mais de l'ordre; tout pèse et contre-pèse, reçoit et rend de la

[1] État d'un être conscient de soi.

lumière. Cette activité cosmique et divine ne peut-elle pas devenir la nôtre? L'*entre-mangerie* de la guerre de tous contre tous est-elle un type supérieur d'équilibre? Je répugne à le croire. La phase de férocité est prise par quelques théoriciens pour la forme dernière. Il doit y avoir là une erreur. La justice prévaudra et la justice n'est pas l'égoïsme. L'indépendance et la bonté doivent tracer une résultante qui sera la ligne demandée.

1er mars 1881. — Je viens avec le *Journal* de donner un coup d'œil aux affaires du monde. C'est le vacarme de Babel. Mais il est bien agréable de faire en une heure le tour de la planète et de passer la revue du genre humain. Cela éveille un sentiment d'ubiquité. Un journal au XXme siècle se composera de huit ou dix bulletins quotidiens : Bulletin politique, religieux, scientifique, littéraire, artistique, commercial, météorologique, militaire, économique, social, judiciaire, financier, et comprendra deux parties seulement : *Urbs* et *Orbis,* le pays et le monde. Le besoin de totaliser, de simplifier généralisera les procédés graphiques qui permettent les séries et les comparaisons. On finira par tâter le pouls à l'espèce et au globe aussi facilement qu'à un malade, et l'on notera sur le vif les

palpitations de la vie universelle comme on entendra pousser l'herbe des champs, ou résonner les taches du soleil, ou germer les agitations volcaniques. L'activité sera convertie en conscience ; Gée[1] s'apercevra elle-même. C'est alors qu'elle rougira aussi de ses désordres, de ses laideurs, de ses misères, de ses crimes, et qu'elle prendra peut-être d'énergiques résolutions en faveur de la justice. Quand l'humanité aura ses dents de sagesse, elle aura la pudeur de s'amender et voudra réduire méthodiquement la part du mal. Le *Weltgeist* passera de l'état d'instinct à l'état moral. La guerre, la haine, l'égoïsme, la fraude, le droit du plus fort seront tenus pour des barbaries du vieux temps, pour des maladies de croissance. Les civilisés remplaceront leurs prétentions par des vertus réelles. Les hommes seront frères, les peuples seront amis, les races seront sympathisantes, et l'on tirera de l'amour un principe aussi puissant d'émulation, d'invention et de zèle qu'en a fourni le stimulant grossier de l'intérêt. Ce Millénium sera-t-il ? C'est une piété de le croire.

14 mars 1881. — Achevé les lettres de Mérimée

[1] Γῆ, la Terre.

à Panizzi. Mérimée est mort du mal qui me tourmente : « Je tousse et j'étouffe. » Bronchite et asthme, d'où inédie et enfin épuisement. Il a aussi essayé l'arsenic, les hivers à Cannes, l'air comprimé. Tout a été inutile. La suffocation et l'inanition ont emporté l'auteur de *Colomba*. — *Hic tua res agitur*... Le ciel terne et gris a la couleur de mes pensées. Pourtant l'irrévocable a aussi sa douceur et son calme. Les va-et-vient de l'illusion, les incertitudes du désir, les soubresauts de l'espérance font place à la résignation tranquille. On est dans la situation d'outre-tombe. C'est cette semaine d'ailleurs que mon coin de terre à l'*Oasis* doit être acheté. Tout marche vers la conclusion, *festinat ad eventum*.

15 mars 1881. — Le *Journal* abonde en détails sur l'horrible attentat de Pétersbourg. On aperçoit que les iniquités en s'accumulant créent les catastrophes qui éclatent sur les innocents. La justice historique est le plus souvent tardive, si tardive qu'elle en est injuste. La théorie providentielle a pour base la solidarité. Louis XVI paye pour Louis XV, Alexandre II pour Nicolas. Nous expions pour nos pères, et nos petits-fils seront châtiés pour nous. L'individualisme criera deux fois à l'iniquité. Et il aura raison si son principe est vrai, mais son

principe est-il vrai ? Voilà le point. Il semble que la partie individuelle de sa destinée n'est pour chacun qu'une partie de cette destinée. Moralement nous sommes responsables de ce que nous avons voulu, mais socialement notre bonheur et notre malheur dépendent de causes indépendantes de notre volonté. La religion répond : Mystère, obscurité, soumission, foi. Fais ton devoir ; à Dieu le reste !

16 mars 1881. — Triste nuit. Matinée mélancolique..... Les deux chevaux de bataille du docteur, la digitale et le bromure, semblent impuissants pour moi. J'assiste à ma destruction avec fatigue et ennui. Que d'efforts pour s'empêcher de mourir ! Cette défensive m'excède.

La lutte inutile et incessante humilie la nature virile. Ce que le lion supporte le moins, c'est de batailler avec le moucheron. L'homme naturel sent de même. Mais l'homme spirituel doit apprendre la douceur et la longanimité dans la patience. L'inévitable, c'est la volonté de Dieu. On eût préféré autre chose, mais c'est le lot à nous assigné qu'il s'agit d'accepter..... Du reste, une seule chose est nécessaire :

Garde en mon cœur la foi dans ta volonté sainte,
Et de moi fais, ô Dieu, tout ce que tu voudras.

(Plus tard.) — Un de mes étudiants m'apporte les sympathies de ses camarades... Ma sœur m'envoie un vase d'azalées riche en fleurs et en boutons; *** des roses et des violettes. Chacun me gâte; cela prouve que je suis malade.

19 mars 1881. — Dégoût, découragement. Le cœur se détériore.

Et cependant quels soins affectueux, quelle sollicitude m'entourent... Mais sans la santé, que faire de tout le reste? A quoi me sert tout ce qui m'est accordé? A quoi servaient les épreuves de Job? A mûrir sa patience, à exercer sa soumission.

Voyons, sortons de nous-même, secouons cette mélancolie, ce fastidium. Pensons, non à tout ce qui est perdu, mais à tout ce qui pourrait se perdre encore. Reprenons conscience de nos privilèges..... Tâchons d'être digne de ces grâces.

21 mars 1881. — Cette vie de malade est trop épicurienne. Voilà cinq à six semaines que je ne fais rien que patienter, me soigner ou me distraire, et la satiété est là. Ce qui me manque, c'est le travail. Le travail est le condiment de l'existence. La vie

sans but, la vie sans effort a quelque chose de fade. La paresse amène la langueur; de la langueur naît le dégoût. D'ailleurs voici la nostalgie printanière. C'est la saison des vagues désirs, des sourds malaises, des aspirations confuses, des soupirs sans objet. On rêve tout éveillé. On cherche à tâtons je ne sais quoi. On appelle quelque chose qui n'a point de nom, à moins que ce ne soit le bonheur ou la mort.

28 mars 1881. — Je ne puis pas travailler; il m'est difficile d'être. Donnons quelques mois aux gâteries de l'amitié, car cette phase est bonne; mais après? il vaut mieux céder la place à ce qui est vivace, actif, productif.

Tircis, voici le temps de prendre sa retraite.

Est-ce que je tiens beaucoup à vivre encore? Je ne crois pas. C'est la santé que je désire, la non-souffrance. Ce désir étant vain, le reste est sans saveur pour moi. — Satiété. Lassitude. Renoncement. Abdication. « Domptons nos cœurs par la patience. »

10 avril 1881 (dimanche). — Visite à ***. Elle

me relit des lettres de 1844 à 1845, lettres de ma main. Tant de promesses pour aboutir à un résultat aussi maigre! Ce que c'est que de nous! Je finirai dans les sables, comme le Rhin, et l'heure approche où mon filet d'eau aura disparu.

Petite promenade au soleil couchant, effet de rayons épars et de nues orageuses; une gaze verte enveloppe tous les arbres;

> Et tout renaît, et déjà l'aubépine
> A vu l'abeille accourir à ses fleurs.

Pour moi, tout cela me paraît déjà étranger.

(Même jour.) — Comme les désirs trompent!.....

La destinée a deux manières de nous briser : en se refusant à nos désirs et en les accomplissant. Mais celui qui ne veut que ce que Dieu veut, échappe à ces deux catastrophes. « Toutes choses tournent à son bien. »

14 avril 1881. — Nuit affreuse; la quatorzième de suite où l'insomnie me dévore...

15 avril 1881. — Aujourd'hui vendredi saint, fête de la douleur. Je connais les journées d'angoisse

et les nuits d'agonie. Portons humblement notre croix..... Tu n'as plus d'avenir. Ton devoir est de régler le présent et de mettre ordre à tes affaires. Tâche de bien finir, puisque tu n'as plus à entreprendre et plus même à continuer.

19 avril 1881. — Accablement... Langueur de la chair et de l'esprit.....

Que vivre est difficile, ô mon cœur fatigué!

. . . . . .

. . . . . .

Genève. — Impr. W. Kündig & Fils.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE

PAR

EDMOND SCHERER

SEPTIÈME ÉDITION

TOME II

GENÈVE
GEORG & Co, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
G. FISCHBACHER
33, rue de Seine.

BALE
H. GEORG
Lyon, même maison.

1897

Genève. — Impr. W. Kündig & Fils.

PQ
2152
A77Z52
1897

Amiel, Henri Frédéric
Fragments

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY